N° 569 33e Année. Tome CLIV 1er Mars 1922

# MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE








—

*PRIX DU NUMÉRO*

*France* ....... *3 fr. 50* | *Etranger* ...... *4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# BULLETIN FINANCIER

ous le poids de nouvelles réalisations plus ou moins volontaires, la co.e s'est encore infléchie cours de cette quinzaine, et il est bien à craindre que le marché ne retrouve son équilibre si longtemps que les importants problèmes qui sont à l'ordre du jour resteront sans solution. ux rentes françaises, le 3 o/o perpétuel est en progrès sérieux à 58.80; il est bien inutile de er des autres types figés aux mêmes cours. Les fonds étrangers sont assez fermes, particuement l'Anglais 2 1/2 à 108.75, l'Egypte Unifiée à 127.50, le Mexique 4 o/o 1910 à 86.75. négociations entreprises avec Moscou préalablement à la Conférence de Gênes donnent du aux valeurs russes qui gagnent de légères fractions; quant aux rentes, de plus en plus issées, les cours auxquels elles se négocient sont chaque jour un peu plus bas que la veille : solidé 4 o/o 23.40 ; Russe 3 o/o 91-94 16 fr. 40.
ien à dire de nos grands réseaux et des transports en commun, sinon qu'ils se maintiennent tivement bien, parmi les valeurs du Parquet sur qui s'acharnèrent les vendeurs. Ce fut bord sur le groupe bancaire que se déversèrent les fausses nouvelles destinées à ébranler leur dit, et qui aboutirent heureusement à l'expulsion de deux étrangers ; puis on vendit à tour de s du Rio, de la Peñaroya, des Kuhlmann, des métallurgiques, et comme le plus souvent les es tombèrent sur un marché absolument nul, le terrain cédé fut quelquefois important. On ne da cependant pas à revenir à une plus juste appréciation des choses, c'est ainsi que notamment nos grandes banques, nous retrouvons au même niveau, quelquefois même au-dessus, les rs cotés sur les actions de nos principaux instituts financiers : Société Générale 702; Comptoir scompte 932; Crédit Lyonnais 1385 ; Banque française 215 ; Banque Nationale de Crédit 638. es valeurs d'électricité, de sucre, de pétrole sont en nouvelle réaction, on ne clôture cependant sur les cours les plus bas. Les titres industriels russes sont résistants aux environs des cours près : Bakou 2325, Lianosoff 359; North Caucasian 61. Nouveau fléchissement des caoututières affectées par celui qui s'est produit sur la matière première; Padang revient à 118. es capitaux importants qui ont été détournés de la Bourse pour souscrire au Crédit National sont pas étrangers à sa faiblesse actuelle, car sans connaître le chiffre global des souscriptions, sait pourtant que l'émission, qui est sur le point d'être close, aura recueilli un très réel succès.

Le Masque d'Or.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie**
**Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie**
**Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

*ABONNEMENT*

***Les abonnements partent du premier numéro du mois***

| FRANCE | | | ÉTRANGER | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Un an | 60 | fr. | Un an | 75 | fr. |
| Six mois | 32 | » | Six mois | 40 | » |
| Trois mois | 17 | » | Trois mois | 21 | » |

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; **tous les numéros antérieurs se vendent** 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

# LA NOUVELLE POÉSIE GRÉCO-PAIENNE

—

Dans le mouvement poétique des années qui ont précédé immédiatement la grande guerre, deux faits requièrent impérieusement l'attention : le retour aux formes traditionnelles de la prosodie et la renaissance du paganisme.

Les socialistes (1) unifiés de la littérature internationale ont vu dans ces salvatrices régressions des manœuvres réactionnaires. Ils ont pensé qu'une restauration de l'alexandrin avait pour but secret d'amener une restauration dynastique; un peu plus, et ils eussent accusé les curés de pousser au retour du culte d'Aphrodite et de Dionysos. N'en déplaise à ces imaginations surchauffées, l'abandon du vers libre (« la poétique de la quatrième dimension », comme l'appela spirituellement M. Regismanset) et la remise en scène des mythes éternels marquent un progrès, un vrai progrès : un progrès « tournant ».

Il en est des progrès de la littérature comme des autres, qui accusent une marche « en rond » : chaque fois que nous accomplissons un tour nouveau, nous sommes plus habiles; si, en science d'expérimentation et en poésie nous

(1) Si Henri Clouard affirmait généreusement : « En littérature, il n'y a ni droite ni gauche », son programme éclectique fut attaqué par de nombreux écrivains, notamment par M. Sauvebois, qui alla jusqu'à louer un critique sans valeur de ses polémiques littéraires contre « les adversaires du régime ». Et, dans *les Nouvelles*, l'enquêteur J.-E. Bayard affirma qu'il existe « une littérature républicaine », tandis qu'on proposait, pour succéder au grand Antoine, la nomination de Camille de Sainte-Croix, citoyen capable de nous donner « un Odéon républicain ».

faisons peu de découvertes, du moins savons-nous mieux les utiliser. Ainsi l'emploi du vers libre en France n'aura pas été tout à fait vain ; après nous avoir valu des poèmes de MM. Gustave Kahn, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Francis Jammes, etc., tous curieux et quelques-uns indéniablement beaux, il nous aura démontré que cet « instrument » (délaissé par Henri de Régnier et Verhaeren lui-même) est inutilisable dans une prosodie comme la nôtre, privée d'accent tonique lui permettant d'obtenir des rythmes par l'alternance des temps forts et des temps faibles, et contrainte, dès lors, de se déterminer par la mesure, la cadence, le nombre de pieds et la rime. (Veuille M. Robert de Souza me pardonner.)

Cette « conquête morale », comme la qualifiait l'auteur de *la Chevauchée d'Yeldis*, aura eu encore une autre utilité, moins négative, puisque nombre de poètes, parmi les plus fidèles aux formes régulières, MM. Alfred Mortier et Sentenac, par exemple, reconnaissent que le vers libre a su « élargir la gamme poétique » et que M. Paul Boncour a trouvé une formule applicable dans l'espèce quand il constate que les révoltés de l'art ont servi la cause de la vraie tradition.

Peut-être M. Georges Perin fait-il la part trop belle aux novateurs de 1890 en les louant d'avoir découvert, comme en musique, « de nouvelles zones où l'harmonisation est devenue possible » ; en tous cas, je le répète, il faut remercier leur vers libre, ou libéré, d'avoir déroidi l'alexandrin, « si rigide, monotone et sec à la fin du XVIII^e siècle », pour l'enrichir de menues réformes qui complètent le perfectionnement entrepris par les romantiques et continué par deux ou trois parnassiens ou pseudo parnassiens. Grâce à ce nouveau venu, les poètes balancent leur strophe, aujourd'hui, avec une souplesse qui manque au « ramas d'inconsistantes rêveries » reprochées par *la Revue critique* à Lamartine, avec une nervosité ignorée de ce Baudelaire dont M. Numa Blis, qui n'a jamais reculé devant un calembour, vantait,

au cours d'une enquête de *Terre Latine*, les vers « libres » en songeant, j'aime à le croire, aux irrégulières tendresses chantées avec la plus régulière métrique dans les Femmes damnées.

De même, il n'aura pas été vain qu'avant le retour actuel au vieux panthéisme notre poésie ait musardé sur les sentiers de toutes les écoles en *isme* que nous savons et que nous ne savons pas.

Après les nobles tentatives des symbolistes, après les courageux essais des naturistes et des néo-chrétiens, les poètes qui reviennent à l'antique, et spécialement aux sujets inspirés de la mythologie grecque, ne peuvent plus s'en tenir à la lyre (si puissamment harmonieuse qu'elle soit) de Pierre de Ronsard, et aux flûtes, pourtant si pures, d'André Chénier : leurs accents doivent révéler une finesse d'intelligence, une exactitude de sensation, une fraîcheur de sentiment toutes nouvelles. C'est ce qu'ont su comprendre les Henri de Régnier, les Anna de Noailles, les Fernand Mazade, les Charles Derennes, les Pierre Louys; c'est ce que permet de constater ce rebondissement à peu près général de la poésie vers les sources millénaires.

Quant aux chroniqueurs atteints de mythophobie qui, périodiquement, à dessein de prouver leur amour du modernisme, traduisent en prose boulevardière non pas Lucien de Samosate (et pour cause), mais les couplets balochards de *la Belle Hélène*, leur irrévérence a surtout ceci de navrant qu'elle suscite des défenseurs indésirables : les Arsène Houssaye et les Catulle Mendès autrefois, les Chose et les Machin d'aujourd'hui.

La question a été posée et résolue par un écrivain dont se réclament nos poètes les moins passéistes, le délicieux Stéphane Mallarmé. « Les symboles mythiques, disait-il, ont été, par la science, délivrés de la personnalité fabuleuse où les enferma l'antiquité. Rien ne reste plus que l'apparence des dieux à jamais incarnée dans le marbre, puis leur signification rendue à la lumière, aux nuées, à l'air. Voilà

où en est le savoir de notre temps ; mais à côté de l'étude il y a l'imagination. De très grands poètes ont su (c'est leur devoir tant que l'humanité n'aura pas créé des mythes nouveaux) vivifier à force d'inspiration et comme rajeunir par une vision moderne les types de la Fable. Magnifique et vivant prolongement qui doit se perpétuer aussi longtemps que notre génie littéraire !... »

Oui, bande d'antimythologiques, c'est ainsi que parlait *votre* Mallarmé, qui est notre Mallarmé, et ce n'est pas son plus fervent disciple, M. Paul Valéry, qui nous contredira, lui qui, en toute préférence, chante la jeune Parque et Narcisse qui languit par sa triste beauté.

Au reste, depuis que la Renaissance a donné les mythes païens à la poésie française, celle-ci ne les a jamais délaissés totalement. Après avoir illustré l'œuvre de Ronsard, ils réchauffent celle de Malherbe, ils embaument celle de François Maynard, du marquis de Racan, de Théophile de Viaud, de l'admirable Saint-Amand, de Malleville, de Voiture, de l'étonnant Tristan l'Hermite, ils divinisent La Fontaine, ils inventent André Chénier ; et nous les retrouvons çà et là dans les *Fleurs du Mal*, pourtant si foncièrement catholiques :

J'aime le souvenir de ces époques nues
Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues...

Nous les retrouvons chez Leconte de Lisle, chez Théodore de Banville, chez J.-M. de Heredia. Ils embellissent les deux muses ennemies de Francis Vielé-Griffin et d'Auguste Angellier. Par ces mythes, en quelque façon, la tradition est formée, non point l'imitation des allégories de notre moyen âge, mais notre liaison immortelle avec l'art antique.

§

Chaque jour nous en avons la preuve : Thésée, duc d'Athènes, et Jocaste, reine de Thèbes, ne sont pas morts. Hélène, princesse de Sparte, a su inspirer à Verhaeren des

vers passionnés. Hauptmann, après un séjour en Grèce, a fait représenter un poème dramatique : *Der Bogen des Odysseus*, qui n'est qu'une adaptation d'Homère ; Karl von Levetzow nous montre, dans l'Ile de Lemnos, un Philoctète qui se souvient de Sophocle et aussi d'un littérateur plus vieilli : Edgar Quinet. Tandis que ces poètes, abandonnant la manière rude et les thèmes modernes qui les imposèrent au public, recourent aux symboles mythiques, on voit ces mêmes symboles renaître, presque à la même heure, dans toute l'Europe. Tant il est vrai que certaines idées flottent dans l'air universel et que, à quelques instants près, on les respire à Paris, à Bruxelles et à Londres, et aussi à Rome, à Bucarest, à Sofia.

Les haros, les halte-là n'ont rien pu contre cette renaissance ; après Stéphane Mallarmé, l'éminent représentant de l'école romane qu'est M. de La Tailhède expose qu'avant de reprocher à certains poètes de « faire vivre un Olympe désuet, on aurait dû s'apercevoir qu'ils travaillaient sur de la matière éternelle à laquelle une suite ininterrompue de générations humaines avait attribué, selon les circonstances, des valeurs diverses constituées par les formes mythologiques. Avec le temps, le monde d'expression au tour conventionnel qui en est issu a pris, en poésie, la fonction des signes de l'algèbre en mathématique. Il permet une simplification de la pensée toute à l'avantage de celle-ci, qui se trouve ainsi débarrassée de liens inutiles. Jaillissant alors avec tout son pur éclat, la pensée, à laquelle le poète, en une sorte d'apparat magique, communique le verbe, devient cette chose vivante qui tient de son origine l'immortalité ».

Il ne s'agit pas tant, au surplus, de faire parler les divinités que de se diviniser soi-même, de mettre l'humanité sur le plan divin et de s'exprimer en dieu. En dieu lyrique. Or, formule Xavier Migot, « les dieux lyriques, ce sont ceux qui, tels des hommes éprouvés par l'amour, connaissent ses désirs et ses regrets, ses souvenirs et ses espoirs, sa tendresse et sa cruauté ». C'est eux que le poète évoque,

fût-il resté docile à la loi juive ou chrétienne, fût-il affranchi de toute religion. C'est eux que la Renaissance a rendus à la poésie, lorsqu'elle a repeuplé non seulement l'Olympe et le Parnasse, mais les sources et les halliers, les guérets et les prairies, les mers et les fleuves, des formes où les bergers et les navigateurs de l'antique Hellade incarnaient leurs plaisirs et leurs douleurs. Car ce n'est pas seulement la figure humaine qu'ils avaient donnée à leurs dieux : c'est aussi l'âme.

La nouveauté ne consiste pas à choisir un sujet neuf (tous les imbéciles en sont capables !) elle est dans la façon de sentir et d'exprimer. Quand Delille mettait en rimes le jeu de trictrac, thème inédit, ses alexandrins ne s'avéraient pas moins vieillots. Et c'est aussi avec des vers sentant le moisi que plus d'un rimeur d'aujourd'hui célèbre le tango, la greffe animale et la houille blanche. Décrire un appareil de physique, une opération chirurgicale, consacrer des ïambes, comme fait M. Louis Mandin, à la glorification de l'auto, « trop criarde voiture Du noble parvenu Ploutos, Qui de puant benzol te saoule (s) et, pour pâture, te donnes quelquefois nos os », c'est assez facile ; ce qui l'est moins, c'est d'étudier un caractère, d'aller au fond d'une âme, de voir et de dire, par exemple, les émotions d'un adolescent devant la vie, d'une jeune femme en présence de l'amour, d'un vieillard en face de la mort. Comme les beautés de la nature, les sentiments des hommes demeurent éternels ; et aussi les mythes qui les expriment.

M. Jean Aubry l'a noté ici-même, à propos d'Henri de Régnier : « Si hanté que soit le poète de formes mythologiques, l'âme qui s'y manifeste est véritablement de son temps et de son heure ; elle y touche par la tendresse, par l'ironie, par l'ardeur comme par l'inquiétude. » Après des milliers d'années, les symboles grecs conservent toute leur grâce et toute leur force ; ils personnifient nos instincts, nos impressions, notre conscience intime. Ils sont mystérieux, pourtant nous les voyons, comme le Veilleur de Proue voit

les sirènes. Quand l'auteur des *Jeux rustiques et divins* fait devant nous « ruer la centauresse et hennir le centaure », nous sommes émerveillés, et nous sommes émerveillés aussi quand il nous montre le satyre podagre demander l'illusion au vin qui sommeille dans l'ombre aux flancs creux de l'amphore, en strophes dont son biographe Berton a su dire « la haute, voluptueuse et mélancolique sérénité ».

Henri de Régnier est d'ailleurs un esprit que n'ont jamais obscurci les brouillards du septentrion, même quand il paraissait ne pas les fuir. Aux jours où il combattait sous tel obscur drapeau, il se faisait précéder d'un flambeau pareil à ceux qui brillaient aux lampadophories.

Relisons les *Premiers poèmes* dans lesquels un vers-libriste de talent réel, Emile Cottinet, admire « les strophes régulières et symétriques qui balancent noblement certains repos, certaines extases de la pensée »; relisons les *Médailles d'argile*, et nous constaterons que M. de Régnier n'a jamais rompu avec les grandes traditions de la poésie française, chanteur toujours fidèle de la terre divine où « la maison reste blanche entre ses noirs lauriers ».

Ce beau poète, en qui aboutit tout le mouvement symboliste, devient pour nous symbolique, énonce ingénieusement M. Martin-Mamy : « Il nous apparaît comme la preuve vivante qu'au-dessus des procédés, de la sensibilité d'une époque, des outrances de la mode, des nouveautés tapageuses existent des lois esthétiques implacables qui se chargent de ramener les hommes, même artistes, à la mesure commune et aux contraintes nécessaires. Son exemple nous rappelle que, s'il nous est loisible d'innover, nos innovations ne demeurent créatrices qu'à la condition de rester soumises aux règles essentielles qui sculptèrent l'art français, comme elles avaient sculpté l'art grec. » Il suffit. C'est avec une reconnaissance émue que nous écoutons la cythare et la syrinx d'Henri de Régnier, que nous regardons ses stèles, ses vases, ses médailles, celle-ci entre autres :

La source fraîche abonde aux pieds nus de l'été
Qui mire à ce miroir sa face qui s'y penche
Entre les fleurs de l'herbe et les fruits de la branche
Couronne de jeunesse et de limpidité.
Je rêvais de chair moite où mord la volupté :
Pomme, contour du sein ; poire, galbe de hanche;
Et je cherchais mon rêve au bruit où l'eau s'épanche,
Et l'argile cédait à mon pouce humecté,
Quand tu vins, curieuse, inquiète et farouche,
Nue et mordant un fruit qui jutait à ta bouche,
Sourire à mon travail et devant moi t'asseoir ;
Et, comme la médaille était grande tout juste,
Faunesse, j'ai sculpté ton visage sans voir
A ton double sabot bifurquer l'ongle fruste !

Tout le monde n'a pas cette heureuse fortune qui échut au poète de la *Sandale ailée* de pouvoir, même aux heures où il se donnait comme un « chambardeur », obéir aux nécessaires règles. En lui, les spontanéités et la discipline se sont rencontrées presque sans conflit, et c'est presque un miracle.

Spontanéité et discipline : il s'agit de l'individualisme et de ses formes. Parlant de Maurice Barrès, en une page admirable que je déplore de mutiler, André Beaunier expose que, d'abord, la confiance du jeune psychologue éconduisant l'usage ancien, « dans l'expérience des siècles, il ne consentait qu'à choisir suivant son caprice les plus jolis stratagèmes et, principalement, il voulait que le *moi* pût trouver lui-même sa règle toute neuve... Il lui ouvrait tout grands les champs du temps et de l'espace, les époques et les villes, les idées, le divertissement des métaphysiques... Il lui donnait à ravager, pour ses parures, l'amusant univers. Je ne sais si nulle adolescence de l'esprit s'est élancée avec plus de fougue. Et puis, au bout de son élan, le *moi* bute à une forte muraille. Il l'avait prise pour un horizon, mais au delà duquel s'étendent largement d'autres contrées et des voyages. C'est une muraille, et circulaire, la muraille d'une

prison. » Or, continue André Beaunier, c'est dans la connaissance de ses limites que le *moi* de Barrès découvre sa liberté, c'est dans la discipline consentie qu'il assure son indépendance. « Il renonce à la vaine apparence d'un infini de mensonge et qui le tentait, son renoncement le dégage... Il n'abandonne que du néant et saisit de la vérité. Il avait l'air de se limiter à ses morts et c'est par eux qu'il se propage au delà de ses propres limites. »

Ce qu'André Beaunier dit du *moi* de Barrès, on le peut appliquer aux poètes païens contemporains ; pour eux aussi le cantique de captivité devient un hymne de libération. D'abord indisciplinés, ivres de jeunesse, ils sont arrivés à une discipline sévère, mais non émasculante. De l'ordre dans l'enthousiasme, rien de moins, mais rien de plus, car, comme le demande l'auteur (j'allais écrire le poète) de la *Colline inspirée* : « Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer ? »

Auguste Angellier a peut-être manqué d'enthousiasme. Victor Germaix a remarqué qu'il manque au versificateur de *Dans la lumière antique* ce qui assure la gloire éternelle des poètes ; la maîtrise technique. La syntaxe d'Angellier a de la régularité, mais sans grâce ; et les longues successions de ses phrases longues fatiguent les yeux et l'oreille avant d'avoir atteint l'esprit. Même dans son livre de sonnets *A l'amie perdue*, son œuvre la meilleure, on trouvera sa métrique pauvre de rythmes ; sa césure banale quand elle n'est pas embarrassée, et embarrassée quand elle n'est pas banale ; ses rimes grêles. J'ajoute que, par un miracle fâcheux, elles ne sont presque jamais sonores, qu'elles n'ont jamais cette musique qui frappe en même temps l'oreille et le cœur. Auguste Angellier ne manquait pas de sens ; mais ses sens manquaient d'exquisité ! C'était un homme qui voyait, adorait et entendait beaucoup de choses, parmi lesquelles il restait souvent incapable de choisir. Quelqu'un qui l'a bien connu et qui l'a beaucoup aimé me racontait que cet homme, dont la culture était très riche et très

vaste, mais pas toujours très sûr l'amour du beau, avait entrepris, pour en faire don à Boulogne-sur-Mer, sa ville natale, une collection d'objets. De quelle sorte d'objets? D'objets de toutes les sortes. Angellier courait les grands magasins, voire les bazars, achetant de tout pour en former le musée de n'importe quoi. En poésie il a fait de même ; il a été un chanteur abondant, surabondant et dont la voix n'a pas été toujours juste. Clouard lui-même l'a reconnu : « Angellier est un noble moraliste, mais non un grand poète. »

Chez cet universitaire, dont l'émotion a besoin d'un bagage et d'un décor d'humanisme, bagage et décor paraissent païens, païen le paysage, païens les personnages et les noms qu'ils portent. Mais en réalité (je cite de nouveau Germaix), les lieux communs, dans le bon sens du mot, développés dans les dialogues d'Angellier, ont déjà fait le fond de tous les dialogues philosophiques ou moraux destinés à réprimander les défauts et à vitupérer les vices, depuis sept mille ans qu'il y a des hommes et qui tancent.

Stoïcisme, désenchantement du rêve, fidélité à la vertu gardée par libre discipline, souci de justice et de liberté intérieure, voilà la règle. Et rien n'appelle l'âme ainsi équilibrée à la féconde ivresse de vivre ; c'est un paganisme platonicien, si l'on veut, mais surtout platonique.

En son poème, *Au poète*, le grand honnête homme qu'était Angellier se juge équitablement :

Tes écrits trop serrés et trop drus de raison,
Trop refermés de sens, sont pareils au chardon ;
Leur forme âpre et hautaine est semblable à sa feuille
Aiguë et menaçante à la main qui le cueille.
C'est pourquoi, loin de tous, sur ton tertre isolé,
Dédaignant le dédain, tu restes exilé,
Encor que quelques-uns aiment ton port sévère,
L'accent de ton dessin rigide et volontaire,
Ta verdure profonde où quelques traits d'argent
Mettent un peu de grâce, un peu d'émoi changeant,
La force de ta fleur impérieuse et triste
Qui se pare, au sommet, d'un cercle d'améthyste,

Je ne sais quel orgueil et quelle dignité
Qui font que mainte plante exquise, à ton côté,
Prend des fléchissements et des maintiens d'esclave,
Comme auprès d'un guerrier strict, inscrutable et brave.
Mais ce sont quelques-uns ! Tous les autres s'en vont
Vers des attraits aisés qui fassent moins affront
A leur âme invirile et vide d'énergie.
Mais viendra la saison où ta fleur élargie,
Qui voulait des soleils prolongés pour mûrir,
Son corselet rompu, pourra s'épanouir.
Du diadème étroit et sombre, une semence
S'envolera légère, inépuisable, immense ;
Pendant des jours entiers, elle emplira les airs,
Et, fournissant leur part à tous les vents divers
Vers tous les horizons, des ravins aux collines,
Sur le bord des marais, sur les dunes marines,
Sur les tas de cailloux et les rocs des talus,
Sur les sables mouillés du flux et du reflux,
Et jusques aux jardins que garde un soin avare
Pour qu'il n'y croisse rien que d'exquis et de rare,
Elle déposera ta sauvage fierté,
Ta rude indépendance et ton austérité.

§

Après les sereines spéculations d'Auguste Angellier, les confessions de la comtesse de Noailles sembleront torrides.

On a qualifié cette poétesse aduste de « divinité potagère ». Je ne sais plus qui opinait que si jamais une petite fille est née dans un chou, c'est bien elle. Au vrai, je la crois plutôt née dans les myrtes. En dépit de ses harmonieuses invocations à sa compatriote Pallas (« O limpide Athéné, déesse de ma race, qui tiens la lance aiguë et portes la cuirasse »), saluons en elle une « déesse érotique ».

L'Amour a qui elle se voue, l'Amour qui l'inspire et la soulève, l'Amour qui (vous l'entendez bien) domine « son cœur tumultueux et son âme excessive », est « l'enfant Eros qui joue à l'ombre des surgeons, et boit aux sources claires, et qui nourrit, ainsi qu'un couple de pigeons, l'amour et la colère ». Oui, la colère aussi, car cet « Eros, charme du ciel, de la terre et de l'onde, torche à la tête

d'or, illusion du monde » qui inspira une Hymne fervente à Albert Giraud, ce dieu ailé en même temps que nu frappe ses victimes de dards aigus et (dans le sens de cadencés, en l'occurence) nombreux.

Fernand Mazade a dit que M^me de Noailles est « la plus belle et la plus grande de nos muses françaises ». Ce n'est peut-être pas trop dire (quoique...!), mais c'est beaucoup dire. On peut du moins tenir pour vrai qu'elle est de nos muses (je ne parle évidemment que de celles qui ont du talent ou du génie) la plus vibrante et la plus sincère. Poètesse d'Eros, elle ne nous cache rien des brasiers vers quoi s'incline son culte. Brasiers parfumés, brasiers splendides, brasiers de préférence étésiens. « C'est l'été, je meurs, c'est l'été! Le cœur languit de volupté. » M^me de Noailles adore l'été, et ne le lui envoie pas dire: « Eté, combien je vous adore ! » Mais elle adore également le printemps : « Printemps, mets ton charmant visage dans mon cou. » Et encore: « Printemps qu'une autre main soigneusement vous touche! Moi je vous aime avec ma colère et ma bouche ! » Elle décoche au Soleil des vœux de Pasiphaé : « Soleil, petit Taureau, augmente tes transports ! Et dans mon propre cœur entre tes cornes d'or ! » La brutalité de l'orage la courbe soumise: « Tu vois comme l'éclat de ta force m'enchante. » D'ailleurs elle ne se montre pas seulement amoureuse des brillantes saisons et des puissants météores. Elle adresse au gravier et au gazon de son jardin les propositions les plus dépouillées d'artifice :

Enroulez-vous à moi, belle petite allée,
    Avec du sable doux ;
Nouez-vous à mes bras, verdure crespelée,
    Montez sur mes genoux.

Et l'odieux sifflet des locomotives lui-même résonne à son oreille comme un voluptueux soupir :

Ah de quelle brûlure en mon cœur s'accompagne
Ce grand cri de désir des trains vers la campagne !

Ces aveux en tumulte, cette offre perpétuelle de soi-même,

ces élans parfois las, jamais rassasiés, qui laissent le lecteur « irrésolu, la chair troublée et les yeux vagues » (me pardonne M. Dominique Combette de lui emprunter ce vers significatif), n'ont absolument rien d'artificiel ni de livresque. Indéniablement, les sens de Mme de Noailles, tous ses sens, lui procurent des divertissements et des extases qui sont interdites à ce que les grimauds barbares appellent le *vulgum pecus*. Pour elle, que les grands bois ne sauraient apaiser, « le feuillage balance un rêve sensuel ». Et cette sensibilité hyperesthésiée, que suffit à mettre en branle le parfum d'une rose, moins encore, l'odeur d'une cucurbitacée (« une pastèque fait sangloter de plaisir »), s'exalte et s'exhale en vers d'un émoi pénétrant, inoubliable. « Ton chant est une lame aiguë, parfumée d'avoir coupé des fleurs », disait Swinburne qui semblait avoir prévu *les Eblouissements*. L'amour encore, toujours et partout ! En rêve et hors du rêve, en France et hors de France, Mme de Noailles demeure envoutée par l'amour. Nous l'avons vue amoureuse des saisons, des météores, du gravier, du gazon, du potager et du parterre. Nous la verrons amoureuse de toutes les villes, de tous les rivages, de tous les chemins qu'elle a parcourus.

Amoureuse de l'Espagne où la Vierge est « cette Vénus au sein percé », de l'Espagne, « Pays incendié si sordide et si beau » et où

Nous entendrons le soir le cri des poissonnières
Monter comme la voix des sirènes en feu,
Il semblera que l'ombre et la nature entière
S'appellent vers un lit sanglotant et joyeux !

Amoureuse de la Turquie pleine de « langoureux trésors »:

J'étais ivre d'ardeur, de pourpre orientale !
Mais j'attendais encor,
J'attendais le bonheur que les petites filles
Rêvent si fortement
Quand l'odeur du benjoin et des vertes vanilles
Evoque un jeune amant !

Amoureuse de la France que cette fille d'une Grecque de Constantinople célèbre avec un patriotisme passionné :

Ma France, quand on a nourri son cœur latin
Du lait de votre Gaule,
Quand on a pris sa vie en vous, comme le thym,
La fougère et le saule,
Quand on a bien aimé vos forêts et vos eaux,
L'odeur de vos feuillages,
La couleur de vos jours, le chant de vos oiseaux,
Dès l'aube de son âge.
... Quand on a respiré les automnes sereins
Où coulent vos résines,
Quand on a senti vivre et pleurer dans son sein
Le cœur de Jean Racine,
Quand votre nom, miroir de toute vérité,
Emeut comme un visage,
Alors on a conclu avec votre beauté
Un si fort mariage
Que l'on ne sait plus bien, quand l'azur de votre œil
Sur le monde flamboie,
Si c'est dans sa tendresse ou bien dans son orgueil
Qu'on a le plus de joie.

Amoureuse de l'Italie, et notamment de Venise:

Arpège de sanglots, de rayons et d'extase,
Venise, ville humide et creuse comme un vase,
Dirai-je avec quelle âpre et fiévreuse langueur
J'ai caressé ton ciel et j'ai bu ta liqueur?

Amoureuse de l'Afrique flamboyante :

Quelquefois je me sens couchée au bord des eaux ;
Un dattier noir m'effleure
Tandis que, lents coteaux balancés, des chameaux
Vont vers l'Asie mineure!
...Parfois je suis la chaude arabe aux yeux de loup
Qu'un songe immense creuse.
J'erre dans les jardins d'un couvent andalou
Près d'une palme heureuse.

Amoureuse de la Perse où « l'air a des empressements secrets » et où (en attendant mieux) :

Un homme accorde une guitare
Près du jet d'eau bas, argentin,

Tandis qu'une femme prépare
Un lit charmant dans un jardin.

On pourrait poursuivre ces citations. Résumons-les dans ce quatrain du poème ardemment intitulé *Terres chaudes :*

O beauté de toute la terre,
Visage innombrable des jours,
Voyez avec quel sombre amour
Mon cœur en vous se désaltère,

poème qui se termine par ces deux strophes poignantes :

Et pourtant il faudra nous en aller d'ici,
Quitter les jours luisants, les jardins où nous sommes,
Cesser d'être de sang, des yeux, des mains, des hommes,
Descendre dans la nuit avec un front noirci,

Descendre par l'étroite, horizontale porte
Où l'on passe étendu, voilé, silencieux,
Ne plus jamais vous voir, ô lumière des cieux !
Hélas ! je n'étais pas faite pour être morte !

A qui a tant aimé l'amour, à qui a tant aimé la vie, la mort doit en effet sembler une chose non seulement affreuse, mais injuste et (en quelque manière) surnaturelle. Il ne faut donc pas s'étonner de renconter souvent chez ce grand écrivain, chez cet écrivain très grand (en dépit de « l'abondance cinématographique des images » que M. Fernand Fleuret lui reproche non sans exagération) la terreur enfantine « de l'étrange, effrayant et douloureux mystère » qui lui arrache ce long soupir tremblé : « Je n'étais pas faite pour être morte ! » Car pour cette « bacchante devenue enfin plus sérieuse », comme l'appelle avec un sourire d'absolution le prêtre canadien Henri d'Arles, il n'est que deux accidents terribles : la perte de l'amour et la perte de la vie.

§

M^me^ de Noailles fait partie d'une brigade lyrique qui s'est formée récemment et a pris carrément le titre de « La Pléiade ». Comme le veut ce titre, la nouvelle brigade se compose de sept poètes qui, avec la Muse du *Cœur innombrable*, sont : Pierre Camo, Charles Derennes, le regretté Joachim Gasquet,

Xavier de Magallon, Fernand Mazade et Paul Valéry. Notons que M. Robert de Souza l'estime « sans portée » et poursuivons.

Je considère Magallon comme un de nos plus incontestables lyriques. Camo est un lyrique savant. Ils ne sont ni l'un ni l'autre païens, du moins dans leurs vers. Charles Derennes, lui, vient de nous donner une *Perséphone* dont le titre suffirait seul à prouver son penchant vers les cyprès, les myrtes, les asphodèles de la vieille Hellade. Derennes se plaît à s'abreuver aux inépuisables sources mythologiques. Il connaît par cœur l'*Anthologie* de Méléagre, et dans le texte initial, naturellement. Mais ce poète s'affirme catholique en même temps que païen : Il lui plaît d'adorer Aphrodite ; mais il veut dans le même temps honorer la Vierge Marie. Il croit à l'ange autant qu'au faune. Il écrit :

Sons, goûts, parfums, couleurs, caresses à ma peau
Du feu, de l'eau, de l'air et des humaines lèvres,
Daignez régner sur moi comme dans leur troupeau
Les boucs orgueilleux sur les chèvres.

Pan n'est pas mort. Je puis fabriquer un miroir
Où sa face de bête et de dieu soit plus belle ;
Je le veux par la main amener à s'y voir
Qu'il y consente ou soit rebelle.

Pan s'y reconnaîtra, reconnaissant les siens,
Et le Maître, et ses serfs qu'il nourrit et qu'il aime,
Le Dieu de l'Evangile et les Olympiens
En qui Dieu croit comme moi-même.

Me sentant maintenant et païen et chrétien
Je jouirai des faux et des réels fantômes ;
Toute apparence m'est, jongleur aérien,
Comme une balle entre mes paumes,

A la pente du mont est le bon campement.
Le vol de l'Ange y frôle un détour de couleuvre ;
C'est là qu'on peut unir l'aile et le rampement
Pour la vérité de son œuvre,

Et, quand l'appel d'en haut résonne, quand les trois
Vierges sœurs présidant au concert des neuf Vierges

Daignent tourner vers nous leurs beaux yeux à la fois
Ardent et purs comme des cierges,

Dans la forge en travail que leur art embrasait
Nous coulons le divin rayon qui se dévoile,
Et nous faisons jaillir de cet humain creuset
Vers leur domaine une autre étoile.

Vers merveilleux, mais qui témoignent que Charles Derennes ne peut figurer qu'en marge de ces pages consacrées aux païens, aux vrais, aux purs païens. C'est dire que n'entre pas non plus dans le cadre de cette étude l'œuvre du regretté Joachim Gasquet qui réunit (et avec quelle puissance et quel éclat !) des symboles d'Hellade et de Palestine :

Païenne aux yeux pervers, sœur de la Monna Lise,
Pour jouer avec toi le dieu s'animalise,
Léda. Ton ventre offert dément ton front penché.
Comme celle qui brûle à l'ombre de l'église,
O païenne, on dirait que pour toi le péché
S'anime et que déjà ton Jésus s'est couché
Sur le lit sensuel de la Croix tentatrice.
Mais non ; au Cygne seul tu dois ta cicatrice.
Tu caresses ce flanc d'où la Beauté naîtra ;
Et, dans ce sein gonflé d'incendie et de joie,
Si, prophétiquement, tout l'horizon flamboie,
C'est que ta fille, un soir, ainsi l'empourprera
Lorsque s'écrouleront les murailles de Troie.

Tout au contraire Fernand Mazade et Paul Valéry nous apparaissent tous deux et également (quoique ils diffèrent beaucoup l'un de l'autre) comme d'authentiques gréco-païens.

Né en 1871, Paul Valéry n'avait publié jusqu'à ces mois derniers que fort peu de vers (dans des revues plutôt hermétiques : *la Conque*, de Pierre Louys, le *Centaure*, la *Chimère*, la *Syrinx*, la *Wallonie*). On avait vu aussi son nom au bas de certains morceaux de prose (et notamment dans le *Mercure de France* où il signa quelques études sous le titre de *Méthodes*), mais de loin en loin, de très loin en

très loin. En librairie, Paul Valéry n'avait donné qu'une plaquette de 514 alexandrins à rimes plates : *la Jeune Parque*, qui est un poème d'une qualité en quelque sorte magique. Un critique disait naguère de Paul Valéry qu' «il s'efforce d'exprimer, dans ses odes, ce que la philosophie elle-même ne peut atteindre. Davantage : l'émoi de la pensée où le désir s'inscrive ». Je veux bien ; mais tout de même, je préfère suivre M. Daniel Halévy qui assigne à Valéry le rôle d'un Kantien et qui, surtout, tente une heureuse appropriation de son art au néo-classicisme. En somme, quoi de plus mallarméen et de plus classique à la fois que le *Narcisse*, duquel je détache un fragment qui suffira, je pense, à représenter les qualités suprêmes du talent grave et magnétique de Valéry :

Jusqu'à ce temps charmant je m'étais inconnu,
Et je ne savais pas me chérir et me joindre !...
Mais te voir, cher esclave, obéir à la moindre
Des ombres dans mon cœur se fuyant à regret,
Voir sur mon front l'orage et les feux d'un secret,
Voir, ô merveille, voir ! ma bouche nuancée
Trahir... peindre sur l'onde une fleur de pensée,
Et quels événements étinceler dans l'œil !
J'y trouve un tel trésor d'impuissance et d'orgueil !
Que nulle vierge enfant échappée au satyre,
Nulle ! aux fuites habile, aux chutes sans émoi,
Nulle des nymphes, nulle amie, ne m'attire
Comme tu fais sur l'onde, inépuisable Moi...

Si mince (au point de vue de la quantité) que s'avérât jusqu'à ces derniers temps le bagage littéraire de ce poète, il avait suffi à le rendre célèbre parmi un groupe de *professionnels* et d'amis. Ce groupe était nécessairement restreint. Par bonheur, Paul Valéry semble aujourd'hui désireux de sortir de sa tour d'ivoire ou, du moins, de se mettre à la fenêtre de cette tour. On a lu depuis peu, çà et là, des poèmes nouveaux de l'auteur de *Narcisse*, des odes lyriques comme la *Pythie*, le *Cantique des colonnes*, le *Cimetière marin*, de brèves pièces comme le sonnet de la

*Grenade* dont on aimera la musicale et lumineuse austérité.

Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains,
Je crois voir des fronts souverains
Eclatés de leurs découvertes !

Si les soleils par vous subis,
O grenades entrebaillées,
Vous ont fait, d'orgueil travaillées,
Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce
A la demande d'une force
Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture
Fait rêver une âme que j'eus
De sa secrète architecture.

Oui, musique et lumière en même temps qu'austérité. Mais surtout intelligence. Je me demande si ce n'est pas l'intelligence qui, chez Paul Valéry, prime tout. Dans ses vers (il l'a dit lui-même), il n'y a pas de « ténèbres involontaires », les « lacunes sont calculées », la « pensée toute certaine, merveilleusement prévoyante ». En son *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, Valéry reproche à Pascal d'avoir dénoncé sa célèbre opposition entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie. « Esprit de finesse, Esprit de géométrie, on les épouse, on les abandonne, comme fait le cheval, accomplis ses rythmes successifs... » Aux yeux du poète qui nous occupe, un être coordonné comme Léonard parvient à établir un équilibre stable entre ces diverses tendances de la pensée humaine ; mais il n'y aboutit que dans la connaissance. Paul Valéry repousse le mystère, le trouble des sens ; il ne met rien au-dessus de la conscience. « C'est un poète intellectualiste », dit Emile Henriot qui ajoute qu' « on serait curieux de savoir s'il s'entend avec M. Benda ». *L'Album de vers* anciens qu'il va publier émerveillera les gens qui l'ignorent : Hélène, Cypris, presque tout le beau paganisme s'y montrent en des vers d'une matière diamantine et d'une forme rigoureuse.

§

Le temps est quelque peu changé où, louant la poésie de M. Fernand Mazade, M. Anatole France disait qu'« elle exprime les tristesses des choses et plaint les douleurs des cœurs ». M. Mazade, qui, lorsqu'il avait vingt ans, affectionnait les sentiers moroses et les ciels brumeux, a pris assez vite la route heureuse, éclairée de soleil. Il devait en être ainsi. « Mazade pense en grec », écrit Alfred Poizat. « Il a la divine aisance des anciens », constate Charles Le Goffic. Il est le poète épanoui des rives méditerranéennes.

Tous mes aïeux sont des Hellènes,

dit-il lui-même dans un des poèmes les plus radieux de *Dionysos et les Nymphes*. Avec Le Goffic, admettons qu'un de ses aïeux dut, comme le père de Cymodocée, remplir des fonctions sacerdotales dans quelque temple du rivage massiliote; c'est de lui sans doute que Fernand Mazade a hérité cette piété indémentie pour les Olympiens. « L'Hadès lui-même recevra la visite du nouvel Orphée. Il n'y a point à craindre qu'on lui fasse payer trop cher son audace, les divinités helléniques ne se montraient inclémentes qu'aux barbares, et Mazade, qui les aborde avec un front égal, une pensée claire et un verbe soumis au nombre, sera le bienvenu dans leur assemblée. »

Ce poète nous offre un rajeunissement total de ce qui fut l'Hellade. Cependant, parmi tous les dieux grecs, il a deux préférés, et c'est Apollon et c'est Pallas.

Je donnerai une des pièces qu'il dédie au Délien.

Tout est mouvement dans mon être;
Tout est musique devant moi:
J'entends la voix de mon émoi;
J'écoute la chanson du hêtre.

Tout est harmonie en ce lieu;
Tout est poésie à cette heure:
Tout ce qui rit, tout ce qui pleure;
C'est des stances que dit le dieu.

L'odeur qui du jardin s'élève,
La guirlande de mes amours,
Tout est musique aux alentours,
Tout est mouvement dans mon rêve.

Tout est cadence ce matin;
Tout est rythme en ce paysage :
L'aube qui baigne mon visage,
L'ombre qui fuit vers le lointain.

Et, là-bas, la courbe énergique,
Qui joint les monts au firmament,
C'est encore du mouvement,
C'est encore de la musique.

Quant à la déesse d'Attique, Mazade nous la montre sage et consolante et, donnant les hauts conseils; elle aime le courage et la foi, l'harmonie et la lumière.

Le javelot d'or brille au poing de la déesse
Couverte de l'égide et de lin argenté.
Elle a les brodequins lacés sur le côté;
Et le double talon, qu'on devine sonore,
Ne touche pas le char illuminé d'aurore.
Sur l'illustre quadrige, en rêve, je la vois
Parmi les alisiers tous fleuris à la fois.

Brune, elle est pâle, avec des lèvres d'écarlate,
Avec des yeux de lazulite délicate.
Méditative, elle regarde, elle sourit;
Et, par cette douceur qui cherche et réfléchit,
A ma vie, à mon âme, à mon cœur se révèle
La plus sûre raison du monde, et la plus belle.

Dans une étude intelligente à laquelle j'ai déjà fait des emprunts, un jeune critique, mort héroïquement pour la patrie, Victor Germaix, a constaté que chez Mazade ainsi qu'en un beau fleuve au cours égal, se sont unis, mêlés, le fougueux torrent où M^me^ de Noailles puise son inspiration, le cours d'eau paisible où Angellier tenta de puiser la sienne : l'afflux du cœur et l'afflux du cerveau.

Fernand Mazade, pour n'avoir de la sensibilité que le plaisir qu'elle donne, a refusé d'en devenir l'esclave. Dans la coupe qu'un dieu lui tendit, il a bu la liqueur enivrante,

mais jusqu'à la griserie et non jusqu'à l'ivresse. Il a peuplé ses rêves de figures par lui créées ou recréées, qui, sereines ou rieuses, graves ou troublantes, font la joie de ses jours. En ce monde moderne, avili par les fausses morales et les vains progrès, il passe sans voir les laideurs, chorège d'une gracieuse troupe de chèvres-pieds et de dryades qu'autour de lui il suscite à son gré. Ce faune et cette faunesse qui fuient sous les halliers, voilà ses vrais amis. Pour jouir de leur beauté, il a les yeux clairs, la vision nette, et sa jeunesse semble contemporaine de la jeunesse divine du monde.

Une calme, douce, bienfaisante volupté chante à chaque page de cette œuvre; elle est toujours là, même dans les poèmes les plus graves, où, souriante, elle s'insinue au rythme des vers. C'est elle qui anime le décor des nuits vastes, des sites silencieux; elle est la raison d'être des paysages; elle en est le charme puissant.

La foulque grise et la sarcelle
Reposent parmi les roseaux,
La clarté lunaire ruisselle
Sur les roches et sur les eaux.
Heure douce, infiniment douce!
Les volubilis sont fermés;
Dans les frisures de la mousse
Luisent des insectes pâmés.
Le large chêne se recueille
Et le long cyprès semble mort.
Nul souffle n'agite une feuille
Près de l'oiseleuse qui dort.
Tout est muet. Mais on devine
Qu'au milieu de la nuit d'été
Va chanter la flûte divine
Qui conseille la volupté.

Flûte divine, conseillère de volupté, sous les lèvres de ce parfait musicien, quels sons pénétrants sont les vôtres! Volupté des gestes, volupté des voix, volupté de la brise qui passe, volupté du rire, volupté des larmes, la volupté est partout pour qui sait l'éprouver : elle est toute la poésie, et surtout elle est tout le lyrisme. *Elle n'est pas toute dans l'a-*

*mour*, le thème amoureux ne suffit pas, pour qui veut vivre en volupté : en beauté. Voilà la vérité qu'illustre l'œuvre de Fernand Mazade. De Polymnie, le poète dit :

D'amour qui vague elle ne fuit
Ni ne recherche les alarmes:
Elle n'élude point ses charmes,
Mais saurait se passer de lui.

Ces vers précis et profonds nous révèlent un monde nouveau; ils enterrent plus d'un cliché usé : enfin « amoureux » et « païens » ne seront plus synonymes ! Dans le soupir et le cri des spasmes, le paganisme ne tient pas tout entier, comme tant de rimeurs excités ont voulu nous le faire croire. Il est une volupté plus exaltante que celle-là même que donne l'amour, plus enivrante que celle des abandons :

Volupté de sentir que l'on reste son maître !

D'ailleurs, après nous avoir appris à vivre en voluptueuse beauté, le paganisme de Mazade nous enseigne à mourir en beauté voluptueuse également.

Afin de n'avoir pas de surprise brutale
A l'heure que, portant la baguette fatale,
La nymphe de la tombe approchera de lui,
Il a soin, chaque fois que commence la nuit,
D'arrêter ses pensers sur des objets funèbres.
Il s'applique à sentir les flèches des ténèbres
Plonger jusqu'à son cœur leur vol victorieux.
Distinctement, il croit entendre les adieux,
Que lui font, à l'instant de son départ suprême,
Les hommes qu'il estime et les femmes qu'il aime ;
Et puis, il se figure avoir perdu son corps,
Et le voici qui passe, en la barque des morts,
L'onde infernale où flotte une hydre paresseuse.
L'atmosphère est tranquille et tiède, et l'eau berceuse,
Il se tait. Il se penche. Et le sombre nocher
Lui montre sur la rive où la nef va toucher,
Parmi le pur silence et l'ombre délicate,
Le spectre de Laïs et l'âme de Socrate.

Ce poème s'intitule *Exercice*. Exercice, en effet, et d'une admirable hygiène morale. Je voudrais que ces dix-huit

vers fussent commentés dans nos écoles, que tous nos écoliers les apprissent par cœur. Cela pourrait leur donner, en même temps qu'une leçon de mâle et souriante énergie, le haut sens de l'ordre hellénique et de la loi latine. Au surplus, ils trouveraient là une variété de tons et de tours, une précision et une richesse de langue, une analogie du style et de la pensée qui leur donneraient une idée de notre atticisme occidental.

Fernand Mazade a une sensibilité trés aiguë et profonde (on en trouve une manifestation singulière dans les poèmes qu'il vient de publier sous le titre de l'*Ardent voyage*) ; mais il la soumet, ou du moins il l'adapte à la pureté de sa syntaxe et à l'élégance de sa raison.

J'ai fabriqué cinq cases, et sur chacune d'elles j'ai collé une de ces étiquettes : *genre H. de Régnier*, *genre Angellier*, *genre Noailles*, *genre Valéry*, *genre Mazade*. Je vous laisserai le soin de mettre vous-mêmes dans ces cases un grand nombre de poètes paganisants actuels. Y placerez-vous Mme Cécile Perin, qui réussit des pastels délicats (« Le matin rose et gris psalmodie à voix basse ») et M. Abel Bonnard, dont beaucoup admirent la stérile abondance ? Il est supposable. Et Mme Hélène Picard, toulousaine verveuse, avec M. Pierre de Nolhac, précieux dans tous les sens du mot ? Il se peut. Et Mmes de Rohan, de Montgommery, de Baye, de Brimont avec M. Auguste Dorchain ? Il se peut encore.

Mais où colloquer Mmes Rita del Noiram, dont les *Accords sur le luth* ont d'exquises résonances, Marie Dauguet qui a beaucoup de talent, Henriette Sauret, qui en aura peut-être, et *tutte quante* ? MM. Albert Erlande, auteur d'une pathétique *Niobé*, Edmond Porcher et *tutti quanti* ?

Peut-être aurait-il fallu confectionner une sixième case et l'étiqueter : *genre Albert Samain* ; plusieurs porte-lyre y seraient entrés tout seuls. J'avoue aimer un peu moins que je ne faisais naguère l'auteur d'*Au jardin de l'Infante* dont l'ineffable « Sommeil de Canope » et les paysages rêveuse-

ment baignés de lune transportèrent tant de lecteurs ensorcelés « Au temps des immortels fils de la Vie en fête ». Sans descendre jusqu'aux injures alimentaires dont le couvre une cuisinière de la *Ruche*, Orberose Poncet, qui le compare à du veau froid, toute échauffée, avouons qu'il ne se gare pas toujours du tarabiscotage ; mais constatons que ce musicien aux câlineries savantes, ce chanteur à l'âme-femme conserve encore de nombreux dévots, sans parler de maintes cagotes. Et relisons la nénie que lui consacre Francis Jammes dans *Le Deuil des primevères*.

Parmi les disciples de ce maître séduisant on doit citer surtout M. Léon Bocquet ; sa *Lumière d'Hellas* abonde en strophes grecques, au moins par le décor, celles, par exemple, de l'Idylle où le poète admire le manteau de rayons que le soleil « tisse à travers le bois de lentisque et d'acanthe ! » (des bois d'acanthe ! pourquoi pas de choux-fleurs) ? Gracieusement, il s'écrie :

Epanouis ton âme au rire de la source
Qu'on devine, Chrysis, odorante et plus douce
De jouer sous le thym et le persil frisé.

Vers aimables ; l'élégance y trouve son compte plutôt que la botanique. Aux bois de Montigny, où jadis « trôlait » Claudine, j'ai vu souvent, dans l'eau des sources, du cresson ; du thym, jamais.

Peut-être aurait-il fallu aussi réserver une case à Renée Vivien et aux poètes qui, sans le vouloir (et aux poétesses qui sans le savoir) l'imitent assidûment. On a prétendu qu'elle tournait toutes ses pensées vers l'antiquité hellénique et en particulier vers les Sapho, les Corinna, les Myrtis. J'ai assez connu cette chère morte, mince, pâle, d'une blondeur effacée, pour affirmer qu'elle aimait avec « les tisseuses de violettes » les poètes de sa race, et Shakespeare, et Browning, et surtout Swinburne. Son œuvre s'en ressent qui fait songer à l'alliage de Corinthe. « Je hais les lourds parfums et les éclats de voix », dit fort bien la poétesse. Mais tout de suite après, celle qui intitula un livre *Du vert au*

*violet* ajoute : « Et le gris m'est plus cher que l'écarlate ou l'ocre. » Aimer le gris n'est pas d'une vraie païenne. Renée Vivien était une païenne anglo-saxonne. Certes, elle avait visité l'Orient, le Bosphore et « ses caïques furtifs » et Mytilène où la pauvrette rêvait de faire construire une villa.

Mais elle avait également visité la Scandinavie et ses fjords, et Londres où je l'ai vue hypnotisée pendant des heures à la National Gallery devant le portrait de sa chère petite Anne Boleyn, dont elle projetait d'écrire l'histoire... en rejetant, bien entendu, tous les documents que je lui apportais, pour peu qu'ils fussent contraires à sa thèse.

Et alors ? Alors je pense avec Charles Brun que cette admiratrice de Sapho fut surtout le poète de la beauté féminine, cette beauté arrivât-elle d'Athènes... ou de New-York. Je pense en outre que la poésie, souvent si pure, de Renée Vivien s'éparpille parfois en désordres bizarres, tiraillée par des influences contradictoires. *Poor thing*, qui se réclamait de l'Attique, et prétendait vivre à Lesbos, et se convertit au catholicisme trois jours avant de mourir !

Grecque, dans *Tanagra*, s'affirme M^me^ de Neréys, adoration de « Cypris-Aphrodite, miel des douceurs, sourire de l'ombre, fraîcheur des midis ». Grecque, M^lle^ Rita del Noiram, dont *Pauline Tarn* eût aimé cette chantante évocation des Amies :

> Dans le doux crépuscule aux teintes violettes,
> Près de Psappha qui rêve elles sont toutes là :
> Erranna de Télos, promise à l'Au Delà,
> Myrô, ses blonds cheveux cerclés de bandelettes...

Et purement grec est l'adorable Pierre Louys, qui, comme Mazade, passant par-dessus Chénier et sans rejoindre Racine se rattache directement aux premiers aèdes hellènes. L'éclatant succès de ses chefs-d'œuvre en prose et surtout de cette *Aphrodite* qui a eu tous les bonheurs (même celui d'être injuriée par M. Ernest-Charles) ne doit pas rendre injuste pour les poèmes de Pierre Louys : ils sont trop peu nombreux, ils sont parfaits. De l'*Apogée*, M. Gabriel Boissy

a pu dire sans exagération que tout l'amour, depuis le geste le plus tendre jusqu'au coup d'aile dans l'absolu spirituel, est enfermé dans ces stances, comme l'Orient dans un parfum.

Psyché, ma sœur, écoute immobile et frissonne...
Le bonheur vient, nous touche et nous parle à genoux.
Pressons nos mains. Sois grave. Ecoute encor... Personne
N'est plus heureux, ce soir, n'est plus divin que nous.

Une immense tendresse attire à travers l'ombre
Nos yeux presque fermés. Que reste-t-il encor
Du baiser qui s'apaise et du soupir qui sombre ?
La vie a retourné notre sablier d'or.

C'est notre heure éternelle, éternellement grande,
L'heure qui va survivre à l'éphémère amour,
Comme un voile embaumé de rose et de lavande
Conserve après cent ans la jeunesse d'un jour.

Plus tard, ô ma beauté, quand des nuits étrangères
Auront passé sur vous qui ne m'attendrez plus ;
Quand d'autres, s'il se peut, amie aux mains légères,
Jaloux de mon prénom, toucheront vos pieds nus,

Rappelez-vous qu'un soir nous vécûmes ensemble
L'heure unique où les dieux accordent, un instant,
A la tête qui penche, à l'épaule qui tremble,

L'esprit pur de la vie en fuite avec le temps.
Rappelez-vous qu'un soir, couchés sur notre couche,
En caressant nos doigts frémissants de s'unir,
Nous avons échangé de la bouche à la bouche
La perle impérissable où dort le Souvenir.

§

A Jean Moréas survit l'école romane dont le plus souple talent me semble être celui d'Ernest Raynaud ; on ne lira pas sans plaisir cette invocation confiante et si caractéristique du poète à ses prédécesseurs :

Anacréon ! par qui l'Amour même a parlé ;
Toi, qui as détourné les Grâces, Stésichore ;
Elégant Ibycus, dont la bouche sonore
A su persuader l'enfance ; et toi, la clé

Des cœurs, doux Méléagre ! et toi, fougueuse Erinne
Couronnée à bon droit des myrtes de Cyprine ;
Doucereux Callimaque, à qui, filles du ciel,
Les mouches pour pitance abandonnaient le miel ;
Toi, dont j'ai l'éloquence en la mémoire inscrite,
Docte aux chants alternés, flexible Théocrite ;
Alcas, dont un oiseau plaintif était la voix ;
O vous tous, sans lesquels il n'est point de merveilles
Qui puissent enchaîner d'amoureuses oreilles,
O vous tous, soutenez mon courage et ma foi.

Quant à M. Raymond de la Tailhède, il a su faire parler Ajax avec une noblesse que les grands tragiques grecs n'eussent point désavouée :

Plages où sonne la mer,
Repos des campagnes fleuries,
Antres, et vous, détroits remués d'un flot clair,
Longtemps, ah ! trop longtemps, les troyennes prairies
Ont connu la vigueur de mon bras ; cependant
Je le dis, et qui cède à la raison comprenne,
Rien en vous, bords heureux, n'adoucira ma peine,
Moi vivant !
Et toi, Scamandre, fleuve
Favorable aux plaisantes eaux,
Tu ne me verras plus, mais tu feras la preuve
De cette renommée acquise à mes travaux :
D'abord que j'ai paru, Troie entière en alarmes
Apprit quel est mon rang, fût-ce au milieu des Rois.
Et je suis jeté là pour la première fois,
Objet de déshonneur, de risée et de larmes !

Et M. André Lamandé a, *Sous le clair regard d'Athéné*, réuni un bouquet de roses et d'hyacinthes dont on trouve la senteur plus vive et plus pure quand, après l'avoir respiré un peu vite, on le respire avec lenteur.

Habile à se servir des formes lentement acquises à travers les siècles, en y ajoutant les personnelles trouvailles que lui semble exiger des sensations nouvelles, Emile Cottinet, lyrique et sentimental, suit des yeux « les rudes flèches des Persée et des Hercule ».

Le noble et grave Fernand Divoire vient de ressusciter Orphée.

Henry Muchart nous rappelle, accoudé aux *Balcons sur la mer*, qu'il a

Autour de son berceau senti rôder le pas
Diligent et léger des Charites jumelles.

Evocateur de la « Nocturne sirène », Pierre Tournier, dont j'eus plaisir à reconnaître dans *la Vie Intellectuelle* le tact rythmique, conseille un jeune cœur qui appareille vers l'inconnu :

Va, pars, que tes désirs affolés de butin
S'éparpillent au vent, comme un essaim d'abeilles
S'épand des frais jardins où se dorent les treilles
Aux coteaux desséchés que parfume le thym ;

tandis que, mi-régniérien, mi-mazadien, Charles-André Grounas, dont le « Départ du potier » est un bas-relief de la meilleure époque, fait murmurer par ses courtisanes attiques cette invitation au voyage :

Vois : la brise est divine en les herbes d'argent...
Et si jamais, ami, passant frivole ou sage,
Las de l'amour licite ou de l'amer veuvage,
Pour dominer ta chair ou calmer ton tourment,
Tu crois trouver l'oubli dans notre amour qui ment,
Viens : — la source fangeuse a parfois une eau pure ; —
Laisse chanter ta joie ou soigner ta blessure :
Passe le seuil. Effeuille une à une au chevet
Pour Electre la rose et pour Lydé l'œillet.

En ce moment, je dois avoir un peu l'air du Monsieur qui lit le palmarès ; et c'est un air détestable. Je m'arrête.

Mais comment ne pas nommer encore l'enchanteresse Gérard d'Houville, le somptueux Sébastien-Charles Leconte, ingrat pour le vers rigide « usé par des siècles de travail », auquel il doit cependant des succès, le subtil Jean Royère, chercheur inquiet et vibrant que toute nouveauté passionne, le savant et spirituel Alfred Poizat qui a la belle chance d'avoir beaucoup d'ennemis.

Est-il besoin d'ajouter que si le nom de Francis Vielé-Griffin ne figure pas ici au premier rang des poètes inspirés par l'antiquité grecque, c'est uniquement parce que ces pages s'efforcent pour la défense des formes traditionnelles contre lesquelles batailla toujours l'auteur du *Porcher* avec un talent que nul ne conteste aujourd'hui ?

Je termine, mais non pas sans citer le distique de Sainte-Beuve, que j'aurais dû mettre en épigraphe de cette étude à la fois un peu trop longue et beaucoup trop courte :

Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit,
Mais Pan ne te croit pas, et la sirène en rit.

Jamais le chœur des nymphes n'avait si harmonieusement chanté ; jamais la troupe des chèvres-pieds n'avait été plus allègrement cabriolante. Certes, l'étoile hellénique ne s'était jamais éteinte ; mais elle brille en ce moment d'un incomparable éclat.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

# LA CRISE DES SERVICES PUBLICS

ET

# LE PROBLÈME DE LEUR EXPLOITATION

—

Il est indéniable que les services publics traversent une crise des plus sérieuses.

Récriminations du public, polémiques de presse, articles dans les revues, brochures, meetings, interpellations à la Chambre, mesures gouvernementales prises visiblement sous la pression des circonstances, rien ne manque au tableau.

Les journaux épiloguent sur les catastrophes de chemins de fer; les industriels protestent contre les tarifs de transport exagérés et établis en dépit du bon sens, les postiers s'adressent au public à grand renfort d'affiches; les Villes, aux prises partout avec leurs concessionnaires d'éclairage ou de force, sont contraintes, par une jurisprudence inattendue du Conseil d'Etat, d'obérer leur budget pour payer de lourdes indemnités qui, en définitive, retombent sur les consommateurs; les transports en commun sont insuffisants et relèvent leurs tarifs; c'est partout la même conclusion : « Nous sommes mal servis pour payer si cher. »

Chacun cherche une solution. Les socialistes prônent les Régies et l'exploitation directe avec la collaboration ouvrière en imputant la gabegie actuelle à l'impuissance gouvernementale « des bourgeois » et à l'insuffisance de la législation. Les anti-étatistes crient au communisme et proposent comme panacée la remise ou l'affermage de tous les services publics à l'industrie privée.

Qui a raison dans ce débat ? Tâchons d'y voir clair sans parti pris et de suivre la voie du bon sens.

§

Cette crise est sans précédents.

Inexistants il y a seulement cent cinquante ans, les services publics sont devenus aujourd'hui les organes vitaux de la nation. Leur suspension est une catastrophe et leur simple congestion rompt infailliblement l'équilibre économique.

On serait tenté de croire que la crise actuelle est due principalement à leur hypertrophie et à l'importance excessive qu'ils ont prise dans l'Etat moderne. Nous ne le pensons pas. Les services publics traversent plutôt une crise de croissance, quelque chose comme une maladie d'enfance, car, malgré leur développement qui nous paraît formidable, ils sont bien loin d'avoir atteint l'ampleur qu'ils auront dans cent ans seulement. Les besoins sociaux, en effet, tendent de plus en plus à être satisfaits à l'aide d'organismes généraux qui, rapidement, deviennent indispensables. Ainsi, autrefois, chaque citoyen se déplaçait, s'éclairait, communiquait avec autrui par ses propres moyens. Il a recours aujourd'hui aux organismes créés dans ce but. Demain cette évolution continuera.

Cette crise prouve évidemment que les formules actuelles gênent plus ou moins cette expansion irrésistible. Le « modus vivendi » définitif ne paraît pas avoir été trouvé.

Pour orienter nos recherches, il faut d'abord donner aussi exactement que possible une définition générale du service public :

*C'est un organisme de la société moderne, établi pour mettre à la disposition de la collectivité, contre juste rétribution, un moyen de faciliter l'activité économique de chacun ou d'accroître son bien-être.*

Il résulte de cette définition que, peu ou prou, tous les citoyens sont tributaires des services publics. On peut même affirmer qu'aucun n'a la facilité de s'en passer, sous peine de se voir handicapé dans la lutte pour l'existence.

Les industriels et les commerçants, au moins au delà d'un certain chiffre d'affaires, doivent être abonnés au téléphone. Tout le monde a besoin du chemin de fer. Un petit industriel citadin devient obligatoirement client de la distribution d'énergie sous peine de se placer en état d'infériorité vis-à-vis de ses concurrents. Le tramway et le métro sont indispensables. Enfin, bien qu'il y ait d'autres moyens de s'éclairer et de se chauffer que le gaz et l'électricité, on peut considérer ces commodités comme rentrant dans le confort minimum exigible de la vie moderne. On peut habiter une masure en torchis, qui songerait à taxer de luxe la maison de pierre ?

Ce caractère d'obligation s'accentue encore par ce fait que, même en plaçant le service public sous le régime de la libre concurrence, la loi de l'offre et de la demande ne peut jouer en aucun cas. Les capitaux à investir pour assurer un service public quelconque sont tels que deux entreprises poursuivant le même but dans la même région ne peuvent coexister.

Partout où la concurrence a pu jouer au début, on a vu les exploitants ou fusionner, ou délimiter leurs zones d'action, ou s'allier de façon à ne former pratiquement qu'une seule exploitation.

Ce phénomène d'agrégation s'est même poursuivi hors de la ville ou de la province pour s'étendre à la région. C'est ainsi que se sont formés les réseaux de chemin de fer et que naissent actuellement les exploitations régionales d'électricité.

Ainsi le consommateur est dans l'obligation de s'adresser à un seul fournisseur, toujours puissant, et rien autre ne le protège que les tarifs établis ou imposés par le pouvoir concédant.

Garantie insuffisante ! disent les étatistes. La contrepartie de cette mainmise sur la clientèle doit être la limitation de la rémunération des capitaux. Et les socialistes renchérissent : Il est immoral que des entreprises privées réalisent des bénéfices au delà de l'intérêt normal des capitaux engagés. Personne n'a le droit d'exploiter une clientèle qui n'a pas les moyens de se défendre et qui, sous peine de mort économique, doit s'adresser à vous et à vous seul. Un service public doit faire payer ses fournitures au prix de revient, toutes charges comprises, sans plus.

Nous verrons plus loin la valeur de ces arguments, mais de prime abord une vérité se dégage. En aucun cas, le pouvoir concédant, Etat, département ou commune ne peut abdiquer un contrôle étroit sur le fonctionnement des services publics. C'est pour lui une question de sécurité, car la vie même de la collectivité en dépend. Cette vérité, évidente depuis longtemps pour les chemins de fer, commence à s'imposer pour d'autres catégories comme pour les transports d'énergie. A la période de liberté du début vient de succéder l'organisation d'un contrôle étroit, car on s'est soudainement aperçu que la concentration dans chaque région de toute l'énergie, — ce pain de l'industrie, — entre les mains d'un seul distributeur constituait une arme redoutable dont l'Etat ne pouvait pas laisser le maniement au gré d'un particulier.

L'ingérence du pouvoir concédant est donc nécessaire. Tous les systèmes d'exploitation employés jusqu'à présent se différencient simplement par la part plus ou moins grande que prend le pouvoir concédant dans l'exploitation du service.

Nous allons examiner successivement les différents modes de gestion en usage actuellement et qui sont au nombre de trois principaux :

A. La concession simple.

B. La Régie intéressée et ses différentes formes.

C. La Régie directe.

§

La *concession simple* consiste à accorder le monopole plus ou moins exclusif d'un service public à un particulier ou plus généralement à une société anonyme, moyennant certaines conditions de tarifs et de redevances fixées par un traité et un cahier des charges. C'est le type de la plupart des exploitations d'électricité, de gaz, de tramways et quelquefois d'eaux.

Les traités de concession, relativement simples à établir autrefois, sont devenus depuis le nouvel état économique extrêmement difficiles à élaborer pour tenir un compte exact des intérêts des deux parties à longue échéance.

Si le cahier des charges est trop favorable pour le concessionnaire, celui-ci saura tirer parti des progrès de la technique et de l'essor économique de la région. Il réalisera de gros bénéfices, mais la clientèle sera incontestablement lésée, parce qu'elle paiera relativement trop cher le service rendu.

Si, au contraire, le cahier des charges est trop rigoureux pour le concessionnaire, celui-ci ne pourra trouver aucun crédit pour développer et améliorer son entreprise; il ne fera pas de bénéfices, mais les usagers seront encore lésés, parce qu'ils seront mal servis.

L'introduction récente de formules à coefficients dans la taxation des services rendus est un palliatif insuffisant. Une formule, si bien établie soit-elle, ne saurait s'adapter à tous les cas. Ses coefficients seront toujours difficiles à déterminer et n'auront jamais qu'une cote d'estimation. Leurs valeurs absolues sont d'autre part fonction de l'état économique qu'ils ont la prétention de corriger.

On a si bien prévu l'indigence des formules qu'on admet toujours comme correctif la révision fréquente des coefficients. Ce n'est pas douteux, l'application des taxes

qui en dépendent soulèvera dans l'avenir de nombreuses difficultés qui se réduiront en procès. Il y a encore de beaux jours pour les experts, si l'on s'engage à fond dans cette voie.

Malgré tous ces inconvénients, l'exploitation des services publics serait-elle mieux assurée si on revenait partout au régime de la concession pure et simple ? Il est permis d'en douter.

Un concessionnaire, même lié par un cahier des charges, s'ingéniera toujours à orienter son exploitation dans le sens le plus favorable à ses intérêts et ce sens n'est pas toujours celui des intérêts de la collectivité. Il est facile de le démontrer par des exemples.

Dans les concessions de gaz et d'électricité, le développement des réseaux suit l'essor économique et ne le précède jamais. Il est encore bien heureux quand un concessionnaire ne se targue pas d'un cahier des charges maladroit pour l'entraver. Dans presque toutes les concessions doubles, gaz et électricité réunies dans la même main, l'une des deux exploitations a été sacrifiée à l'autre parce qu'elle se trouvait, suivant les circonstances locales, moins rémunératrice.

Sauf de rares exceptions, le développement des lignes de tramways s'est toujours opéré sous la pression des réclamations des habitants et des municipalités. Une amélioration quelconque dans le trafic n'est jamais réalisée que lorsqu'elle « paye » largement.

Avant la loi récente sur les chutes hydrauliques on a vu les concessionnaires d'une série de chutes équiper la partie de ces chutes la plus facile et la plus économique, sans aucun souci de prévoir dans l'avenir l'aménagement intégral de toutes les forces disponibles, pourtant si utile au point de vue national. Si bien que certaines vallées alpestres sont complètement sabotées à ce point de vue.

Enfin il y a de nombreux exemples, surtout dans l'industrie du gaz, de sociétés exploitant une fructueuse con-

cession et qui, satisfaites de leurs bénéfices, se sont refusées énergiquement à tout développement ou amélioration de leurs réseaux ou de leurs usines,pour éviter d'engager de nouveaux capitaux dont la rémunération n'eût pas été aussi avantageuse.

Les innombrables difficultés juridiques qui, de tout temps, se sont élevées entre concessionnaires et pouvoirs concédants, la faillite du système de la concession pendant la guerre où la plupart des services concédés ont dû être mis en tutelle, l'impossibilité qu'il y a actuellement à établir des traités convenables font que la concession simple est un régime périmé.

§

La *régie intéressée* consiste à concéder le service public à une société régisseur qui exploite au nom et pour le compte du pouvoir concédant.Ce dernier assure l'investissement des capitaux de premier établissement et prend en quelque sorte les pertes à sa charge en garantissant un intérêt minimum au capital qu'engage le concessionnaire pour son fonds de roulement.

Par contre, les bénéfices sont partagés dans une proportion croissante pour le pouvoir concédant, la rémunération de l'exploitant étant le plus souvent limitée à un faible pourcentage de son capital.

Le prototype de ce système est l'exploitation du Gaz de Paris. A cette catégorie peuvent aussi se rattacher les chemins de fer d'intérêt général, bien qu'ils jouissent d'un régime mixte tenant à la fois de la concession simple et de la Régie intéressée. Ils ont en effet la garantie d'intérêt et l'Etat assure les dépenses d'infrastructure des réseaux sous forme d'avances, remboursables si le produit net dépasse l'intérêt garanti.

Les inconvénients du régime de la régie intéressée sont les suivants :

Le pouvoir concédant conserve la charge et le souci

d'avoir à fournir la plus grande partie des capitaux destinés à assurer le premier établissement, tout comme s'il exploitait lui-même. Les intérêts du pouvoir et du régisseur sont différents. Le régisseur dont la rémunération oscille entre des limites étroites (comme pour le Gaz de Paris) ou qui n'a que peu d'espoir de voir sa rémunération s'élever de beaucoup au-dessus de l'intérêt garanti (comme dans les chemins de fer départementaux) se désintéresse des questions financières qui préoccupent le pouvoir concédant. Le fonctionnement technique de l'entreprise engage la responsabilité du seul régisseur auquel échappe au contraire le point de vue économique.

Si l'exploitation est en perte, la rémunération ne pouvant dépasser le minimum garanti, le régisseur apporte la plus grande inertie à perfectionner ou à améliorer son exploitation.

D'ailleurs, comme dans le cas de la concession simple, il est facile de prouver qu'il y a souvent contradiction entre l'intérêt particulier d'une société et l'intérêt général. En voici un exemple choisi entre mille :

On sait que les communications par voie ferrée ont toujours été longues et difficiles entre l'Océan et la région Est de la France. Depuis la guerre, elles ont été grandement améliorées par la création d'un rapide Bordeaux-Milan et Bordeaux-Strasbourg. Mais cette amélioration n'a été obtenue qu'à la suite d'une campagne de presse et des efforts réunis des villes, chambres de Commerce, syndicats d'initiative, régions économiques, etc., de toutes les contrées intéressées. Les deux Compagnies P.-O. et P.-L.-M. ont suivi d'assez mauvaise grâce. La raison ? Elle est simple. S'il y a un intérêt vital pour la France à faire communiquer facilement ses ports de l'Ouest avec la Suisse et l'Italie, le P.-L.-M., dont le trafic est tout entier orienté suivant une ligne Nord-Sud, n'a aucun intérêt à voir détourner une partie de ce trafic pour le rendre Est-Ouest, parce que son réseau est long et rela-

tivement étroit. Quant au P. O., tant qu'il n'aura pas la traction électrique, un rapide sur les dures voies du Massif Central sera toujours un train déficitaire.

Certes, il serait injuste de ne pas reconnaître que les Compagnies ont souvent fait des efforts pour améliorer leur exploitation et offrir plus de facilités à leurs usagers, mais on ne peut s'empêcher de constater que ces initiatives se sont toujours produites, lorsqu'elles coïncidaient avec leur intérêt particulier.

En résumé, la régie intéressée est un système hybride peu satisfaisant. Le pouvoir concédant assume de lourdes charges avec le seul espoir d'un bénéfice souvent hypothétique. Le régisseur finit par s'enfermer dans une administration sans envergure et routinière. Tous les différents systèmes ou combinaisons que l'on a préconisés ont tous donné des mécomptes.

§

Dans la *Régie directe* le pouvoir concédant exploite directement lui-même le service public. C'est le système des Chemins de fer de l'Etat, des Téléphones et de certaines distributions d'eau, de gaz ou d'électricité comme à Bordeaux, Grenoble, Niort, etc.

Les régies directes ont toujours soulevé les plus vives critiques et, au fond, toute la question de l'exploitation des services publics se résume à savoir pourquoi les régies directes fonctionnent mal.

Nous avons vu, en effet, que la régie directe plus ou moins déguisée devait être l'aboutissant normal de l'évolution des services publics. L'importance vitale de ces services ne pouvant laisser le pouvoir concédant indifférent, son ingérence, partielle d'abord, totale ensuite, est inévitable.

Constatons tout d'abord que, depuis longtemps, le système de la régie directe est appliqué dans nombre de

services municipaux locaux sans que jamais personne ait songé à s'en plaindre.

Les eaux, le nettoiement, les pompes funèbres, les marchés, voire les abattoirs sont autant de services qui, gérés par les municipalités, fonctionnent généralement bien et qui cependant, autrefois, étaient donnés en concession presque partout.

Les régies directes de gaz et d'électricité dans les villes de faible importance (assez rares d'ailleurs) donnent souvent des résultats satisfaisants. Au contraire, les grandes Régies, telles que les Téléphones et les Chemins de fer ne sont pas à l'abri des critiques (1). D'où vient donc cette contradiction ? Pourquoi ce qui est vérité dans une sous-préfecture est erreur dans une région ? Voici l'explication de ce phénomène.

La défaillance de la plupart des régies directes ne vient pas des conditions techniques dans lesquelles elles sont placées pour travailler. Il n'y a aucune raison que les régies soient plus mal exploitées que toute autre entreprise privée. Le personnel ouvrier est exactement le même que celui de l'industrie. Il est d'ailleurs à peu près recruté de la même façon et il est peut-être plus facile à un ouvrier de métier d'entrer dans un atelier de l'Etat que dans

(1) Il faut convenir que l'exploitation des téléphones les mérite amplement. Nous devrions avoir honte d'étaler aux yeux des étrangers qui visitent notre pays une pareille incurie. Veut-on des exemples :

Il existait avant la guerre un service installé (à la suite de quelles démarches !) qui permettait aux agents de change de la Bourse de Lyon de téléphoner aux heures de la Bourse entre Paris et Lyon. Ils y ont renoncé tellement les communications sont incertaines et mauvaises.

On trouve dans les journaux des aveux savoureux. Voici M. le Directeur des Postes et Télégraphes de la Charente qui, répondant à un député (*Petite Gironde* du 15 janvier) se félicite ingénuement de l'établissement d'un second circuit Bordeaux-Angoulême qui fait diminuer les délais d'attente d'une heure.

Voici encore le Sous-secrétaire d'Etat avisant un député que la seconde ligne Bordeaux-Dax sera mise en service « lorsque des travaux comportant la transformation d'une artère arrivée à saturation entre Bordeaux et Lamothe seront effectués. »

Ainsi entre Bordeaux-Angoulême et Dax, trois centres qui ont de nombreuses relations commerciales et distants de moins de 150 kilomètres, il n'existe jusqu'à ce jour qu'un *seul* circuit et on en arrive à se féliciter d'avoir à attendre une heure *de moins* pour pouvoir téléphoner d'Angoulême à Bordeaux. Quand on pense qu'en Amérique on téléphone de New-York à Chicago en moins de quelques minutes !

certaines grandes industries. Le personnel ouvrier des régies n'est ni plus ni moins travailleur qu'un autre, on y trouve la même proportion de bons et de mauvais ouvriers.

Si les syndicats ouvriers des régies sont en liaison étroite avec les autres syndicats et participent activement au mouvement syndicaliste et socialiste, ils ne sont ni plus ni moins turbulents que les mineurs ou les métallurgistes. Ce n'est pas la forme proprement dite de la régie qui peut rendre les conflits ouvriers plus aigus, au contraire.

En résumé, qu'un service public soit exploité par l'Etat ou la commune ou par une société anonyme, le personnel restera le même et son état d'esprit vis-à-vis de son employeur ne variera guère. C'est une erreur et une injustice de dire que l'Etat exploite, mal parce que son personnel est inférieur et d'un mauvais rendement. Les hommes valent par qui les commande.

Ce qui est vrai du personnel ouvrier l'est également du personnel intellectuel : chefs de service, ingénieurs, directeurs. L'Etat ou la commune choisissent généralement bien leurs dirigeants, et leurs techniciens valent à peu près ceux de l'industrie privée. Ils seraient encore meilleurs si on les payait mieux. Et si on en rencontre à l'esprit étroit ou craintif, ou si on les voit découragés, c'est tout simplement parce que les plaies dont nous allons parler ont agi profondément sur eux.

Le mal vient de plus haut : il est dans les méthodes et les procédés administratifs. Quelle que soit la valeur du personnel, aucune exploitation n'est possible si la méthode d'administration ne cadre pas avec les nécessités d'une gestion industrielle.

Les régies directes sont en proie à deux maux qui les condamnent dans leur forme actuelle :

1° Le pouvoir dirigeant d'une Régie cède souvent dans la gérance de l'exploitation à des considérations qui sont totalement étrangères au souci de la bonne marche

du service et, pour parler net, les influences politiques s'exercent souvent d'une manière désastreuse.

Qu'il s'agisse de recrutement de personnel, d'achats ou de marchés à passer, de tarifs à établir, de constructions nouvelles à exécuter, d'extensions économiques, de règlements intérieurs à promulguer, le directeur technique et administratif n'a jamais sa liberté d'action.

Les hauts dirigeants des régies, qui sont en fait les élus, ont naturellement une tendance à orienter l'exploitation des services publics dans un sens favorable à leur politique du moment ou à leurs intérêts électoraux. Ce vice capital est dû à l'organisation de notre régime politicien. Rien ne le fera disparaître, si on ne change pas les lois fondamentales des exploitations directes.

Même en supposant à un maire ou à un ministre cet héroïsme de s'abstraire de leur qualité d'élu (et cela se voit, sans ironie), même en leur supposant la compétence voulue, ils manqueront toujours et du temps nécessaire pour travailler utilement et de la stabilité nécessaire pour leur assurer « les longs espoirs et les vastes pensées ».

La direction d'une grande industrie (et un grand service public est une industrie énorme) requiert entre autres qualités une liberté d'esprit et une sécurité d'avenir absolues.

Une exploitation de ce genre représente une machine complexe dont le maniement exige des mois d'apprentissage même à un homme supérieurement intelligent, et qui surtout est douée d'une inertie considérable. Les réformes doivent s'y faire prudemment, mais progressivement et sans arrêt. Le moindre programme d'extension économique, d'un chemin de fer, d'un réseau de distribution quelconque, s'étage forcément sur plusieurs années. Les directives ne doivent être données qu'après mûre réflexion, mais elles ne doivent plus être changées jusqu'à la réalisation intégrale du programme envisagé.

L'unité de commandement, voilà la condition essentielle du gouvernement d'une grande industrie : le même pilote doit garder la barre dans une période déterminée. Souvent même un homme moyen, sans qualités très brillantes, mais possédant une affaire à fond, réussira beaucoup mieux qu'un homme très intelligent s'improvisant grand directeur.

Bien rarement, d'ailleurs, on trouvera un homme politique apte à une direction de ce genre. Trop souvent, celui qui a la charge directe ou indirecte d'un grand service public a peur de sa responsabilité. Sans courage pour l'assumer pleine et entière, il l'émiette en se faisant couvrir par des sous-ordres, des commissions plus ou moins consultatives ou de contrôle. Dix palabres sont nécessaires pour prendre une décision, les dossiers cheminent avec lenteur, l'unité de commandement disparaît et on entre alors dans la phase dite des « irréalisations » où, pour soulever un kilog, il faut faire un effort d'une tonne.

Nous découvrons ainsi une première raison du bon fonctionnement des régies dans les petites villes. Celles-ci ont, en effet, pour la plupart, des maires « de carrière », pour lesquels la question électorale n'existe pas. Jouissant d'une grosse influence dans la ville, presque toujours très travailleurs et consciencieux ( on ne sait pas assez quel dévouement il faut pour être maire dans une petite ville), ils exploitent leurs régies très bien parce qu'ils peuvent les voir de près, et avec la même économie qu'ils apporteraient dans la gérance de leurs propres biens.

Passons maintenant à la seconde plaie.

2° Les règles de la comptabilité publique, qui datent de Napoléon Ier, et l'organisation de l'administration des communes (loi de 1884) s'adaptent fort mal au fonctionnement des grands services publics. Qui eût pensé, au moment de leur promulgation, à l'Etat ou à la commune patron d'une vaste industrie ?

Ces règles, étroites, mesquines, tatillonnes, ont été im-

posées par un législateur soucieux d'éviter aux fonctionnaires tout soupçon d'improbité. Rien n'est plus honnête que l'Administration française, mais que cette honnêteté coûte cher !

Les industriels le savent bien, en matière de contrôle et de paperasses, il y a une limite à observer au delà de laquelle les frais de surveillance dépassent de beaucoup la valeur des détournements ou des erreurs possibles.

De plus, l'exploitation des grands services publics nécessite, puisqu'il s'agit en réalité d'une grande industrie, des décisions promptes, surtout en ces temps d'équilibre économique instable. Or les communes sont mineures et les ministres absorbés, et d'ailleurs les formalités qui entourent tous les achats, toutes les recettes ou tous les paiements effectués par une administration quelconque sont des obstacles très sérieux, dès qu'on essaie d'y plier une exploitation industrielle.

Veut-on des exemples ?

Les règles de la comptabilité publique imposent que toute recette soit assortie d'une quittance numérotée, détachée d'un livre à souche, portant le nom du débiteur et la somme *en lettres*, ces quittances étant ensuite reportées sur un bordereau *nominatif* qui constitue l'état de perception.

Evidemment, ce n'est pas un gros travail quand il s'agit d'établir mille quittances par an, mais si dans une régie communale de gaz ou d'électricité il existe 50.000 abonnés, la confection de 600.000 quittances par an suivant ces règles est un travail absurdement compliqué qui demande trois fois plus de main-d'œuvre que partout ailleurs, où l'on a résolu le problème par des moyens mécaniques et en simplifiant la quittance et le bordereau le plus possible.

Les grands services publics ont d'importants achats à faire. L'adjudication par soumission est une règle absolue et impérative à laquelle on ne peut se soustraire que

dans des cas peu nombreux. Or, cette règle, bonne en soi, ne laisse pas que d'être souvent gênante. S'agit-il par exemple de matériel ou de machines ? Les considérations de prix ne sont pas les seules qui doivent guider l'acheteur. Les industriels savent bien que l'on en a toujours pour son argent et qu'il y a souvent intérêt à payer une bonne machine un prix élevé, soit parce que son rendement est meilleur, soit parce que son système est plus pratique, soit même parce que la firme qui la construit est une maison solide, à l'abri d'une disparition qui enlève immédiatement toute valeur vénale au matériel qui en sort.

S'agit-il de matières premières d'importation ? L'achat direct sur le lieu de production, pratiqué couramment par l'industrie, ne peut se faire par l'administration des régies. Celles-ci s'adressent le plus souvent aux correspondants français et naturellement les prix s'en ressentent.

Enfin l'administration, lente dans ses décisions, lente dans ses paiements, ne peut pour ainsi dire pas acheter comptant. Dès lors, impossible de profiter des bonnes occasions, comme il s'en présente souvent dans l'industrie : ventes, liquidations, etc., qu'il faut saisir au vol.

Ajoutez à cela que tout achat au delà d'un certain chiffre se fait par marché sur timbre, paraphé et enregistré à chers deniers. Théoriquement, c'est le fournisseur qui paie, mais ces frais s'ajoutent à son prix de revient et, finalement, c'est l'Etat qui paie les frais d'enregistrement qu'il encaisse par ailleurs.

Voilà pourquoi on dit que les administrations achètent mal, et on n'a pas tort. Enfin l'administration entoure ses paiements de formalités surannées : fourniture d'un mémoire en double, quelquefois en triple expédition en plus de la facture, confection d'un mandat de paiement nominatif et non endossable qui constitue le titre de paiement. Si ce mandat doit être établi au nom d'une

Société anonyme (et le cas est fréquent), mille paperasses légalisées sont exigées pour permettre au représentant de la Société de toucher son mandat.

Croirait-on qu'un receveur municipal ne peut pas délivrer de chèques et qu'il doit, théoriquement au moins, payer « à personne » ? Nous avons vu, de nos yeux, des paiements de charbon se faire à coups de centaines de mille francs *en billets de banque.* C'est le comble du ridicule.

La règle de l'unité de budget est aussi néfaste. Les postiers ont mille fois raison de réclamer l'autonomie de leurs finances. A la vérité, si une commune peut encore discriminer dans son budget la part de sa ou ses régies et se faire une idée à peu près exacte de leur fonctionnement, il est impossible d'en dire autant des régies d'Etat. Une autonomie absolue devrait être la règle.

Il faut absolument, pour exploiter quoi que ce soit, une comptabilité industrielle bien établie, bien ventilée, permettant de connaître le prix de revient de chaque opération, où l'on peut voir et étudier les charges de capital, le jeu des réserves, bref enfin une comptabilité qui soit le véritable miroir de l'exploitation, dans lequel on peut suivre les progrès, saisir les tares, remédier aux défauts. Qui n'a pas cet instrument en mains, dirige en aveugle.

Voilà encore une des raisons du bon fonctionnement des petites régies. Appliquées à des entreprises de médiocre importance, les règles de la comptabilité publique ne sont pas très gênantes. Dans les petites villes, notamment, la concentration des services municipaux entre quelques mains simplifie énormément les formalités.

§

Les anti-étatistes n'ont donc pas tout à fait tort d'accabler les régies et de proclamer l'impuissance de l'Etat ou des communes à gérer leurs services.

Mais ils se font d'étranges illusions en prônant les capa-

cités administratives et techniques des Sociétés anonymes et en voyant dans la concession des services publics à ces sociétés le remède efficace à la situation actuelle.

Constatons d'abord que, dans les Sociétés anonymes actuelles, l'actionnaire tient une place plutôt effacée. Sauf dans quelques rares Sociétés familiales, c'est un monsieur qui détient un chiffon de papier et qui ignore à peu près tout de l'affaire dont il est pourtant un des co-propriétaires. Il n'en considère que le dividende et les chances de hausse qui lui permettront de réaliser son titre dans de bonnes conditions.

Un humoriste formulait un jour cette définition :

« Les sociétés anonymes sont l'exploitation de l'actionnaire par les Conseils d'Administration », et il ajoutait cruellement : « Lorsque le quatrième quart est versé, le rôle de l'actionnaire est complètement terminé ».

Sans prendre à la lettre cette boutade, il faut reconnaître que la société anonyme, dans son ensemble, représente un petit Etat gouverné par une oligarchie (et souvent par un dictateur) qui ne détient même pas ses pouvoirs de la majorité, car, en raison du phénomène de diffusion des actions dans les portefeuilles, de l'indifférence des actionnaires aux assemblées générales et de leur esprit moutonnier, il suffit de posséder à peine le quart des titres pour contrôler efficacement une affaire.

Or, ces mêmes influences politiques, dont nous avons dénoncé les méfaits à propos des régies, reparaissent ici sous un autre nom et une autre forme. Ces petites oligarchies ne sont pas sans liens entre elles. Elles sont inféodées pour la plupart à divers titres soit à des banques, soit à des groupements financiers. Il est bien rare que le Conseil d'administration d'une société soit rigoureusement indépendant.

Cette interdépendance des affaires industrielles, dénoncée à grand fracas par les partis avancés sous le nom de « maffia capitaliste », peut présenter, suivant le point de

vue auquel on se place, certains avantages dans l'industrie privée. Elle devient à notre avis insupportable et même dangereuse, s'il s'agit d'un service public.

On conçoit mal le conseil d'administration d'un grand service public allant prendre ses directives auprès d'un groupe financier dont les intérêts peuvent n'avoir que de lointains rapports avec ceux du service concédé.

Certes, dans l'industrie privée, on ne s'offusque guère de voir les Conseils d'administration pratiquer la « politique des camarades » et faire profiter les sociétés amies ou contrôlées par le même groupe des fructueuses commandes de travaux ou d'approvisionnements émanant de leur affaire, mais cette pratique est nettement intolérable, s'il s'agit d'un service public où les intérêts privés doivent toujours céder le pas à l'intérêt général.

§

Quelle est donc la solution du problème ? Nous convenons qu'elle est difficile.

D'un côté, il est inadmissible que les tarifs d'un service public, en raison de l'obligation pour la clientèle d'y avoir recours, dépassent un taux tel que, les dépenses payées, le capital reçoive plus que sa rémunération normale.

Il est également inadmissible que le pouvoir concédant en abandonne le contrôle absolu, et cependant, tant par suite du vice politicien que des règles surannées qui leur sont appliquées, les régies sont de mauvaises exploitations.

Il faut donc trouver autre chose.

Une réforme législative des régies directes serait inopérante. Tant qu'elles resteront sous le pouvoir des élus politiques, soit directement dans les villes, soit indirectement par l'intermédiaire des ministres, il manquera toujours au pouvoir dirigeant la pérennité dans son gouvernement, la largeur de vues, la compétence et l'assurance

de pouvoir réaliser ses projets sans craintes d'influences extérieures, toutes conditions indispensables à la bonne direction d'une exploitation industrielle.

Le remède ne serait-il pas celui-ci : Remettrela direction des services publics entre les mains de ceux qui en sont les clients. En un mot, c'est la coopération, prise dans son plus large sens, qui donnera la clef de ce difficile problème.

Il n'y a, en effet, aucune impossibilité à ce que les usagers d'un service public en assurent la direction par coopération.

Il existe des boulangeries, des meuneries, des laiteries, des industries coopératives qui fonctionnent à merveille. Une usine électrique, une usine à gaz, un réseau de tramways fonctionneraient-ils plus mal ?

La première objection qui vient à l'esprit est celle-ci : si le nombre des clients du service public est très élevé, il y aura de sérieuses difficultés à les grouper en une société coopérative.

Mais nous répondrons qu'il ne s'agit pas de constituer partout des coopératives identiques aux épiceries où chacun a son carnet action. Il suffit que chaque client y soit représenté par un porte-parole de ses intérêts économiques. Or ces porte-parole ne manquent pas : Ce sont les Chambres de commerce, les syndicats de toute nature, patronaux, ouvriers, agricoles, les régions économiques, bref tous les corps ou groupements constitués légalement et qui ont, à divers titres, un intérêt vital au bon fonctionnement du service dont ils dépendent.

Car tout est là, il faut pour qu'un service public fonctionne bien et normalement que le pouvoir dirigeant soit directement intéressé à ses résultats économiques généraux. Une société privée ne verra jamais, — et on ne peut guère le lui reprocher, — que ses dividendes. Un corps élu, son intérêt électoral, parce qu'on ne peut pas trop demander aux hommes qui ne sont pas des saints. Mais

les usagers d'un service public n'auront pas d'autre intérêt que le leur, qui sera précisément d'avoir au meilleur prix la commodité qu'ils en attendent.

Il existe une forme de société qui cadre admirablement avec ce but: ce sont les sociétés à capital variable, mais la législation a besoin d'être modifiée et élargie pour permettre l'adaptation de cette forme à tous les cas.

Dans son ensemble, le programme à réaliser aurait les lignes générales suivantes :

Le pouvoir concédant, Etat, département ou commune affermerait le service public à la Société coopérative, moyennant le paiement d'un loyer annuel fixe correspondant à l'intérêt et à l'amortissement du capital de premier établissement déjà engagé.

La Société se constituerait entre tous les groupements intéressés et gérerait directement le service, sous le contrôle du pouvoir concédant, mais avec la plus grande liberté d'action. Son capital de roulement serait souscrit par ses membres et elle s'assurerait par voie d'emprunts les capitaux nécessaires aux extensions et améliorations du service.

Les tarifs, soumis à l'homologation et révisables à périodes fixes, seraient tels que le bénéfice net au delà de l'intérêt normal du capital actions et des charges d'amortissement ne dépasserait pas les réserves annuelles indispensables au bon fonctionnement du service. Ainsi le superbénéfice, au lieu d'être réparti entre les actionnaires, comme dans beaucoup de coopératives, reviendrait à l'ensemble de la collectivité sous forme d'abaissement de tarifs.

Avec ce système, le capital d'exploitation serait réduit au juste rôle qu'il doit avoir dans un service public. Constitué par les bénéficiaires du service eux-mêmes, ils ne sauraient en attendre plus que l'intérêt d'une obligation normale ou d'une rente sur l'Etat.

La constitution de ce capital par les intéressés ne sera

pas si difficile qu'on peut le penser, lorsqu'il s'agira par exemple d'une distribution publique de gaz ou d'électricité.

Si l'on ne tient pas compte du capital de premier établissement qui sera fourni soit par le pouvoir concédant, soit par voie d'émission d'obligations, le fonds de roulement de l'exploitation dans de telles entreprises est suffisamment assuré par une somme égale à 10 ou 12 0/0 environ des recettes annuelles. Un capital actions composé uniquement par des avances sur consommation de six semaines environ serait donc largement suffisant. Pour les petits abonnés d'ailleurs, le paiement de l'action peut, d'après la législation des sociétés à capital variable, être effectué par petits acomptes.

Quant aux grands services publics, comme les chemins de fer, les tramways départementaux, les distributions interrégionales ou autres, les actionnaires seront des groupements constitués qui disposent de ressources importantes.

Les téléphones, notamment, pourraient être administrés par des coopératives régionales affiliées à une coopérative principale qui aurait pour but le développement des communications interrégionales.

Cette idée de la coopération est d'ailleurs dans l'air et de nombreux symptômes font croire que la voie est bonne, car on commence à s'y engager timidement.

On a parlé récemment d'un consortium de groupements privés ou publics de la région de l'Ouest qui reprendrait l'exploitation du chemin de fer de l'Etat. Ce n'est pas autre chose qu'un essai de coopérative.

La loi du 16 octobre 1919 sur les chutes hydrauliques est bien aussi un acheminement vers l'exploitation coopérative des services publics, puisqu'elle permet, sous certaines conditions, à l'Etat, aux départements et aux communes de devenir actionnaires des entreprises de chutes d'eau et de lignes de distribution qui seront évi-

demment les organes vitaux des grands réseaux de distribution à la naissance desquels nous assistons présentement.

Le législateur paraît d'ailleurs avoir bien compris le danger des régies directes. Un décret paru en 1917 organise les exploitations directes des réseaux électriques par les communes. Il leur donne la personnalité civile, mais enlève la direction de l'exploitation au pouvoir concédant pour la remettre entre les mains d'un conseil d'administration composé de notables de la commune, choisis *en dehors* des élus. A la vérité, ce décret a soulevé de vives protestations auprès des municipalités qui s'efforcent de le tourner, ou même passent carrément outre.

Il n'en est pas moins vrai que cette formule rompt avec les errements du passé et qu'il faudrait bien peu de chose pour la rendre parfaite.

Nous trouvons même que le législateur, en cette occurrence, a été un peu loin. Il n'y a pas lieu, à notre avis, d'évincer complètement le pouvoir concédant du conseil d'administration des futures coopératives de services publics. Il ne doit certes pas y être en majorité, ni exercer une influence prépondérante, mais il doit avoir voix au chapitre, car lui aussi est toujours usager du service public et de plus il a à défendre les intérêts généraux du pouvoir central et du gouvernement. Mais la gestion réelle doit être laissée aux personnalités directement intéressées au bon fonctionnement du service.

§

Ne nous faisons pas trop d'illusions. La coopération n'est pas une panacée, car la bonne marche des entreprises publiques dépendra surtout de la valeur propre des personnalités dirigeantes et par conséquent de leur choix. Celui-ci sera-t-il toujours guidé uniquement par l'intérêt général et soustrait aux ambitions et aux influences politiques ou locales ? Il serait puéril de le croire.

Mais il nous a semblé que, vu l'anarchie actuelle, ce système offrait un maximum de garantie.

Un jour viendra où les usagers des services publics seront las de crier et où l'opinion de la nation se soulèvera irrésistiblement contre les systèmes actuels. Les malaises économiques sont les générateurs des grands bouleversements sociaux. Nos gouvernants feraient peut-être bien de réfléchir à ce grave problème et de préparer dès à présent l'avenir en dotant les services publics d'une charte constitutionnelle qui leur permettra de se développer normalement pour le plus grand bien du pays.

PHILIPPE GIRARDET.

# L'AUTOMOBILE[1]

—

Des événements d'une importance capitale et gros de signification bouleversaient l'univers. Tout les rappelait à l'esprit ; les quotidiens, dans des articles prudents, mais caractéristiques, prédisaient une catastrophe inconnue jusqu'alors ; déjà s'entendait l'approche des roulements souterrains de l'orage, et cependant le conseiller municipal Kovroff recevait comme d'habitude les amis qu'il réunissait tous les lundis pour passer agréablement le temps. Les uns, et ceux-ci formaient la majorité, discutaient, le visage préoccupé, des événements. C'étaient des hommes appartenant surtout au parti conservateur, auquel se rattachait, à un certain point de vue, M. Kovroff, gens riches, posés, et d'un certain âge. M. Kovroff s'approchait souvent d'eux, s'asseyait pour une minute, plaçait un mot, et retournait à ses autres invités. Bien nourri, doux, toujours agréable, d'une bonne humeur constante, les demoiselles l'attrapaient au passage pour lui dire des compliments. Les autres invités formaient deux groupes, sans compter le coin des joueurs, réunis dans une petite pièce adjacente au salon où l'on jouait au poker et au bridge. L'un des groupes était consacré à la théosophie et au spiritisme, l'autre au flirt. La gaieté régnait dans le second. Dans le groupe théosophique, on discutait des sujets mystiques et on se préparait à évoquer les esprits.

M. Kovroff avait ici beaucoup d'autorité ; il connaissait un grand nombre de récits merveilleux, inexplicables

(1) *Copyright by Semion Youchkevitch 1922.*

du point de vue naturel, et qui produisaient toujours grand effet.

Dans le coin des joueurs, les héros étaient aujourd'hui une dame rousse fortement grisonnante, qu'on n'appelait jamais, par derrière, autrement qu' « Absurdité » et un joueur malheureux, au binocle bleu, M. Tœrrestre, agronome de profession, sujet que comptaient bien exploiter au souper les « faiseurs de mots ».

La plus grande animation régnait dans le groupe des flirteurs composé de jeunes femmes, de jeunes filles indépendantes, de deux journalistes, de jeunes gens, et de plusieurs peintres, les uns réalistes, dont faisait partie un certain Youravsky, très bel homme, faisant exclusivement des tableaux érotiques, d'autres à l'affût de la mode, cubistes et futuristes. A eux se joignaient deux officiers venus en congé et dont la permission se terminait, et plusieurs avocats, parmi lesquels M. Rogojsky, en voie de célébrité. Il venait d'arriver avec sa jeune femme et écoutait avec condescendance les phrases tantôt mordantes, tantôt bêtes, lancées par le futuriste cravaté de jaune et causant avec un jeune avocat à la calvitie précoce, plein d'un respect malheureux pour tout ce qui était cubiste et futuriste. Rogojsky gardait le silence, quoiqu'il sût très bien qu'il eût pu démolir d'un mot le futuriste et le tourner en ridicule aux yeux des dames. Son antipathie pour le jeune avocat à laquelle se joignait une raison plus importante : sa dignité sociale, l'en empêchait. Il était déjà trop posé et trop sérieux pour entrer en discussion avec un jeune homme, et il pensa subitement avec tristesse à ses trente-six ans qui l'empêchaient de se sentir à sa place parmi la jeunesse.

Il resta encore, par convenance, quelques minutes, puis se leva et, avec un sourire glacé, alla rejoindre les spirites qui exerçaient sur lui un charme secret.

Rogojsky produisait beaucoup d'effet : grand, large d'épaules, bien nourri, les yeux noisette très froids, ex-

trêmement sérieux, il donnait par tout son aspect l'impression de connaître sa valeur et de ne pas perdre ses mots en vain, de savoir qu'il était de cette essence supérieure que ne peuvent atteindre ni les menus événements de la vie, ni tout ce qui aurait pu le détacher, lui l'élu, du but élevé qu'il poursuivait.

Les spirites l'accueillirent aimablement et l'entraînèrent aussitôt dans la conversation.

Ne laissant pas une seconde supposer qu'elle flirtait, mais flirtant, les jambes repliées sous elle, la femme de Rogojsky, jeune, très fraîche, aux yeux noirs naïfs et malicieux, était assise sur un vaste canapé. C'était une femme sobrement décolletée, aux ravissantes mains blanches, qu'elle montrait fort adroitement à tout le monde. Près d'elle était assis, dans une pose négligée, le jeune sous-lieutenant Medvedski, complètement remis d'une blessure reçue dans une bataille. Il passait avec toute l'insouciance de la jeunesse ses derniers jours de congé. Il parlait avec une légère hésitation dans la voix, ce qui lui allait fort bien, mais avec assurance et désinvolture, comme s'il n'y eût eu personne au monde qui lui fût supérieur. Il avait entièrement accaparé M^me^ Rogojsky, si bien que le beau Jouravsky se leva et partit, chassé par la jalousie.

Auprès de M^me^ Rogojsky, mais sans qu'elle l'aperçût, se trouvait le peintre mystique Malinine. Les yeux brillants comme des miroirs, il feuilletait un album de dessins que quelqu'un avait apporté, jetant de temps à autre des regards enflammés sur sa voisine. Rien ni personne ne l'intéressait dans cette maison, hormis elle. Il soutenait la conversation par politesse, mais gardait surtout le silence, parfaitement heureux d'être dans la même maison que M^me^ Rogojsky, de respirer le même air qu'elle. La mine retenue et maussade de Malinine repoussait involontairement tout le monde, et il en était heureux, jouissant de la solitude et du silence fait au-

tour de lui, de cet isolement dans la gaieté des plaisanteries et du rire. Malinine pouvait s'abandonner dans ce milieu à son moi, jouir d'être près d'elle, et souffrir sans espoir. Il perdit la respiration quand le sous-lieutenant, s'emparant d'un éventail et en jouant négligemment, s'inclina vers Mme Rogojsky.

« Comme cela lui vient naturellement ! pensa-t-il. Moi, je n'aurais pas su, je n'aurais pas osé.»

— Je n'aurais jamais supposé, disait Medvedsky, qu'un petit détail pût transformer et embellir ainsi...

Il ne termina pas sa phrase, et sourit d'un air malicieux, comme s'il avait droit d'être familier et ouvertement malicieux avec Marie Rogojsky.

— De quoi parlez-vous ? demanda froidement Marie, comprenant qu'il faisait allusion à un ravissant grain de beauté qu'elle avait sur la joue et au sujet duquel il avait déjà dit la même phrase la semaine passée dans une autre maison amie.

— Mais je parle de ce guéridon spirite, répondit Medvedsky d'un air de fausse naïveté, en lui jetant un regard de ses yeux bleus, attrayants, mais méchants. Convenez que sans cette curiosité le salon perdrait les trois quarts de son attrait.

Il indiqua de ses yeux moqueurs la table des spirites et des théosophes, et jeta un regard méprisant sur le dos de Rogojsky, qu'il détestait de tout cœur, comme étant le mari de la femme qui lui plaisait.

« Il est méchant et intelligent, pensa Marie ; il s'est montré plus rusé que moi ; j'ai seulement prétendu ne pas vouloir entendre le compliment et je dois avoir un air bête maintenant. Je vais faire semblant de le croire. »

— Quelle hérésie ! dit-elle en le menaçant d'un geste coquet du doigt. Comment pouvez-vous parler d'un air si peu respectueux de la table sacro-sainte ?

« Non, mais elle est vraiment bête et manque de repartie, pensa Medvedsky ; elle n'a de bien que ses lèvres,

sa poitrine et ce diable de grain de beauté. Si elle ne sait pas mieux se défendre, je n'aurai pas beaucoup de mal avec elle. »

Il la regarda dans les yeux ouvertement et audacieusement. Voyant qu'elle était confuse, il décida définitivement qu'elle allait lui appartenir.

Malinine voyait et entendait involontairement tout, et en souffrait horriblement.

— Et vous croyez à la table ? dit Medvedsky malicieusement.

Ce qui voulait signifier : vous me plaisez énormément et surtout votre grain de beauté.

— C'est un interrogatoire ? demanda Marie du même ton, pensant : « Il me plaît un peu, mais son regard est trop insolent. »

— Non, chère madame, ce n'est point un interrogatoire, mais les événements d'outre-monde restent toujours très problématiques pour moi.

Ce qui de nouveau signifiait : « Je suis incapable de détacher mes regards de toi, quoique cela soit indélicat et grossier. Je sacrifierais n'importe quoi pour avoir le droit de mettre la main sur ta poitrine. Mais tu le permettras, dis que tu le permettras, et je comprendrai. »

— Vous êtes un horrible matérialiste, dit-elle en hochant la tête d'un geste ravissant et pensant : « Un roman, non, non, jamais ! Je ne permettrai à personne de m'étreindre, de m'embrasser. Il m'est seulement agréable d'être courtisée, d'être la proie pourchassée, et il est un charmant chasseur avec lequel j'aime à me trouver. »

Leurs voix vibrantes étaient pleines d'électricité. Un courant invisible les réunit tous deux pendant un instant vertigineux. Ils s'inclinèrent involontairement l'un vers l'autre, et il parla à voix basse :

— Mais certainement, madame, je suis un matérialiste ; vous auriez dû le deviner vous-même. J'essaye tout le temps de combler le précipice.

— Quel précipice ? de quoi parlez-vous ? interrompit-elle, s'effrayant un peu et s'éloignant prudemment, sentant que ses yeux l'hypnotisaient.

« Il est extrêmement sûr de lui-même, mais il y a tout de même quelque chose d'agréable chez lui, quelque chose d'indéfinissablement attrayant », pensa-t-elle.

Et tout d'un coup elle se retourna. Il lui sembla entendre : « Marie ! » et ses yeux rencontrèrent les yeux ardents de Malinine.

« Comme il est antipathique ! pensa-t-elle. Qui est-ce ? Ah oui, Malinine. Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Qui donc m'a appelée ? »

Medvedsky la regardait de côté en se demandant s'il était possible que cette créature ravissante se déshabillât devant son mari de bois et se couchât dans le même lit. Il regarda Rogojsky et le vit se lever et s'asseoir auprès du grand propriétaire agraire Raevsky, un vieillard très vigoureux, droit comme un jeune chêne, aux idées très conservatrices, que l'on n'aimait pas, mais qui inspirait la crainte et le respect.

« Quelle pyramide ! rageait Medvedsky ; on ne le traverserait pas au canon ! Ce serait bon de lui chiper sa femme. Mais qu'en faire ?

« L'emmener en Crimée ? Il me faut retourner au front », se rappela-t-il avec un sentiment désagréable.

M$^{me}$ Rogojsky regarda aussi son mari. D'après l'expression qui lui était familière, elle sentit qu'il disait « des choses intelligentes », et cela lui inspira l'ennui. Elle se retourna et, tout d'un coup, devint silencieuse, perdant son humeur joyeuse et son éclat.

Malinine, qui avait déjà longuement examiné l'album, se retourna subitement et ouvrit de grands yeux. Il avait entendu nettement son nom prononcé par Marie.

« Je deviens fou, ou j'ai des hallucinations, pensa-t-il. Peut-être m'a-t-elle appelé, elle ou son âme. Je lui répète tout le temps : Je suis à vous ! à vous ! Elle a entendu.

Son moi le sait déjà, et pour moi elle est l'univers entier, elle m'est plus précieuse que mon âme. Oh, comme c'est bien ! »

Et il cessa de la regarder, mais il la voyait jusqu'au moindre de ses traits, il était heureux. Des jeunes gens et des jeunes filles assis autour de lui remplissaient le salon de leurs gentils babillages et de l'éclat doré de leur jeune rire, et ce bruit s'harmonisait si bien avec son bonheur! La jeunesse des voix, le rire doré, la gaieté en lui et au dehors de lui, tout était semblable aux tableaux qu'il peignait sans forme, sans ligne, aux purs rêves éthérés, à l'âme, à l'Eternel...

Rogojsky répondait à Raevsky. Le sujet de la conversation ne l'intéressait nullement, mais il pouvait parler de tout avec poids, importance, et une sincérité victorieuse. Les doigts lourds de sa main gauche dans son gilet, c'est seulement ainsi qu'il pouvait parler. Rogojsky termina sa conversation par ces paroles :

— Oui, c'est inévitable, et nous sauterons tous en l'air, si nous ne donnons pas aux paysans notre terre volontairement. Attendez, le paysan reviendra de la guerre et vous sauterez les premiers, les entêtés ! Les temps d'Alexandre II sont passés à jamais ; il y a assez de gens qui pensent à la révolution. N'oubliez pas qu'il y a cent ans que la Russie prend son élan pour sauter. Cent ans! Les révolutions tardives sont les plus violentes.

— La faute en est dans la libération des esclaves, répondit Raevsky maussadement, avec un petit feu méchant dans les yeux. Moi, je ne les aurais pas libérés !...

— Vous y pensez trop tard, dit Rogojsky.

—Il n'est jamais trop tard. Donnez-moi seulement le pouvoir et je me charge en six mois de les remettre...

Et il serra le poing et resta ainsi.

— Mais voilà, on ne vous donnera pas le pouvoir, rit Rogojsky ; et comme il en est ainsi, cela ne vaut pas la peine de vous échauffer.

On entendit un chut, et M. Rogojsky, en se retournant, vit le maître de la maison donnant des ordres aux domestiques. « Ah ! la séance, pensa-t-il, il ne faut pas perdre sa place. »

Au milieu du salon fut apporté un petit guéridon. L'électricité s'éteignit subitement. Rogojsky se leva doucement et courut prendre sa chaise dans la chaîne.



Les Rogojsky partirent aussitôt après le souper. Marie, dans la voiture, regarda Rogojsky du regard de l'acteur qui, après un rôle bien joué, le maquillage lavé, regarde un camarade. Elle voulait faire part à son mari de ce qu'elle avait aperçu de drôle, rire de Raevsky, des invités, du maître de la maison, montrer la façon de manger de la dame rousse que l'on appelait « Absurdité », et bien d'autres choses encore. Mais, en regardant attentivement son mari, elle s'aperçut qu'il n'était pas disposé à causer, et elle le laissa tranquille.

Rogojsky n'était pas, en effet, d'humeur à parler. Il avait la disposition d'un homme dont la bouche garde le goût d'un bon souper et le bien-être du succès. Le succès était venu pendant la séance spirite, quand il avait demandé, d'une manière détournée, à l'esprit s'il gagnerait l'affaire qui avait fait beaucoup de bruit en ville et qui paraissait très difficile et douteuse.

Un certain Zivareff était accusé d'avoir assassiné et volé une marchande, Stolovkine, femme très riche, mais excentrique, et peu difficile dans le choix de ses connaissances. Dans le cercle de la marchande, Zivareff était considéré comme son ami ; les uns disaient son amant, les autres le niaient, mais personne ne connaissait au juste leurs relations. Pendant la perquisition, on avait trouvé chez M^me^ Stolovkine un billet de Zivareff demandant un prêt d'argent et menaçant de se suicider en cas de refus. La perquisition chez Zivareff avait donné des preu-

ves de culpabilité ; on y avait trouvé de l'argent qu'il n'aurait pas dû avoir d'après son propre billet. Il y avait également d'autres indications, moins probantes, mais qu'il s'agissait d'éclaircir. Rogojsky s'était chargé de l'affaire avec enthousiasme, ayant retiré de sa conversation avec Zivareff la ferme conviction de sa non-culpabilité et aussi, et surtout, parce que ce procès, ayant fait beaucoup de bruit, pouvait, s'il le gagnait, le rapprocher encore du but principal de sa vie : la gloire avec tout ce qu'elle comporte.

Rogojsky avait demandé à l'esprit si un nouveau Napoléon paraîtrait dans ce monde, voulant demander par là s'il gagnerait son procès et conquerrait sa gloire. Par trois fois l'esprit avait répondu affirmativement. Et maintenant Rogojsky savait qu'il gagnerait sûrement cette affaire et ne voulait pas interrompre par la conversation le cours agréable de ses pensées. Rogojsky avait été dans son enfance très croyant, mais, pendant ses études au lycée, avait peu à peu perdu Dieu, et il s'était séparé entièrement de la religion à l'université. Après ses études universitaires, avait commencé pour lui une série de succès et d'insuccès. Parfois, tout lui réussissait, mais parfois rien. Discutant avec lui-même, et cherchant le pourquoi de ses succès ou de ses insuccès, il était arrivé à la conclusion, à laquelle aboutissent souvent les joueurs, qu'il existait des liens incompréhensibles pour lui, mais certains, entre ses succès et des événements dont l'importance était minuscule. Ces événements étaient tantôt une phrase, tantôt un geste, tantôt une rencontre. Il avait remarqué que si la phrase, le geste, la rencontre, ou tels autres faits incalculables avaient une fois accompagné un succès, la même phrase, le même geste, le provoquaient, dans d'autres circonstances. Il s'était créé ainsi nombre de petits dieux qui avaient en eux cela de bon qu'ils assuraient à son âme la tranquillité et la sécurité, sans rien exiger en retour, et qu'en cas de trahison, ils

pouvaient être remplacés par un autre qui servait aussi fidèlement que le premier. Il comprenait avec son intelligence toute l'absurdité de ces sortilèges et le non sens de sa soumission, et, malgré cela, il allait à leur rencontre et se soumettait à leur protection. Cela l'aidait ! Il commençait sa journée en se chaussant du pied gauche, et le faisait mécaniquement, le pied droit savait qu'il avait à attendre son tour et ne se tendait pas en avant. Le pied droit avait même perdu son agilité pour certains gestes. M. Rogojsky montait les escaliers en commençant par le pied gauche, et les descendait en commençant par le pied droit. Quand il prononçait un discours, les doigts de sa main gauche étaient derrière son gilet. Marie elle-même ne soupçonnait pas le degré de sa superstition, dont il gardait le secret jalousement et il aurait eu honte de le lui avouer. Il vivait ainsi de compagnie avec ses petits dieux, qui lui étaient soumis et dont il était lui-même l'esclave, il se sentait tranquille, gai, à l'aise, et avançait à grands pas vers la gloire. Il était très satisfait de sa femme, tous deux s'aimaient d'un bon amour, ils avaient deux enfants, mais se connaissaient très superficiellement, ce qui ne gênait nullement, jusqu'à présent, leur vie commune.

Il était une heure du matin ; Marie se sentait fatiguée et se reposait les yeux fermés. A demi-endormie, sentant le reflet de la lune sur les paupières, elle se vit tout à coup dans le salon de M. Kovroff, le vit distinctement lui-même avec tous les pois de sa cravate, son épingle à pierre rouge ; puis il disparut ; à sa place apparut une religieuse aux grosses joues rouges qu'elle se rappela avoir connue en troisième classe du lycée. En même temps que cette religieuse, Marie se rappela beaucoup de choses depuis longtemps oubliées.

Une surveillante du lycée depuis longtemps morte apparut devant elle : « Faites une révérence, mesdemoiselles ! » « Faites une révérence », entendit-elle, et toute son âme aspira vers son enfance. Mais la surveil-

lante fut remplacée par Medvedsky, qui dit insolemment : « Je vous aime », et Marie pensa à ce qui aurait été si Medvedsky était son mari. L'aurait-elle aimé autant ? Puis devant elle passèrent Toupkine au bras de l'« Absurdité », et une série d'autres personnes toutes inconnues. Elle revint brusquement à elle, éveillée par son mari, qui, tout à coup, brutalement, lui prit la taille. Elle sourit, mais la paresse lui garda les yeux fermés. « Marie ! » dit Rogojsky ... Et elle sentit qu'il passait sa main dans son corsage et serrait amoureusement son sein.

Elle sourit de nouveau, tout à fait éveillée, et regarda avec regret autour d'elle. La lune les suivait. Les ombres des arbres se couchaient sur les maisons. Au loin brillaient d'un éclat sombre d'argent bleuté les rails des tramways. Elle tressaillit sous la fraîcheur de la nuit.

— Et je gagnerai mon procès, dit son mari en continuant à jouer avec son sein.

— Lâche-moi, pria-t-elle, j'ai froid.

Il soupira, retira sa main, emportant la douce tiédeur de son sein, et il se rejeta sur les coussins.

— J'ai complètement oublié, dit tout à coup Rogojsky, que c'est le troisième jour que je suis constipé. En rentrant, je me ferai un lavement.

Marie ne répondit rien. Non pas qu'elle fût froissée ; depuis six ans de vie mariée, elle était déjà si habituée à son manque de tenue et d'esthétique qu'elle ne s'indignait plus. Elle en avait souffert beaucoup pendant les deux premières années de son mariage, mais depuis la naissance de son enfant, elle s'était habituée même aux mots dont elle ignorait l'existence auparavant. Quand il se fâchait ou aimait, il ne choisissait pas ses expressions. Sa tendresse pour lui n'en diminuait pas, mais tout en le respectant elle le méprisait un peu.

Aussitôt rentrés, ils se séparèrent. Marie, sans se déshabiller, passa dans la chambre des enfants et s'assit auprès

du lit où dormait la ravissante petite Lili, âgée de deux ans.

Rogojsky enleva son pardessus et alla dans la chambre à coucher, grande pièce à trois fenêtres. Là, sans se presser, il se déshabilla, plia méthodiquement, ainsi qu'il avait été habitué depuis son enfance, ses vêtements sur une chaise, mit une chemise fraîche fleurant le savon, et debout, pieds nus sur le tapis, accomplit ce dont il avait parlé à sa femme. Même là il conservait l'expression d'importance qu'il montrait aux gens. Quand Marie entra, il l'attendait assis sur le lit.

— Heureusement tout s'est bien passé, dit-il ; mais de nouveau un sacré bouton sur le cou, j'ai peur que ce ne soit un furoncle. Apporte, je t'en prie, de l'iode et barbouille-le.

Il était assis, sombre, et irrité à la pensée que de nouveau, dans une semaine, le docteur Dietrichs lui inciserait le furoncle. Par sa chemise entr'ouverte on apercevait sa grosse poitrine, avec deux forts seins aux deux gros mamelons gris. Il gratta son genou velu. Marie apporta l'iode. Rogojsky se leva et lui tourna le dos. L'odeur de son corps monta au nez de Marie ; retenant sa respiration, éprouvant une légère nausée, elle mit l'iode, regardant involontairement les cicatrices de la nuque. Rogojsky, le bras retourné, tendit la main et lui caressa le ventre, excité tout d'un coup à l'idée d'être nu devant elle. Son grand nez tomba, les narines devinrent plates, les lèvres s'ouvrirent. Elle s'écarta un peu de lui. Alors, de sa main bizarrement retournée, il prit son sein et commença à le serrer tendrement. Il sentit instinctivement un mouvement d'impatience, se retourna, regarda Marie dans les yeux et lui baisa violemment la bouche. Le flacon d'iode se trouva sur la chaise avec une rapidité et une agilité extraordinaires ; il la déshabilla et elle se soumit, détournant seulement sa tête pour ne pas sentir l'odeur étouffante de l'iode.

Elle était froide à son amour, aux paroles qu'il prononçait indistinctement sur sa bouche, et elle pensait à Lili, à ses petits cheveux soyeux qu'elle venait de baiser, aux petites mains potelées. Et, pensant à Lili, elle sentit qu'elle tombait dans le précipice !

— Il faut avouer que Kovroff organise très bien ses soirées, dit Rogojsky, allumant sa dernière cigarette. Dans cinq ans nous vivrons comme lui.

— Oui, répondit d'une voix douce et fatiguée Marie, à demi-endormie.

Rogojsky éteignit sa cigarette, se creusa un nid dans le lit, y plaça son grand corps, se couvrit à moitié avec le drap et à mi-voix pria : « S...te V...rge, pri...p...nous », ce qui signifiait : « Sainte Vierge, prie pour nous ». Mais en deux ans, prononcée rapidement chaque nuit avant le sommeil, la prière était devenue : « Ste Vrge pripnou ». Rogojsky ne pouvait plus se rappeler comment, ni quand, il l'avait composée, mais ce balbutiement lui venait en aide, et il aurait été très malheureux s'il avait oublié de prier ainsi.



Marie est assise avec quelqu'un dans une charrette paysanne. La charrette avance dans les champs. De droite et de gauche sont de hauts blés. De tous les côtés tout s'aperçoit comme sur une étendue plate. Qui est auprès d'elle ? Elle ne le sait pas. Mais elle ne peut pas se rappeler la figure, parce qu'il n'y a pas de tête, et cela ne l'étonne pas et lui paraît tout naturel. La troïka aux forts chevaux avance à toute allure vers le village. Ses cheveux sont ébouriffés. Le soleil brûle son dos, elle sent la sueur de sa nuque ; celui qui est près d'elle dit d'une voix agréable et jeune : « Plus vite ! » et la charrette est secouée de tous côtés. A l'horizon grandit un paysan conduisant au-devant de lui deux vaches ! Marie pousse un cri de frayeur et tombe à terre. Mais elle touche doucement le

sol et s'aperçoit qu'elle est nue jusqu'à la ceinture ; puis brusquement, mais aussi naturellement que dans la vie, apparaissent deux grands chiens rouges aux museaux allongés qui l'entourent en aboyant. Elle sent distinctement que l'un des chiens d'un côté renifle son oreille et envoie sur elle son souffle chaud. « Il faut seulement ne pas bouger, pense-t-elle. Cela seul peut me sauver. C'est ennuyeux d'être nue, mais cela ne fait rien, je supporterai. » Et les chiens assis attendent toujours et soufflent sur elle.

« Je les caresserai », pense Marie, et, levant les mains, elle les pose sur les museaux chauds des chiens. Et subitement ses deux mains se trouvent dans leurs gueules.

Son cœur s'arrête.

« Mes mains sont perdues », pense-t-elle, et elle entend tout d'un coup : « Maintenant, brisez ! » et à l'instant où les dents touchent les paumes de ses mains, les mâchoires inférieures des chiens sont brisées.

Secouée par une grande joie, Marie s'éveilla. Comme j'ai entendu distinctement : « Maintenant, brisez ! » s'étonna-t-elle au premier instant, sans savoir encore qu'elle était réveillée. Mais elle entendit tout près le tic-tac de la montre de son mari et se réjouit à nouveau follement. « Quel triste et bon rêve, comme un roman avec une bonne fin », pensa-t-elle, ouvrant et fermant les yeux sans sentir encore la présence de son mari qu'elle pouvait réveiller, mais que lui dire ? Que signifie ce rêve ? Bonheur ou malheur ? Et comme c'était dit à temps : Maintenant, brisez !

« Quel triste et bon rêve ! répéta-t-elle, sans revenir encore à elle et continuant à vivre en pensée. Cela veut dire qu'un malheur m'attend dont un miracle seul me sauvera. Et si le miracle n'arrive pas, cela signifie que je suis condamnée. Mais pourquoi ? Ce serait si triste de se séparer de la vie, des enfants. Il faudra bien se séparer un jour. Tous ceux qui vivent sur terre sont condamnés à mourir. Et si je meurs demain !... »

Et elle sentit si nettement cette possibilité que la sueur froide lui vint au front.

« Et peut-être cela est déjà décidé. Je dois mourir un jour, à une certaine heure et peut-être que c'est décidé pour demain. Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle, pas demain. Comme tout le monde s'étonnerait ! On dirait partout : Si jeune, si florissante, si belle, hier encore elle flirtait toute la soirée chez Kovroff avec le sous-lieutenant Medvedsky, et maintenant elle est morte. Pauvre, pauvre Rogojsky, il est resté veuf avec deux enfants. Il faudra absolument qu'il se remarie. Tout le monde plaindra et puis oubliera. Et Medvedsky, et Jouravsky m'oublieront. » Et tout d'un coup elle cessa d'avoir peur, dès qu'elle eut pensé à Medvedsky et à Jouravsky, et elle bâilla avec plaisir. « Quel triste mais bon rêve », pensait-elle déjà avec indifférence. La montre faisait son tic-tac si gaîment, comme des oiseaux qui chantaient en cage. Et sans savoir si elle dormait, si elle rêvait ou si elle pensait, elle se retourna d'un autre côté et s'endormit profondément.

★

A neuf heures du matin, M. Rogojsky, élégamment vêtu, était déjà à son vaste bureau, en train d'étudier l'affaire Zivareff. Le bureau de Rogojsky était, comme lui, élégamment vêtu. Tout sur le bureau, en commençant par les crayons, les blocs-notes, les hauts bougeoirs avec figurines, la montre dans une boule de cristal, tout était éclatant, comme acheté d'hier.

Dans le salon avoisinant, la dactylographe tapait avec attention un jugement. Le collaborateur de Rogojsky n'était pas encore là, il venait à dix heures juste. Rogojsky repoussa les papiers, se rejeta dans sa chaise et, une lime à la main, il commença machinalement à se limer l'ongle du pouce.

« Oui, disait-il, indiscutablement, il en est ainsi. En tout cas, il n'y a aucun témoignage contraire. » Il regarda

son ongle et le lécha. « Mais, sapristi, quelle femme ! que l'on essaye donc de vivre avec une femme pareille ! Si Marie avait des inclinations semblables, je l'aurais vite matée ! L'aurais-je vraiment fait ? Mais, je gagnerai mon affaire et j'aurai le dessus sur le procureur. Cela produira un effet ! Je vais finir mon thé ! »

Il lécha de nouveau son ongle, le frotta contre sa manche pour provoquer l'éclat et renversa d'un geste décidé le contenu de son verre dans sa bouche. Un bruit gronda aussitôt dans son ventre. Rogojsky se rejeta d'un air fâché contre le dossier de sa chaise et prêta l'oreille, attentif et sévère, à ce qui se passait dans son ventre. Le ventre ronfla, gronda, le bruit descendit, se tut et recommença plus bas, aboya trois fois. Il pâlit. « De nouveau constipé, pensa-t-il. Tu es occupé de Zivareff, et à l'intérieur se passe un travail pour abîmer ton organisme au plus vite. Aujourd'hui, hier, un peu demain, et puis la constipation, les reins, les furoncles. Tu construis et là on détruit. Un assez bête d'arrangement ! Pourtant assez de vérités de La Palisse au travail !...Et Ivanzoff qui n'est pas encore là ! Oui, en tout cas, il n'y a pas de témoignage contraire, et s'il n'y a pas de témoignage nous devons aboutir à la conclusion que... » Là, il leva la main pour gratter le bouton passé à l'iode la veille. « Oui, c'est indiscutablement un furoncle, pensa-t-il maussadement. Allons, travaille ! ne fais pas de philosophie ! Devant les gens tu brilles, tu montres ton intelligence et ton talent, et un petit bouton te rend misérable et insignifiant. Que peut la médecine ? Rien, un misérable bouton est plus fort qu'elle ! Et si je disais : Ste Vrge, prie p. nous, peut-être cela servirait-il ? Oui, cela servirait sûrement », pensa-t-il avec conviction et espoir. Et il marmotta en dirigeant toute la force de ses pensées vers l'endroit où il avait mal ?« Oui, oui, cela me soulagera, disait-il. Ste Vrge, pripnou, Ste Vrge pripnou... » Comme on rirait s'il racontait cela ! Rien ne peut être plus bête. Et cependant, je crois

qu'il n'y aura pas de furoncle. Je mettrai encore de l'iode et il n'y aura pas de furoncle. » Et il sentit son âme plus légère.

Il alluma sa cigarette et se mit avec entrain au travail. Au même instant, Marie se réveilla, et sonna pour qu'on apportât Lili ? Je crois que j'ai eu un mauvais rêve, se rappela-t-elle. Quelle belle journée ! Pierre est déjà sans doute au travail. Pourquoi n'apporte-t-on pas Lili ? » Et elle sonna de nouveau.

Un quart d'heure plus tard, Rogojsky, son portefeuille sous le bras, disait à Marie :

— Tu n'as pas oublié, Marie, que nous avons aujourd'hui des amis à dîner ?

— Certainement non, dit-elle en enlevant un fil de son habit et en examinant attentivement pour s'assurer que tout était en ordre.

— Et tu sors aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Non, je ne pense pas, quoique j'en aie grand envie.

Elle voulait lui parler de son rêve, des chiens, mais changea d'idée.

— Peut-être sortirai-je. Je ne sais pas, rit-elle.

— Eh bien, cela ne vaut pas la peine d'y penser, souhaite-moi plutôt un succès.

Et il fit un pas en avant en la regardant avec un sourire dans les yeux. Et tout d'un coup il recula ; elle était là, les lèvres entr'ouvertes, attendant le baiser, et tout cela, ses dernières paroles et ce qu'il vit dans ses yeux, et sa frayeur et ses lèvres entr'ouvertes, tout se réunit en une pelote, pénétra son cerveau et se cacha là à côté d'autres petites pelotes en attendant de sortir.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle avec étonnement.

— Rien, des bêtises, répondit-il, et il l'embrassa avec une tendresse particulière.

*

A quatre heures et demie, Rogojsky sortit du Tribunal.

Un cocher, qu'il connaissait, l'attendait dans la rue. Rogojsky avança gaiement de son côté, prit place en relevant légèrement les pans de son habit pour ne pas le froisser, arrangea le pli de son pantalon, puis donna l'ordre de le conduire chez lui.

Il était assis, droit et élégant, comme s'il était cousu à son siège, bien disposé, dans l'attente d'un bon dîner avec des amis, tournant aimablement la tête de droite et de gauche. Rogojsky était vraiment content ; l'affaire de Zivareff avait été remise sur sa demande pour permettre d'interroger de nouveaux témoins, dont la déposition pourrait donner une toute autre direction au procés. De plus, il avait été appelé par télégramme à Pétrograd pour une affaire importante de banqueroute. Tout, en général, réussissait bien aujourd'hui ; même son bouton avait cessé de l'inquiéter.

Pour s'en assurer de nouveau, il toucha le bouton. La douleur avait disparu avec la pulsation. « Voilà, ne crois plus à ta prière, je suis extrêmement content que la pulsation ait disparu, pensa Pierre en tournant aimablement la tête de droite et de gauche. Je mettrai de nouveau de l'iode ce soir et je prierai. J'essaierai de faire de même contre la constipation. Il existe indiscutablement un lien entre mes organes et ma croyance ou ma volonté. Ma prière envoie aux gros intestins l'ordre de travailler et ils travaillent. La péristaltique est la dynamique des organes, la prière est victorieuse de la statique et la dynamique commence. C'est bête, mais pas moins scientifique que n'importe quelle conclusion fondée sur l'observation de soi-même. » Et il tourna la tête avec la même amabilité.

« Oui, oui, c'est agréable, continua-t-il, de penser. Je sens toute la journée une délicieuse satisfaction. Aucun drame ni tragédie, ni à présent, ni jamais, je suis presque célèbre, jeune, bien portant, j'ai une femme charmante et des enfants. Et combien de fraîcheur, de jeune fille

encore intacte dans Marie. Devant elle, je suis vraiment un rustre, un animal, oui, oui, un animal, pourquoi ne pas l'admettre ? mais sans doute cela lui plaît que moi, presque célèbre, si développé, je puisse crier, jurer comme un paysan. Quand je me fâche, ou dans le lit, je me jette sur elle comme un animal. Elle m'aime et m'apprécie. Et moi je le mérite. »

Ici, il tourna la tête de droite et de gauche et, tout d'un coup, il aperçut Marie ; pas sa figure, mais elle-même, et comme un enfant, il se réjouit. « Quelle chance ! pensa-t-il, je l'appellerai et nous reviendrons ensemble à la maison. » Il levait déjà le bras pour l'appeler, mais il le baissa aussitôt, comme si quelqu'un avait tiré dessus, et Marie passa. « Cela ne fait rien, dit Rogojsky, regrettant de n'être pas descendu ; je lui dirai à la maison que je l'ai rencontrée et elle me grondera. Où va-t-elle ? Nous avons des amis et elle doit prendre le temps de changer de robe. Cela ne fait rien. Mais comme elle est belle ! Et comme c'est drôle, j'étais à deux pas et je l'ai laissée passer. » Et bien qu'il fût déjà loin, il se retourna et reconnut seulement son ombrelle ; il regretta de nouveau de l'avoir laissée passer.

« Il n'y a plus rien à faire, pensa-t-il, arrêtant le cocher devant sa porte, elle sera à la maison dans une demi-heure. »



Il était cinq heures moins le quart quand Marie était sortie de chez elle. Elle ne savait pas encore où elle irait; chez les enfants, au jardin où ils se promenaient avec la gouvernante; ou chez son mari, au Palais. Il restait peu de temps avant le dîner et il fallait se presser. Elle avait son ombrelle café au lait et dentelle, et elle avançait lentement, préoccupée toujours de savoir où aller. Quand elle revint à elle, elle s'aperçut qu'elle avait déjà dépassé la rue animée où elle pouvait toujours rencontrer des

amis, et décida subitement qu'elle irait chez son mari ; cette décision prise, tout devint aussitôt simple et le doute cessa de la tourmenter. Elle regarda sa petite montre d'or sur son bracelet ; il était cinq heures moins dix. « Je ne le trouvérai peut-être pas », et elle eut alors le désir ardent de le trouver et de voir combien il serait heureux de l'apercevoir d'une manière inattendue. « Je lui dirai quelque chose de très agréable, pensait-elle, je lui dirai qu'il est bon et gentil et que je suis la femme la plus heureuse du monde. » C'était précisément au moment où Rogojsky l'apercevait en passant en voiture. Pourvu que je le trouve, se disait-elle avec une émotion impatiente, sans remarquer ce qui se passait autour d'elle, voulant seulement le trouver. J'ai besoin de lui dire que je l'aime beaucoup, plus qu'il ne le pense. C'est le plus important, se disait-elle, sans se rendre compte de son émotion et sans savoir pourquoi c'était le plus important. Pourvu seulement que je le trouve ! »

Et tout d'un coup, involontairement, comme poussée par quelqu'un, elle leva les yeux, et vit qu'on la saluait. Marie inclina machinalement la tête et, une seconde plus tard seulement, se rappela que c'était le peintre mystique Malinine, qu'elle n'aimait pas trop. Parmi les peintres, il lui paraissait le plus antipathique. Elle n'aimait pas sa figure aux pommettes larges, aux moustaches taillées en brosse, ses yeux toujours brillants, son air sombre ; et sa voix lui déplaisait. Elle s'étonna de cette rencontre, parce qu'aujourd'hui même, sans aucune raison, elle avait pensé à lui. Si elle avait quitté la maison deux minutes plus tôt, elle ne l'aurait pas rencontré. « Comme je suis bête de m'émotionner ainsi ! se tranquillisait-elle ; c'est une simple coïncidence. Il est parti et tout est fini. Je ne comprends pas pourquoi j'ai une telle antipathie pour lui. Il ne m'a rien fait de mauvais ; il ressemble si peu à Medvedsky ; l'autre est charmant, quoique insolent et présomptueux. »

Elle n'eut plus envie d'aller chez son mari ; elle décida de prendre une voiture et de rentrer. Il était temps, ils avaient des amis à dîner et elle avait à changer de robe. Gaiement, comme libérée de chaînes, elle levait les yeux pour chercher une voiture, lorsqu'elle entendit derrière elle la voix connue et déplaisante. Malinine, son chapeau mou à la main, la suivait, lui parlant dans le dos. « Que dit-il ? pensa-t-elle ? je ne comprends pas, et pourquoi ?.. » Il la rattrapait et son attention fut tout d'un coup attirée par son pouce écarté du chapeau retourné et sali de couleur bleue. « Et je ne savais pas qu'il eût un pouce pareil, et pourquoi ne le lave-t-il pas ? » pensa-t-elle en lui serrant la main.

Ils marchèrent l'un à côté de l'autre, lui continuant les paroles commencées, elle, pensant à se débarrasser de lui sans le froisser. « Je ne sais si j'ai raison ou non, disait-il, mais il m'a toujours semblé vous être antipathique et j'ai honte d'avoir cédé à mon désir de m'approcher de vous. » Il remit son chapeau.

— Mais j'ai été si heureux de cette occasion unique ! Si j'étais sorti de chez moi deux ou trois minutes plus tard, cette occasion ne se serait pas présentée. C'est une simple question d'arithmétique, et peut-être pas, sourit-il. Cependant, si ma supposition est exacte, se reprit-il, en prenant son chapeau et en montrant à nouveau son pouce, je puis m'en aller tout de suite.

— « Oui, vous avez raison, avait-elle envie de dire, partez, vous m'êtes désagréable. » Mais le courage lui manqua et, au lieu de cela, elle mentit facilement :

— Mais non, qu'avez-vous ?

— Merci, s'il en est ainsi, dit simplement Malinine. Je crois que vous êtes incapable de fausseté, et à ma question, peut-être indélicate, vous avez répondu la vérité. Je suis d'une nature très soupçonneuse et timide, quoique j'aie beaucoup d'amour-propre. Une autre réponse de vous m'aurait réduit au désespoir et j'aurais été puni

ainsi que je l'aurais mérité. Mais cela n'a plus d'intérêt, fit-il, sentant qu'il ne disait pas ce qu'il fallait.

Elle comprit cependant ce qu'il voulait dire et se sentait aussi mécontente. « Cela ne sert à rien, semblait-elle dire, et maintenant je crois que nous pouvons nous dire au revoir. »

— Voyez-vous l'étrange de tout cela ? dit Malinine, comme s'il ne remarquait pas son mécontentement. Aujourd'hui, dans la journée, je savais déjà que je vous rencontrerais. Je ne sais plus pourquoi je le savais, mais je le savais. Il m'arrive souvent des choses extraordinaires. Un jour, imaginez-vous, je me suis souvenu d'un camarade que je n'avais pas vu depuis le lycée, par conséquent près de quinze ans. Je ne pensais jamais à lui et j'avais même oublié son nom. En me lavant, un matin, la serviette dans les mains, je me suis souvenu, je ne sais pourquoi, de son nom, Goliankine, je m'en suis souvenu et réjoui. Et que fait-il, ce Goliankine, qu'est-il devenu ? J'aimerais le rencontrer. Le jour même je le rencontre dans la rue. Quinze ans après, et dès que j'ai pensé beaucoup à lui. Cela ne vous paraît-il pas miraculeux ?

« Il est beaucoup plus intéressant que je ne le croyais, s'avoua Marie, sa figure même est changée. »

— Oui, c'est très étrange, confirma-t-elle sérieusement, mais de là je dois conclure que vous avez pensé à moi aujourd'hui.

Elle rougit, confuse, sentant qu'elle n'aurait pas dû dire cela.

« Comme je suis imprudente, pensa-t-elle. Que doit-il penser de moi ? »

— C'est vrai, se réjouit-il, c'était aujourd'hui, vers deux heures.

« C'est-à-dire à peu près au même moment où moi j'ai pensé à lui, pensa-t-elle rapidement. Et de nouveau elle rentra en elle-même.

— Mais ce qui est intéressant n'est pas que je voulais

vous rencontrer, dit-il rapidement, comme en avalant les dernières syllabes ; ce n'est pas de mon désir qu'il s'agit, je pourrais le taire, mais du fait en lui-même ; et cela non plus n'est pas le principal ; le principal, c'est ce que ces faits nous enseignent. Les conclusions générales sont seules précieuses, et ces faits nous enseignent que l'homme n'est rien et que quelqu'un dispose de nous à son gré, que notre rencontre n'est pas due au hasard. Il n'y a pas d'homme seul, il y a des chaînons parmi d'autres chaînons... L'Eternel, le Destin, le Sort, appelez-le comme vous voulez, et ce pouvoir nous conduit dans son cercle.

Elle leva les yeux sur lui et cessa de croire que devant elle était le même Malinine, dont elle faisait si peu de cas. Où étaient ses larges pommettes et pourquoi lui avait-il paru si antipathique ?

— Voyez-vous... continua Malinine.

— Non, non, attendez, l'interrompit-elle, vous dites toujours l'Eternel, l'Unique. Oui, mais pas Dieu, non pas Dieu ! se dépêchait-elle. C'est moins que Dieu. Je crois en Dieu, mais ceci est en dehors de Dieu, quoique peut-être il le sache. C'est ainsi que vous le comprenez. J'y ai beaucoup pensé, mais je ne pouvais le comprendre. C'est ainsi que l'on fait quelquefois une chose et on se rappelle soudain qu'on l'a déjà faite auparavant. Cela vous est-il arrivé ? On se rappelle et tout de suite un brouillard obscurcit la tête... et encore, et encore, se dépêchait-elle... les pressentiments, les rêves... « Mais pourquoi, pourquoi est-ce que je lui dis cela ? » se demandait-elle du coin de sa pensée. Et j'ai toujours voulu savoir, continuait-elle, comment prouver la fatalité, prouver la destinée, que ce qui est arrivé ne pouvait pas ne pas arriver, car ce qui arrive n'arrive qu'une fois.

« Peut-être lui raconter mon rêve, les chiens, continuait-elle de penser du coin de son cerveau. Ou peut-être vaut-il mieux ne pas le dire ? J'attendrai, peut-être le lui dirai-je plus tard. »

— Oui, certainement, répondit Malinine, avec la même rapide impatience, car son émotion l'avait gagné ; ce n'est pas Dieu, c'est à côté, peut-être plus petit, peut-être plus grand, cela ne diminue aucunement Dieu, se dépêcha-t-il de la rassurer. Moi aussi, je crois en Dieu, je crois entièrement. Mais l'Eternel, la Destinée ou la Fatalité ou l'Inconcevable, c'est aussi sûr. Tout ce qui est créé de l'esprit humain est incontestable. Mais je vous le prouverai une autre fois, se pressa encore plus Malinine. Votre seconde question est plus intéressante et voici ce qui s'est passé avec moi. Nous étions quelques camarades réunis dans un atelier ; la conversation tombait sur des sujets mystiques. Je prouvais notre complète dépendance des forces que nous ne pouvons concevoir par l'esprit. Tout le monde rit de moi. Alors, pour trancher la discussion, j'ai proposé de faire une expérience. — Quelle expérience ? demanda un des camarades. — Voilà, je vais tout de suite me tirer un coup à la tête, répondis-je, et si je ne dois pas mourir d'une balle, aucune foudre physique ne provoquera le coup et je resterai intact. — Et si tu dois mourir d'une balle ? sourit un second. Non, c'est bête, tu mourras sûrement et tu nous causeras beaucoup d'ennuis, et surtout tu ne prouveras rien. — Vous êtes sceptiques, mais je ne vous lâcherai pas. Je modifierai l'expérience et la preuve restera la même. Je tirerai dans ma main, et si cela ne doit pas arriver, le coup ne partira pas. — Tu t'estropieras. Laisse donc, dit le troisième. — Pourquoi ne tirerais-je pas, si j'ai la ferme conviction que toute notre discussion et ses conséquences sont prévues d'avance ? répondis-je.

— Comment, dit Marie, regardant de nouveau Malinine sans le reconnaître, est-ce vraiment possible que vous ayez tiré ?

— Mais oui, certainement. Je sortis mon revolver et, pendant que mes camarades le vérifiaient, j'ai vécu l'Eternité. Cependant, ce que j'ai subi alors ne se rapporte

pas à la question, se rembrunit Malinine. — Est-ce prêt, demandai-je ? — Oui, répondit le premier. Pour vérifier une seconde fois, je tire sur le mur. Sans viser je tirai. Nous nous approchâmes du mur et vîmes le trou de la balle. — Maintenant, je tire dans la paume de ma main, dis-je, et certainement l'expérience sera concluante pour vous, si le coup ne part pas. Je tirai et j'entendis le bruit du revolver qui ratait. — Bravo, cria le second peintre, essayant de m'arracher le revolver. — Non, attends, avoue avant que j'ai prouvé. — Hasard, marmotta dans ses dents le premier. — Bien, dis-je, nous allons continuer. Je tirai une seconde fois et de nouveau le revolver rata. Tous les trois se jetèrent sur moi. — Non, maintenant, je suis le maître de la situation et je ne vous lâche pas sans avoir essayé une troisième fois, non pas pour vous, mais pour moi-même. Je sentais à ce moment que je n'obéissais plus à ma volonté ; j'entendais nettement l'ordre : Tire ! Et je tirai. Le revolver fit long feu. Alors, dans une joie folle, je me tournai vers le mur et je tirai. Le coup partit et je jetai le revolver à terre.

— Ecoutez, s'écria Marie toute émue par ce récit, c'est... c'est... Et elle cherchait ses mots pour exprimer son impression. Oui, dit-elle, tout d'un coup, le regardant fixement, vous avez deviné, c'est vrai que quand vous vous êtes approché de moi cela m'a été pénible et maintenant...

— Maintenant ? demanda-t-il, n'osant pas la regarder.

— Cela n'a pas d'importance, dit-elle préoccupée par son idée ; si j'accepte votre pensée, il faut admettre que votre rencontre aussi était décidée et que les lignes de notre vie se sont entrecroisées. Est-ce cela ou non ? Et si oui, qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne sais pas, dit-il, touché de son ton ; mais comme ce serait ennuyeux de savoir tout d'avance ! Tout le mystère, toute la poésie, l'importance de la vie disparaîtraient, nous serions plus bas que les animaux.

— Oui, c'est vrai. Je regrette beaucoup de ne pas connaître vos tableaux, dit-elle de nouveau, subitement, d'une manière inattendue, même pour elle.

— Je serais si heureux, si vous veniez chez moi, dans mon atelier, se réjouit Malinine. Mais j'ai peur que mes tableaux ne vous plaisent pas. Vous ne trouverez chez moi ni paysage, ni portrait, ni composition. Les peintres nient mes travaux. Je ne m'intéresse ni à la forme ni au sujet, ni aux lignes... Imaginez-vous, dit-il avec grande animation, que vous vouliez décrire avec des pinceaux la symphonie, la sonate de Scriabine. Il est certain qu'il ne peut être question d'aucune forme. L'idée même de la forme gênerait. Vous êtes d'accord. Oui. Mais cela exige une extrême tension d'esprit, de volonté, parce qu'il est très difficile de vaincre sa propre incapacité et la routine de l'école. J'ai peint le tableau « Mystique ». Imaginez-vous une tache rouge au centre, très éclatante, ardente, si ardente! Comme les peintres en ont ri, se rappela-t-il, et de tous les côtés de cette tache pas plus grande qu'une aile de papillon, partent de nouveaux tons rouges, mais moins ardents, percés par des spirales d'un bleu foncé, foncé, limité... Mais, s'interrompit-il, je ne sais pourquoi j'occupe votre attention...

— Non, parlez, parlez, supplia presque Marie ; cela m'intéresse tellement. Et il me semble que nous deviendrons amis. Ce sera ma punition pour vous avoir mal compris ou mal jugé, dit-elle en baissant les yeux... Vous ressemblez si peu aux autres ! Quelles ne sont les choses dont m'aurait parlé un autre homme, à votre place, s'adressant à une femme ? Vous voyez comme je suis sincère.

« Oh! comme c'est bien que je me sois tu sur mon amour, pensait Malinine en l'écoutant. Comme c'est bien ! Je suis avec elle. Aurais-je osé rêver à autre chose ? Je suis content, reconnaissant. Oh ! comme c'est bien ! »

— Je n'ai jamais parlé avec personne de cela, avouait-

elle, c'est plus profond que le plus intime. Même avec mon mari nous n'en avons jamais parlé. Et de tout cela je me doutais, mais vous avez très bien choisi et prononcé les mots que je n'avais pas. Et maintenant, pourriez-vous de nouveau tirer sur vous ? demanda-t-elle.

Malinine perdit la tête de joie à sa question.

— Oui, oui, dit-il avec feu, craignant même de la regarder comme on craint de regarder le soleil. Voulez-vous venir chez moi, et nous reprendrons l'expérience, parce que, maintenant moins que jamais, je ne dois pas mourir ! On n'osera pas me tuer. C'est-à-dire, se corrigea-t-il, dans un cas ce sera la mort, dans l'autre la victoire sur la mort. La décision existe, elle existe quoique je l'ignore, mais je sens presque la ligne de l'avenir. Comme c'est dommage que vous ne vous décidiez pas !

Elle le regarda comme si quelqu'un venait de lui dire : Tu comprends. Et elle ne s'effraya pas et se tut. Tout s'était passé si rapidement ! Vingt minutes auparavant il lui était complètement étranger, et maintenant elle connaissait son âme comme la sienne. Elle en était remplie, son âme y était mélangée et la dirigeait. « Je sens ce que je ne devrais pas sentir, pensa-t-elle, mais je ne puis me vaincre. Je suis bien avec lui. Sa voix me plaît. J'aime sa manière de poser son chapeau de côté. Comment me paraissait-il auparavant ? Comme c'est étrange que je ne puisse me le rappeler ! Mais je ne lui montrerai pas que j'ai deviné, que j'ai compris. Ce sera mieux. Il faut se taire, se taire ! »

— Non, dit-elle, il ne faut aucune expérience ! C'est aussi décidé, sourit-elle...

Et lui sourit aussi. Et cela lui paraissait si étrange qu'elle dût maintenant rentrer chez elle, que des amis dînaient chez elle ! Elle se rappela son mari et voulut éprouver une tendresse pour lui, mais son âme ne lui obéit pas. « Pierre ? Qui est-ce ? Ah oui, mon mari ! Et moi, pensa-t-elle, quand je suis sortie de chez moi, j'hé-

sitais, je ne savais où aller, mais je cherchais cela et j'ai trouvé. Mais qu'ai-je trouvé ? Et à quoi cela me sert-il ? Peut-être cela n'est-il pas fini et la signification se découvrira-t-elle plus tard. Et les chiens ? « Maintenant, brisez » ! Comment rattacher tout cela ? Je ne comprends rien et cependant je suis si bien. »

— Pourtant il faut que je parte, dit-elle en regardant sa montre ; il est déjà cinq heures vingt-cinq. Nous dînons à six heures et nous avons des amis à dîner. Je prendrai une voiture. Vous, tournez-vous, et partez sans vous retourner.

Il rit en soulevant son chapeau ; elle ne remarqua pas son pouce. Marie, descendit du trottoir sur le pavé et, se dirigeant vers une voiture, elle se retourna vers Malinine. Et tous deux, lui et elle, pensèrent que quelque chose de nouveau commençait dans leur vie. Elle lui souriait et lui paraissait un ange, et en signe de remerciement, il souleva de nouveau son chapeau.

A ce moment, l'univers parut s'écrouler dans les yeux de Malinine. Il poussa un cri sauvage. Du coin de la rue, lancé à une folle allure, débouchait un camion automobile. Et, comme une faux, il faucha Marie. Dans la roue apparut l'ombrelle. On aperçut les jambes nues jusqu'au ventre. Elles eurent des soubresauts vifs et laids ; puis elles restèrent rigidement immobiles. Les pierres se teintèrent de sang. Malinine ne reconnut plus la figure de Marie.

★

Rogojsky ferma avec bruit son livre. Il lisait Carlyle, et il soupira avec mépris. Absurdité que votre Carlyle ! s'écria-t-il en s'étirant avec plaisir. Il regarda sa montre. Six heures moins trente-deux ! Il s'étonna avec indifférence, en pensant : « Marie n'est pas encore là ! Où a-t-elle été retenue ? Nos amis vont commencer à arriver.

Pourtant elle a encore le temps. Nous avons une demi-heure avant le dîner. »

Et, pendant un court instant, il regretta de n'avoir pas arrêté la voiture. Puis il retourna aux pensées nées de la lecture de Carlyle.

« Oui, les héros... » commença-t-il à penser. Et, au même instant, il entendit la sonnette de la porte. L'oreille de Pierre se réjouit et Carlyle disparut de sa conscience.

« Voilà Marie », pensa-t-il avec soulagement, se la représentant debout et impatiente devant la porte, se disant qu'elle était en retard et qu'elle avait encore à changer de robe.

Il alla à sa rencontre avec un sourire et fut désappointé, surpris, quand il vit, à sa place, son camarade, l'avoué Zablotsky, avec sa femme. Zablotsky était marié pour la seconde fois et allait partout avec sa femme, jeune et très mince, que ses camarades accueillaient assez froidement.

« Voilà, je dois recevoir seul maintenant. Quel ennui ! » pensait Pierre ; et, se composant une figure agréable, surtout à cause de Mme Zablostky, il les conduisit au salon.

— Et où est Mme Rogojsky ? demanda Mme Zablotsky, en s'installant confortablement dans un fauteuil, les mains dans un énorme manchon.

Pierre commença à expliquer :

— Imaginez-vous qu'elle n'est pas à la maison et que je ne sais pas où elle a été retenue. En rentrant du Palais, je l'ai rencontrée et...

Et Rogojsky, pour occuper le temps, commença à raconter longuement tout ce qui s'était passé, comment il avait voulu arrêter la voiture, puis ne l'avait pas fait, comme si quelqu'un l'avait arrêté par le bras, et comment il avait regretté plus tard de ne l'avoir pas fait. Zablotsky, feignant de s'intéresser à cette histoire, ne quittait pas des yeux Rogojsky. Mme Zablotsky, satis-

faite de sentir ses mains toujours froides se réchauffer dans le manchon, pensait : « Quelle bonne maîtresse de maison ! Elle a invité des amis et n'est pas là ! »

— Ce doit être elle, dit Zablotsky en entendant la sonnette.

— Mais certainement, dit Rogojsky en se levant. Je vous laisse pour une minute, ajouta-t-il.

Les Zablotsky se regardèrent pendant que leur hôte se dirigeait vers la porte. Au-devant de Rogojsky s'avançait un vieux général, ami du père de l'avocat.

« Mais c'est Dieu sait quoi... ! commençait à s'irriter Rogojsky. Dans quelle position me place-t-elle ! Elle sait que nous avons des amis. Je ne le lui pardonnerai pas. »

Il reçut, le sourire aux lèvres, le vieux général, qui marmotta un bonjour dont on entendit que « jour », et l'installa auprès de M$^{me}$ Zablotsky. On commença une conversation générale sur la guerre, et Marie fut oubliée pour un instant. « Mais que devient-elle? » pensait Rogojsky en répondant au général qui prédisait la fin prochaine de la guerre, et en prêtant l'oreille à la sonnette. « La voici ! » se dit-il quand la sonnette retentit de nouveau. Mais cette fois, par superstition, il n'alla pas à sa rencontre et se tourna seulement vers la porte. « Si je reste assis, ce sera elle ; si je me lève ce sera un ami », formulait son cœur. Mais voilà qu'en traînant bruyamment les pieds, entra l'ami de tout le monde, le docteur allemand Dietrichs, vieillard replet, mais très agile, qui incisait toujours si gaiement la nuque de Rogojsky. Le salon s'emplit de bruit. Le docteur avait trois nouvelles à communiquer et, ne laissant à personne le temps de se reconnaître, les annonça d'une voix tonitruante. On avait complètement oublié Marie ; seul Rogojsky l'accusait mentalement avec amertume.

— Cependant, il est déjà six heures moins dix, dit-il à haute voix. Nous n'aurons pas eu le temps de nous mettre à table que Marie sera là.

« Mettons-nous à table, promettait son cœur, et elle arrivera. »

— Vous comprenez, recommença à expliquer Pierre, je revenais du Palais lorsque je l'ai rencontrée ; j'ai voulu arrêter la voiture...

Tout le monde écoutait, mais tous avaient faim, et on se rangea immédiatement à la proposition de Rogojsky.

— Oui, oui, dit le général, nous n'attendrons pas Marie.

Il s'appuya sur le genou de Zablotsky pour se lever. Zablotsky le souleva aimablement et se leva lui-même. Tous s'ébranlèrent, tendant leurs cous comme des oies affamées.

— Quand elle arrivera, je lui ferai subir un interrogatoire sévère, dit, tout en passant sa serviette, le docteur, dont les hors-d'œuvre éveillaient plus encore l'appétit. Où donc vous êtes-vous attardée, madame ?

— Et moi, je la défendrai, disait Zablotsky en choisissant soigneusement le hors-d'œuvre par lequel il allait commencer. Je préviens que ma défense sera terrible pour le procureur, car il y a longtemps que je veux me mesurer avec vous, cher docteur.

Ils restèrent silencieux. Et tous se regardèrent tout d'un coup. « On dirait un repas funéraire », pensait chacun.

— Ou...i, marmottait le général.

— Ou...i, joua avec ses doigts Zablotsky.

La sonnette retentit brusquement. Tous se ranimèrent.

C'est elle, cette fois, prononça triomphalement Rogojsky.

Et il courut vers l'entrée qui communiquait avec la salle à manger. Mais, dès le seuil, il commença à s'affaisser lentement et silencieusement.

— Pas brusquement... pas brusquement, prononçait une voix.

★

Malinine est enfermé dans son atelier. Il est assis

à la fenêtre et regarde la rue sans rien voir. Il pleure et ne voit qu'elle.

Et sans cesse elle est devant lui, la chère vision, avec son dernier sourire angélique. Si Malinine avait pu vivre par miracle des millions d'années sur cette terre, il n'aurait pu quand même la revoir et, parmi tous les sourires de la terre, il n'aurait pas trouvé son sourire. Personne sur terre ne la reverrait. « Rêve, rêve, notre vie ! Ah, comme sa figure était d'une blancheur éclatante ! Quel sourire angélique elle a laissé à l'univers ! Je me trouve dans un cercle enfermé dont il n'y a pas d'issue, pensait Malinine. Il y avait une issue, mais la mort l'a fermée. Et ce n'est que par la mort que je puis la rejoindre. Et la mort vaincue par la mort... Quelle parole ! quelle parole ! »

Non, il ne regrette pas de mourir ; mais il regrette de ne pouvoir penser assez profondément les pensées si élevées qui lui venaient sur elle et de souffrir et de pleurer aussi dans l'autre monde. Et c'était seulement sur cette terre qu'il pouvait se dire qu'il l'avait vue et qu'elle lui avait donné le bonheur et lui avait laissé son sourire angélique ! Ce n'est qu'ici, sur terre, qu'il pouvait rendre éternelles les trente minutes passées avec elle et se rappeler chacun des instants qu'elle avait peuplés de sa tête tournée vers lui, du son de sa voix ?

« Où est-elle maintenant ? O Ciel, ô Soleil, ô Etoiles, dites-moi où elle est ! Avez-vous vu où son âme s'est envolée ? Vent, murmure-moi : l'as-tu rencontrée ! »

Et, penchés sur Malinine, ses tableaux hiéroglyphiques pleuraient. Tableaux fantastiques, parfois incompréhensibles, même pour lui ; car, avec ses pinceaux, il voulait créer ce qui était au-dessus de l'homme, l'Inconcevable, l'Eternel, l'Unique, avec la figure tragique qu'un être vivant ne peut frôler qu'avec le quart de l'aile de son âme. Et tout pleurait dans son atelier monastique.

Il se coucha sur son canapé et commença à écouter le

dernier Requiem, tandis que dans sa tête se continuaient les anciens calculs et les vieilles discussions.

Si, en sortant de chez lui, il avait tourné à droite et non à gauche, si, en la rencontrant, il l'avait retenue vingt-neuf minutes et non trente, elle aurait traversé la rue avant le camion automobile. Si elle ne lui avait pas dit qu'elle devait se dépêcher de rentrer, il aurait eu le temps de lui raconter la chose la plus étrange, la plus mystérieuse qui lui était arrivée et elle aurait été sauvée. « Mais sa mort est plus mystique, je devais l'aider en cela, c'est pour cela que je suis sorti ! Toi qui nous as conduit à cela, tu sais que tu as raison, sois béni ! » Malinine releva la tête et la vit aussitôt, elle et son sourire angélique. Et tout de suite commença le Requiem. Les larmes coulaient de ses yeux. Aux fenêtres se serraient des étendues immenses parmi lesquelles, plus vite que la lumière, se précipitaient partout l'Inconcevable, le Destin, la Fatalité, l'Eternel, l'Unique.

SEMION YOUCHKEVITCH.

Traduit du texte russe inédit par Mme LOVELL.

# POÈMES

—

*J'ai marché jusqu'après midi*
*sous un soleil éblouissant*
*qui me faisait bouillir le sang*
*comme un vin mêlé d'ambroisie.*

*Fonçant parmi les taillis verts,*
*je m'accrochais parfois aux branches*
*tout en chantonnant ma romance.*
*Tout à coup, mon ciel s'est couvert.*

*Et puis... Mais à quoi bon vous dire*
*sous quel arbre je m'endormis,*
*ni par quel destin ennemi*
*j'ai chéri jusqu'à mon délire.*

*Un amour secret m'a fait mal.*
*J'en ai gardé longtemps l'épine*
*fichée au creux de ma poitrine ;*
*j'ai souffert comme un animal*

*dont nul être ne se demande*
*pourquoi s'est assourdie la voix...*
*J'ai bercé ma douleur en moi*
*tout doux, de peur qu'on ne m'entende.*

*Et puis, j'ai guéri, jour à jour...*
*Il n'est de plus amère peine*
*que la froide clarté sereine*
*qui luit sur un cœur sans amour.*

*j'ai guéri, sans que je le veuille,*
*malgré moi, malgré mon chagrin*

*d'être oublieux et faible et vain,*
*pris par le vent comme une feuille.*

*Mon Dieu, la vie c'est donc cela*
*ce bruit confus qui recommence ?*
*— Ah ! tu m'abandonnes déjà*
*bon compagnon, mon cher silence !*

—

## *ÉPITRE POUR QUELQUES-UNS*

> Les artistes habitent n'importe où ; mais, dans leur jeunesse,— avant de se réfugier chacun dans son coin et de se fuir pour toujours,— ils se réunissent *quelque part* ; avant-hier à Montmartre, hier à Montparnasse, demain à Montrouge ou ailleurs, que sais-je ?

*Hélas, tout porte en soi le germe de sa fin*
*et déjà Montparnasse arrive à son déclin !*
*Son plus vivant café se déguise en palace ;*
*demain le Moulin-Rouge et le Palais de Glace*
*verront s'ouvrir ici des* ersatz *éclatants*
*où l'obscène bourgeois, rouge et ventripotent*
*viendra se prostituer en nouvelles godailles*
*avec la sainte pute et la digne canaille.*
*Il nous faudra chercher des endroits inédits,*
*loin du tango berceur et du chanteur qui « dit »,*
*et trouver dans un coin méconnu du vulgaire*
*un innocent bistro où boire de la bière*
*et fumer sa bouffarde en paix — et entre soi.*
*A quel vierge quartier dicterons-nous nos lois?*
*Quelle rue de Paris encore inconsciente*
*marquerons-nous demain de notre emprise ardente ?*
*— Mais non, ce n'est pas nous qui choisirons ; déjà*
*ceux qui nous ont suivis, mais ne nous aiment pas,*
*ont découvert le lieu à leurs travaux propices*
*où l'on n'est point admis, si l'on n'est pas complice*

*de ces adolescents qui se cherchent un roi.*
*Les vieux de quarante ans n'ont plus besoin d'endroits,*
*puisque, aussi bien, ces gens ont fondé des familles,*
*ou se sont consacrés à quelque douce fille,*
*ou bien vont quémandant, à travers les salons,*
*de fructueux parrains et des relations...*

*Il nous faudra rester tout seul avec nous-même,*
*mon âme, pour braver l'âpre vie et ses peines*
*et pour tâcher d'inscrire au dur granit du temps*
*notre nom inconnu, notre nom triomphant !*

—

ARBRES

*Deux ormes mêlent leurs ramures*
*sur un ciel vaste de pastel*
*qui est bleu du côté de l'ombre,*
*rose du côté du soleil.*

*Ils se parlent à longs murmures,*
*calmes dans le soir qui descend*
*et, pensif, je prête l'oreille*
*au végétal chuchotement.*

*Quels reproches se font ces arbres*
*qui se touchent depuis toujours?*
*Quels secrets, nonchalants ou graves,*
*rapprochent leurs feuillages lourds ?*

*Se remémorent-ils, complices,*
*des joies dont l'homme ne sait rien,*
*ou se consolent-ils ensemble*
*d'un temps dont nul ne se souvient?*

*Pleurent-ils leur jeunesse ancienne,*
*ou bien, crispés, redoublent-ils*
*l'affreux combat perpétuel,*
*sous le gazon, de leurs racines?*

*Prédisent-ils dans leur langage*
*les calamités du futur?*
*Ou s'endorment-ils, las et sages,*
*dans un rêve immense d'azur?*

—

*PETIT MATIN*

*Il est cinq heures, c'est le moment*
*où s'éteignent les rêves;*
*je jouis de me sentir fort comme un tronc d'arbre*
*et plein de sève.*
*Mon sommeil est une chrysalide, où,*
*en attendant le jour,*
*je revis les heures de jadis, transparentes,*
*vides d'amour,*
*et dans le doux silence nocturne*
*j'entends mollement s'effeuiller*
*une rose de septembre*
*qui ressemble à ma bien-aimée.*

GUY-CHARLES CROS.

# LES HITTITES

—

Jusqu'au milieu du siècle dernier, on ne soupçonna pas l'importance de la civilisation des Hittites, qui furent cependant prépondérants en Asie-Mineure et en Syrie de 2000 à 1000 avant notre ère, et dont la puissance fut telle qu'ils purent tenir en échec les souverains de Babylone, d'Assur, et les redoutables armées des Pharaons.

C'est à la science des monuments anciens : l'archéologie, et à celle du déchiffrement des textes : l'épigraphie, qu'on doit d'avoir pu faire sortir ce peuple de l'oubli où il était enseveli. C'est un témoignage du progrès de ces disciplines qui, pour n'avoir pas de résultats pratiques immédiats, comme ceux des autres sciences, sont cependant d'une importance qui n'est pas négligeable. C'est grâce à elles que nous connaissons mieux chaque jour l'évolution de la pensée de ceux qui nous ont précédés et que nous pouvons ajouter de nouveaux chapitres à l'histoire plusieurs fois millénaire de l'humanité.

Avant 1872, nous n'avions pour nous guider dans la connaissance des Hittites que les récits de la Bible, car, lorsque les écrivains grecs entrèrent en contact avec l'Orient, la puissance hittite avait disparu depuis longtemps, même de la mémoire des hommes.

La Bible elle-même, composée pour la plus grande partie après le déclin politique des Hittites, n'en parle qu'accidentellement, autant qu'ils furent en rapport avec Israël, et c'est seulement de la lecture attentive de ces différents passages qu'on peut inférer la puissance de ce peuple ; le plus souvent, il est simplement cité parmi les autres tribus sans importance numérique et politique

véritable qu'eurent à combattre les Israélites, quand ils s'installèrent dans le pays.

Disons, à ce propos, que la critique est revenue aujourd'hui de l'injuste discrédit dans lequel elle tenait la Bible, comme source historique, vers la fin du XVIII[e] siècle et au début du siècle dernier. Il est bien évident que des altérations dues aux copistes ont pu dénaturer le texte et parfois même la pensée des auteurs primitifs que leurs successeurs ne comprenaient plus ; néanmoins la véracité historique de la Bible demeure dans son ensemble. Les découvertes archéologiques de ces dernières années, qui sont en rapport avec certains récits historiques de l'Ancien Testament, ont, sur ces points, confirmé son exactitude. La Genèse (XXIII,3) nous a conservé le souvenir des Hittites habitant la Palestine au temps d'Abraham (dont la date approximative est le début du deuxième millénaire avant notre ère). Lorsque Sara, femme du patriarche, mourut, Abraham acheta à Hébron, aux Hittites, qui étaient les principaux habitants du pays, une caverne pour l'inhumer. Or Hébron est à peu près à la latitude d'Ascalon. Les Nombres (XIII, 29) rapportent que, lorsque Moïse envoya des émissaires explorer le pays de Canaan (vers 1150 avant J.-C.) ceux-ci, décrivant les occupants du pays, signalèrent que les Hittites, les Jébusites et les Amorrites habitaient la montagne. Lorsque l'Éternel fixe à Josué (I,4) les limites d'Israël, il lui donne : « tout le pays des Hittites et jusqu'à la grande mer vers le soleil couchant ». Il y a donc là le souvenir traditionnel d'un peuple ayant occupé la région bien avant l'arrivée des Israélites en Palestine. Le rôle prépondérant de ce peuple dans la fondation des villes importantes, de Jérusalem entre autres, n'est pas oublié. Dans les malédictions d'Ézéchiel, le prophète dit à la ville : « Ton père était un Amorrite, ta mère une Hittite ». (XVI,3.)

Les Israélites, après leur installation, prennent femme

parmi les habitants du pays, c'est-à-dire parmi les Hittites (*Juges*, III,5-6); c'est ce qu'avait fait jadis Ésaü quand il épousa Judith et Basmath (*Gen*. XXVI,34).

Au contraire, lorsque les récits bibliques rapportent des faits contemporains de ceux qui les ont écrits, les Hittites nous apparaissent bien diminués, tels qu'ils étaient alors aux yeux des rédacteurs de l'Ancien Testament. C'est ainsi que Salomon réduit à la servitude ceux d'entre eux qui n'étaient point partis à l'arrivée des Israélites en Palestine (I, *Rois*, IX, 20 et II *Chroniques* VIII,7). Mais, à ce moment-là, si les Hittites de Palestine sont politiquement peu de chose, il en est d'autres autrement puissants qui habitent le nord de la Syrie. Leurs rois sont riches et font venir leurs chevaux de l'Égypte (I, *Rois*, X,28), et leurs armées sont redoutables, car il est fait mention d'une panique dans le camp des Syriens ennemis d'Israël, qui crurent que le roi d'Israël avait payé « les rois des Hittites et les rois d'Égypte pour venir contre eux ». (II, *Rois*, VII, 6.) Avec les autres témoignages bibliques qui mentionnent la ville hittite de Karkémish sur l'Euphrate (2, *Chroniq*., XXXV, 20; *Isa*. X,9), nous sommes en pleine période historique, et par ailleurs bien documentés.

A mesure que l'on traduisit les textes égyptiens, on y trouva mention du peuple que nous étudions. Toutmès III, roi d'Égypte, dans ses expéditions en Syrie, rencontre les Kheta ; c'est du moins ainsi qu'on transcrit d'ordinaire les hiéroglyphes égyptiens de ce nom dont on ignore les voyelles, et par suite la prononciation exacte, et que les découvertes ultérieures ont permis d'assimiler à celui des Hittites. Aménophis III épouse une Syrienne, sans doute d'origine Hittite ; Seti Ier, Ramsès II combattent la confédération de leurs princes. A partir de 1100 environ, les documents égyptiens ne font plus mention de ce peuple ; l'ère des grandes expéditions égyptiennes en Syrie est désormais close, et de

nouveaux occupants de la Syrie moyenne (Philistins et Israélites joints aux Phéniciens), forment un écran suffisamment dense pour empêcher l'Égypte de voir au delà.

Avec les textes assyriens dont la traduction est l'œuvre de la dernière partie du XIX^e siècle, nous obtenons plus de précision. Sans parler d'une tablette prophétique ayant rapport au vieux roi Sargon d'Agadé (XXVIII^e s.) qui mentionne les Hittites, mais dont la rédaction est de beaucoup postérieure à cette époque, nous les voyons apparaître dans les récits de campagne des rois d'Assyrie qui datent du début du premier millénaire et qui nous les montrent puissants et organisés au nord de l'Euphrate, et peu à peu absorbés par la conquête assyrienne. Au temps de Sargon II (VIII^e siècle), le constructeur du palais de Khorsabad dont les monuments sont au Louvre, la ville de Karkémish, capitale du royaume hittite, située sur l'Euphrate, au nord-est d'Alep, est prise par le roi d'Assyrie, et c'est la fin de cet empire. Par conséquent, en l'absence d'autres découvertes, on avait acquis, vers la fin du siècle dernier, cette conviction, d'après la Bible et les textes égyptiens et assyriens, que les Hittites avaient été un peuple redoutable, largement répandu en Syrie et même en Palestine aux hautes époques, puis peu à peu refoulé vers le Nord où il se maintint jusqu'à environ 600 avant notre ère.

C'est alors que les découvertes se multiplièrent. En 1870, deux Américains, MMrs A. Johnson et Jessup, passant à Hamah sur l'Oronte, remarquèrent dans cette ville, encastrées dans les murs des habitations, des pierres qui portaient des caractères bizarres, rappelant les hiéroglyphes égyptiens. Ces pierres avaient d'ailleurs été signalées dès 1812 par le voyageur Burckhardt, mais personne ne s'en était soucié par la suite. Les deux voyageurs durent renoncer à prendre des copies de ces inscriptions en présence de l'hostilité des indigènes. Après bien des péripéties, profitant de la présence à Hamah du

vali de la province, qui faisait alors une tournée d'inspection, Mr W. Wright réussit à mouler ces inscriptions et à faire transporter ces pierres au musée de Constantinople (1872). Dès que l'attention fut attirée sur cette sorte d'écriture, on en signala à Alep, à Djerabis sur l'Euphrate, puis en Cilicie, de l'autre côté du Taurus à Ivriz, sur la rive droite de l'Halys, à Boghaz-Keuï et à Euiuk, bien loin à l'Ouest dans l'Asie Mineure, bref dans une aire extrêmement étendue.

De leur côté, deux Français, Perrot et Guillaume, lors d'un voyage d'exploration archéologique en Asie-Mineure (1861), décrivaient un ensemble de monuments de même style, de mêmes tendances, ornés souvent de ces caractères d'écriture inconnue, et l'idée commença à prévaloir que le tout, monuments et écriture, pouvait être attribué à ces peuples hittites que les textes nous montraient puissants pendant une si longue période. C'est au savant orientaliste A.H.Sayce que l'on doit d'avoir formulé le premier cette thèse, dont les découvertes ont, depuis, montré le bien-fondé.

La trouvaille des lettres de Tell Amarna vint confirmer ce que l'on soupçonnait de l'importance des Hittites. Ces lettres, qui datent du xv^e siècle avant notre ère, sont écrites en caractères cunéiformes sur tablettes d'argile ; elles furent découvertes à Tell Amarna en Égypte, siège de l'ancienne capitale des Pharaons Aménophis III et IV. C'est la correspondance diplomatique envoyée par les monarques asiatiques, plus ou moins tributaires du roi d'Égypte, à leur suzerain. Dans ces lettres, les gouverneurs ou roitelets de Phénicie se plaignaient constamment de l'audace croissante et des empiètements des Hittites; la correspondance comportait en outre des lettres écrites par le roi d'Arzawa et par le roi de Mitanni. Le royaume de Mitanni correspond à toute la partie nord de ce qui devint plus tard le royaume d'Assyrie, c'est-à-dire à l'Arménie actuelle.

La situation du royaume d'Arzawa n'est pas jusqu'ici fixée avec certitude ; les lettres qui proviennent de ce territoire sont écrites en caractères cunéiformes babyloniens, donc matériellement lisibles, mais en une langue jusqu'ici inconnue.

La dernière découverte en date, celle qui a fait faire un pas décisif à la question, est celle de Winckler et Macridy-Bey à Boghaz Keuï, au centre de la boucle de l'Halys, en 1906. Ils découvrirent dans ce monticule de décombres les ruines d'une importante cité qu'on pensait être la Ptéria au delà de l'Halys, prise d'assaut jadis par Crésus. On y trouva près de 20.000 documents entiers ou fragmentaires écrits en caractères cunéiformes et qu'on reconnut pour les archives de l'État. De leur lecture, résulta la certitude que Boghaz Keuï était la capitale des Hittites, et qu'il fallait leur attribuer tous les monuments que nous venons de mentionner. Grâce à ces archives et aux autres documents cunéiformes, on a pu restituer l'histoire des Hittites, au moins pour une période de temps considérable. Dès le début du deuxième millénaire, les Hittites sont assez puissants pour attaquer Babylone alors gouvernée par la dynastie qu'avait fondée Hammurabi, le grand législateur dont le Code de lois est au musée du Louvre. Les Hittites ne paraissent pas avoir profité de leur conquête, car nous trouvons les Kassites venus d'Élam (nom ancien de la Perse), installés à Babylone dès le XVIII^e siècle, et ceci pour plusieurs centaines d'années. On a soupçonné quelque parenté ethnique entre les Hittites et les Kassites, mais la question est loin d'être résolue ; cette parenté semble plus certaine entre les Hittites et Mitanniens, qui occupaient alors le nord de l'Assyrie.

Le milieu du second millénaire est une époque d'expansion égyptienne. Les royaumes d'Assur et de Babylone ne possèdent pas encore en Asie-Mineure la situation de premier plan qu'ils occuperont dans la suite. Le seul

peuple capable de s'opposer à l'avance égyptienne est le peuple hittite, mais il se montre inférieur à sa tâche. Toutmès III atteint l'Euphrate à Karkémish (la moderne Jerabis). L'avantage revient aux Hittites sous Aménophis IV ; ils s'infiltrent partout, enlèvent les villes et les postes égyptiens en d'heureux coups de main. A ce moment, l'empire hittite n'est pas unifié comme le seront ceux de Babylone et d'Assyrie ; c'est une confédération dont la capitale est à Boghaz Keuï, qui s'étend à une grande partie de l'Asie-Mineure et à toute la Syrie. Ce roi de Boghaz Keuï prend de plus en plus d'importance et c'est à partir du moment où il devient chef suprême de la confédération : Grand Roi, que les archives trouvées en 1906 relatent les hauts faits de l'empire. Le roi Subbiluliuma vivait au temps d'Aménophis III et IV (xv<sup>e</sup> s.). Il s'assure l'amitié du Mitanni avec qui ses ancêtres avaient été en guerre, pour être plus en mesure de s'opposer aux desseins du roi d'Égypte. Rien ne nous donnera mieux l'impression de la puissance de Subbiluliuma que la lecture des lettres de Tell Amarna, dont je rapportais plus haut la découverte. Le roi des Hittites écrit d'égal à égal au Pharaon et entretient contre lui une guerre de partisans, sans cependant se déclarer. C'est un de ses successeurs, Mutallu, qui l'osera. Il ouvre les hostilités contre l'Égypte, mais il n'a plus devant lui les faibles Pharaons qu'avaient connus ses prédécesseurs ; c'est Ramsès II qui vient à sa rencontre. La bataille eut lieu près de Kadesh sur l'Oronte, à la hauteur de Homs, une des plus grosses places fortifiées des Hittites en Syrie. Le combat fut rude et l'adversaire parut assez formidable pour que Ramsès II comptât cette bataille parmi les hauts faits de son règne. Nous en connaissons les péripéties, grâce au scribe-poète Pentaour, qui a longuement décrit les exploits de son maître. L'image de la bataille fut gravée par les ordres du Pharaon sur les murs du temple à Karnak. De vrai, la victoire égyptienne fut

incomplète. Mutallu se retrancha dans Kadesh et Ramsès ne tenta point de l'atteindre. Hattusil, le successeur de Mutallu, suivit la politique de son aïeul Subbiluliuma. A l'Est, il se garda du Mitanni et de Babylone par de solides traités d'alliance, maintint sous son contrôle les Amorrites, qui peuplaient le nord de la Syrie, de façon à se consacrer tout entier à l'Égypte, et Ramsès, désespérant de vaincre tout à fait, signa un traité avec le roi des Hittites (vers 1280 avant J.-C.). Le texte de ce traité nous est heureusement parvenu ; nous connaissions déjà le texte égyptien ; à Boghaz Keuï on en a découvert une rédaction babylonienne ; nous savons par elle que l'original hittite fut gravé sur des plaques d'argent, et nous avons la description du sceau du roi des Hittites, mais cette rédaction hittite nous manque encore aujourd'hui. Dans ce traité, le roi des Hittites n'est plus qualifié de « misérable, vil Kheta » comme dans les textes égyptiens qui rapportent les hostilités entre les deux peuples; c'est comme égal du pharaon qu'il se présente. L'alliance entre les deux pays sera offensive et défensive ; chacun des deux rois consent à l'extradition des insoumis et des réfractaires de l'autre royaume. Des mariages entre les deux familles souveraines viendront resserrer ces nouveaux liens d'amitié.

Ce que n'avaient pu faire les rois d'Égypte, il était réservé aux rois d'Assyrie de l'accomplir. Salmanasar Ier, dans une de ses inscriptions, rappelle qu'il conquit le pays de Mitanni, et qu'à cette occasion il fit un carnage des Hittites qui l'avaient secouru. C'est à peu près à cette date du XIIe siècle av. J.-C. que nous conduisent les archives de Boghaz Keuï ; après, c'est aux monuments assyriens que nous devons demander de nous éclairer. Teklatphalasar Ier, vers 1120, brise la confédération hittite et lui enlève la Syrie. A l'ouest, en Asie-Mineure, de nouveaux envahisseurs venus d'Europe, les Muski, sapent la puissance hittite. Nous voyons alors Karké-

mish, de tout temps puissante comme ville de la confédération, prendre la place qu'a perdue Boghaz-Keuï. Assurnazirpal, roi d'Assyrie, s'empare de la ville en 877 et en exige un lourd tribut. Ses successeurs ont fréquemment à réprimer les velléités d'indépendance des Hittites, qui se trouvent toujours mêlés aux coalitions dirigées contre eux par les différents peuples de Syrie. C'est une période de mouvement intense, où la lutte se poursuit sans trêve entre les deux empires, mais celui d'Assyrie atteignait l'apogée de sa puissance alors que les Hittites étaient à leur déclin ; ils furent définitivement vaincus en 717, ainsi que nous l'avons dit, par Sargon II, qui installa un gouverneur assyrien à Karkémish.

Sans doute, il existe aujourd'hui encore de grands vides dans nos connaissances historiques, dont je ne donne d'ailleurs qu'un résumé bien écourté ; mais ce que nous savons est une révélation du rôle prépondérant joué en Asie antérieure au deuxième millénaire par ce peuple dont on ignorait presque tout, il y a un demi-siècle.

Pour les nations de la haute antiquité, la religion est à la base des institutions, et nous aimerions connaître les conceptions religieuses de l'Asie antérieure, comme nous connaissons celles des autres peuples anciens. Malheureusement, les documents sont plus rares, et leur traduction n'est pas encore poussée assez loin pour que nous ayons une idée absolument nette de la religion des Hittites. Pour cette étude, les monuments figurés nous sont d'un grand secours, grâce aux comparaisons que nous instituons avec ceux des pays voisins, et nous pouvons en outre tirer parti des témoignages des Grecs et des Romains. Sans doute, ils n'ont pas connu directement les Hittites, mais en Asie-Mineure, sur les ruines de leur empire, s'étaient établis de nouveaux peuples, les Phrygiens et les Lydiens, par exemple, qui vivaient de leur vie propre, tout en ayant cependant beaucoup emprunté à leurs devanciers.

Rien ne persiste plus longtemps en Orient que les influences religieuses, et quand les Grecs et les Romains ont pris contact avec la Phrygie et la Syrie, les traditions avaient encore une telle force, qu'ils en subirent l'influence dans l'élaboration de leur panthéon. Il est assez probable qu'un premier et très ancien stade est représenté dans la religion hittite par l'adoration des forces naturelles : la source, le fleuve, la montagne, la forêt. Ces croyances nous sont attestées par les restes de monuments que nous trouvons en ces différents points. Mais fatalement, et en très peu de temps, l'esprit humain, là comme ailleurs, réclama pour ses dieux une forme plus perceptible ; ce fut l'esprit, le génie de la source, de la montagne, de la forêt qu'on adora et que l'on matérialisa sous une forme humaine ou animale. A un stade supérieur, celui qui nous est donné par les grands monuments de sculpture, nous voyons que le panthéon a évolué et semble assez proche de celui des Mésopotamiens. Quelques dieux ont émergé de la masse de ces divinités secondaires qu'on adorait dans les différents centres du pays, et nous retrouvons deux ou trois types bien définis que les Hittites représentent sous forme humaine avec des attributs destinés à les faire reconnaître. On distingue un grand dieu des éléments qui porte le nom de Téshub, aussi bien chez les Hittites que chez les peuples voisins, le Mitanni et le peuple de Van, entre autres. Coiffé d'un chapeau conique d'où s'échappe sa chevelure, il est vêtu d'une courte tunique serrée à la taille ; ses chaussures ont la forme de babouches à pointe relevée. Il tient à la main son arme distinctive, le foudre, représenté par une sorte de trident à branches sinueuses. Parfois l'artiste le représente debout sur un animal : le taureau de préférence, parfois sur de petits monticules qui veulent figurer des montagnes. C'est, à de très légères variantes près, le dieu que nous connaissons en Babylonie sous le nom d'Adad, c'est celui que nous retrouvons sur la

côte syrienne ; Yahvé lui-même, en Palestine, se présente comme un dieu des cimes, environné des éclats de la foudre, et les épisodes des veaux d'or de la Bible rappellent assez le rôle que jouait le taureau dans les cultes locaux. Les animaux attributs peuvent en effet être considérés comme le dieu primitif d'où est sorti peu à peu le dieu anthropomorphisé, ou bien comme des animaux qui ont été les auxiliaires ou les adversaires du dieu dans des circonstances mémorables.

A côté de ce dieu des éléments, symbolisant les forces productives de la nature, se tient la Déesse-Mère, le principe de fertilité et de fécondité dont le rôle a peut-être été prépondérant dans le panthéon hittite. Cette déesse, nous la retrouvons dans toute l'Asie antérieure et dans la religion gréco-romaine. En Babylonie et sur la côte syrienne, c'est Ishtar, que représentera plus tard Vénus, figurée sous les traits d'une femme nue, de face, les mains ramenées à sa poitrine, ou se dévêtant devant le fidèle. En Asie-Mineure, elle est plus volontiers représentée vêtue d'une longue robe, la tête couverte d'une coiffure cylindrique d'où s'échappe un long voile. Sous ces traits, c'est plutôt l'aspect symbolisé plus tard par Déméter que l'artiste a eu en vue. Ce culte fut célèbre entre tous en Asie antérieure ; on connaît en Mésopotamie l'épisode de la descente d'Ishtar aux enfers ; pendant son séjour parmi les morts, toute végétation, toute vie cessent sur la terre.

Une troisième figure importante du panthéon hittite est un jeune dieu, vraisemblablement le fils du couple précédent. Imberbe et court vêtu, il tient la hache à double tranchant et porte une longue dague à son côté. Il semble que ce soit un dédoublement du grand dieu primitif et qu'il faille plutôt considérer ce dernier dans ses rapports avec la végétation. Le même phénomène se reproduit en Asie antérieure avec Tammuz en Mésopotamie, Adonis en Syrie. Le dieu, qui est avant tout un esprit de

la moisson, présente pour le reste de sa personnalité des contours assez peu déterminés. A côté de ces trois figures principales, le panthéon hittite renferme, comme celui des pays voisins, une série de divinités secondaires. Nous avons appris tout ceci par le témoignage des Anciens qui ont connu les transformations tardives de ces dieux, et par les monuments hittites dont les plus instructifs sont les cylindres à sceller les tablettes et les grandes sculptures de Iasili-Kaïa près de Boghaz-Keuï qui nous représentent une procession de divinités.

Les monuments hittites ont été recueillis sur une aire très étendue, depuis l'extrême ouest de l'Asie-Mineure jusqu'à l'Euphrate à l'est et jusqu'au niveau de la Mer Morte au sud. Il y a donc là un ensemble impressionnant en faveur de la puissance du peuple qui les a produits. De ces monuments, les uns ont été rencontrés simplement par les voyageurs, à mesure que les explorations du pays se faisaient plus fréquentes, les autres sont le produit de fouilles méthodiques et organisées. Les plus importantes sont celles de Boghaz-Keuï en Asie-Mineure, de Zendjirli et de Karkémish en Syrie du nord.

Celles de Karkémish, aujourd'hui Djérabis, capitale des derniers Hittites, située sur l'Euphrate au nord-est d'Alep, ont été inaugurées, avant 1880, par les Anglais; abandonnées et reprises dans ces dernières années, on les poursuit encore aujourd'hui. Celles de Zendjirli, village adossé aux contreforts de l'Amanus, dont le site répond à la capitale d'un royaume hittite sémitisé de la seconde époque, ont été effectuées par les Allemands de 1888 à 1891. C'est encore aux Allemands que sont dues les fouilles de Boghaz-Keuï (1906), jadis capitale de la grande Confédération hittite à la fin du deuxième millénaire, située dans la boucle de l'Halys, au nord-ouest de Césarée de Cappadoce. Jusqu'ici, la France avait délaissé ce champ de recherches, et pourtant elle avait été dans les premières à étudier les Hittites, car, dès 1861, G. Perrot et

Guillaume relevaient les monuments de Boghaz-Keuï, qu'en 1893 M. Chantre explorait à nouveau. Cette lacune sera comblée ; une mission française vient d'effectuer les premiers sondages sur le site présumé de Kadesh de l'Oronte, où eut lieu la rencontre de Ramsès et de la Confédération hittite.

Tous les monuments découverts peuvent être rangés en deux classes : ceux d'Asie-Mineure (au nord de Taurus), ceux de Syrie (au sud de Taurus). Le groupe syrien est, grâce aux fouilles de Karkémish et de Zendjirli, numériquement le plus important. Ce qui frappe à première vue, lors de l'examen des monuments, c'est leur ressemblance avec ceux d'Assyrie, ce qui a pu, il y a une quinzaine d'années, faire considérer l'art hittite comme une province de l'art assyrien. Depuis, les découvertes et un examen plus attentif ont renversé la proposition. Nombre de ces monuments hittites sont assurément antérieurs aux manifestations de l'art assyrien, et on a pu voir dans l'art hittite l'inspirateur de l'art assyrien.

L'architecture hittite offre certaines particularités manifestes ; le plan des villes (Zendjirli, Karkémish, Kadesh) est ordinairement circulaire, tandis que les villes assyriennes sont sur le plan carré. Les palais et les temples sont plus développés en largeur qu'en profondeur, comme l'étaient les palais crétois, tandis que les Grecs adoptèrent le plan à façade étroite.

Les fondations sont en pierres, surmontées de gros murs en briques crues, c'est-à-dire en terre battue, dans lesquels sont noyées des poutres de bois formant chaînage et dont les interstices sont remplis d'un blocage de pierres.

La porte des villes hittites est la partie la plus originale de la construction. Dans l'épaisseur de la muraille, un étroit passage est ménagé à la suite d'un vestibule assez large. Au milieu de ce couloir s'ouvre brusquement, à droite et à gauche, taillée dans la masse des briques, une cour. Les entrées de ces portes sont décorées à profusion

du motif dominant de la sculpture hittite : le lion, qui se présente tantôt de profil, comme encastré dans la muraille, tantôt de face, et dans ce cas, l'artiste a simplement figuré l'avant du corps qui semble se dégager du bloc de pierre.

Les bâtiments se composent d'une suite de cours dans lesquelles s'ouvrent des salles grandes ou petites; ils sont précédés d'une façade élevée sur perron, où peuvent se trouver des colonnes ornementales qui soutiendront un auvent. Là encore nous avons un trait caractéristique de l'architecture hittite : l'emploi de la colonne, mais celle-ci est traitée d'une façon toute particulière. La base seule était de pierre ; elle supportait un fût en bois qui soutenait la charpente du toit faite de poutres recouvertes d'une terrasse en terre battue. Puisqu'il n'y a pas de chapiteau à ces colonnes, c'est la base qui sera l'objet de tous les soins du constructeur : ces bases sont sculptées, cannelées ; le plus souvent elles représentent deux lions ou deux sphinx à tête humaine accouplés, et supportant une sorte de tambour sur lequel s'élèvera la colonne.

Les Assyriens avouent eux-mêmes avoir été souvent séduits par l'architecture de leurs voisins. Les rois d'Assyrie, dans leurs Annales, rapportent qu'ils ont construit des bâtiments nommés « hilani » à la façon des Hittites, rendant ainsi hommage au goût du peuple qu'ils s'efforçaient d'asservir.

L'ornementation de l'édifice est assurée par des bas-reliefs sculptés qui garnissent l'entrée des portes, les côtés des perrons, l'intérieur des cours et des grandes salles ; mais ces bas-reliefs sont toujours posés en plinthes partant du sol. Ce caractère et l'usage des bases des colonnes sculptées différencient très nettement l'art hittite de l'art grec, qui sculptera ses chapiteaux et placera ses bas-reliefs en frise. Les matériaux qu'employaient les Hittites, ainsi que les Assyriens, qui ont suivi les mêmes méthodes, ne leur permettaient pas de faire autrement.

Les bas-reliefs, comme il est naturel chez les peuples très anciens pour qui la religion est tout, sont consacrés à la gloire de la divinité : ce sont tantôt des processions, comme à Iasili Kaïa près de Boghaz Keuï, où l'artiste a sculpté, à même les rochers qui forment comme une enceinte sacrée à ciel ouvert, deux files de divinités qui s'avancent l'une vers l'autre. Là encore se remarque un procédé cher aux Hittites : les dieux sont debout sur des animaux, qui leur servent de compagnons ou d'attributs. Cette coutume se retrouve sur des bas-reliefs de Malatia, au nord de Taurus sur le Tochma Su, où le dieu des éléments, brandissant le foudre, se dresse sur le dos du taureau, son compagnon habituel. D'autres défilés sont ceux des prêtres et des serviteurs des temples ; plus tard, la sculpture s'humanise, et l'artiste représentera le roi, sa cour, ses gardes, comme à Zendjirli et à Karkémish : mais le roi n'est-il pas l'intermédiaire naturel entre l'homme et la divinité ?

D'autres scènes seront l'illustration d'une légende, d'un épisode célèbre entre tous. Les chasses au lion se succèdent sur les murailles ; le plus souvent ce sont des chasses rappelant les exploits des dieux et des héros.

Parmi les autres représentations divines, les plus célèbres qui soient venues jusqu'à nous, nous devons citer le bas-relief sculpté à l'entrée d'une poterne de Boghaz Keuï dans lequel certains savants ont voulu voir un Roi, d'autres une Amazone, et qui est vraisemblablement le dieu Téshub, ce dieu des éléments décrit plus haut, qui se présente là avec son costume habituel. Cette sculpture est à rapprocher d'un bas-relief de pierre noire trouvé dans l'ancien pays de Moab, à l'est de la Mer Morte, qui est aujourd'hui au Louvre : un dieu semblable y est représenté de profil dans l'attitude du combat. Voici donc le même motif trouvé, l'un à Boghaz Keuï, l'autre en Palestine, ce qui symbolise merveilleusement la puissance du

peuple qui a élevé un monument au même dieu dans des territoires si éloignés l'un de l'autre.

Nous possédons plusieurs échantillons de la grande statuaire hittite ; ils sont également consacrés à la glorification de la divinité. De Karkémish provient une statue de dieu assis sur son trône. La figure est rude, massive, donnant une impression de grandeur et de force. De Zendjirli, la statue du dieu Adad (l'équivalent de Téshub) .Le dieu est debout, vêtu d'une longue robe ; la tête est coiffée d'un turban, la barbe est taillée en rond, et les yeux ont été évidés pour y recevoir des incrustations destinées à donner plus de vie au regard. Là encore se retrouve cette même impression de rudesse et de force. Dans les deux cas, le piédestal de la statue se composait de deux animaux accouplés, surmontés d'une sorte de plate-forme supportant le dieu, analogue aux bases des colonnes.

Les Mésopotamiens, qui écrivaient sur de l'argile, se servaient, pour authentiquer leurs écrits, de sceaux, en forme de petits cylindres gravés en creux, qu'ils roulaient sur la terre encore fraîche pour y imprimer ce qui était la marque personnelle de leur cachet. De ces petits monuments, jadis extrêmement nombreux, beaucoup sont parvenus jusqu'à nous, tandis que la grande sculpture de ces époques est forcément plus rare, en raison des destructions qu'elle a subies au cours des âges. C'est pourquoi nous demandons à ces cylindres-cachets une part importante de nos renseignements sur l'art et les croyances des hautes époques. A la période la plus ancienne, qui date de la seconde moitié du troisième millénaire avant notre ère, l'art des cylindres est dans sa pensée très semblable à l'art de la Mésopotamie: mais, dans sa forme, il est déjà hittite, comme le seront les grands monuments, mille et quinze cents ans plus tard. A côté des cylindres-cachets, particuliers aux sémites, on voit déjà apparaître le cachet plat orné des motifs habituels en Anatolie et

chez les populations primitives de la Chaldée : l'aigle éployé, par exemple, l'ornement en forme de tresse dont la sculpture hittite abusera, et la spirale en faveur dans l'art égéen.

En somme, l'étude attentive de l'art hittite a démontré que les grands monuments qui sont, les uns antérieurs, les autres contemporains du début de la belle époque assyrienne, sont le développement logique d'un art qui nous est représenté par les cylindres ; or ceux-ci sont étroitement apparentés à l'ancien art de la Chaldée, qu'on appelle l'art sumérien; bien plus, cet art offre des rapports étroits avec celui de Babylone à la période Kassite, alors que la Babylonie était gouvernée par des souverains, non sémites, venus d'Élam ; il s'apparente également avec l'art égéen, dont les représentations nous sont maintenant bien connues par les fouilles de Crète, Chypre, Mycènes, etc.

Nous touchons maintenant à deux problèmes : la question de langue et de race. Les documents que nous ont laissés les Hittites sont de deux genres : les uns sont écrits en hiéroglyphes assez différents de ceux de l'Égypte ; les autres en caractères cunéiformes.

Des documents écrits en cunéiformes les uns sont rédigés en Accadien, c'est-à-dire dans la langue sémitique en usage en Babylonie et en Assyrie, en tenant compte des particularités dues à l'influence du milieu. C'est par la lecture de ces documents, particulièrement nombreux à Boghaz-Keuï, que nous connaissons mieux l'histoire des Hittites. Les autres sont matériellement lisibles, puisqu'ils sont aussi écrits en cunéiformes, mais ils sont rédigés dans une langue inconnue, analogue à celle dont les lettres d'Arzawa faisant partie de la correspondance de Tell Amarna nous avaient fourni des échantillons. La sagacité des savants a trouvé là un beau champ d'études, et les tentatives de déchiffrements se sont succédé au cours de ces dernières années. La dernière en date est due

au Professeur Hrozny de Prague; pour lui, le hittite est une langue indo-européenne, cette grande famille à laquelle appartiennent la plupart des langues de nos pays, et, parmi ses nombreux rameaux, ce serait avec le latin qu'il aurait le plus de ressemblance. Déjà Jensen l'apparentait à l'arménien, qui fait partie du même groupe. Le hittite serait donc de beaucoup la plus ancienne langue indo-européenne connue, puisque les textes de Boghaz-Keuï sont des derniers siècles du deuxième millénaire avant notre ère. Ces conclusions assez inattendues ont soulevé des critiques. En fait, M. Hrozny constate dans le hittite nombre d'éléments qui ne sont pas indo-européens, et qu'il attribue à des contaminations dues aux langues caucasiques que parlaient sans doute certaines populations de l'Asie-Mineure, en contact avec les Hittites. C'est là-dessus que se fondent les contradicteurs (Weidner notamment), pour faire du hittite une langue caucasique contaminée d'indo-européen. Le peu que nous connaissons des langues parlées en Lydie, Lycie, Carie nous a mis en présence d'un groupe dit Asianique, dont l'apparentement également possible avec le hittite doit être discuté. La distinction n'est pas aussi subtile qu'elle en a l'air ; outre qu'elle est d'une grande importance scientifique, elle aura son application lors de la traduction de textes étendus. C'est cette traduction qu'il faut attendre pour se rendre compte de la valeur de la méthode et du bien-fondé de la thèse proposée. Il ne faut pas oublier qu'il est extrêmement périlleux de faire des rapprochements philologiques entre des langues séparées dans le temps et dans l'espace par de tels intervalles. Les points d'appui solides manquent pour la comparaison, et les tâtonnements dans la restitution du hittite sont de ce fait bien excusables. Ce qui complique encore le problème, c'est que les documents hittites emploient des idéogrammes empruntés eux aussi à l'écriture cunéiforme, c'est-à-dire des caractères d'écriture représentant chacun un objet déter-

miné. On rencontre donc souvent dans les inscriptions hittites des signes dont on connaît la valeur, la chose qu'ils représentent dans les inscriptions babyloniennes, mais on ignore la façon dont les Hittites les prononçaient, ce qui nous prive d'éléments utiles pour l'étude de la morphologie du langage.

Il semblerait qu'il doive être facile de déchiffrer les hiéroglyphes hittites dont de très abondantes collections ont été mises au jour par les fouilles effectuées dans le nord de la Syrie (à Karkémish notamment), puisqu'on a comme précédent le déchiffrement de l'égyptien. Le problème n'est cependant pas le même. Pour déchiffrer un texte d'une écriture inconnue, il faut une bilingue, c'est-à-dire une inscription qui traduise la première dans une langue connue et qui comporte quelques noms propres. Il faut aussi connaître le type de la langue à déchiffrer. On essaie alors de retrouver dans le texte inconnu l'équivalent des noms propres connus ; on fixe ainsi certains caractères de l'écriture, dont on se sert pour déchiffrer les autres mots. Dans ceux-ci on fixe par conjectures la valeur des signes inconnus en essayant de former des mots plausibles, en tenant compte de la famille supposée de la langue à restituer. Mais, dans les textes hittites, pas de bilingue ; de plus, on ignore à peu près quelle est la langue qui se cache sous ces hiéroglyphes. Le seul guide qu'on possède consiste en un sceau où le nom du possesseur était inscrit en cunéiformes et en hiéroglyphes hittites. Les déchiffreurs se sont mis à l'œuvre en le prenant comme point de départ, et de nombreux travaux ont paru sur la question. Ils ont donné peu de résultats, chacun des auteurs plaçant à la base de son système une attribution arbitraire de la langue hittite à une famille de langue connue, et s'efforçant de retrouver des mots de cette famille sous les hiéroglyphes. Néanmoins, certains signes déterminatifs de la divinité, de la fonction royale, des noms de pays semblent isolés avec assez de certitude.

Parmi les déchiffreurs, il faut citer particulièrement Sayce et Jensen, dont les travaux ont grandement aplani les premières difficultés.

Le problème de la race des Hittites n'est pas plus résolu que celui de leur langue. Certes, il n'y a pas d'exemple, à mesure que notre connaissance du passé devient plus complète, d'une race pure, c'est-à-dire d'un ensemble d'individus à caractères physiques bien particuliers. A mesure que nous remontons dans le passé de l'Asie occidentale, nous constatons que le mélange entre Sémites et non Sémites est chose effectuée de temps immémorial, bien avant toute époque historique. On peut cependant caractériser de grands groupes, grâce à un pourcentage de caractères physiques constants, et à un ensemble de réactions communes aux individus qui le composent, dans une circonstance donnée. En l'absence de toute certitude fournie jusqu'à présent par leur langue, mais en faisant appel aux notions politiques, religieuses, que nous donnent les textes dont nous disposons et que nous pouvons lire, grâce aussi à la science des noms propres, l'onomastique, qui est un procédé d'investigation de valeur, nous savons que les Hittites n'étaient pas des Sémites, et leur prépondérance pendant des siècles est un fait capital dans l'histoire de l'Asie antérieure. Nous assistons pendant trois millénaires aux diverses alternatives de la lutte qui met aux prises les Sémites et les non Sémites. L'expansion sémitique se fait graduellement aux dépens des populations voisines : des Sumériens en Chaldée et Élam, des Mitanniens au nord. Limités par la mer à l'ouest et au sud, par les monts de Perse et d'Arménie, à l'est et au nord, les Sémites gagnent de proche en proche la barrière de Taurus, la franchissent et, vingt-trois siècles avant notre ère, nous les trouvons installés en Capadoce au pied du mont Argée, près de la moderne Kaisarieh. Les documents cunéiformes que nous trouvons dans la région nous attestent qu'il y avait là une colonie

prospère de Sémites. Les Hittites sont le pouvoir antagoniste qui leur interdit la route de l'Europe, les refoule en Mésopotamie lors du raid qui met fin à la dynastie de Babylone, et par contre-coup les dirige sur l'Égypte où l'élément syro-sémite joue un grand rôle, lors de l'invasion des Hyksos vers 1800 avant notre ère. Nous voyons ainsi le bloc sémite constitué par la Mésopotamie et la Syrie entouré de peuples non sémites : les Élamites à l'est, les gens de Van et du Mitanni au nord, les Hittites à l'ouest. Il faudra attendre les invasions musulmanes pour que les Sémites réalisent l'expansion qu'ils tentaient déjà à l'aurore de l'histoire.

Mais ces considérations sont insuffisantes à nous livrer le secret de l'origine réelle des Hittites. Pour les uns, depuis qu'on a abandonné l'hypothèse de Syriens ayant essaimé en Asie-Mineure, ce qui en faisait des Sémites, ce seraient les anciens Pélages ayant traversé l'Hellespont ; pour d'autres enfin, ce seraient des proto-Arméniens. La question ne sera pas de sitôt résolue.

Ce qui apparaît nettement dans l'état de nos études, c'est l'extrême mélange des éléments qui ont constitué le royaume Hittite : éléments indo-européens originaires de la région d'Arménie ; éléments probables caucasiques et asianiques, renforcements possibles d'éléments européens, voilà ce qui apparaît de l'étude de la langue, de la religion et des monuments figurés. Ce qui semble certain, c'est que l'élément sémitique reste dans ce mélange d'importance très secondaire et que les manifestations de l'art hittite indiquent des affinités entre certains éléments ayant peuplé l'Anatolie et ceux qui ont constitué la civilisation primitive de l'Élam, de la vieille Chaldée et du Mitanni. Comme, d'autre part, nous avons vu qu'il y a d'étroits rapports entre l'art des Hittites et celui des Égéens, nous pouvons nous les représenter comme un des rameaux de cette civilisation générale qui s'est étendue à l'aurore de l'histoire, de la Perse à la Méditer-

ranée, civilisation à laquelle le nom de Mésopotamienne ne suffirait plus, mais qu'il faudrait appeler : de l'Asie occidentale, et qui semble s'être développée dans une série de contrées où ne prédominait pas l'élément sémitique.

Le rôle des Hittites dans la civilisation correspond bien à leur puissance politique. Ce qu'ont fait les Phéniciens par voie de mer, ils l'ont réalisé sur le chemin des caravanes. En même temps qu'ils servaient de trait d'union par l'Asie-Mineure entre l'Asie et l'Europe, ils faisaient rayonner leur propre influence chez leurs voisins immédiats, et l'on sait ce que durent l'Ionie et la Grèce naissante aux Lydiens et aux Phrygiens, successeurs immédiats du grand empire hittite.

L'essor du commerce maritime phénicien date du début du premier millénaire avant notre ère ; auparavant le contrôle de la mer, ce que les Anciens appelaient du nom de thalassocratie, appartenait surtout aux Égéens, mais l'importance du commerce par voie de terre, par caravane, ne doit pas être méconnue ; c'est par l'intermédiaire de l'Asie-Mineure que l'Orient a communiqué avec l'Occident, c'est par les routes d'Asie-Mineure, bien plus que par voie de mer, que l'Ionie a reçu les principes de sa civilisation. Ce qui nous assure du rôle prépondérant des Hittites comme propagateurs d'influences, c'est le tracé des anciennes voies de communication. Lorsque Strabon (XIV,2,29) nous décrit la route qui traverse l'Asie-Mineure, il nous apprend qu'elle coupait le sud de la péninsule, d'Éphèse à Tarse par Tyane et les portes ciliciennes; le port du Nord était Amisus sur la Mer Noire, la ville de Commana étant le point d'embranchement où ces divers chemins se rejoignaient. Cette route correspondait aux besoins d'une époque où la partie nord de l'Asie-Mineure n'avait plus aucune importance politique. Au contraire, à l'époque perse, existait une autre route décrite par Hérodote (V,52), la route Royale, qui

passait au nord des plateaux désertiques et du grand lac qui occupent le centre de l'Asie-Mineure. Cette route était beaucoup plus longue, mais desservait des points autrefois capitaux et dont l'importance n'était pas encore un simple souvenir au v^e siècle avant notre ère. Son tracé était Éphèse, Sardes, Mazaca, Commana. Le port du Nord était alors Sinope, avec Ptéria comme point de bifurcation.

Les noms des stations de cette route rappellent d'ailleurs, pour la plupart, une autre civilisation que celle des Greco-Romains, et sur son trajet se trouvent des centres qui furent de première importance : Sardes, capitale de la Lydie, Boghaz-Keuï, capitale de la confédération des Hittites, Mazaca (depuis Césarée de Cappadoce), déjà florissante au xxiv^e siècle avant notre ère.

La puissance hittite, d'inconnue qu'elle était, nous apparaît désormais comme un facteur essentiel dans l'histoire politique et le développement de la civilisation en Asie antérieure ; grâce à ces découvertes, nous restituons un maillon de la chaîne qui nous rattache au passé.

G. CONTENAU.

# UN AMI DE BAUDELAIRE

—

Dans son intéressant article sur Edmond de Goncourt, paru ici même, le 15 juillet dernier, M. Léon Deffoux nous a rappelé que le Maître fit un moment partie de l'Académie de Bellesme, fondée par le marquis Philippe de Chennevières et où, dit-il, à l'exception du sien, ne figuraient que des noms sans gloire. « Il en est un pourtant, autour duquel restera toujours un peu de lumière, puisque Baudelaire l'écrivit en des pages qui ne périront pas. » Ainsi parlait, jadis, Remy de Gourmont. Ce nom, c'est celui de Gustave Le Vavasseur, dont M. Léon Deffoux nous récite tout d'une haleine qu'il fut « poète parnassien, conseiller général de l'Orne, chef de l'Ecole normande et lauréat de l'Institut », au risque de nous faire entendre que le génie était, chez lui, au niveau de la fonction et que rien n'y dépassait les bornes d'une honnête médiocrité. M. Léon Deffoux oublie même, dans l'ardeur de la course, son titre, cher à nos yeux, d' « ami de Baudelaire »; or, c'est précisément sous ce titre, dont il sentait toute l'importance, que Remy de Gourmont avait consacré l'un de ses Épilogues à Gustave Le Vavasseur, mais il n'en savait que ce que Baudelaire en a dit et, pour le reste, son discours n'est qu'un point d'interrogation.

Remy de Gourmont ne s'embarquait jamais à la légère. C'était un esprit prudent, méthodique et réfléchi, un fureteur avisé, instruit du secret des bibliothèques. Puisqu'il s'était inquiété de Le Vavasseur, on peut croire qu'avant d'en écrire, il était allé faire un tour dans les librairies.

Si donc il en était revenu les mains vides, c'est qu'à ce sujet leurs fiches étaient muettes.

L'article de Gourmont parut dans le *Mercure de France* d'octobre 1896. Or, par une coïncidence étrange, où il faut peut-être voir l'effet d'un phénomène de télépathie, le jour même où Gourmont l'écrivait, Gustave Le Vavasseur mourait dans l'Orne, à Argentan (9 septembre 1896). Mais il mourait la plume à la main, n'ayant jamais cessé de produire, après avoir publié, cette année-là même, le cinquième et dernier tome de ses *Poésies complètes*, lequel tome est, comme ses aînés, un copieux in-octavo de plus de quatre cents pages. Tout cela s'entassait dans un coin ignoré de la librairie Lemerre. Je dis « ignoré » de ceux qui dispensent la réclame et fabriquent l'opinion ; je dis « ignoré » de la critique officielle, « ignoré » de Paris, des salons et des cénacles littéraires, car Le Vavasseur était célèbre ailleurs, mais la preuve que tout le monde, ici, l'ignorait, c'est que l'article de Gourmont passa sans encombre et ne souleva aucune réclamation. Il y a mieux. Son article fut repris et inséré, sans retouche, dans le volume des *Epilogues*, paru en 1903. Or, depuis le 11 mai 1899, Le Vavasseur avait sa statue à Juilly. Toutes les autorités locales, préfet en tête, y étaient venues, processionnellement, rendre hommage à sa mémoire et lui avaient décerné l'apothéose au cours d'un véritable tournoi d'éloquence. Toutes les villes de la Normandie avaient tenu à honneur de se faire représenter à cette cérémonie. De tous les coins de la province des délégations étaient accourues, les mains chargées de palmes et de fleurs. Remy de Gourmont semble n'en avoir rien su et Remy de Gourmont était Normand ! Je ne dis pas cela pour incriminer Gourmont, mais la malice du sort qui empêchait ce bruit, fait en province autour d'un excellent poète, d'arriver jusqu'à Paris. C'est par les discours prononcés à cette occasion qu'un autre Normand, qui fait profession de se dévouer aux illustrations de sa province, le poète Charles-Théo-

phile Feret, semble avoir appris sinon l'existence de Gustave Le Vavasseur, du moins les détails biographiques et bibliographiques qu'il en retrace dans son *Anthologie des poètes normands.* C'est là que l'y découvre à son tour M. van Bever, qui l'y recueille pour son *Anthologie des poètes du Terroir,* mais cherchez ailleurs, dans les anthologies courantes, cherchez dans les précis et les manuels de littérature, cherchez dans les lexiques usuels, dans les Encyclopédies, je ne sais pas si vous y trouverez son nom. Et pourtant, cet homme a vécu 77 ans. Il n'a cessé d'écrire quarante ans après que Baudelaire nous avait dit : « Il y a un poète là ! »

Comment alors ferait-on grief à M. Léon Deffoux d'avoir supposé Gustave Le Vavasseur un poète négligeable? Il y était autorisé par l'indifférence commune (1). C'est en vain que, l'année dernière encore (23 octobre 1920), tout Argentan s'était soulevé pour célébrer le centenaire de celui que l'on appelle là-bas le « Virgile normand ». C'est en vain que les voûtes de l'église Saint-Germain avaient retenti de son éloge prononcé par l'archiprêtre de la ville. C'est en vain que devant une assistance choisie et une délégation de la Presse conservatrice, l'un de ses disciples était venu attester son génie :

> J'ai vu se réveiller le poète endormi
> Et s'unir, sur le front du Maître et de l'Ami,
> La couronne du ciel aux lauriers de la terre.

Paris faisait la sourde oreille, ou s'il avait retenu l'écho de cette manifestation d'ordre littéraire, il affectait de n'y attacher pas plus d'importance qu'à une solennité d'intérêt purement local. Peut-être Paris était-il mis en défiance par le caractère éminemment religieux de la cérémonie et n'y voyait-il qu'un souci de réclame cultuelle. Le Vavasseur mérite mieux pourtant que le simple re-

(1) Il ressort d'une lettre de Mme Gustave Le Vavasseur qu'aujourd'hui encore les œuvres de son mari, dans certains milieux littéraires, sont réputées « introuvables ».

nom d'une gloire départementale, d'un poète de clocher. Baudelaire nous avait prévenus. N'était-ce pas suffisant pour nous sortir de notre torpeur et piquer notre curiosité ? Et ne pensez-vous pas que le temps soit venu de nous renseigner par nous-mêmes et d'aller voir un peu, dans les livres de cet injuste méconnu, ce que vaut exactement l'homme et le poète ?

§

Gustave Le Vavasseur naquit à Argentan le 9 novembre 1819. Son père était inspecteur de l'enregistrement. Sa mère, originaire de Séez, appartenait à une famille noble dont le nom, délicieusement désuet : Renaud de la Renaudière, évoque les élégances surannées d'un âge à papillotes et à rubans. Bien que sa distinction lui eût mérité, née plus tôt, de porter la houlette au hameau de Trianon, elle n'avait rien de mièvre ni d'évaporé. C'était une femme de tête, une gaillarde, disait son fils. Enfant, elle avait entendu raconter d'étranges histoires. Sous la Terreur, la maison de bois de ses parents était devenue le lieu d'asile des proscrits. On y cachait les suspects en dépit des rigueurs administratives et des incessantes visites domiciliaires. Et s'il arrivait que l'un d'eux se fît prendre :

La victime laissait sa place au survivant.

Elle y avait puisé une leçon d'énergie, le mépris du danger. Sa foi religieuse et légitimiste s'y était exaltée. « Elle était, dit encore son fils, cent fois plus royaliste que tous les rois ensemble. » Napoléon prenait à ses yeux figure d'Antéchrist. Pourtant, un jour où le couple impérial devait passer par la ville, elle fut choisie pour lui offrir un bouquet. C'était le 1er juin 1811. Elle avait quatorze ans. L'Empereur passa, mais pour faire sentir sa mauvaise humeur à l'évêque de Séez, dont il avait à se plaindre, négligea de s'arrêter. La fillette n'en veut pas démordre et, ruée à travers les chevaux de l'escorte, lan-

cés au triple galop, on la voit sauter sur le marche-pied du carrosse, s'accrocher à la portière, s'y introduire et donner ses fleurs à Marie-Louise d'un geste aussi aisé que si la chose se fût passée dans un salon. Et sans doute, son office accompli, eut-elle envie de crier « Vive le Roy » au nez de l'usurpateur, mais elle recula, saisie de pitié, en le voyant affalé sur les coussins, la face terreuse, bouffie de mauvaise graisse, sinistre, donnant l'impression d'un déclin. Le Vavasseur avait hérité de sa mère sa vigueur agile et ses qualités de décision. A neuf ans, il entre au collège de la ville que dirige son parent, le révérend père Quitton de Surosne. Ce brave ecclésiastique avait fait la campagne de Vendée sous Kléber, tant la révolution avait troublé et mêlé les conditions sociales. Il en restait un malaise dans l'air. Des souffles contagieux du dehors venaient troubler la paix du collège, la quiétude de ce coin provincial, de cette petite ville qui n'aspirait qu'à reprendre son somme paisible au bord des eaux, dans ses vieux atours Louis XIII. La majorité des écoliers gardait la religion des fleurs de lys, mais des *bousingots* en herbe s'y manifestaient, conduits par le fils de l'épicier Bureau. De là, des discussions, des rixes qui, commencées à l'école, se poursuivaient en dehors sur la place des Capucins et les rues adjacentes. Est-ce que le jeune Bureau n'avait pas eu l'audace, au moment des « trois glorieuses », de paraître la boutonnière parée d'un insigne tricolore ? Par bonheur, l'insigne mal attaché tomba et son condisciple, le petit Philippe de Chennevières, le piétina, criant : « Je foule aux pieds l'orgueil à Bureau ! » Mais une clameur formidable s'élève. Le 8 août la ville s'emplit de soldats. On roule des canons dans les rues. C'est le convoi de Charles X en route pour l'exil, qui fait halte à Argentan. Le collège est fermé. Les enfants n'ont jamais été à pareille fête. Ils n'ont jamais vu tant de brillants uniformes. On se montre les généraux parmi lesquels se distingue le sec et maigre La Rochejaquelein. Les parents,

pour la plupart, sont frappés au cœur par cette déchéance. Ils ne voient point, sans mélancolie, s'éloigner le drapeau blanc qui porte, dans ses plis, quinze siècles de gloire. Ils ne reçoivent point, sans émotion, ces adieux de l'ancienne France, mais l'honneur d'héberger le dernier Bourbon détrempe un peu leur amertume et leur fait supporter, patiemment, la vague de famine qui s'en suit. Il faut bien que cette multitude se nourrisse. Et Le Vavasseur, marqué du péché de gourmandise, s'épouvante de voir disparaître jusqu'au dernier jambon de la réserve du charcutier. Il n'en est plus d'intact. Celui même que l'on pose sur la table du souverain est largement entamé.

Le collège d'Argentan tardant à rouvrir ses portes, Le Vavasseur est envoyé au collège de Juilly. Il y poursuit sa destinée de fort en thème et d'intrépide boute-en-train. Il est rempli d'aimables qualités qui le font apprécier de ses maîtres et de défauts plus aimables encore, j'entends aux yeux de ses camarades, qui lui ouvrent l'estime et la considération de tous. Il repousse le régime de faveur que lui valent son application et ses succès pour faire cause commune avec le gros du troupeau. On l'avait déjà vu, au collège d'Argentan, s'attirer volontairement une punition, en sautant par la fenêtre, pour démériter le prix de sagesse, qu'il était sur le point de recevoir, parce qu'il jugeait ce prix ridicule et digne de mépris. Il est, en même temps que l'arbitre des jeux, l'âme des petites cabales. Il est la voix des revendications contre les mesures de rigueurs, les excès de la discipline. Les bons pères s'étonnent un jour de la prédilection des élèves pour certain cantique et de la vigueur avec laquelle ils en poussent le refrain.

Censeurs, je vous méprise !

Le mot d'ordre est parti de Le Vavasseur. C'est lui qui a imaginé ces petites manifestations hostiles à l'égard des surveillants trop stricts, pour servir la cause des op-

primés. C'est chez lui que les mécontents se fournissent d'épigrammes vengeresses contre les pions intraitables et d'allusions malicieuses, cueillies dans les auteurs latins, qui leur permettent, quand ils récitent leur leçon, de braver impunément les foudres administratives. Petites roueries innocentes, propagatrices de joie, qui servent la cause de l'ordre, en donnant soupape aux bouillonnements impatients, et dont les pères désarmés ne peuvent lui tenir rigueur. Ils savent que ce bon élève, l'ornement et l'honneur du collège, ne pèche que par excès de cœur, esprit de solidarité.

Ses études terminées, Le Vavasseur vient à Paris prendre ses inscriptions de droit avec l'ambition de s'y consacrer à la littérature. Il s'achemine vers la pension Bailly, où le suit son condisciple Philippe de Chennevières. Il s'y installe en même temps que Prarond, Jules Buisson, Dozon, Anatole du Boulet et Baudelaire.

Le Vavasseur était à l'époque un gros garçon sain et jovial, court de taille, dodu comme un chanoine, mais agile aux exercices du corps et qui s'amusait à répéter le matin, dans sa chambre, les tours qu'il avait vu exécuter la veille, sur les places publiques, par les acrobates forains. Il allait, dans la rue, le regard franc, décidé, le feutre romantique incliné sur ses longs cheveux bouclés, la barbe en broussaille, négligé dans sa mise comme « un vendeur de contremarques ». On l'entendait venir de loin, précédé de son rire et de sa voix comme d'une fanfare de cuivres et de tambours. Son diable au corps électrisait Baudelaire, qui s'émerveillait en outre de son « érudition immense, de sa conversation bondissante, mais solide, nourrissante, suggestive et de sa dextérité à jongler avec les rimes ». Baudelaire avait démêlé tout de suite, sous son exubérance tapageuse et ses outrances de mousquetaire, sa « rare distinction d'esprit et de cœur ».

Le Vavasseur restait au quartier latin ce qu'il était au collège : le bon camarade, l'ami obligeant et dévoué, celui

qui montre la route et marche en avant pour la déblayer des obstacles. Dès son arrivée à Paris, il n'était bruit, dans les journaux, que des exploits d'une bande de malfaiteurs terrorisant les abords du canal Saint-Martin. Le Vavasseur jure de mettre un terme à leurs exploits et d'en délivrer Paris. Il entraîne ses amis, la nuit, armés jusqu'aux dents. Il explore les berges en leur compagnie pour y faire la chasse aux malfaiteurs. Il n'y trouva pas ce qu'il cherchait,mais faillit à son tour être pris pour un voleur et empoigné comme tel, ce qui mit provisoirement un frein à son enthousiasme chevaleresque.

J'ai dit ailleurs (1) ce que fut cette liaison des deux poètes, amorcée avant le départ de Baudelaire pour les Indes et reprise à son retour. Le Vavasseur, doué du génie de l'entreprise,était de ces natures d'élite, rayonnantes, qui disciplinent tout autour d'elles. Il n'avait pas plus tôt mis le pied dans la pension Bailly qu'il en avait groupé tous les hôtes sous l'étiquette de l'*Ecole normande*. Son ascendant était tel qu'il avait enrôlé sous ses couleurs jusqu'au Picard Ernest Prarond, jusqu'au Languedocien Jules Buisson et jusqu'au Parisien Baudelaire lui-même qui avait horreur des Ecoles.Baudelaire accepta même un projet de collaboration à une Anthologie commune. On sait comment il fut amené,au dernier moment, à se désister. Ce ne fut qu'un nuage vite dissipé. Les notes de Le Vavasseur, parues beaucoup plus tard sur cet incident,et l'article de Baudelaire sur Le Vavasseur,montrent qu'ils ne s'en étaient pas gardé rancune.

Quand l'article de Baudelaire parut (1861), Le Vavasseur avait quitté Paris depuis longtemps. Il était retourné à Argentan pour s'y marier après la révolution de 48. Il s'était établi à la lande de Longé, tout près de Fresnaye, où vécut Vauquelin, en plein bocage normand. Il habitait une charmante maison rose, qui « semblait colorée

(1) *Baudelaire*, étude anecdotique et critique, à paraître aux éditions Garnier frères.

des feux du soleil couchant ». C'est là que la considération publique vint le chercher, tout occupé de ses vers, de ses pommiers et de ses abeilles, pour l'élire maire, puis conseiller d'arrondissement et enfin conseiller général. Baudelaire le sut et lui supposait, dans ses nouvelles et graves fonctions, « le même zèle ardent et minutieux qu'il mettait jadis à élaborer ses brillantes strophes d'une sonorité et d'un reflet si métalliques ».

Baudelaire ne se trompait pas. Le Vavasseur était né magistrat, car la magistrature n'est pas forcément ennemie des Muses, et n'est pas obligée, pour s'exercer, de prendre un masque renfrogné. « Il y a, disait Le Vavasseur, des gens qui se croient sérieux, parce qu'ils sont grognons ». Lui s'imposait par un visage riant et des qualités plus riantes encore, à tel point qu'il me rappelle l'expression du poète latin : *Pectus mitius ore*. Loin du bruit et de l'agitation des villes, il s'étudiait à faire refleurir, dans son milieu rustique, les vertus de l'âge d'or. On venait le consulter sur les soins à donner au bétail et au verger. Les paysans lui apportaient leurs querelles à vider et ses moindres décisions prenaient à leurs yeux force de loi. Il inspirait à tous le goût du travail, la confiance en un dieu tutélaire protecteur des moissons, l'amour des ancêtres, du foyer, du sol natal. Il n'oubliait pas les Muses. Renouvelant les fastes arcadiens, il conviait, sous les ombrages, la jeunesse aux jeux de la flûte. Il instruisait au chant toute une pléiade de poètes : Ernest Millet, Germain Latour, Paul Labbé, Achille Paysant, Florentin Loriot, Wilfrid Challemel, Paul Harel... et souvent, en dépit des années, il préludait à la joute, pour donner cœur aux concurrents, par un refrain nouveau :

> Le poète n'est plus à l'âge des chimères,
> Mais il marche toujours dans son rêve : En avant !

Il introduit les Muses à la Mairie, aux délibérations du Conseil municipal, même aux séances du Conseil général.

Il y prononce ses discours en vers et les Muses n'ont pas à rougir de ces improvisations fertiles, pleines de souvenirs agricoles et qui sont de véritables géorgiques ; pas plus qu'elles n'ont à rougir des toasts qu'il prononce en toute occasion, merveilles d'esprit et de sentiment, où il s'efforce de sourire à l'heure fugitive et appelle la fraternité des cœurs :

> Que les ambitieux, les fous,
> Les conquérants et les jaloux,
> Se lassent du bruit et des guerres,
> Et fraternisent avec nous,
> Au choc pacifique des verres.

Le Vavasseur chante infatigablement. Il chante comme l'oiseau gazouille. « Quand on vous dira : le poète s'est tu, répondez : c'est qu'il est mort. » Mais il chante pour le profit de tous et pour tenir, autour de lui, le pauvre monde en belle humeur. Jusqu'à son dernier souffle, il se veut un modèle et un exemple. Sur son lit de mort, il trouve la force de se relever à l'approche de l'hostie. « Un poète doit mourir debout ! »

Voilà l'homme. On peut m'objecter qu'il est des vertus facilement praticables dans une heureuse condition de vie et que l'on ne saurait louer sans témérité tant qu'elles n'ont pas subi l'épreuve de l'adversité. Le Vavasseur se prodigue en bons offices et en aumônes. Mais il est riche. « Cet animal de Le Vavasseur a les plus beaux arbres du canton », disait avec une pointe d'envie un châtelain des environs; mais la preuve que les vertus de Le Vavasseur étaient solidement enracinées chez lui, c'est qu'au lieu de s'en enorgueillir, il s'en excusait avec une humilité touchante. Il allait jusqu'à mettre sa Sagesse sur le compte de l'Indolence. Ni le bien-être, ni les honneurs ne l'avaient endurci. Sévère pour lui-même, il était plein d'indulgence pour les autres. Il garde, en dépit de tout, sa fine sensibilité de poète. Ce qui lui plaît dans le soleil, c'est qu'il reluit pour tout le monde. Il s'attendrit

sur les malchanceux, les déshérités d'ici-bas, sur les vagabonds :

Gentilshommes ayant vingt quartiers de paresse.

sur les quémandeurs, les pauvres besaciers :

Un pauvre à moitié bon vaut mieux qu'un mauvais riche.

Même, il ne s'aigrit pas contre le gibier de potence qui rôde autour des fermes en quête d'un mauvais coup. Il sourit, sous cape, lorsqu'il entend l'un de ces malandrins dire :

Ce qu'on reçoit n'a pas le goût de ce qu'on prend ;
Je mendie à regret ; je suis un conquérant.

Une tribu de bohémiens passe, qui s'abstient de piller les pommiers de la route :

Que le bon Dieu vous garde, honnêtes bateleurs,
Priez pour nous, élus d'en-bas, sainte canaille !

Il cultive la bonne humeur, parce qu'elle porte à l'endurance et qu'elle est une vertu nationale. Son optimisme est d'une qualité supérieure. Il était trop averti pour tomber dans l'erreur de son disciple Paul Harel qui, reprenant un jour Leconte de Lisle de son pessimisme, lui assurait que sa bouderie ne tiendrait pas devant une croustade de bécassines bardées de lard et le fumet d'un Château-Latour 65. « Mangez, riez, disait Paul Harel, le secret du bonheur est là. » Manger, soit ! Mais si l'on n'a pas le sou ou si l'on n'a pas faim, et comment rire si l'on est malade ? Non, Le Vavasseur ne tire pas sa philosophie uniquement des capacités de son estomac. Elle lui vient de plus haut et j'y flaire même une sorte de stoïcisme résigné. Il n'ignore pas le Mal, mais il accepte la vie telle qu'elle est, parce qu'il croit en un Dieu de bonté et qu'il ne se reconnaît pas le droit de discuter ses commandements. S'il jouit sans remords des relents du tourne-broche, s'il lui arrive, dans une heure de fantaisie, de dresser une Ode à

la gloire du Cidre, des Tripes et de la Timbale milanaise, il est loin de faire tenir tout le bonheur humain dans une satisfaction gastronomique. Son idéal est autre. Il n'oublie pas que, s'il nous est permis de cueillir d'innocents plaisirs ici-bas, il y a aussi des devoirs impérieux à remplir, et le programme qu'il s'en trace, je le trouve dans ce sonnet dédié à la mémoire du Poussin, son compatriote :

Naître sous les pommiers que les siens ont plantés,
Grandir dans le parfum des effluves rustiques,
Sous le chaste manteau des vertus domestiques,
Abriter l'Art, honteux de ses frivolités.

Dans les sentiers divins marcher à pas comptés,
Poursuivre obstinément le secret des antiques,
Prendre, sans se bercer du rêve des mystiques,
La ligne et la couleur pour des réalités ;

Rester humble et Français dans Rome la superbe,
Choisir le pur froment pour composer sa gerbe,
Soumettre au même joug le caprice et la loi,

Tel fut ton lot, enfant de notre forte terre,
Qui résumes en toi les vertus de ta mère :
Prudence, Ordre, Savoir, Intelligence et Foi.

Voilà le lot auquel il aspire, lui aussi. En nous parlant du Poussin, Le Vavasseur s'est dépeint lui-même. Tout son effort ne tend qu'à résumer en lui les vertus de sa race. « Je n'ai jamais vu, disait Baudelaire, d'homme si pompeusement et si franchement normand. » « Normand du faîte à la base », disait de lui un autre Normand entêté, Jules Barbey d'Aurevilly. Le Vavasseur s'avouait, avec cette modestie conciliante qui le caractérise, « Normand jusqu'à l'absurde ». Il chantait, avant tout, sa province et les fils nés du sol. Il avait débuté dans les lettres par la *Vie de Pierre Corneille* et son premier recueil de vers était à la gloire de Vire et des Virois. Il y célébrait Olivier Basselin, l'avocat Lehoux, maître Thomas Sonnet et les vieilles maisons de bois,

Où sur le pain que l'on entame
On fait le signe de la croix.

Comme Le Poussin, son aïeul, il se vantait de n'être allé à Rome que pour y retrouver des Normands. Car ce fils des Scaldes coureurs d'aventures aime assez les voyages. Il a admiré dans les cités du midi

Ce grand fourmillement de joie et de lumière.

Il a visité la Picardie, d'où il a rapporté quelques tableaux d'une note exacte, mais rien ne lui vaut le sillon natal, plein de souvenirs, rien ne lui vaut sa terre normande, où

Le soc déterre encor les grands os des aïeux.

Décentralisateur, régionaliste avant la lettre, il ne vit que pour sa province, son histoire, son Art, ses légendes. Il fouille les maisons pour y retrouver les vestiges du Passé, interroge les vieilles pierres, le vieux parler, les vieilles coutumes. Il rayonne, de son ermitage, non seulement sur les groupes littéraires de Normandie, mais sur les instituts d'archéologie, qu'il fournit de documents précieux et de monographies savantes.

On le voit courir de banquet en banquet pour porter la bonne parole. Elle se grave plus aisément dans les cœurs épanouis, à l'heure des libations. C'est là qu'il entonne ses hymnes en l'honneur des Aïeux, de la Terre, de l'Amitié, du Travail. C'est là qu'il s'emploie à rendre, aux yeux de tous, la vertu appétissante. Il lui prête le charme irrésistible de son éloquence. Il en éblouit son auditoire. Il tire un feu d'artifice en son honneur, car tout lui est matière à pointes et à fusées, même les sujets qui semblent le moins susceptibles d'agrément.

Lisez ses commentaires autour du *Cy-gît Bidoche et sa femme*, épelé sur la tombe d'un vieux cimetière normand. C'est un chef-d'œuvre d'ironie émue et de malice souriante. Il a tant d'esprit ! Ainsi quand il nous parle de Mortagne, perchée sur sa hauteur, il s'étonne, forcé qu'il est de se rompre le col pour l'apercevoir, qu'on en

dise : « C'est un trou » ! N'allez pas en conclure que Le Vavasseur ne soit qu'un divertissant faiseur de mots. Cette vivacité pétulante, comme le remarque Baudelaire, n'exclut pas chez lui la rêverie, ni ses jongleries de rimes le balancement de la mélodie, et s'il a pour la pointe le goût de ses aïeux, c'est qu'elle lui sert aussi à déguiser son attendrissement. Il pirouette pour donner le change chaque fois qu'il sent lui venir une larme. Au reste, il sait que le poète est « l'homme de la prière, du surnaturel et du divin », mais il estime, comme Victor Hugo, qu'il n'a pas le droit de dire des mots d'homme fatigué. Il sait que l'esprit n'est pas la vertu essentielle du lyrisme. Il s'en avertit lui-même :

Vole plus près du ciel et rase moins la terre,
Pour monter jusqu'à Dieu dépense ton effort,
Dans le recueillement de la pensée austère,
O Muse, chante et prie ! En attendant la mort,
Reste debout, vivante, au seuil du grand mystère.

Cela, sans vouloir se perdre sur les cimes de l'orgueil. Il ne méprise personne. Il ne se croit pas supérieur aux autres. On l'applaudit aux champs. Comme le Lycidas de Virgile il n'en perd pas la tête :

Quelquefois, à midi, je me grise aux éclats
De ma voix et, le soir, j'hésite à me relire ;
Au lieu d'un méchant vers, j'ai peur d'en mettre un pire ;
Je sens les mots douteux fourmiller dans le tas !

Je cherche à corriger les fautes du poème.
C'est long, et je ne suis satisfait qu'à moitié,
Je voudrais mieux chanter. Je chante tout de même.

Il suffit d'ouvrir ses livres pour se convaincre que Le Vavasseur a bien chanté. J'ai dit la qualité de son inspiration. Celle de la forme ne lui cède en rien. Il a touché à tous les genres et y a porté sa griffe .A propos de *Vire et des Virois*, Baudelaire, qui s'y connaissait, a prononcé le mot de chef-d'œuvre. Le Vavasseur a composé des *Eglogues* où il met en scène, non plus des bergers de convention,

mais les gens qu'il avait sous les yeux : des cultivateurs, des batteurs de blé noir, une vieille lavandière, un curé, un soldat. Celle qu'il intitule *la Mort du Paysan* peut se lire sans rien perdre de ses qualités d'émotion et de facture, après les meilleures pages du *Jocelyn* de Lamartine. Dans le genre épique, sa *Dame des Tourailles*, et la *Clémence de Louis XI* ne dépareraient pas la *Légende des siècles*. Le Vavasseur a même sur Hugo la supériorité d'atteindre à la même puissance d'effet, sans truquages ni sorcelleries de style, avec une extrême sobriété de moyens. Son *discours sur la rime* est un modèle du genre didactique. Son essai dramatique, *Don Juan*, étincelle de beautés, mais je crois bien qu'il a atteint son apogée avec le poème d'*Horace*, qui s'apparente au genre de l'Ode et qui se développe longuement jusqu'au bout, sans accroc, avec une ampleur magistrale. Dans ce poème, Le Vavasseur s'est montré le rival heureux du poète latin qu'il fait parler en vers dignes de lui :

> Je ne suis qu'un joueur de flûte, mais, parfois,
> De ma poitrine sort une note profonde ;
> Si j'ai chanté les rois qui font trembler le monde,
> J'ai célébré les dieux qui font trembler les rois.

Pour ce qui est des Odelettes et des Sonnets, impossible de choisir parmi tant de joyaux. Toute la série des sonnets consacrés aux poètes normands doit être mise hors de pair. Mais Le Vavasseur n'a pas seulement chanté les poètes et les hommes de sa race, il a chanté les paysages, les choses, les bêtes. Ecoutez-le parler des oies :

> Elles battent de l'aile en se faisant des signes ;
> Je ne comprends pas bien leur langue, mais je crois
> Qu'elles passent leur vie à médire des cygnes.

Encore que rien n'y paraisse, Le Vavasseur se dit gêné dans l'alexandrin comme dans un habit noir. Il préfère les petits vers qui, à la façon des écoliers espiègles, se moquent de la férule et escaladent les murailles pour

aller dénicher les nids ou cueillir les pommes du voisin. Sa qualité suprême, c'est la conscience. Il a passé sa vie à retoucher et à polir ses vers. Il s'est refusé à reprendre, dans l'édition définitive, des poèmes de jeunesse, bien qu'ils aient reçu les applaudissements de Baudelaire, uniquement parce qu'il en estimait la forme insuffisante. S'il ne se grisait pas de son génie, du moins avait-il conscience de son effort. Il s'étonnait parfois de cette conspiration du silence organisée, dans la grande presse, autour de lui. Il en tirait quelque mélancolie, mais il n'eut jamais l'idée de faire appel à la réclame ni d'acheter les suffrages. Il ne voulait tenir la louange que d'une manifestation spontanée.

On a vu par mes citations que le poète avait la frappe solide. Il a pris chez ses ancêtres du XVIe siècle l'amour du vers «bien joint et maçonné». Nous n'avions pas besoin de son *Discours sur la rime*, de ses lexiques, de ses travaux étymologiques, pour le savoir instruit des secrets du langage. Son patriotisme lui avait fait lire de bonne heure jusqu'au plus petit poète du crû. Il se réjouissait que l'histoire du lyrisme français se confondît un moment avec l'histoire du lyrisme normand. Il s'était formé à l'air non seulement de Malherbe et de Corneille, mais de Taillefer, d'Alain Chartier, de Bertaut, de Benserade, de Bois-Robert. Il avait fréquenté Madeleine de Scudéry. Il n'ignorait rien de son vieux Vauquelin, l'auteur d'un *Art poétique* à qui Boileau doit tant, mais, disait-il :

Le plus normand des deux n'est pas celui qu'on pense.

Il célébra même Huet, le savant évêque d'Avranches, le protecteur de La Fontaine, en petits vers latins rimés :

Si te canerem gallice
Resurgeres a mortuis
Pro laudibus gradum tuis
Udo voluto pollice.

où Baudelaire semble avoir pris l'idée de son poème: *Franciscæ meæ laudes.*

Evidemment, Baudelaire était pour la joute lyrique solidement équipé de nature. Il n'avait pas besoin d'emprunter ses armes, mais Le Vavasseur lui apprit à les fourbir. Dans sa fureur de nouveauté, Baudelaire risquait de négliger nos vieux auteurs. Le Vavasseur les lui rappela. Il lui remit en mains jusqu'à Boileau, qui reste, en dépit de toutes les préventions, un maître-ouvrier dont on ne peut négliger la leçon. Baudelaire le comprit, du reste, puisque nous savons qu'à cette époque il allait partout en récitant des passages: *Damon ce grand auteur...* et il faut bien qu'il en ait retenu quelque chose, puisque ce mauvais coucheur de Dusollier l'y respire dans les *Fleurs du Mal* et en profite pour appeler Baudelaire un « Boileau hystérique ». Le Vavasseur était d'avis qu'en poésie comme en toute chose la maîtrise ne s'acquiert pas sans apprentissage et que les doigts ne peuvent espérer triompher du clavier, avant de s'y être fournis de souplesse et de dextérité. Il disait :

Quel que soit le métier qu'il ait appris, l'artiste,
Sous peine de laisser sa pensée en chemin,
Ne doit jamais sentir son outil dans la main.

Il n'y a pas de meilleure méthode pour franchir victorieusement les hasards et les difficultés du rythme. Et la preuve que Baudelaire s'estimait, par quelque endroit, l'obligé de Le Vavasseur, c'est qu'il lui rendit un hommage public en l'inscrivant dans sa galerie des contemporains, où il n'admet que des poètes d'élite. On sent, comme le dit justement Remy de Gourmont, son hommage inspiré par tout autre chose qu'un sentiment de complaisance et de camaraderie.

Autre preuve plus décisive encore. Dans son journal intime, et dans les notes qu'il y jetait à la hâte, pour lui-même, Baudelaire n'oublie pas Le Vavasseur, quand il

dénombre ses premières liaisons littéraires. C'est, de tous les poètes de son âge, le seul qu'il cite et il lui fait l'insigne honneur de le citer parmi les aînés, à côté de Gérard de Nerval et de Théophile Gautier.

Il avait mis à profit ses indications sages et c'est peut-être encore à force de l'entendre répéter que les poètes doivent se consacrer à l'illustration de leur berceau, que Baudelaire s'était avisé qu'il y avait, dans Paris, un lyrisme neuf à découvrir.

ERNEST RAYNAUD.

# LE CLUB
# DES PETITES LICORNES

—

## I

### OU L'ON PÉNÈTRE DANS UNE SACRISTIE TRANSFORMÉE EN BOUDOIR, POUR LE PLUS GRAND PROFIT DU DIEU MALIN

La porte aux lourdes ferrures s'ouvrit avec fracas, et ce fut une grande rumeur entre les piliers de briques de l'immense chapelle romane.

Dans l'ovale gris, une ombre féminine s'encadra, et d'autres formes surgissaient de la brume extérieure : silhouettes graciles, haut troussées, robes collantes, fins mollets et fières cambrures. En une effrénée galopade, sous la pluie, des jeunes gens arrivèrent, chargés de raquettes et de balles de tennis.

Une voix chaude tinta comme la coquille d'une épée, un rire fusa parmi de petits cris aigus et les propos légers grandirent, s'entre-croisèrent sous les nappes blafardes qui tombaient des vitraux.

Brusquement les lampes électriques baignèrent d'une lumière crue les grands murs rougeâtres de la vieille église.

Mantes et chapeaux jetés au hasard, une douzaine de jeunes filles coururent vers une grande glace qui occupait le fond de la nef. Tour à tour, elles y mirèrent leur précieux minois, redressant une boucle, ramenant une mèche rebelle.

— Voici trois semaines que nous n'avons pu flirter en plein air, dit Madeleine Ridelperez, une brune aux yeux

mélancoliques, et mon médecin me recommande le flirt en plein air. J'aurai certainement une crise de neurasthénie !

— Bah, riposta Jean Nojac, tant pis pour la poésie des bosquets et vive le confort du boudoir.

— Allons à la sacristie, proposa la présidente, Louise Maghuita, nous allumerons les candélabres, nous boirons du champagne, nous danserons, nous organiserons des bridges, des pokers, des concerts, des petits jeux.

— C'est cela, fit Madeleine, et puisqu'il pleut et qu'il vente, fêtons l'ouverture de la saison d'hiver du T.C.P.L.

— Et laissez-moi vous annoncer, cria Roger de Trèche, le trésorier du Club, que dans quatre jours notre tennis couvert sera prêt et que nous pourrons narguer le ciel en faisant des « sets ».

— Et maintenant, à la sacristie!

— A la sacristie ! à la sacristie !

Jeunes gens et jeunes filles représentaient le très select, très joyeux et très flirteur T.C.P.L. (Tennis Club des petites Licornes). Parmi les jeunes filles, toutes n'étaient pas de régulières beautés, mais aucune qui ne fût piquante et digne d'amour par quelque détail. Des catogans s'attardaient, d'une façon séduisante, sur des nuques de dix-huit ans et des jupes s'entêtaient à rester courtes sur des jambes déjà spirituelles.

Parmi les jeunes gens, il y avait des sportsmen, des esthètes, des poseurs et des snobs : mais tous étaient mondains et amoureux.

Les parents..., ils n'existaient que pour mémoire, en un monde lointain, dans une autre sphère de préoccupations et d'intrigues ; ils n'apparaissaient qu'en de rares occasions, pour servir de chaperons ou donner des fêtes. Le T. C. P. L. était le club de la jeune fille émancipée, qui revendique le droit au plaisir et à la vie, c'était le club des amours jeunes et des initiations sentimentales.

Et ceci se passait loin de Paris, dans le Sud-Ouest de la

France, dans l'indicible mollesse d'un climat divin, où le cœur se développe inquiet et blessé, énervé par la tiédeur des hivers moites et par l'interminable rêve des clairs étés.

Le T. C. P. L. avait pour siège social cette vieille église désaffectée, dernier vestige d'une abbaye détruite.

Au fond de l'abside, de curieux vitraux représentaient, en un triptyque, la légende de la Licorne.

A droite, la bête fabuleuse, au corps blanc, au visage rouge, aux yeux d'azur, transperçait un éléphant de sa corne unique ; au milieu, oubliant son indépendance sauvage, elle se laissait capturer par une jeune vierge et cachait son visage dans son sein ; à gauche, assise et pacifique, prête à dévoiler les complots des empoisonneurs, elle surveillait la table des rois.

Le club, en s'installant dans la vieille chapelle, se plaça sous le patronage de la bête héraldique ; ce fut *le club de la Licorne*. Puis, chacun, s'enquérant du symbole, souriait... Fidélité, amour farouche de la chasteté, cela convenait bien aux jeunes filles du cercle.

Bientôt on ne les appela plus que les « Petites Licornes », et le Club fut le Tennis-Club des Petites Licornes, le T. C. P. L.

Dans la nef, on avait installé un tennis couvert. La chaire sculptée servait de siège à l'arbitre ; les stalles du chœur, usées jadis par les fronts prosternés, par les corps étendus dans la prière, offraient leur dossier aux belles flirteuses.

Par les après-midi tièdes, abandonnant les courts aux joueurs acharnés, des couples parfois venaient prier dans la pénombre triste des vitraux. C'était, comme jadis, des versets et des répons, des adorations, de longues et tristes communions de néophytes, qui laissent l'âme désespérée, le cœur ardent et brisé, les sens inapaisés et les lèvres arides. Le mystère de la vieille chapelle mitigeait la séche-

resse des flirts mondains et voilait l'égoïsme des jeunes étreintes d'un pan de sa grande robe mystique.

On avait transformé la sacristie en boudoir et à cette même place où le prêtre revêtait la chasuble, l'étole, le surplis, les petites quittaient jaquettes et fourrures et leurs parfums mêlés dans l'air évoquaient l'encens des anciennes liturgies.

Sur une estrade aux larges marches, un divan se dressait avec la pompe d'un autel.

## II

### OU L'ON FAIT DES PÉNITENCES

Dans la sacristie, parmi les plantes vertes, il se faisait de grands silences; des voix chuchotaient à peine et puis soudain des jeunes filles énervées riaient d'un rire un peu faux avec ce cri : « Finissez, allons finissez »; d'autres, plus paisibles, travaillaient à des broderies, et les jeunes gens assis près d'elles leur tenaient de menus propos ; elles les remerciaient parfois du regard ou bien rougissaient un peu, regardaient plus attentivement leur ouvrage en murmurant d'un ton encourageant en somme: « Voulez-vous bien vous taire ! »

Hélène de Targe, une petite en jupes courtes, ne parlait pas, elle était juchée sur un grand coffre à bois et se contentait pour toute distraction de balancer ses pieds, de croiser et de décroiser ses jambes, menaçant du bout de son soulier pointu le nez de Lenthéry. Celui-ci, assis sur un coussin, tel un abbé galant du Grand Siècle, la regardait.

— Si l'on faisait aux petits jeux, s'écria soudain la présidente Maghuita! Allons, sortez Roger de Trèche et toi, Madeleine. Nous allons faire votre portrait.

Ce passe-temps est un prétexte à malignités. Georges Miraud, le philosophe moraliste du T. C. P. L., fut

applaudi quand il exécuta en quelques traits la silhouette de de Trèche.

« Trapu, muscles épais, le comte Roger, gentilhomme campagnard, campagnard bien plus que gentilhomme, a coutume de se raser une fois par semaine. Il ne saurait passer pour Adonis ; il a lèvres épaisses et parler gras ; mais quand il presse la main de l'aimée dans sa main trop moite, elle s'écrie : « Pauvre garçon, faut-il qu'il m'aime! Il en a une sueur froide jusqu'au bout des doigts. »

— Le portrait de Madeleine, le portrait de Madeleine? s'écrièrent toutes les jeunes filles avec des mines de petites chattes féroces. Miraud obéit ; mais il tempéra la froide rosserie d'un souffle de désir.

« Un peu courte en somme, sémillante, de la croupe et des seins ; des petits yeux malicieux d'un gris équivoque. Elle a la dent... un petit rire qui sort du fond du ventre et la dent se montre ; vieille dent contre l'homme qu'elle tracasse et mordille. Elle valse, nous approche, et dans le creux du bras blottit son sein. Je ne sais quel désir lève en nous, désir inassouvi toujours... après tout, qui sait ? »

On étouffa quelques petits rires quand arrivèrent Roger et Madeleine. Chacun remarqua que Roger avait une barbe de huit jours et une expression de fatuité sournoise. Madeleine souriait, et l'une de ses canines supérieures se montrait un peu, arrondissant sa blancheur nacrée sur le corail de la lèvre. On échangea des regards en découpant les portraits soigneusement édulcorés.

— Qui a dit : « Il a la taille d'Apollon » et « sa lèvre et le miel me sont doux également » et « quand il presse les mains de l'aimée, elle s'écrie : « Je n'y vois plus ! Où suis-je et qui me glace ainsi le bout des doigts » ?

Le beau comte ne comprenait pas ; il riait bêtement et sa bouche s'élargissait jusqu'aux oreilles.

Quand il y eut beaucoup de gages, la présidente Maghuita pria Lenthéry de l'aider à distribuer des pénitences.

Elégant, trop blond, trop mince dans son veston pincé, on l'eût rêvé en pourpoint brodé, en perruque poudrée, dans les allées de Trianon. Joli, rien que joli, mais plus joli que la plus jolie, n'aimant que le joli, Dieu l'avait fait homme afin qu'il semblât plus femme. Chiffonner, dessiner une robe, feuilleter des journaux de mode, c'était son rôle ici-bas ; vivre dans l'intimité des jeunes filles ; connaître leur parfum, leurs secrets, leurs dessous, recevoir le premier la confidence d'un projet d'étole ou de grande cape, c'était toute son ambition. La plus grande faveur qu'il sollicitât d'une femme était de l'accompagner chez sa couturière ; aucune ne l'aimait ; mais toutes l'aimaient bien ; elles lui accordaient plus qu'à leur flirt, elles le gâtaient comme un animal familier. Mais parfois il lui prenait une étrange mélancolie de n'être que joli et mièvre à jamais ; il avait l'irréalisable désir d'un héroïque effort et d'une grande passion. Alors ses yeux de petite fille triste imploraient des femmes leurs caresses et il respirait de l'éther.

Cependant, à genoux, le visage dans la robe de Louise, il prononçait les verdicts.

—, A quoi condamnez-vous celui-ci ? demanda-t-elle en prenant un canif.

— Au baiser de la religieuse.

— Avec qui ?

— Avec vous.

— Eh bien, c'est vous, mon cher.

Ce fut un tableau digne d'antan. Il fut l'adolescent aux yeux narquois et mi-clos, moqueur un peu et très sûr de son charme frêle ; elle fut la plus coquette, la plus experte des nonnains. Sa joue rose, imperceptiblement nuagée de poudre de riz, effleurait les barreaux de la chaise ; sa bouche s'avançait malicieuse et tentatrice, s'offrait au baiser d'un mouvement imperceptible des lèvres, et toujours échappait insaisissable.

Il la poursuivait mollement, comme un chérubin oisif, plus soucieux d'amusement que de caresses.

Elle se lassa la première et lui offrit un sourire au creux d'une fossette.

Et la plupart étaient tellement occupés à ce spectacle qu'ils ne virent pas une jeune fille sortir subrepticement.

Mais aussitôt s'éleva la voix de Jeanne Nojac : « Voici Antoinette de Gerlys qui file chez Paul de Hautrey ! »

Toutes les jeunes filles se précipitèrent aux fenêtres et purent voir leur compagne qui traversait à pas rapides l'esplanade de la Vieille Chapelle.

## III

### OU LUCIEN DELSAY, CHIROMANCIEN MISOGYNE, S'ÉPREND DE LA PLUS COQUETTE ET LUI FAIT DES AVEUX

Parmi ces jeunes gens contents de soi, Lucien Delsay gardait un front sévère. Sa tête blonde, très fine, semblait trop sérieuse et déjà fatiguée, bien qu'il n'eût pas vingt-deux ans ; son teint un peu fané contrastait avec sa voix jeune et ses yeux caressants. Reçu au ministère des Affaires Etrangères, il hésitait à poursuivre la carrière d'attaché d'ambassade et cherchait une situation plus rémunératrice dans le haut négoce.

Après une studieuse jeunesse à l'étranger, il se retrouvait dans ce milieu quitté depuis l'enfance ; il ne reconnaissait plus les petites compagnes de ses premiers jeux, il n'osait pas appeler par leurs prénoms ces jeunes filles coquettes et hardies.

Etrangement troublé,le cœur serré d'une inexprimable angoisse, Lucien rêvait ; il rêvait à toute son adolescence inquiète, avide de grandes passions et pendant laquelle il n'avait pas prononcé les syllabes qui ouvrent les portes enchantées ; il songeait aux longs mois passés en Allemagne, aux filles rouges et pédantes du professeur Liever,

aux dissertations mortelles des savants docteurs, à de folles promenades, les soirs d'hiver, sur les digues, en face des flots démontés, à ses appels désespérés vers les amantes romantiques qu'il évoquait dans la tempête. Il songeait encore aux soirs troubles, où s'imaginant qu'il n'aimerait jamais, il en arrivait, dans ses désespérances, à désirer les faciles compagnes des étudiants de son âge.

Pour dompter un cœur sentimental, il s'efforçait d'être sceptique et misogyne ; il lisait Schopenhauer, Max Nordau, Nietzsche, La Rochefoucault, Stendhal, et Dumas fils. Les aphorismes secs des Français, les lourds arguments des Germains faisaient saigner son désir d'amour, mais ne le tuaient pas ; l'incohérence de ses sentiments, l'anarchie morale ajoutaient à sa souffrance ; et pour ne plus penser, pour ne plus rêver, pour ne plus souffrir, il travaillait jusqu'à l'abrutissement, comme on se grise.

Et soudain la toile sombre étendue sur la vie se déchirait, un monde paradisiaque apparaissait ; des parfums, des chuchotements venaient d'une serre noyée d'ombre ; une étrange griserie circulait dans l'atmosphère tiède, et les lueurs roses des grands candélabres, allumés en plein jour, chassaient l'obsession du ciel gris et pluvieux ; des airs légers, assourdis par les tapisseries, mouraient parmi des parfums rôdeurs, ils chantaient languissamment la vie rose, élégante et frivole, l'éternelle Fête Galante. Et, dans son cœur, Lucien sentait lever la Réalité plus belle que le Rêve.

Il regardait Louise Maghuita et soudain celle-ci se retourna dans un joli mouvement de fillette capricieuse.

— Monsieur Lucien, dit-elle, il paraît que vous êtes un savant chiromancien. Voulez-vous me dire la bonne aventure ?

— On a exagéré mes mérites, mademoiselle. Je connais un peu la chiromancie, mais je ne crois pas que ce soit une science très exacte. Cependant, je puis vous dire sans

me compromettre : « Il vous arrivera toujours les bonnes aventures qu'il vous plaira d'avoir. »

— Ne riez pas. Je voudrais tant connaître l'avenir. Voulez-vous regarder ma main ?

Elle lui tendit sa main toute petite, toute frêle, chargée de bagues.

A ce geste, chacun fut en émoi ; il n'est pas de moyen plus sûr de captiver l'attentiondes femmes, que de leur dévoiler l'avenir.

— Et moi, monsieur Delsay.

— Et moi.

— Et moi.

— Mais moi d'abord, monsieur Delsay.

Et toutes les mains vers lui se tendaient. En souriant, il les regardait, sans mot dire, les unes après les autres. Il avait le culte de la main. Les mains révèlent les penchants, les occupations, les aptitudes ; elles sont le vivant et subtil poème de notre vie intérieure, de nos répugnances, de nos désirs ; chaque crispation d'horreur, chaque geste s'inscrit au creux de nos paumes ; il ne faut pas y chercher les destinées futures, mais chacun dans la main peut lire son passé. Main durcie par les travaux, phalanges allongées dans la supplication, doigts par qui descendent du Ciel les pardons et les grâces, mieux que les yeux vous méritez notre amour. Mais plus captivantes encore que les mains qui prient, que les mains qui peinent, que les mains qui absolvent, sont les mains qui caressent. On veut les voir encore quand la femme tout entière s'est enfin révélée, on veut les voir après la courbe de la hanche et la rondeur du sein, et c'est d'elles qu'on attend le suprême secret de l'aimée, la devination de ce qui, même après le don, reste en elle d'inexpliqué.

Et Lucien avidement regardait toutes ces mains tendues vers lui, pleines d'invisibles promesses, d'étreintes et d'effleurements. Il prit entre ses doigts la main étroite aux veines bleues de M^lle White, la main de Jeanne Nojac,

un peu masculine, la main de Madeleine Ridelperez, blanche et molle comme une fleur de serre ; mais entre toutes brillait la main de Louise Maghuita, frêle et chargée de bagues, un peu désarticulée, et dont les doigts semblaient grimacer, gambader, en des attitudes expressives et façonnières.

Le chiromancien regarda ses jolies clientes et dit avec un imperturbable sérieux :

— Je verrai cela au grand jour ; c'est mon principe. Et j'apporterai ma loupe et mes compas. Je ne dis pas la bonne aventure au petit bonheur comme des personnes aux connaissances plus ou moins rudimentaires. J'ai une méthode absolument scientifique.

On sourit, et il se dirigea vers Louise Maghuita. Elle s'assit au piano et se mit à jouer très doucement. Sans paraître remarquer la déception du jeune homme qui désirait un grave entretien, elle lui dit d'un ton sérieux et pensif :

— Il faut, voyez-vous, pour les flirts, quelques airs légers, quelques passages de valse lente. La musique inspire, elle couvre les voix ; elle permet de ne pas entendre ce qu'on dit ou bien d'entendre ce qu'on ne dit pas. Et voilà ! Mais tous ces flirts, qu'est-ce ? Un peu de cendre qui vole ; les mots que l'on dit, les airs que l'on joue, il n'en reste rien, rien, rien !

Et violemment, sur le clavier, elle termina par quatre accords faux.

— A quoi songez-vous ? Vous avez l'air sombre.

— Je ne songe pas, dit-il, je vous écoute.

— Eh bien, venez vous asseoir auprès de moi. Vous m'aviez promis de me faire une confidence.

— Je vous la ferai un jour, c'est inévitable.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

Il lui jeta un long regard. Elle semblait attendre ses paroles sans malice, sans arrière-pensée, avec une expression déconcertante de petite fille naïve et curieuse. Il

allait parler, quand, soudain, elle s'élança avec une pétulance de jeune animal vers Lenthéry qui partait. Delsay, avidement, épiait leurs jeux de physionomie ; mais l'entretien dura peu, elle haussa les épaules en quittant le bel efféminé.

— Il est un peu toqué, ce bon Lenthéry, nous habitons la même rue, je lui offre une place dans ma voiture, et il préfère revenir à pied.

— Tant mieux ! fit Lucien brutalement.

Louise prit un air stupéfait, puis ingénument elle dit :

— Reprenons le chapitre des confidences ; je crois que c'est Madeleine que vous aimez.

Il répondit d'une voix passionnée :

— Vous savez bien que non.

Et, l'angoisse au cœur, la gorge serrée, il allait lui dire son secret, son grand secret qui depuis huit jours était l'amusement de Mlle Maghuita et la fable du Club, et que peut-être il avait été le dernier à connaître. Mais Louise encore une fois se leva, lui fit un charmant sourire en disant :

— Je vais servir le thé, à tout à l'heure.

Elle s'en fut comme un feu follet. Dans sa contrariété, il faillit partir sur-le-champ ; il se contint, but son thé trop chaud et se brûla. Mais le groom du T. C. P. L., haut comme une botte et vêtu de rouge, annonça la voiture de Mlle Maghuita. Alors brusquement, sans réflexion, Lucien s'avança vers elle et d'un timbre rauque :

— Si je disais que c'est vous que j'aime, vous ne m'en voudriez pas ?

Une lueur passa dans ses yeux et elle répondit à voix basse :

— Oh non !

Il se taisait, elle lui dit :

— Voulez-vous m'aider à mettre ma jaquette ?

Dans sa jaquette bleue, les courbes de son corps s'accu-

saient plus féminines. Il se taisait encore ; elle murmura avec un regard comme lourd de promesses :

— A demain.

Avidement, d'un trait, il but le vin de ce regard ; il s'en grisa, et quand elle eut disparu, quand il n'entendit plus le roulement de la voiture dans le brouillard, il resta chancelant, hébété d'ivresse.

Mais soudain il sentit une piqûre en plein cœur. Il venait de penser à l'étrange lueur de ses yeux quand il avait prononcé ces mots : « Si je disais que c'est vous que j'aime, vous ne m'en voudriez pas ? »

Songeur, il revint vers la sacristie ; on flirtait toujours. Quelques couples bostonnaient.

En pleine lumière se détachait une petite toile, une copie des *Plaisirs de Printemps* de Lancret.

C'est un coin de paysage tiède de la douceur de vivre et d'aimer. Dans la perspective, des oiseaux volent par centaines ; ils sont insouciants et frivoles ; ils gazouillent sur les branches étourdiment, sans soupçonner de piège. Trois femmes et deux cavaliers se cachent dans le bosquet, prêts à tirer la corde d'une claie ; les oiseleurs sont aussi légers, aussi frivoles que les oiseaux qui volent là-bas ; élégants désœuvrés, belles oisives, ils tendent des pièges à l'oiseau, des pièges à l'amour. Du reste on sent bien qu'ils ne feront pas de mal aux oiselets. Tout est joie, tout est gaîté, la vie est heureuse et douce dans ce parc baigné de tendresse.

Mais, à côté, la toile d'un inconnu semble donner la réplique.

C'est un boudoir désert ; des coussins croulent au pied d'un divan ; sur un guéridon luisent un éventail, des écrins vides ; un peignoir, un loup, une mule traînent sur le tapis.

Elle est partie très vite ; elle est partie pour l'aventure, emportant ses bijoux. Le boudoir où semble mourir un parfum d'elle est triste, indiciblement triste ; et dans sa

cage dorée un roitelet est mort. Il gît sur le dos, les ailes ouvertes ; ses petites griffes aiguës semblent se crisper, se cramponner encore à la vie ; elle est partie au pays de la Chimère au bras d'un beau cavalier! Lasse d'amour, elle sourit en caressant ses blonds cheveux; elle ne pensera plus jamais au roi d'un jour, à l'oiseau favori, à l'éphémère caprice.

Et Lucien sentait une détresse affreuse se mêler à sa joie ; il sortit dans le parc. Agité de sentiments complexes, à travers le brouillard tiède, à travers la nuit, il allait à grands pas. Il aurait voulu qu'un ouragan balayât ce linceul de brume ; il aurait voulu comme un grand oiseau rapace s'envoler d'un essor irrésistible et crier dans le vent son désir et sa souffrance.

## IV

### OU L'ON JETTE UN REGARD INDISCRET SUR LE JOURNAL INTIME D'UNE FLIRTEUSE

Si Louise Maghuita avait eu comme Lucien le goût de l'introspection et beaucoup de sincérité intellectuelle, elle aurait peut-être écrit sur son carnet les mots suivants :

« J'ai reçu une éducation très moderne, loin des yeux d'une mère indulgente qui aimait me confier à ses amies. Toute gosse, j'ai fréquenté des jeunes gens très corrects et de vieux messieurs très bons; j'ai toujours aimé la société des personnes âgées, pensant qu'il y a en leur compagnie beaucoup à apprendre. Or, je désirerais acquérir une certaine science afin d'étonner quelques petits camarades qui étudiaient le latin et le grec et affectaient de me mépriser.

« A dix ans, j'avais eu plusieurs intrigues ; à douze ans j'étais désabusée et je ne croyais plus à l'amour. Indifférente et blasée, je permettais à mes danseurs toutes les privautés qu'il leur plaisait de prendre avec ma petite

personne. Devant les vieux messieurs, j'avais le secret des naïvetés énormes et des mines d'ingénue qui ne comprend pas ; mes amies m'admiraient et m'appelaient « La Marquise de Sade ». J'étais fière de ce titre.

« Vinrent mes quinze ans. C'est l'âge où les gamines étourdies deviennent sentimentales ; elles veulent connaître ce Grand Amour que les romans exaltent et maudissent, elles ont d'incompréhensibles pudeurs, des toquades inexplicables ; c'est le cap de la vertu.

« Dix-huit ans, fini de rire... comme cela vient vite. Déjà on pense à faire une fin. Il s'agit de réparer sa réputation pour ne pas effaroucher le vieil époux. Eh bien, moi, je suis restée la même, bruyante et folle et d'instinct frôleuse comme une chatte.

« Je suis une âme d'oiseau dans un corps de femme. Je ne suis pas belle, mais j'ai des formes curieuses et un minois complexe ; et dans mes yeux gris la myopie met un charme équivoque.

« Je suis tour à tour Gavroche, Pierrot et Colombine ; folle grisette et impertinente marquise. Mon rôle sur la terre est de semer au hasard des baisers et des éclats de rire ; je ne rêve qu'un paradis de bals et de fêtes ; je n'aime que danses, parties sur l'herbe, rubans qu'on froisse et baisers qu'on oublie. Je donne mon sourire, ma taille et mes lèvres ; je voudrais donner mon cœur, mais je n'en ai pas.

« On dit que je suis une cervelle de linotte ; c'est une de mes ruses. En réalité, j'ai l'habileté d'un grand politique ; j'ai l'amour de la domination. Il faut que les femmes m'envient et que les hommes m'adorent. Il faut qu'ils m'entourent, qu'il se disputent mon attention, mes regards, mes paroles, il faut qu'ils ramassent mes bouquets flétris, il faut qu'ils pleurent pour que je rie.

« Je suis une dompteuse et j'ai trois secrets ; je sais prendre les hommes, je sais les dresser, je sais les apprivoiser.

« La comédie est en trois actes. Le premier acte s'appelle : en cinq sec.

« Il s'agit d'encourager le conquérant, de lui faire espérer des triomphes faciles. Il faut, pour commencer, permettre quelques baisers sur les poignets, dans les cheveux. On relève ces fadaises d'un piment de romanesque; rendez-vous sous les charmilles, bouquets jetés d'un balcon à l'heure des aubades. Quand le sujet est à point, on donne un coup d'accélérateur. On se pâme par un après-midi orageux ; on se sent envahie d'un immense vague à l'âme. Mollement étendue sur une chaise longue, on offre ses lèvres, et quand l'homme enfiévré se penche, brusquement on esquive, on se dérobe, on joue la surprise, l'indignation, la douleur, on dit en s'essuyant les yeux :

— Je vois bien que vous ne m'aimez pas. Ah! mon Dieu! c'est indigne, je suis bien malheureuse...

« Le Don Juan s'attendrit, il fait des excuses, des aveux, des serments ; il est pris, il est captif, il n'échappera plus.

« Le second acte s'intitule : « Peut-être ? »

« Il y a un art de baisser les yeux ou de regarder fixement d'une façon à la fois naïve et hardie qui trouble les plus expérimentés ; il y a des réponses évasives qui laissent place au doute et place à l'espérance, des réponses qui pourraient signifier « Oui », mais qui peuvent aussi signifier « Non »...

« Un soupirant doit toujours soupirer de joie ou de douleur ; il ne doit jamais dormir en paix. Il faut savoir jusqu'à quel point on peut pousser la cruauté, et le moment précis où, par une faveur habilement dosée, il est prudent de resserrer les liens prêts à se rompre.

« On doit attaquer chacun par son point faible ; au romanesque, on accorde des rendez-vous mystérieux; au sensuel, les langoureux abandons d'une valse ; au vaniteux, l'éclatante faveur d'un cotillon.

« Jamais... c'est le dernier acte. C'est la résignation passive du flirt dompté et enchaîné.

« D'abord entraîné par amour dans un tourbillon de fêtes, de thés, de ventes de charité, de courses, de concours hippiques, le pauvre hère, qui souffre encore de sa blessure d'amour-propre, prend l'habitude de cette existence toute extérieure qui l'empêche de penser, qui l'anesthésie. Il sait que je ne l'aime pas ; il hait ma froideur de coquette, mais loin de moi il éprouve l'indéfinissable inquiétude d'être seul. Il a besoin de me voir, d'abdiquer sa personnalité, d'être à mes ordres, de devenir ma chose, et je le récompense en lui donnant la gloire mondaine ; il est connu et envié ; il conduit les cotillons, il s'agite... il n'est pas heureux.

« Et moi, suis-je heureuse ? Toutes mes joies et toutes mes douleurs, c'est ma couturière qui me les a données. Je m'amuse et je m'ennuie; j'ai dansé et j'ai plu ; je suis lasse de jouir et je voudrais souffrir un peu. Ce journal n'est pas sincère, je suis une fanfaronne ; je pose et je mens malgré moi comme on met de la poudre et du rouge; il y a des jours où je sens que je suis une pauvre petite fille qui voudrait pleurer et qui ne sait pas.

« Dans le monde on m'appelle l'Eclat de rire, on m'invite partout comme amuseuse, comme « boute-en-train », et l'on croit que je suis gaie et folle parce que je ris.

« Hélas! je suis une de ces jeunes filles dont on dit : « Oui, mais... elle n'a pas de dot ! »

« Fallait-il apprendre à faire mes chapeaux moi-même et passer mon brevet supérieur ? Les hommes se soucient-ils beaucoup de mérite et de vertu ? Fadaise ! Il faut les prendre par où l'on peut. J'ai flirté, j'ai été coquette... cruelle même... quelques-uns ont souffert, mais bien peu m'ont demandée en mariage.

« Certes, si je n'ai pas conquis l'époux... c'est que je n'ai pas voulu ; les jeunes gens ne sont pas si malins et je sais

comment on les mène ; mais j'aurais voulu qu'ils devinent ce qui est meilleur en moi.

« Cependant j'en connais un, Lucien Delsay, dont l'amour est plus noble.

« On le dit naïf. Pourquoi ?

« Il est intelligent, énergique même, dans la lutte contre les hommes et les choses, mais, contre les femmes, c'est un blessé.

« Si je voulais, je crois que le plus sentimental épouserait la plus coquette... la marquise de Sade deviendrait une bourgeoise prude...

« Mais hélas! il fera peut-être comme beaucoup d'autres, il flirtera, souffrira et passera sans comprendre.

« Si je voulais! Mais qu'est-ce que je veux ? Je rêve parfois d'aventures, de romans ; puis je rêve d'amour tranquille, d'une vie sentimentale et médiocre.

« Qui connaît demain ! Hélas ! flirtons, rions, nous verrons bien. »

Voilà ce qu'aurait pu écrire Louise Maghuita, mais elle n'aimait pas l'introspection et n'avait aucune sincérité intellectuelle ; elle n'écrivait pas son journal intime.

## V

### OU L'ON PREND DU THÉ ET DES PETITS GATEAUX

M^lle^ Nojac donnait le thé.

Les amis des femmes ne détestent pas, loin des belles, goûter dans une douce hébétude la fine champagne, les havanes, les plaisanteries gauloises ; les jeunes filles se réjouissent parfois de faire entre intimes une débauche de cigarettes blondes, de gâteaux sucrés et de calomnies épicées. La maîtresse de maison avait promis une surprise.

C'était une personne avisée que Jeanne Nojac. Soigneusement pomponnée, luisante de santé et de joie de vivre, elle avait de grosses lèvres, un tout petit nez délicat et, dans les yeux, une flamme trouble de sensualité. Au

reste, tranquille, pratique et même cynique, elle disait à tout venant : « Je n'ai pas l'esprit poétique, l'amour, je m'en moque ; pourvu que je sois bien habillée et que je m'amuse... et pour s'habiller et s'amuser, il faut de la galette ; aussi j'épouserais bien un vieux chauve, pelé et boîteux, pourvu qu'il ait le sac. »

Elle devait cette délicieuse éducation à son cousin Jean Nojac qui l'aimait mieux qu'une sœur.

Jeanne Nojac avait invité le petit groupe ordinaire : Suzanne White, Renée de Farge, Louise Maghuita, Madeleine Ridelperez et d'autres encore. Il y avait aussi Mme Mulcigo, la femme du riche armateur espagnol, une Anglaise célèbre par sa joliesse et sa perversité.

Après les démonstrations d'amitié tendre, ces aimables enfants dégustèrent quelques-unes de ces fines anecdotes qu'on ne raconte pas devant les jeunes gens, de peur sans doute d'effaroucher leur pudeur ; ensuite, par petits groupes ou par couples, elles se firent des confidences qui durent être fantastiques. Puis ces êtres si délicats et si fragiles engloutirent de grandes quantités de crèmes et de pâtes indigestes.

Enfin, vers quatre heures, la petite surprise arriva. C'était le trio à la mode, les grands scratches, disaient-elles : Lucien Delsay, Paul de Hautrey et Christian Litsborn, un jeune Américain du dernier paquebot.

Christian était la bête curieuse, le phénomène du T. C. P. L. Il avait vingt ans. Il était merveilleux de force et de beauté et passait pour ne pas mieux connaître les choses de l'amour que la plus chaste des jeunes filles. Les Agnès d'antan étaient séduites par la renommée des grands viveurs ; celles d'aujourd'hui trouvaient plus excitant ce moderne Hippolyte, non pareil au blanc bec effarouché qu'illustra Racine, mais bien digne neveu du sauvage chasseur d'Euripide, frénétiquement orgueilleux, brutal avec une pointe de sauvagerie, s'adonnant aux exercices physiques jusqu'à complète extinction des for-

ces; armé d'un immense mépris pour toute sentimentalité, toute sensualité, ordinaire apanage du beau sexe. Très à son aise, comme parmi de jeunes animaux un peu méchants, il s'amusait des roueries des petites curieuses et ne s'émouvait pas.

On avait invité Lucien Delsay et Paul de Hautrey pour les confronter avec Louise Maghuita qui flirtait avec tous les deux.

Hautrey et Louise s'étaient immédiatement isolés sur un canapé, et Delsay, en affectant de converser avec Suzanne White, les observait.

A mesure qu'il s'habituait au T.C.P.L., il se dégrisait et analysait subtilement le philtre qui l'avait si vite enivré. Certains propos qu'il entendait auprès de Louise le faisaient souffrir, et dans son cœur germaient des désirs mauvais et des jalousies rancunières. Louise lui refusait le baiser, caresse idéale ; mais elle lui enseignait la gamme subtile au clavier des cinq sens. Il oubliait à son école la valse correcte d'Outre-Rhin ; il sut, dans un brusque arrêt, plaquer sur sa poitrine la danseuse surprise ; d'instinct il devinait la caresse brutale ou raffinée qui plaît à chacune. Il avait le don des gestes lents et précis qui enveloppent la plus rebelle dans un magnétique réseau et la livrent sans résistance.

Mais avec Louise il restait passif ; le disciple n'osait pas se servir de sa science contre le maître, et, quand il marchait près d'elle, il frémissait de rencontrer sa main, sa main menue, grimacière et comme désarticulée, sa main pour lui encore imprécise, et qui semblait s'agiter dans des brumes de pensées troubles, et soudain prenait sous ses lèvres ferventes des formes insoupçonnées, des significations nouvelles.

A mesure que son imagination s'enflammait, il devenait jaloux. Et quand il l'entendait murmurer des propos légers, quand il la voyait répartir entre ses fidèles des me-

nues faveurs, une épouvantable angoisse lui serrait le cœur

Il se disait : « Si elle était coquette! » « Coquette évidemment sans préméditation, rectifiait son amour, mais enfin coquette, instinctivement, malgré elle. Si je n'étais qu'un pantin dont elle s'amuse comme des autres!... » Alors il la guettait, boudeur et silencieux, il la guettait à cet instant même, assise à côté de Paul sur le canapé.

Ils étaient assez loin l'un de l'autre, ils ne pouvaient pas se toucher, mais Louise était étendue nonchalamment ; sa pose avait quelque chose d'effrontément lascif et d'un long regard amoureux elle semblait parcourir la ligne un peu canaille de son corps ; ses yeux s'arrêtaient à ses souliers, remontaient au creux de ses genoux, où l'étoffe faisait comme une vallée profonde, vallée d'oubli où les fronts d'amants aiment s'assoupir ; elle semblait à travers la gaze de son corsage sourire aux seins aigus... et puis, vers Hautrey, perfidement, elle coulait ses yeux tout chargés de pensées troubles et son regard intraduisible semblait aller solliciter l'autre regard, l'attirer et l'inviter à faire à deux l'examen des avantages de sa personne, le tour du propriétaire.

Le rouge, comme un flot, montait au front de Lucien Delsay ; il fila sans bruit.

## VI

### OU L'ON VOIT LOUISE MAGHUITA SORTIR DU BAIN ET ENFILER UN PEIGNOIR BLEU POUR DONNER A LUCIEN DELSAY UNE LEÇON DE CHOSES

Chaque matin, Delsay allait saluer Mlle Maghuita à son petit lever, sous l'ingénieux prétexte de lui donner des leçons d'allemand.

Or, ce jour-là, Louise était plongée dans son bain, quand elle reconnut le coup de sonnette de Lucien. Elle surgit toute ruisselante, aspergeant le grand lévrier en mosaï-

que qui sous ses pieds semblait japper contre l'ombre de Diane. Sa petite main souleva un peu le rideau et, avec d'habiles contorsions, elle se pencha, risqua un œil, aperçut, à travers le carreau embué, son jeune professeur qui traversait la cour et lui envoyant un baiser narquois :

— Il m'attendra, c'est excellent d'attendre, fit-elle en se replongeant voluptueusement dans l'eau tiède.

Aux murs de la salle des incrustations représentaient les épisodes de la chasse divine; le silence régnait, à peine troublé par le sifflement du robinet en forme de serpent qui, la gueule ouverte, semblait souffler de colère.

L'idée qu'un homme était là, à quelques pas, qui la désirait, lui mettait le corps en fête; avec un sourire de sensualité et de malice, elle songeait qu'elle pouvait, à son gré, faire son désespoir ou sa joie. La réserve éternelle de son flirt la dépitait un peu; en rêve, elle oubliait son rôle de coquette ; si elle ne voulait rien accorder à des supplications, elle aurait peut-être cédé à la violence.

Entre ses cils elle regardait trembler cette vague blancheur que faisait son corps ; en une fluide caresse l'eau passait lentement ; c'était un souffle plus perceptible que la brise, mais plus fugitif qu'un baiser. Elle devenait impondérable, comme éclose à une vie nouvelle ; partout couraient des lèvres d'invisibles amants; des cheveux de femme l'effleuraient, la ligotaient et elle ne luttait pas ; auprès de l'horrible gueule du serpent apparaissait la tête fine de Lucien ; et brusquement, interrompant une étrange pensée, elle dit à mi-voix : « Eh, eh, je vais bien! Il n'aurait qu'à le savoir et à en profiter. » Puis elle se remit à sourire en disant : « Oh, tout ceci, c'est du rêve... avec lui je ne risque rien. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Justine, la femme de chambre de Mme Maghuita, ouvrit à Lucien. La grosse fille avait l'œil faux, le visage gras et blafard, le verbe impudent. Chaque fois qu'elle

voyait Lucien Delsay, elle s'empressait, avant qu'il ne soufflât mot, de lui donner des nouvelles de Mademoiselle.

— Je crois que Mademoiselle n'est pas levée, fit-elle, si Monsieur veut monter au petit salon, je vais prévenir Mademoiselle ! Oh, Monsieur peut monter. Mademoiselle ne veut pas manquer sa leçon. Mademoiselle aime tant l'étude !

L'aspect bonasse des grosses joues pâles cachait mal l'ironie. Delsay avait envie de gifler cette face odieuse qui semblait dire : « J'en ai vu bien d'autres que vous, mon pauvre Monsieur, qui se sont assis dans la bergère à oreillettes du petit salon, ils étaient plus roués que vous ne le serez jamais et je pourrais vous en conter d'assez galantes. »

Le petit salon, garni de peintures bizarres, donnait la mesure des aspirations artistiques de Mme Maghuita, excellente femme adonnée au spiritisme et qui se piquait à la morphine.

Les meubles étaient prétentieux et contournés, « style spirite », disait Jeanne Nojac. Ils n'offraient pas grande sécurité aux visiteurs, car, brusquement, la fantaisie pouvait leur prendre de jouer à Colin-maillard ou de s'enlever au plafond.

Et l'on se demandait comment, dans ce décor, la petite Maghuita avait pu esquisser sa silhouette de marquise traditionnelle appuyée sur une canne d'ivoire et descendant à pas lents les pentes sablées de la vie.

Justine jeta un dernier coup d'œil à Lucien qui n'avait pas prononcé une parole et dit : « Je vais prévenir Mademoiselle. » Il attendit assez longtemps.

Sous la portière, à l'entour des tapisseries et des meubles, flottaient des senteurs complexes; odeurs de pharmacie, fades relents de fleurs qui mouraient dans des vases ; et un peu du parfum de Louise. A travers les portes mal fermées filtra la voix de l'aimée : « Mélanie, voyons, mon peignoir bleu, dépêchez-vous. »

Une minute après, elle parut, coiffée à la vierge, en un déshabillé flottant comme un nuage d'azur pâle.

— Je vous ai fait attendre, commença-t-elle, en lui tendant sa main toute fraîche, je prenais mon bain.

Presque au même instant, M^me^ Maghuita entra dans le petit salon.

C'était une femme sans âge ; sa figure était si pâle et si maigre qu'elle donnait une impression de transparence; elle avait aimé jusqu'à la folie son mari infidèle et coureur ; maintenant elle se consolait par les stupéfiants.

— Bonjour, Lucien, fit-elle, bonjour, mon cher enfant. Vous voici donc enfin parmi nous. On vous voit bien rarement.

Le cher enfant, ne sachant quoi répondre, balbutiait, quand elle ajouta :

— Etes-vous remis de cette mauvaise fièvre ? Vous avez été bien malade.

Elle avait conservé le souvenir de très vieilles choses. Lucien ne voulut pas avouer qu'il ne se souvenait pas de cette mauvaise fièvre, il répondit du ton le plus aimable :

— Oh, je ne m'en ressens plus du tout.

Alors Louise s'approcha de sa mère, l'embrassa et la poussant lentement vers la porte :

— Voyons, papa t'attend, va vite... tu sais bien que tu es toujours en retard.

— Allons, mes enfants, je vous laisse... travaillez bien.

— C'est cela, c'est cela. Et Louise ferma la porte et murmura en haussant les épaules : « Quelle barbe, hein ! »

— Oh ! vous exagérez, fit Lucien.

— Ah, vous croyez. Si vous saviez comme elle est assommante ; elle ne comprend rien, elle ne voit rien, et sa femme de chambre, cette sale Justine qui m'espionne et *rapporte* à mon père. Oh ! il ne me dit rien, il ne manquerait plus que cela, mais enfin c'est gênant. Au fait,

que disions-nous ? Ah, oui... Je vous ai fait attendre. J'étais au bain quand vous êtes arrivé. J'ai pris seulement ce peignoir.

— Vous êtes divinement, ainsi, fit-il.

L'étoffe fine faisait sur son corps un brouillard flou, ou bien se tendait et accusait un détail précis. Toute sa chair exhalait des parfums. Assise sur un pouf, les coudes aux genoux, elle le regardait comme la veille il l'avait vue regarder Roger ; elle voyait qu'il la dévêtait et montrait que cela ne lui déplaisait pas.

— Décidément, cette maison sent le vice, se dit Delsay.

Il répétait cela pour se donner du cœur, car, depuis la veille, il avait résolu d'être audacieux, de se comporter avec cette enfant comme elle le méritait. Le moment était venu d'agir et il se sentait beaucoup moins hardi. Il se répétait cette phrase du *Discours sur l'Amour :* « Quand on est loin de l'objet aimé, on prend la résolution de faire et de dire beaucoup de choses, mais quand on est près, on n'ose plus. »

D'où vient cela ?

Il évoquait ce corps de femme derrière le fragile voile ; le geste nécessaire pour supprimer l'obstacle. Ce geste, il ne l'osait pas, entravé par la vieille idée de la honte charnelle, par l'énigme des deux yeux guetteurs, et surtout par la crainte de se conduire comme un énergumène. Ses hautes maximes sur l'amour, sa phraséologie éthérée le mettaient dans une situation un peu fausse. Il craignait de ne pas savoir répondre avec la désinvolture de Tartuffe si elle demandait : « Que fait là votre main ? » Il préféra amorcer une conversation un peu tendancieuse, dans le style des snobs littéraires du T. C. P. L.

— Joli votre kimono ; d'abord est-ce un kimono ? Plus que joli... séduisant...transparent, non pas transparent, mais nuageux. C'est cela, c'est le terme, nuageux. Et vraiment le nuage vaut bien le « marbre sacré vêtu de force et de génie » dont parle Leconte de Lisle. La périphrase

vous fait sourire. Cette expression me fait songer par contraste à des vers de Verlaine qui, du reste, ne sont pas de ses meilleurs.

— Voyons lesquels, dit Louise.

— O belle encore non eue, — je te veux presque nue, — presque nue et non nue, — en un jaune boudoir, — comme en mil huit-cent-trente.

— Eh bien! ils sont tapés, dites-donc, vos vers. Si vous n'en avez que comme cela dans votre répertoire !

— Oh, ils ne sont pas méchants ! Ils valent la peine d'être cités à notre époque, car si nous n'avons plus les querelles célèbres des Anciens et des Modernes, des Glückistes et des Piccinistes, des Classiques et des Romantiques, nous avons du moins la querelle du nu et du troussé.

— La question est en effet passionnante et quelle est votre opinion ?

— Vous avouerai-je que je m'arrête à un moyen terme ? A la quasi-nudité de Verlaine : « Je vous veux presque nue ». Les partisans du nu posent mal le problème. Tous semblent croire que l'habillement doit cacher. Il n'en est rien ; il doit accuser, mettre en relief. C'est comme un procédé de peinture qui embrume l'ensemble, qui empêche l'attention de se disperser et la concentre tout entière sur un petit point.

— Vous dites cela parce que vous avez vu que mon pied est nu dans ma babouche, dit-elle.

— C'est vrai ? Faites voir !

— Ah non, par exemple !

Elle alla s'asseoir sur une table. Le kimono cachait à demi ses babouches. Tout en admirant l'imprévu de ses fantaisies, Lucien se disait qu'il était temps d'oser, qu'elle l'avait suffisamment provoqué, qu'il convenait de ne pas avoir l'air d'un niais. Avec une autre, il aurait su avancer, souple comme un charmeur de serpents, mais devant le maître, le disciple devenait tout petit en-

fant. Son cœur battait avec violence, le sang lui montait au visage, obstinément il regardait la pointe des babouches et il ne pouvait pas remuer le petit doigt. Le silence pesait. Il dit au hasard :

— Oh! vos doigts, ils doivent être comme des dragées roses dans des bonbonnières bleues.

— Phutt : fit-elle, et d'un léger coup de pied elle renvoya en l'air la pantoufle qui tomba après trois pirouettes sur le tapis. Et sous le nuage bleu, l'orteil se crispait avec de petits signes. « Viens donc voir un peu ».

— Donnez-moi ma babouche, fit-elle. Il essayait de la lui remettre, un genou à terre ; mais il entrevit une seconde fois l'éclair de sa jambe nue et la fragile chaussure bleue sauta par-dessus sa tête. A demi couchée sur la table, la tête sur le coude, les yeux mi-clos, énigmatique, elle le regardait. Alors, brusquement, il l'étreignit, voulant ses lèvres, la voulant toute ; mais elle sentit se réveiller son instinct de flirteuse; avec le désir de l'homme avait grandi sa volonté de lui échapper. Elle se dégagea avec une surprenante vigueur : « Qu'avez-vous ? Voulez-vous être tranquille. »

Puis, s'élançant vers la cheminée, elle prononça la phrase rituelle :

— Laissez-moi ou je sonne.

Il s'avança furieux et répondit : « Je m'en fiche ! »

Alors redevenue la dompteuse : « Vous comprenez qu'après ce sera fini, fini... Je vous préviens. »

Il hésita un moment, grinça des dents, se laissa tomber sur le canapé et, les lèvres crispées, il murmura, effleuré pour la première fois par l'idée d'une revanche : « C'est bien, c'est bien. »

Et il ne bougea plus. Comprenant qu'après cet échec il ne risquerait pas une nouvelle tentative, elle se rapprocha de lui avec un sourire de satisfaction. Elle lui prit la main, et comme il restait indifférent et boudeur :

— Eh bien, Lucien, vous n'aimez plus votre petite amie ?

Il ne répondait pas. Elle se pencha vers lui, le frôlant du long glissement de tout son corps, pesant sur sa poitrine de tout son poids, elle l'embrassait doucement : « Tu m'aimeras bien malgré toi, va. »

Alors, vaincu, s'attendrissant comme un petit enfant, prêt à pleurer, il lui dit d'une voix chevrotante :

— Au moins, m'aimez-vous un peu, vous ?

— Oui, mon Lu, je t'aime plus que tu ne peux le croire.

Il releva les manches du kimono, et ses lèvres erraient tout le long des bras un peu grêles. Comme par hasard, un bouton du peignoir sauta ; elle ne le rattacha pas ; Lucien aida une agrafe à se défaire ; il baisait ses épaules et un peu de sa gorge. Il dénoua le ruban bleu de sa chemise, le prit, le porta à ses lèvres et il répétait.

— Au moins si j'étais sûr que vous m'aimez un peu.

— Vous le voyez bien ; mais rendez-moi ce ruban.

Il le rendit. Elle eut le tort de montrer le plaisir que lui causait cette complète soumission. Il saisit au vol le jeu de physionomie et, violent, honteux de sa faiblesse, il lui prit les bras, se leva brusquement en la laissant affalée sur le canapé, les poignets meurtris. Elle le regarda non plus gauche dans son désir, mais volontaire, beau comme un maître ; elle éprouva une volupté délicieuse.

— Tenez, dit-elle, voici mon ruban, le voulez-vous ?

Mais ils entendirent dans l'antichambre un pas pesant, une main maladroite tâtonnait derrière la porte ; ils s'étaient éloignés l'un de l'autre quand M. Maghuita parut.

C'était un vieillard tremblant et à demi paralysé. On avait peine à reconnaître dans cette ruine humaine un homme qui avait laissé la réputation de grand viveur et d'effréné libertin. Ses béquilles d'ébène et d'ivoire avaient quelque chose de plus sinistre que les grossiers instruments dont se servent les miséreux. Il ne pouvait relever complètement la tête, le regard de ses yeux bleuâ-

tres était pesant comme du plomb. Lucien, impressionné, prit congé en pensant aux propos de Louise sur les rapports de la femme de chambre.

Dehors il respira avec volupté le vent frais ; il s'amusait à faire voltiger le ruban bleu qui avait touché le sein de la bien-aimée. Soudain il ouvrit les doigts, le mince flot d'azur monta, tourbillonna dans un rayon de soleil, retomba sur le trottoir, échappa à sa poursuite, tantôt rampant, tantôt volant ; se promena un peu partout et alla se noyer dans un ruisseau.

GEORGES DUBUJADOUX.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

Remy de Gourmont : *Lettres à Sixtine*, « Mercure de France ». —Remy de Gourmont : *Pages choisies, avec un portrait. Préface* de Marcel Coulon, « Mercure de France ». — Remy de Gourmont : *Petits Crayons*, G. Crès. — *Bibliothèque de ma Poupée. Extraits des Caractères de La Bruyère* (*Des Femmes et du Cœur*) *avec des Commentaires*, par Remy de Gourmont, « Editions de l'Imprimerie Gourmontienne ». — Remy de Gourmont : *Les Chevaux de Diomède*, « Collection des Chefs-d'œuvre, La Connaissance ».

**Lettres à Sixtine**, par Remy de Gourmont. Ces lettres, adressées à l'héroïne du livre qui porte son nom,éclairent et vivifient *Sixtine*, « roman de la vie cérébrale », et nous font comprendre quelle flamme alluma la cérébralité de l'œuvre.

Ces lettres, qui sont des exaltations spontanées, déjà réfléchies et cérébralisées, gardent, sous la ferveur amoureuse qui soulève les mots, une sérénité d'écriture marquant déjà le merveilleux équilibre d'un esprit. Les mots s'adaptent,sans fausse littérature, à la sensation, à l'émotion, à la pensée, et ces lettres émouvantes sont un modèle de pureté, de simplicité, de sincérité sentimentale et intellectuelle. Sincérité envers soi-même : la plus grande, et la seule volupté, peut-être, en amour, est, en effet, de se découvrir un dieu, maître de la vie et du monde : « — Quel dieu est en vous quand on aime ainsi ! »

A côté de ces lettres, envoyées souvent avec des vers, expression lyrique de cet état d'âme amoureux et qui sont comme une musique rythmée sur les battements du cœur,—des notes intimes écrites à la minute même de l'émotion et qui fixent,— pour soi,— le phosphore des minutes exceptionnelles, « de ces minutes dont il est vain de vouloir rendre le charme surhumain ». Mais « les mots sont faibles et plient sous le poids. Rien de tel ne fut jamais exprimé par aucun poète ».

Dans le roman, c'est l'analyse subtile des états de sentiment, dissocié jusqu'à l'abnégation ; l'orgueilleuse ironie recouvre le tout. Ici, c'est le sentiment lui-même dans toute sa fragile sin-

cérité, et les mots plient sous le poids : « Moi qui me vante d'écrire exactement ce que je veux écrire, — quand il s'agit de moi les mots me manquent. »

Doit-il s'abandonner à cette passion qui l'envahit tout entier. Il se demande à lui-même « quels seraient les obstacles ? » et une noteironique répond :

Illusions nées des promesses de la vie ? — Si mortes.
Devoir ? — Lire J. Simon pour s'en dégoûter.
Deuils laissés ? — Cela passe.
Œuvre à faire ? — Duperie.
Lâcheté ? — Zut ! cela me regarde.

Œuvre à faire? Duperie. Quelle signification prend ce mot sous la plume d'un écrivain qui a laissé une œuvre si vaste et si complexe ! L'œuvre à faire, la seule qui importe, c'est sa vie et c'est soi-même. Et l'amour nous éclaire plus sur la vie et sur nous-mêmes que toute l'obscure clarté qui nous vient des bibliothèques :

Pour sentir comme pour penser profondément, il faut une force de cœur ou une force d'esprit qui n'est acquise qu'à celui qui a vécu.

Il écrit à la bien-aimée, il s'analyse dans la solitude et revit dans le silence les dernières heures et les derniers baisers. Il s'arrête d'agir pour s'écouter vivre, et voilà qu'il regrette tel geste interrompu : « Comme j'ai été raisonnable ! J'ai été raisonnable comme une femme qui s'aime davantage que celui qu'elle aime. » « Et aussi, s'écrie-t-il toutes ces écritures sont de la faiblesse. »

Mais que serait une force qui ne serait qu'une impulsion inconsciente ? Rien qu'une illusion de force. Sans le cerveau qui le reflète et en fixe les images, l'amour le plus violent n'est qu'une sensation obscure. C'est pour cela qu'il n'y a d'amour qu'associé à une grande puissance cérébrale. Les amours purement sensuelles et qui ne sont que le frémissement de la chair ne sont aussi qu'une ivresse inconsciente.

Ici, déjà, dans certaines notes, apparaît le romancier de *Sixtine*, l'idéaliste qui sait que tout n'est qu'hallucination et que cet amour même qui envoûte son cerveau n'est qu'une création de son esprit et de ses sens. En même temps que l'être s'abandonne à la passion qui l'emporte, il se regarde, se juge et se situe dans le temps.

Ces *Lettres à Sixtine* forment un roman vécu, terminé comme toutes les œuvres romanesques, au moment même où la vraie vie commence. Puisse ce livre d'amour contribuer à détruire la légende et le cliché d'un Remy de Gourmont, bénédictin de bibliothèque, et faire sentir et comprendre que les racines de son œuvre et de sa philosophie plongent dans la vie et dans l'amour. Je puis dire, moi qui ai été, sinon le confident, puisqu'il ne parlait jamais de lui-même, mais le spectateur affectueux de sa vie, qu'à aucune époque de son existence il ne connut la « sécheresse » sentimentale, ou même amoureuse.

Ainsi que l'écrit M. Marcel Coulon, en tête de sa préface aux **Pages choisies** de Remy de Gourmont : « mettre quinze, vingt mille pages peut-être en 450, soixante volumes en un, est une entreprise malaisée. La « variété » et « la complexité » de Gourmont ne la facilitent pas. Cependant M. Coulon l'a tentée dans ce recueil où il a mis en lumière dans les deux catégories : *l'Artiste* et le *Philosophe* « comme dans leurs subdivisions, sa qualité d'abord frappante, celle que résume, écrit-il, une épithète que l'on décerne parfois vite, mais qui s'impose avec lui : encyclopédique ».

Cette anthologie contient, en vérité, l'essence de l'œuvre gourmontienne en ces divers chapitres : poèmes, drame, contes, romans, humanisme, linguistique, philosophie naturelle, esthétique, critique des œuvres, critique des idées, critique des faits, variétés philosophiques et littéraires.

Artiste comme philosophe, écrit synthétiquement M. Marcel Coulon dans l'étude qui sert de préface à ce volume, Gourmont exprime et prêche la liberté.

Il est la liberté même dans la pensée, dans l'acte, dans le jugement, dans l'expression. Il est partout et toujours l'ennemi fanatique des dogmes et du parti pris. De là viennent ses qualités, ses défauts aussi, je peux dire ses excès : car, même en libéralisme, il ne faut point être anarchique, ni pousser le relativisme jusqu'à l'absolu... Mais les excès d'écriture et de pensée, qu'il a pu commettre quelquefois, sont presque toujours moins graves, moins funestes de beaucoup, que les excès contre lesquels ils se dressèrent. Même après Voltaire, Renan et Taine, même à côté d'Anatole France, Gourmont reste celui qui a soutenu le plus ardemment la raison. Et peut-être jugera-t-on quelque jour, en balançant ses vérités et ses erreurs, que nul n'a rendu à la raison plus de services que lui...

Mes vérités et mes erreurs ? aurait en souriant interrogé Remy

de Gourmont : il y aurait donc une vérité, et la déesse Raison ne serait pas un mythe ?

Un autre petit ouvrage de Remy de Gourmont vient de paraître, dont le manuscrit avait été remis à l'éditeur Crès, quelques mois avant la guerre, quelques mois avant la mort de l'auteur, ces **Petits crayons**, réflexions sur la vie, confidences intimes et discrètes où parfois se glisse un aveu de mélancolie et de détresse: « Je n'ai pas besoin des souvenirs de l'automne, puisque l'automne est dans mon cœur », — forment un petit livre dont les pages ont été choisies par l'auteur lui-même, parmi les billets du jour qu'il donnait quotidiennement au journal *la France*.

Voici encore le premier petit volume des éditions de *l'Imprimerie Gourmontienne* : **Bibliothèque de ma poupée : Extraits des Caractères de la Bruyère (Des Femmes, du Cœur) avec des Commentaires**, par Remy de Gourmont. C'est une mise au point personnelle des pensées de La Bruyère : « l'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre », proclame le grand moraliste. « L'amour vrai contient l'amitié », réplique l'auteur des *Epilogues*. Un beau portrait de Remy de Gourmont par Raoul Dufy, et merveilleusement gravé au burin par G. Gorvel, orne ce recueil de pensées.

Je veux signaler encore, dans la « Collection des chefs-d'œuvre », à « la Connaissance », une très belle édition des **Chevaux de Diomède** (ornée d'un frontispice gravé par Henry Chapront...), ce singulier roman « d'aventures possibles, où la pensée, l'acte, le songe, la sensualité sont exposés sur le même plan et analysés avec une pareille bonne volonté ». Le public ne comprit guère le mythe de Diomède et je me souviens même que, lors de la parution de ce roman, le chroniqueur sportif d'un grand journal réclama ce livre pour sa rubrique hippique, prenant sans doute Diomède pour le propriétaire d'une nouvelle écurie de courses.

JEAN DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Adrienne Lautère : *Amour et Sagesse*, Fasquelle. — Tristan Klingsor : *Humoresques*, Malfère. — A.-P. Garnier : *Les Saisons Normandes*, Garnier frères. — Fagus : *La Guirlande à l'Epousée* ; Malfère. — Horace Say : *Chapelles ardentes*, bois taillés par Morin-Jean, « à la Belle Edition ». — Robert de Souza : *Mémoires*, G. Crès. — Emile Faguet : *Chansons d'un passant*, introduction par Joseph Ageorges, Flammarion. — Jean de Lassus : *Préludes*, « Maison

française d'Art et d'Edition ». — Sébastien Voirol : *La Table de Circé, précédée de Palimpsestes*, s. n. d'éditeur.

**Amour et Sagesse**, Madame Adrienne Lautère n'en fait qu'un de ces deux titres de Verlaine. Il est vrai qu'elle n'attache pas à ces mots la même signification. La vierge ici n'est guère présente ni invoquée. Il y règne plutôt l'influence de quelque rude et sauvage Erôs, d'une Aphrodite sensuelle et acharnée. L'Amour s'y soucie fort peu de pureté et moins encore de chasteté, la Sagesse apparaît violente et charnelle, au point de se confondre avec le désir plus impérieux.

L'auteur ne se dévoile pas à la façon ordinaire des femmes poètes. On y sent un halètement brutal ; elle ne gémit pas, ne se lamente ni n'étale au plein soleil d'orgueil une vaine nudité. Elle guide, maîtrise son vouloir, y succombe parfois, mais soutient toujours le combat contre l'homme à qui elle se livre moins qu'elle ne se le soumet.

De cette attitude ou de ce penchant naturel résulte une sorte de chant saccadé, aux rythmes courts, brusques, rauques, pourrait-on dire, dont l'effet un peu sauvage ne va pas par endroits sans grandeur. Soudain, la voix se brise, les yeux s'affadissent, la fièvre tombe, et, alors, à une succession de vers heurtés, graves, volontaires, plus puissants que séduisants, se mêlent la platitude et le convenu de dictions, de tours, de maximes dont la banalité et l'inutilité apparaissent flagrantes.

Les poètes parfois sont très intelligents...

déclare, au début de son livre, Madame Lautère. La forme de cette intelligence ne devrait être critique ni dogmatique. Où la passion domine, le poète triomphe mieux et nous agrée davantage, ayant trompé notre défiance :

Danse, danse au bout de la chaîn
que je garde dans les deux mains.
Danse jusqu'à perdre l'haleine...

criera-t-elle alors à son amour, sûre qu'il lui reviendra, si loin qu'elle le laisse aller. Elle s'enivre autant de sa puissance que de son désir, et s'exalte volontiers du vin affolant de sa « supériorité ».

Le livre cahotant, incertain et paroxyste de ce poète contient la flamme âpre d'une ardeur neuve et étrange.

Toujours animé de la même juvénile verve fantaisiste, M. Tris-

tan Leclère (Klingsor), aux recueils d'antan, *Schéhérazade*, *Le Valet de Cœur*, *Poèmes de Bohème*, ajoute ce recueil charmant qu'il intitule, cette fois, tout simplement : **Humoresques.** Qu'en dire de mieux et de plus juste ?

C'est d'un humour bien personnel que chacune des créations de cet exquis poète se trempe. Toutes s'apparentent, mais diffèrent avec malice, comme un sourire narquois et gai d'un autre sourire de la même espèce. Il est singulier peut-être que M. Tristan Leclère, ou Klingsor, ait pu conserver, à travers la vie, cette belle humeur et ce brio distingué, sans lassitude et sans contrainte. Au contraire, il semble que les inventions de l'âge mûr soient de plus en plus sautillantes, et fraîches, et lumineuses, et soucieuses de rien au monde, sinon de charme et de vénusté.

Qui mieux que lui manie la souplesse de la chanson spontanée et gracieuse ?

Je connais qui me hait
Et je connais qui m'aime,
Mais suis-je trop fantasque et trop gai,
Ou trop pensif à votre gré ?
Par ma foi, je le sais peu moi-même :
Croyez donc ce que vous voudrez.

Il est vrai que ce poète, si l'enveloppe la mélancolie, en composant ses vers, possède de quoi s'en distraire. N'est-il point peintre également, et qu'on remarque aux *Indépendants*, au *Salon d'Automne*, n'est-il compositeur de musique, dont certaines mélodies n'ont passé inaperçues ? Que de ressources ! Et l'on s'explique mieux qu'il ait pu maintenir son âme en liesse, d'avoir pu de l'une à l'autre, selon l'harmonie de l'heure, se distraire et se multiplier.

Au surplus, il se souvient, rythmeur de vers, aisément de ses goûts différents, et des poèmes de ton et de manière, d'atmosphère aussi très particuliers, moquent un peu, mais avec une si tendre bonhomie, le *Chef d'Orchestre* ou *Le chevalier Gluck*, évoquent les couleurs et les lumières familières soit à Brouwer, soit à Vuillard, à Bonnard, à Signac ou à « M. de la Gandara » qu'on ne saurait dissocier du poète le peintre et le musicien.

Les plus réussies de ses œuvres sont celles dont il emprunte

le prétexte aux vieilles chansons de France ou à l'élégance un peu apprêtée des décors quotidiens.

Les jeux d'eau dans le parc et la ribambelle
Des fous,
Le cœur troublé des belles
Et le cœur ironique et tendre qui bat sous
Le gilet de velours de Maurice Ravel,
L'inquiète qui rougit sous l'ombrelle
Et le gredin qui se met à genoux
Devant elle,
La guitare fausse que joue
Un doigt rebelle,
La vasque, le vieil arbre, la cascatelle
Et l'arc fin de lune dans le soir d'août,
Tout cela dans mon souvenir infidèle
En accord très doux
Se mêle...

Tout cela l'amuse et nourrit sa ferveur amusée. D'ailleurs, non plus que les musiciens, il n'oublie les astronomes :

La lune est tout en haut du peuplier
Et Monsieur Angot monte à sa tour
Pour la mieux regarder...

il n'oublie les poètes :

Francis Jammes, Francis Jammes, dormez-vous ?

Il ne s'oublie pas soi-même :

Le jour devient couleur de craie
Et cette belle qui par-dessus tout me plaît
De sa fenêtre peut voir sur l'asphalte
Le poète Klingsor avec sa boîte au lait
Et ses pantoufles...

Et il n'est nullement déplaisant qu'un maître comme lui se laisse ainsi voir en déshabillé matinal à ses jolies voisines ; il est l'âme même, tendre et vive, de son talent si précieux, si rare, si personnel.

M. A.-P. Garnier se délecte aux beautés de sa province et **les Saisons Normandes** par lui sont célébrées avec ardeur et conviction. Le Printemps éveille la terre, les murmures d'oiseaux, la fraîcheur des herbes, les douces fleurs ; les amours naissent, « Le pas de l'Été triomphant » sonne aux clos, aux bois, aux routes ; les moissons mûrissent, et

Sous les aulnes au vent chantant
Pour y puiser grâce et fraîcheur
Une jeune fille, en l'étang,
Baigne, sans honte en sa candeur,
Se croyant seule avec l'été,
Son beau corps...

L'Automne marque le temps où, dans la fin des beaux jours, les halliers se dénudent, où les celliers s'emplissent de fruits et les granges de froment, où le cidre coule aux pressoirs. Enfin, dans le silence de la neige, la nature plonge au mol recueillement de l'hiver.

Le cycle est accompli pour recommencer à l'aube nouvelle des saisons, et le poète discret, fervent et doucement méditatif redira l'éternel poème, les joies et les mélancolies des coutumes et des lumières, et il exaltera pieusement le charme adorable de la terre natale.

L'enchaînement musical des strophes se soutient avec aisance, le vers très simple et très souple n'est point chargé d'ornements qui pèsent, et de tout cela l'atmosphère paisible des besognes et des sites rustiques ressort comme d'un horizon de brumes frissonnantes et diaprées.

Des bois gravés par M. Pierre Gusman commentent délicatement, du prélude au finale, ce poème des travaux et des champs normands sur beau papier et dans une typographie qu'on ne saurait trop louer.

D'un fervent entrelacs de couronnes fleuries, marguerites candides, myosotis émus du souvenir, roses profondes et éclatantes, épis mûrs, épines hélas ! qui navrent et déchirent, lys purificateurs et sanctifiants, se tresse sous les doigts experts de M. Fagus **La Guirlande à l'Epousée**. Ce volume nouveau, bien qu'une partie en ait été naguère révélée par les « éditions Gallus », prend place, ainsi que *la Danse Macabre*, dans l'ensemble médité, mais encore inachevé, *Stat Crux dum volvitur Orbis*. C'est suffisamment indiquer, en dépit de la fraîcheur ou parfois le tourment des effusions chastes ou violentes du désir, de la passion, le délice de la possession, que ce livre ne se forme point de cris intimes arrachés par la vie à son auteur, mais qu'il s'ordonne en fiction parfaite au gré de son vouloir très réfléchi. Il y a, du reste, équilibre entre les poèmes de chaque partie, comme

il y aura, on le présume, équilibre entre les tomes divers de cet ensemble promis.

Par là, peut-être, M. Fagus, qui prône volontiers les vertus de l'impromptu et du désordre,

J'aime le mouvement qui déplace les lignes ; j'abhorre certain équilibre, que vous autres révérez...

Je hais cette symétrie qui à tout prix se complète... obéit, quoi-que il en soit, à des lois mystérieuses, inéluctables, à son insu, ou ironiquement. Il se complaît, aussi, d'allusions à peine marquées ou tantôt d'une intention plus appuyée, à se souvenir des modes d'expression, ou des images familières, ou de rythmes propres à certains de ses grands devanciers, que ce soit Tristan ou Verlaine, Rimbaud, Claudel, Mallarmé, Baudelaire, ou, en le parodiant sardoniquement, Hugo, ou tel passage des Anglais aimés, de la Bible ou des Anciens, mais une force tumultueuse irrésistiblement emporte dans le vertige de son enthousiasme chanté l'artifice de ces rappels qui s'effacent et se fondent dans la masse. Qu'importe ? M. Fagus demeure un lyrique éperdu, dont la fantaisie se ploie aux mille phases du sentiment, de la joie éprouvée, de la douleur ressentie. *La Guirlande à l'Epousée* est un beau livre de poète, plein d'hymnes, d'idées frêles ou véhémentes, caressantes ou désolées, de longs thrènes familiers et d'oraisons repentantes et confiantes.

La somptueuse présentation typographique concertée par M. François Bernouard, à « la Belle Edition » pour l'œuvre de M. Horace Say: **Chapelles Ardentes**, mérite, en raison du soin qu'il y a apporté et de cette réussite peu éloignée d'une perfection, qu'on lui signale certains regrets à la vue de quelques défaillances. Comment, en effet, admettre qu'un livre si précieusement ordonné comporte des *errata* ? Le texte devait être jusqu'à la minutie revu avant que soit donné le bon à tirer. Et n'est-ce une erreur de n'avoir pas calculé l'importance des bois taillés par M. Morin-Jean, si intéressants qu'on les trouve, en proportion des pages imprimées, au lieu qu'ils les surchargent et presque en débordent ? Les vers de M. Horace Say ne manquent point de qualités, mais le poète est jeune, je présume ; il convient de lui laisser le temps de méditer et de se découvrir et de se choisir un mode personnel d'expression.

Depuis fort longtemps M. Robert de Souza poursuivit la réalisation de son noble dessein. Nul plus que lui n'a prétendu tirer de l'événement actuel, de l'incident passager, le mode définitif de signification éternelle et lyrique. Trop souvent l'aigu contrôle de sa critique subtile et exercée lui a imposé d'étroites contraintes, ou l'a détourné de se livrer librement, au moment précis où l'élan du chant lui allait verser son enivrement. Dans ces **Mémoires** qu'il publie aujourd'hui, mieux se prononce le départ nécessaire entre les deux formes de son inspiration. On s'avise moins de s'arrêter devant tout ce qu'il sait, on est entraîné par la force du rythme et la sincérité de l'émotion. Le mince volume s'ouvre par la dédicace *au Mort sans Nom*, s'arrête au souvenir souverain de plusieurs ancêtres illustres, Chateaubriand, Baudelaire, Ruskin, s'attendrit, se purifie, projette l'essor des dilections et des fièvres d'un esprit fervent lorsque l'auteur songe aux disparus qui furent nos aînés les mieux chéris, Mistral, Rodin, Mallarmé, Verlaine, nos frères des heures pénibles et chaleureuses, Verhaeren, van Lerberghe, Debussy...

Ce livre est un grand témoignage, et si M. de Souza s'y souvient encore d'être un critique, tant mieux cette fois, car il subordonne ses facultés d'intelligence à sa verve de poète, et le poète proclame avec magnificence et certitude ce que le critique très confiant aime dans l'œuvre et dans la vie de chacun de ces immortels morts.

Critique en vérité plus abondant, mais de hardiesse morne; académique en somme dès l'adolescence et entravée, Emile Faguet, dont était incurable la curiosité, a laissé la matière d'un volume de vers, **Chansons d'un Passant**, qu'on vient de publier, avec une introduction de M. J. Ageorges. Je ne pense pas que la mémoire de Faguet gagne grand'chose à cette publication; il savait « tourner » le vers galant, le vers de circonstance, appliquer sa science d'homme studieux à certains jeux contenus de forme traditionnelle. Tout cela est secondaire où le lyrisme spontané fait à jamais défaut.

Qu'un début se fasse avec une sorte de pudeur, de discrétion et de respect avisé pour les maîtres et pour la poésie, c'est le réconfort premier que donnent au lecteur les **Préludes** de M. Jean de Lassus. Ce n'est point d'ailleurs qu'il les mène d'une main inexperte et désordonnée, mais on sent qu'il éprouve l'ex-

cellence de son instrument, et demande avis à l'expérience des aînés. Il aborde les thèmes éternels, non sans décision, certes, mais avec une élégante et fière retenue. Il assouplit tour à tour sa pensée aux formes fixes, ou la livre au caprice savant de rythmes impromptus : tout cela avec une réserve, une modestie même, qui sont une condition du savoir futur, sinon présent. Parfois il se plaît un peu (comme au frêle et charmant poème : *Le Jet d'Eau*) à trop d'aisance narrative, mais presque toujours il est plus subtil et se resserre davantage. Vers la fin, il paraît plus sûr de soi ; une fermeté s'affirme dans sa volonté, les derniers poèmes du recueil se trempent d'un élan encore ingénu, mais plus net et plus personnel.

M. Sébastien Voirol présente **la Table de Circé précédée de Palimpsestes**. Ce sont des mots de langages divers qu'un rythme malaisé à découvrir conjoint et détermine. Il serait hors de propos d'y apercevoir ni une imitation ni une moquerie de la désinvolture malicieuse des plus décidés dadaïstes. Quelques rapides notations, méprisantes ou hautaines, ou tendres, le *Cimetière*, la *Table*, le *Cirque*, dégagent avec plus de précision et une clarté sensible les lignes enchaînées d'une signification que suggère le texte retrouvé dans le fouillis à demi effacé de vocables usuels.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *THÉATRE*

**Un semestre dramatique vu de Rome.** — C'est malheureux que les critiques dramatiques ne voyagent point au delà de la Madeleine et de la Place de la République. Ils ne courraient point le monde sans acquérir ce qui manque le plus aux arbitres de toutes sortes, et singulièrement aux censeurs des arts : le sens de la relativité. Rien ne fait plus de tort à nos certitudes que de traverser les mers ou de passer les montagnes. J'en puis bien juger, étant présentement à Rome où m'a conduit une affaire qui n'est pas sans rapports avec les fastes du théâtre. Dans les salons romains, la haine que nous portent les *misogalli* n'empêche point la société de questionner un Parisien sur les choses du théâtre. Les plus ardents fascistes littéraires croient encore au Boulevard, tout comme les *Kappistes* de la poésie berlinoise

se soucient toujours des propos que l'on tient à Montparnasse sous le dôme d'un café fameux. On eut donc pour premier soin de m'interroger au sujet de la présente saison dramatique. Vous l'avouerai-je ? je suis resté coi. Une simple question qu'à Paris l'on pose tous les jours aux gens de théâtre, et à laquelle chacun peut répondre d'abondance, nous surprend et nous déconcerte lorsqu'on entend à huit cents lieues de la Porte Saint-Martin, dans la bouche d'un étranger : « Que joue-t-on de neuf et d'intéressant cet hiver ? » Allez donc répondre à cela !

Cent d'entre mes confrères qui, l'été venu, se signalent par leur génie de la statistique et leur goût pour la récapitulation, se trouveraient eux-mêmes embarrassés s'ils devaient, comme l'exige l'indiscret parisianisme des Européens, proclamer *ex abrupto* le grand homme d'un semestre dramatique ; j'entends le « vrai grand homme », celui qu'il est bienséant de croire tel, et point celui qui, de lui-même, se propose en cette qualité aux jugements du public. Quand il faut révéler un nom à des gens qui vivent si loin de nos célébrités, on se sent pris d'un étrange scrupule. C'est que l'on aperçoit soudain la vanité de nos calculs et de nos soucis, et que les capitales littéraires sont en réalité des paroisses qui s'ignorent entre elles. Rome, non plus que Tombouctou, ne sait rien de telle figure qui jamais ne s'absente de notre champ visuel. C'est au point que l'on éprouve ici l'impression de vivre antérieurement, d'entretenir des gens du Second Empire.

On parlait un jour de M. Henry Marx devant M. Pierre Véber. Celui-ci, à propos de l'auteur de l'*Enfant Maître*, eut un mot féroce : « Vous savez qu'il devient fou ? dit-il. Devinez un peu ce qu'il se croit devenu. — Je ne sais... — Il se croit Henry Marx... » Le trait est sans doute injuste. Il s'appliquait bien mieux, selon moi, à M. Henry Bataille. En voilà un dont les trois amis (les trois « magisters » comme il dit)(1) n'hésiteraient point à célébrer sa prééminence jusqu'au fond de l'univers. Un de ses derniers, ou, pour mieux dire, le quatrième, — car les trois magisters de M. Bataille sont quatre, comme les trois mousquetaires du père Dumas, — le quatrième donc, qui est M. de Beauplan, répondait à un jeune reporter, M. Le Bret, les paroles que voici : « Je tiens personnellement M. Henry Bataille pour le premier auteur drama-

(1) Voir *Mercure de France* du 1er février.

tique de ce temps(1). » Moi, qui n'ai point eu, comme M. de Beauplan, l'avantage d'enseigner la grammaire aux collégiens, avant d'instruire du génie bataillard les grandes personnes, je ne sais ce qu'il faut entendre par : *premier* auteur dramatique. Car l'existence du premier suppose l'existence du dernier. Or, tout habitué qu'il est à la confection des palmarès, M. Robert de Beauplan ferait une drôle de figure si on le priait de ceindre le bonnet d'âne au dernier d'entre les cacographes du théâtre contemporain. Serait-ce M. Pierre Wolf? ou M. Mouézy-Eon? Est-ce, dans un autre genre, l'auteur du *Pauvre sous l'escalier*, ou encore l'excellent M. Pierre Decourcelle, ce planteur de lettres, qui fit périr tant de malheureux nègres sous le soleil de sa renommée, ou enfin M. Rivoire, « cet écrivain en vers», comme dit M. Maurice Boissard ? Ou d'autres encore, plus burlesques ou plus fâcheux ? Quel embarras ! Il n'y a qu'un *premier*, et les derniers marchent en éventail, si bien que, le jour venu d'entrer en paradis, ils obstrueront toutes les portes.

Voilà ce qu'après un moment de réflexion j'ai répondu au citoyen de la Ville Eternelle, qui me faisait l'honneur de solliciter mon avis. Il n'en fut point satisfait. Il croyait, ce nourrisson de louve, que je me moquais de lui. J'étais seulement heureux d'échapper à ses questions, et je crois bien que, ce que j'éprouvais, tout autre l'eût à ma place éprouvé. Le potager dramatique ne nous semble divers et nombreux que si nous en observons de près les plates-bandes; à distance il nous apparaît dans sa toute monochromie, qui est désolante. A l'homme qui s'assied sur les marches du temple de Faustine, à celui qui écoute les eaux de la fontaine de Trevi, à cet autre, qui, penché aux balustrades du Vatican, contemple, pensif, les nobles espaces de San Pietro, les mauvaises pièces des deux rives et les plates tragédies des théâtres subventionnés et les entreprises des pornographes et les laborieuses bondieuseries des néo-chrétiens s'offrent en souvenirs que ne nivelle point seulement leur égale platitude. Certes, les beaux ouvrages dominent sur ce champ. Mais ils sont rares ceux qu'on aperçoit de loin. Rares cette année surtout qui vit célébrer la *Gloire* du fils Rostand et quelques autres exhibitions d'un lyrisme tout aussi désintéressé. Tout compte fait, je me rappelle deux ouvrages : *Jacqueline*, de MM. Sacha Guitry et Henri Du-

(1) Voir *Bonsoir* du 29 janvier.

vernois; le *Dieu d'argile*, de M. Edouard Schneider. Eux seuls m'apportent dans mon bref exil autre chose que la pensée de quelques entr'actes où se croisent, dans un brouillard malveillant, des vapeurs de gens d'esprit; eux seuls, oui, ma foi, résistent, dans mon esprit, à l'épreuve de quelques milliers de tours de roue. Je crois que l'autre saison, celle du *Simoun*, du *Cocu Magnifique* et de la *Souriante Madame Beudet*, eût mieux nourri ma conversation. Il est vrai qu'en 1921 on ne célébra point Molière...

J'ai parlé de *Jacqueline* et du *Dieu d'argile* à mes hôtes. Je n'assure point que cela servira les auteurs; je l'ai fait par devoir et, comme disait l'autre, pour soulager ma conscience. On m'a naturellement parlé de M. Paul Claudel, et j'ai connu de la sorte que nos deux ambassades ne restaient point inactives, enfin j'ai dû montrer que M. Copeau ne professe point en matière d'esthétique et de technique théâtrales les idées d'Antoine. Après quoi on a parlé du nouveau pape.

Je me suis, comme on voit, prêté de bon cœur aux interrogatoires. A mon tour, j'ai posé des questions ; non pas aux gens, mais au pays. Tout comme l'Italie politique, l'Italie littéraire nous hait. A Rome on n'ose plus jouer les ouvrages français, j'entends les ouvrages véritablement représentatifs de nos goûts et de nos tendances actuels. Ni Curel, ni Sacha Guitry, ni Lenormand, ni Duhamel, ni Jules Romains, ni Alfred Savoir, ni Crommelynck, ni Jean Variot, ni René Benjamin ne figurent au programme de théâtres que la critique romaine présente comme ouverts aux tentatives d'un art nouveau. Les revues spéciales font le silence sur nos efforts. Au théâtre Costanzi on joue des opéras russes et des opéras allemands entremêlés de musiqueries véristes. Mais, ni *Carmen*, ni la *Damnation*, ni *Pelléas et Mélisande*, ni *l'Heure Espagnole*, ne figurent au programme de la saison. Et l'orchestre est aux mains de l'Allemand Fritz Reiner. (Ceci n'est point mon rayon et je n'en parle que pour mémoire.) Il convient de dire que le Théâtre Valle joue *Kiki* de M. André Picard et des vaudevilles de M. Hennequin. Sous cette forme seulement notre esprit n'encourt point le sifflet. Les journaux ont parlé de Molière. Ce fut pour dire que fors les *lazzi*, qu'il importa d'Italie, il ne fit rien que de médiocre et de morose. On me dira que tant de parti pris m'aurait dû inspirer si l'occasion m'était offerte de propager notre gloire. Je ne

m'en suis pas senti le courage. Ceux qui se pâment aux *vibratti* de la *Possession* m'en tiendront rigueur. Mais les autres me comprendront. Ce n'est point se montrer bon Français, je pense, que de flatter la médiocrité, même pour répondre à l'injustice.

Les cérémonies du Vatican, auxquelles il me fut donné d'assister, se rattachent au théâtre par un certain côté. On en loue généralement la mise en scène. Elle ne vaut point ce qu'on en dit. Ces cortèges de hallebardiers valent principalement par un anachronisme d'opéra. On se croirait chez M. Rouché, et l'on s'attend à voir tous ces Suisses, à morions et justaucorps, s'aligner pour entonner le chœur de *Faust*. Supposition justifiée, au surplus, du fait que ces michelangesques militaires sont syndiqués ni plus ni moins que le commun des choristes et des figurants.

Je me suis promis de ne point faire de littérature. Je ne cite ni Stendhal, ni les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Je ne dirai pas quels spectacles sans chandelle m'ôtèrent le souvenir des soirées parisiennes. C'est de théâtre qu'il faut parler. Rien ne presse. J'en veux garder pour ma prochaine chronique.

HENRI BÉRAUD.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

A. Brachet : *Traité d'Embryologie des Vertèbrés*, Masson. — Gustave Chauveaud : *La Constitution des Plantes vasculaires révélée par leur ontogénie*, Payot. — Henry Fairfield Osborn : *L'Origine et l'Evolution de la vie*, édition française, avec préface et ntoes par F. Sartiaux, Masson.

Si beaucoup de sciences sont nées en France, l'embryologie, ou science du développement des animaux et des végétaux, n'a guère été jusqu'ici une science française. Nous avons eu, au XIXe siècle, un Bichat, un Claude Bernard, un Pasteur, mais nous n'avons pas eu de Kowalewsky. Mon regretté maître Alfred Giard engageait les jeunes à explorer le domaine de l'embryologie ; mais pour se documenter sur les nombreux travaux parus en Allemagne et ailleurs, les livres en langue française manquaient. Voilà cette lacune comblée, du moins en ce qui concerne les Vertébrés, par la publication du **Traité d'Embryologie** de M. Brachet.

L'auteur est un savant de tout premier plan et un professeur remarquable ; il attire de nombreux élèves à l'Université de Bruxelles. En août 1914, M. Brachet travaillait au laboratoire de Roscoff ;

il dût rester pendant la guerre à Paris, ou professeurs et étudiants se souviennent de ses leçons sur l'œuf, au Collège de France, et sur l'anatomie humaine, à l'Ecole de médecine. J'ai déjà rendu compte ici de son livre: *l'Œuf*. Le *Traité d'Embryologie des Vertébrés* est un grand in-8, de plus de 600 pages, avec 567 figures originales, ou empruntées aux meilleurs travaux. De nombreuses années consacrées à l'étude du développement de Vertébrés variés ont permis à l'auteur d'observer par lui-même beaucoup de choses, de vérifier bien des points discutés, de se faire une opinion personnelle sur maintes questions. Les conclusions formulées sont le plus souvent le reflet de ses propres opinions.

Et ceci contribue, pour une grande part, à la valeur de l'ouvrage ; car M. Brachet est, en même temps qu'un savant spécialiste, un esprit éminemment philosophique. La lecture de l'*Introduction* rend compte des idées qui animent le livre.

Les grands problèmes relatifs à la sexualité et aux propriétés des cellules reproductrices débordent le cadre de l'embryologie proprement dite et forment ensemble l'un des chapitres principaux de la Biologie générale. M. Brachet fait un exposé de ces questions, relativement court, mais pénétrant; il décrit non seulement les phénomènes morphologiques, mais encore les manifestations dynamiques.

L'ontogénèse d'un organisme est un déroulement *continu* de changements et de différenciations de plus en plus complexes, qui s'enchaînent étroitement. Mais on s'aperçoit bien vite que, dans ce tout continu qu'est l'ontogénèse d'un animal quelconque, il y a des étapes plus caractéristiques, plus significatives que les autres, des sortes de *stades* d'arrêt, où s'achève telle ou telle série de processus, pour laisser la place à d'autres, d'ordre quelque peu différent.

La succession de ces stades est soumise à des *lois*, dont M. Brachet sait montrer toute la valeur. Ce sont ces lois qui ont élevé l'embryologie au-dessus du rang d'un simple catalogue de descriptions anatomiques. Et c'est ainsi que l'embryologie est arrivée à fournir une preuve du transformisme, plus puissante que celles données par la paléontologie.

On a prétendu, et certains prétendent encore, que « les causes vraies des aspects que revêt le germe, au cours du développement embryonnaire, n'ont pas leur source en lui, mais sont le résultat

des interactions existant entre lui et le milieu dans lequel il vit ». M. Brachet proteste énergiquement.

Semblable interprétation est insoutenable et en contradiction avec tous les faits descriptifs et expérimentaux connus. Il est démontré surabondamment que, quand un œuf se segmente et évolue en un embryon, le milieu n'agit sur lui qu'en tant que facteur nécessaire et nullement en tant que cause déterminante.

M. Brachet se rend compte de l'importance que la physiologie de l'œuf et de l'embryon va prendre en biologie. Bien souvent, il donne des aperçus intéressants sur cet aspect nouveau de l'embryologie. C'est un Français, Chabry, qui a créé l'*embryologie causale*, que les Allemands désignent par « mécanique du développement ». Déjà, on a fait dans cette voie une ample moisson de résultats positifs et d'idées fructueuses. L'embryologie causale rajeunira l'embryologie, mais elle n'est pas encore une science avancée.

Le livre de M. Brachet paraît bien supérieur à des œuvres similaires publiées en Allemagne. L'*embryologie générale* est exposée avec toute l'ampleur que comporte l'importance d'un tel sujet. La *partie spéciale*, consacrée au développement des diverses parties du corps, des divers organes, est traitée plus brièvement ; les chapitres qui ne sont guère que des préliminaires à l'étude de l'Histologie ou de l'Anatomie comparée ont été sommairement écrits, et l'auteur peut exposer ainsi, avec plus d'ampleur, des questions moins connues, et d'un intérêt plus élevé ; le développement de la tête et sa segmentation sont traités en particulier de mains de maître.

§

Parmi les œuvres scientifiques de Gœthe, il en est qui intéressent encore beaucoup les biologistes contemporains ; entre autres sa théorie vertébrale du crâne et sa conception de la constitution des plantes. Goethe voyait dans des parties très dissemblables du végétal de simples métamorphoses de la feuille ou unité primitive. D'après Gaudichaud, qui a formulé la théorie la plus complète sur la continuité du végétal; un arbre, c'est la réunion d'un grand nombre d'unités ou *phytons*, qui sont demeurés libres dans leur portion supérieure correspondant à chaque feuille, tandis qu'ils se sont soudés ensemble dans la partie de leur longueur correspondant à la tige et à la racine. Mais d'autres

théories attribuent à la tige une origine primordiale et une individualité complète.

M. Gustave Chauveaud a trouvé la solution du problème, si controversé de **la Constitution des Plantes vasculaires**, en suivant le développement ontogénique de ces plantes. Le livre qu'il vient de publier est destiné à faire grand bruit dans les milieux scientifiques, en France et à l'étranger, où les recherches de M. Chauveaud étaient déjà des plus appréciées ; il révolutionne tout simplement l'anatomie végétale ; il marque la création d'une nouvelle branche de la science, l'embryologie végétale.

M. Gustave Chauveaud est directeur de laboratoire à la Sorbonne ; dans tout autre pays que le nôtre, on eût certainement créé pour lui une chaire. Mais il est de ces savants qui vivent pour des idées, et qui ne recherchent pas les honneurs.

M. Chauveaud nous montre les plantes s'édifiant à l'aide des plantules élémentaires correspondant à autant d'unités fondamentales, et il retrouve ces mêmes unités dans les différents groupes des plantes vasculaires. L'unité est constituée par une plantule en miniature, dans laquelle on reconnaît aisément deux parties distinctes : l'une, dirigée en haut, offrant la forme et la coloration d'une feuille (*phylle*); l'autre, dirigée en bas, ayant la forme d'une racine (*rhize*) ; c'est une *phyllorhize*.

Chez les Cryptogames on voit se former, à partir de l'œuf, des phyllorhizes successives, qui se greffent en quelque sorte les unes sur les autres. Mais chez les plantes à fleurs, les phénomènes se compliquent par suite de l'accélération et de la condensation du développement, et de la disparition de la rhize. L'apparition de feuilles nouvelles est accompagnée de la différenciation de nouveaux éléments conducteurs dans la tige et dans la racine, dont l'unité de structure apparaît nettement.

§

M. Félix Sartiaux vient de publier une édition française d'un ouvrage déjà célèbre en Amérique, **l'Origine et l'Evolution de la Vie**, d'Henry Fairfield Osborn. Ce qui a séduit M. Sartiaux; qui est un esprit très cultivé, si l'on en juge d'après la préface et les notes ajoutées à sa traduction ; c'est que Osborn, pour résoudre les problèmes qu'il se pose, s'adresse à des sciences

très variées : la physique, la chimie, la paléontologie, la morphologie, l'embryologie, la physiologie, la biochimie.

Les diverses disciplines se prêtent mutuellement leur appui ; leur rapprochement fait apparaître des analogies et des parallélismes féconds ; la multiplicité des points de vue et surtout l'introduction des méthodes d'une science dans une autre sont de grands moteurs de l'invention.

Osborn, qui jouit d'une grande popularité aux Etats-Unis, est à la fois un savant et un philosophe. Ses travaux de paléontologie, ses études sur l'origine des Reptiles et des Mammifères, et sur la morphologie comparée des dents, l'ont amené à discuter sur les diverses théories de l'évolution. En 1894, il a publié : *Des Grecs à Darwin*. *L'Origine et l'Evolution de la Vie* date de 1917.

Osborn s'y montre énergétiste et physico-chimiste ; il fait intervenir les propriétés des colloïdes, les équilibres chimiques, les relations humorales... ; les différences de formes et de fonctions que présentent les espèces, les individus et les tissus d'un même organisme, ne sont que l'expression de la diversité de leur structure chimique, et les propriétés chimiques elles-mêmes dépendent des charges électriques, des mouvements dont sont animés les molécules et les atomes.

Osborn consacre toute une série de chapitres, fort intéressants, à l'évolution des divers groupes de plantes et d'animaux, et il avoue que les divers systèmes évolutionnistes se montrent insuffisants à expliquer les faits. Mais en déclarant que l'évolution des caractères est plus importante que celle des espèces, il se rattache quelque peu aux idées de Weismann. Les découvertes de la paléontologie moderne concorderaient avec celles qui ont été faites récemment dans le domaine de l'hérédité. Tout organisme vertébré serait une mosaïque d'un nombre inconcevable de caractères ou de complexes de caractères structuraux ou fonctionnels, plus ou moins connexes ou indépendants. La plus petite écaille de Reptile ou le moindre poil de Mammifère serait un « complexe de caractères, ayant sa formule chimique particulière et ses énergies chimiques qui conditionnent sa forme, sa couleur, ses fonctions, et toutes les autres propriétés du complexe ».

De plus, la question des *adaptations* préoccupe beaucoup le célèbre paléontologiste américain ; il énumère un certain nombre de lois : « lois de l'évolution morphologique dans l'adaptation à la

locomotion, à l'attaque, à la défense, à la reproduction »; « lois de convergence ou de parallélisme des formes dans les adaptations locomotrices offensives et défensives »; « loi de rayonnement adaptatif », etc.

Osborn avoue d'ailleurs que, s'il a mis spécialement à contribution l'ouvrage de Loeb, *la Dynamique des phénomènes de la vie*, il s'est inspiré aussi du livre « très suggestif » de Henderson, *l'Adaptabilité du milieu*, et que cela lui a suggéré l'idée que l'adaptabilité est antérieure à la vie!

GEORGES BOHN.

## *QUESTIONS JURIDIQUES*

Déchéance de la puissance paternelle, Abandon moral, Mauvais traitements, Refus de soins, Retrait partiel des droits de puissance. — Amnistie, Crimes, Peines correctionnelles, Circonstances atténuantes. — Exécution des peines. — Animaux domestiques, loi Grammont. — Droit International.

Sans l'art. 335 du Code pénal, — qui prive des « droits et avantages accordés sur la personne et les biens de l'enfant par le Code civil » le père ou la mère coupables d'avoir excité, favorisé ou facilité la débauche ou la corruption de leur enfant, — on pourrait dire que la loi du 24 juillet 1889 a créé de toutes pièces la **déchéance de la puissance paternelle.**

Cette loi distingue les cas dans lesquels le père ou la mère sont *déchus de plein droit* (art. 1) de ceux où ils *peuvent être déclarés déchus* (art. 2).

Elle avait de graves défauts.

Elle s'intitulait bien : « loi sur la protection des enfants maltraités *ou moralement abandonnés* », mais la jurisprudence se jugeait non armée par elle pour frapper le père ou la mère qui, sans maltraiter positivement leurs enfants, se bornaient à ne point s'occuper d'eux ou s'en occupaient de façon très insuffisante.

Elle visait seulement, en effet, comme pouvant être déchus, les père et mère qui « par leur ivrognerie habituelle, leur inconduite notoire et scandaleuse, ou *par de mauvais traitements*, compromettent soit la santé, soit la sécurité, soit la moralité de leurs enfants ».

— N'est-ce donc pas appliquer un mauvais traitement à un enfant que de ne pas subvenir à sa subsistance, de le laisser sans aliments, sans logis, d'abandonner au conjoint, à un voisin, à l'assistance publique le souci de le nourrir, de le loger ?

A cette question les tribunaux ne répondaient pas nettement non, mais le ministère public était si peu secondé par eux, il se voyait mettre tant de bâtons dans les roues qu'il aimait mieux, bien souvent, laisser tout de suite tranquille le père ou la mère ainsi défaillants, — d'autant que la procédure de la déchéance paternelle n'est pas un modèle de simplicité...

Pour les magistrats du siège, en effet, le terme de *mauvais traitements* ne remplaçait pas *défaut de soins*. L'art. 2 de la loi de 1889 avait beau (ainsi qu'on vient de le voir) s'appliquer aux père et mère qui « compromettent soit la santé, *soit la sécurité*... de leur enfant », ce sont d'autres points sur les i que le juge, — obéissant au principe sacro-saint qu'en matière pénale tout est de droit étroit, — demande...

La loi du 15 novembre 1921, ces points sur les i, les apporte.

Peuvent être déchus « les père et mère qui compromettent par de mauvais traitements, par des exemples pernicieux d'ivrognerie habituelle ou d'inconduite notoire, *par un défaut de soins ou par un manque de direction nécessaire* soit la santé, soit la sécurité, soit la moralité de leurs enfants ou d'un ou de plusieurs de ces derniers », — dit maintenant l'art. 2 de la loi du 24 juillet 1889, modifié.

De leurs enfants *ou d'un ou de plusieurs de ces derniers*...

Le membre de phrase souligné fait disparaître de la loi une obligation tout à fait gênante.

Avec la loi de 1889 primitive la déchéance paternelle était absolue. Le père ou la mère déchu perdait la puissance à l'égard de tous ses enfants majeurs ou mineurs, nés ou à naître. C'était tout ou rien.

Voici un père de six enfants. Trois d'entre eux sont à l'âge où ils peuvent gagner leur vie, et ils la gagnent. Ils vivent loin de leur père, lequel se désintéresse d'eux; ils sont, de par la volonté de ce père, sans aucun rapport avec lui. Les trois autres sont en bas âge. Il fallait, pour protéger ces derniers, obtenir contre le père une mesure générale qui, sans être d'aucun intérêt pour les aînés, risquait de leur créer toute sorte de désagréments.

Une mère maltraite l'un de ses enfants ou plusieurs d'entre eux et traite maternellement (cela se voit) les autres. Il fallait, pour protéger le ou les enfants maltraités, lui enlever aussi ceux qui n'avaient qu'à se louer d'elle...

Plusieurs années après la décision qui la déclara déchue, une femme devient mère. Avec la loi de 1789 primitive elle n'avait pas la puissance paternelle sur ce nouveau-né...

Désormais, la déchéance ne portera que sur le ou les enfants à l'égard desquels son besoin se fera sentir. Le retrait des droits de puissance paternelle peut être total ou partiel, comme aussi la restitution de ces droits.

§

L'éternelle lutte entre la lettre et l'esprit, où j'aime voir le phénomène le plus important qui se produise en jurisprudence, s'affirme de façon piquante dans deux arrêts de la Cour de cassation, des 5 août et 8 septembre, et le bruit qu'ils ont fait naître.

Le premier est dans une affaire Pellot; le second dans une affaire Santini et tous deux se rapportent à la loi d'**Amnistie** du 29 avril 1921.

Il s'agissait d'interpréter l'art. 5 de cette loi dans la partie que voici :

Amnistie pleine et entière est accordée pour tous les délits ou infractions n'ayant donné lieu à l'application que de peines correctionnelles, qui ont été commis avant le 11 novembre 1920.

Laissant de côté (ou croyant laisser de côté) le mot *délits*, les deux arrêts ont en vue les seuls mots : *infractions n'ayant donné lieu à l'application que de peines correctionnelles.*

Ces « infractions » doivent s'entendre, — aucune difficulté sur ce point, — de crimes qui, par le coup de baguette magique des circonstances atténuantes, par exemple, furent, à l'audience de la Cour d'assises, métamorphosés en « délits ».

Ces infrations-là, signifie la Cour suprême, ne peuvent bénéficier de l'amnistie que *s'il a été statué à leur égard avant la promulgation de la loi du 29 avril 1921.*

Pellot a comparu devant la Cour d'assises de la Gironde pour attentats à la pudeur, le 3 juin 1921. Ayant bénéficié des circonstances atténuantes, son « infraction » n'a donné lieu à l'application que d'une peine correctionnelle, — savoir 5 ans de prison; et non à une peine criminelle : la réclusion.

Et la Cour d'assises, par arrêt du 11 juin, a repoussé sa requête tendant à bénéficier de la loi d'amnistie, art. 5.

Santini, lui, déclaré coupable, le 5 juillet 1921, par le jury

de la Meuse, de corruption de fonctionnaires, avec admission de circonstances atténuantes, s'est vu, — sans même, me semble-t-il, qu'on se soit donné la peine de lui infliger une condamnation, — accorder le bénéfice du susdit article par la Cour d'assises siégeant à Saint-Mihiel.

Pellot se plaignait à la Cour de cassation de n'avoir pas été considéré comme amnistiable, et le procureur de Saint-Mihiel se plaignait que la qualité d'amnistiable eût été reconnue à Santini.

*Infractions n'ayant donné lieu à l'application que de peines correctionnelles...* — N'ayant donné lieu, à quel moment ? — Lors de la promulgation de la loi du 29 avril 1921, répondent les deux arrêts de la Cour de Cassation. Sans quoi (sous entendent-ils) l'art. 5 devait dire : « infractions n'ayant donné lieu, *ou ne devant donner lieu* qu'à l'application... etc. »

En conséquence, l'arrêt du 5 août (aff. Pellot) approuve la cour d'assises qui refusa d'appliquer la loi d'amnistie et celui du 8 septembre (aff. Santini) casse la décision qui consentit à appliquer cette loi.

Du point de vue de la lettre, le raisonnement de la Cour de cassation s'impose.

Du point de vue de l'esprit du texte, c'est différent. — Il ne fait guère de doute que le législateur, entre deux condamnés de l'ordre de Pellot et de Santini (c'est-à-dire : 1° ayant appartenu pendant au moins trois mois à une unité combattante ; 2° ayant commis leur « infraction » avant le 11 novembre 1920), l'un jugé avant le 29 avril 1921, l'autre jugé après le 29 avril 1921... il est certain, dis-je, que le législateur n'a pas voulu amnistier seulement le premier et ne pas amnistier le second. Il a très évidemment cru, en votant l'art. 5, qu'il les amnistiait l'un et l'autre.

L'interprétation de la Cour suprême n'est point du goût de l'arrétiste de la *Gaz. Trib.* au numéro du 23 et 24 novembre, M. Alex. Houel.

« Deux poids et deux mesures (s'écrie cet homme d'esprit, — je veux dire, *de l'esprit*). A l'un le privilège de l'impunité et le voile de l'oubli jeté sur l'incrimination dont il a été l'objet ! A l'autre la dureté et la honte du châtiment subi... Peut-on concevoir une inégalité plus choquante ! » Fallait-il réserver ce traite-

ment « aux poilus pour lesquels cependant la reconnaissance nationale doit être poussée jusqu'aux extrêmes limites, comme disait le rapporteur de la loi, M. le député... ! »

D'autres prendront la chose moins au tragique, en considérant que les Santini et autres Pellot ne sont pas tous « les poilus ». Ils se diront que si, grâce à une rédaction défectueuse, le législateur a permis au juge d'atténuer, d'une façon d'ailleurs tout à fait légère et passagère, les inconvénients d'une « générosité » qui a prétendu s'exercer « non jusqu'aux extrêmes limites », mais (V. *Journal Off.* du 29 juillet 1921, p. 3160 et 3161) « *au delà de ce qui est permis* », — il n'y a pas là de quoi fouetter un chat... fourré.

Mais si le Parlement n'a pas rédigé de façon brillante son art. 5, il est juste de reconnaître, avec M. Houel, que la Cour suprême n'a pas eu la main heureuse dans la rédaction du motif qui vient, sous les mêmes termes, arrêt du 5 août, arrêt du 8 septembre, « dire le droit » touchant cet article 5.

Attendu... qu'il suffit de constater que, d'après son texte, l'article susvisé n'accorde amnistie qu'aux délits ou infractions ayant donné lieu à l'application de peines correctionnelles, c'est-à-dire déjà *jugés* avant sa promulgation.

*Jugés*, mis ainsi au masculin pluriel, cela ne revient-il pas à dire que l'amnistie n'est applicable aux faits *quels qu'ils soient*, commis avant le 11 novembre 1920, que si ces faits ont été... *jugés* avant le 29 avril 1921 ?

La Chancellerie l'a compris ainsi, et la circulaire du 12 octobre du Garde des Sceaux a signalé les arrêts Pellot et Santini en termes qui semblaient demander la reprise de centaines et de milliers d'affaires classées. Classées sur l'invitation de la Chancellerie, tandis que s'élaborait, sans hâte et au sein du Parlement, la future loi. Classées, dans la croyance que la date de la promulgation de cette loi ne jouerait aucun rôle pour la discrimination des amnistiés ou non amnistiés.

Les parquets n'ont pas bougé... et une circulaire du 3 novembre est venue arranger les choses, adressée comme la précédente aux procureurs généraux.

Le lecteur qui a bien voulu me suivre ne la trouvera pas sans sel.

Par une circulaire du 12 octobre je vous ai signalé les arrêts rendus les 5 août et 8 septembre derniers par la Cour de cassation dans les affaires Pellot et Santini.

L'interprétation de ces arrêts ayant soulevé la question de savoir si, pour les affaires non jugées avant la promulgation de la loi, l'amnistie devait être étendue aux « délits », ou réservée « aux infractions n'ayant donné lieu à l'application que de peines correctionnelles », j'ai consulté M. le procureur général près la Cour de cassation.

Il résulte de sa réponse que l'arrêt de la Chambre criminelle s'applique seulement aux infractions qui ont été punies de peines correctionnelles, bien qu'elles ne soient pas des délits, c'est-à-dire aux *crimes* dont les auteurs sont frappés de semblables peines, par suite de l'admission d'une excuse ou de circonstances atténuantes. Sa décision reste sans portée en ce qui concerne les *délits* ; elle est étrangère aux difficultés que pourrait soulever l'application de l'article 5 aux infractions de cette nature qui sont en dehors du champ du débat.

§

L'article ci-dessous, signé de M. Louis Forest (*Le Matin* du 18 Janvier) et qu'il intitule *Le Prix marqué*, se passe de commentaires comme on dit, et César lui-même...

Chaque fois qu'on arrête quelque grand filou, on apprend avec étonnement qu'il a été successivement condamné à des centaines d'années de prison, mais que plus il était destiné à être enfermé, plus il était libre!

Il en est encore de même pour le voyou titré, Serge de Lenz. Le 16 juin 1914, le noble cambrioleur encaisse dix mois de prison. Pendant la guerre, il déserte. Le 16 juin 1916, il est condamné pour vol, désertion, faux, usage de faux, etc., à cinq ans de prison. En voilà donc jusqu'au 26 juin 1921 ? — Point. Les cinq ans n'ont même pas duré sept mois, puisqu'il est recondamné à deux ans le 24 janvier 1917. En septembre 1919, il repince 3 ans de prison. On pouvait croire ce bon jeune homme à l'abri des tentations jusqu'en septembre 1922. Erreur ! Intervient l'amnistie, votée d'une façon si aveugle par nos députés, responsables directs d'une foule de crimes et de vols commis depuis cette époque. Serge de Lenz reprend aussitôt ses exploits. Il vient d'être de nouveau arrêté. Il sera condamné à quinze ans de prison, ce qui veut dire qu'il sera de nouveau arrêté en 1923.

Ces condamnations sont donc de simples plaisanteries. L'énervement de la répression publique est évident. Il y aurait vraiment bien des écrous à serrer dans le monde où on met les autres sous écrou. Il est temps que les lois soient des lois, que, comme dans les grands magasins, le prix de leurs violations soit marqué et fixé, que trois ans signifient trois ans et cinq ans ne signifient pas vingt-quatre heures.

§

La place me manque pour analyser un jugement du Trib. de simple police de Nîmes, rendu le 1er novembre, qui acquitte du chef de **mauvais traitements à animaux domestiques** (loi Grammont) les directeurs des arènes de Nîmes, coupables de corrida et poursuivis à la requête de la Société protectrice des animaux. Sans doute reviendrai-je sur ce « monument de jurisprudence » important au point aficion, régionalisme... et bon sens.

Je ne puis aussi que signaler la somme considérable de science et de document que contient, suivant l'habitude, le tome de mai-décembre du *Journal de droit international*, publié par M. Edouard Clunet, encyclopédie véritable... et qui est comme le *Mercure de France* de la spécialité. — V. notamment, outre plusieurs articles et notes de son éminent directeur, l'étude de M. Audinet sur *les changements de nationalité résultant des récents traités de paix*, celle sur le *statut des étrangers en France*, de M. Fort Dumanois; celle sur *la fraude en droit international*, de M. Pierre Arminjon ; et sur *l'attitude de la magistrature belge pendant l'occupation allemande*, de M. Flasselecq, ainsi que le compte rendu du procès des criminels de guerre à Leipzig, du congrès Pan-Noir, de l'administration de la justice en régime bolcheviste. — Reçu le numéro du premier *Recueil universel de la jurisprudence* publié par M. E. Jourdain, et *Questions sociales et ethnographiques* (Carbonel, édit., Alger) où M. Charles Barbet, conseiller à la Cour d'Alger, a rassemblé le fruit d'une expérience acquise en maints tribunaux de France, Algérie, Maroc.

MARCEL COULON.

## *FÉMINISME*

La Femme-Avocat. — Alice de Payer : *Le Féminisme au temps de la Fronde*, Editions « Fast ».

Dans son article sur **la Femme-Avocat** (1) mon confrère Raymond Hesse jette quelques fleurs sur ses « consœurs », — pour reprendre ici le néologisme dont il use et dont le moindre défaut est de n'être point euphonique, — mais, semblable au loup du petit chaperon rouge, il apparaît que c'est pour les mieux flageller.

(1) *Mercure de France* du 15 janvier 1922.

Le barreau, dit Raymond Hesse, et le jeune, tout comme le vieux, n'a pas encore pris au sérieux la vocation des femmes avocates.

.................................................................................

Il serait intéressant de rechercher les raisons psychologiques de cet ostracisme, qui ne résulte nullement de la moindre valeur des femmes qui entreprennent des carrières juridiques.

A notre sentiment, une des raisons principales vient de la vie en commun qui se pratique au Palais. Il y a depuis longtemps là une existence collective masculine, une sorte de corporation moyenâgeuse offrant une résistance passive aux innovations. On redoute les propos de couloirs, la critique malveillante possible, les interprétations malsaines, la haine vigilante qui se nomme la confraternité. Tout cela rend le rôle de la femme au Palais particulièrement délicat. Est-elle aimable et femme, on lui en saura mauvais gré ; est-elle distante et intellectuelle, elle sera traitée de bas-bleu. Le Palais a admis la femme dans ses rangs, il ne l'a pas « accueillie ». Il la courtise comme une aimable personne ou s'en éloigne comme d'un ennuyeux maître de pension. Il ne la considère pas encore comme une égale.

Vraiment ?

Douze ans, — hélas, déjà ! — d'inscription au barreau et d'exercice régulier de la profession nous permettent sans doute de discuter les idées personnelles de Raymond Hesse, idées qu'il affirme être générales au Palais, ce que nous contestons.

Ou bien, en effet, tous ceux qui sont l'orgueil des avocats : les anciens bâtonniers et membres du Conseil, déguisent singulièrement leur pensée en encourageant nos efforts et en nous prodiguant leurs enseignements, ou bien ils sont en complet désaccord avec l'auteur.

Nous inclinons volontiers vers cette seconde hypothèse, d'abord par respect pour des esprits peu suspects de duplicité et d'hypocrisie, ensuite parce que l'accession d'un grand nombre d'avocates dans les cabinets des avocats les plus réputés, en qualité de collaboratrices, dément que le Barreau n'ait point, à l'heure actuelle, à la fois « admis » et « accueilli » les femmes.

C'est M. Raymond Poincaré qui, le premier, en 1912, confia l'étude et la préparation de certains de ses dossiers à une stagiaire. Son exemple fut, peu de temps après, suivi par l'avocat éminent au cabinet duquel je suis attachée depuis 1913 : le bâtonnier Chenu. Aujourd'hui, évoluant sans restriction ni réserve dans l'immense enceinte, les avocates plaident partout et elles

sont écoutées comme les hommes et gagnent et perdent leurs procès comme eux.

Mais Raymond Hesse, qui sait cela aussi bien que moi, affirme pourtant que nous sommes « injustement » victimes d'un ostracisme. Si cela est vrai, je confesse que je suis complètement dépourvue de sens psychologique, car, nulle part, pas plus à Paris qu'en province, où j'ai souvent plaidé, je n'ai senti un mauvais accueil ou remarqué une mauvaise volonté chez mes adversaires.

Qu'il y ait des esprits chagrins n'approuvant pas l'admission des femmes dans les barreaux, cela est certain; cet « ostracisme » est de la nature de celui qui s'attache aux Juifs, aux nègres, aux communistes ou aux cléricaux, aux royalistes ou aux radicaux. Les sectaires ne discutent jamais, ils affirment ; ils n'étudient pas, ils tranchent.

Nous les connaissons, au Palais, ceux-là qui dédaignent les avocates. Ils ne les saluent jamais, laissent volontiers retomber les portes sur elles, ne veulent pas les connaître et, s'il leur arrive qu'elles aient à plaider contre eux, ils mettent tout ce qu'ils ont d'astuce et d'audace professionnelles à les intimider. C'est souvent peine perdue ; avec eux on sait qu'il faut se tenir sur ses gardes et une avocate avertie...

Mais que l'on veuille bien croire que ce sont là très rares exceptions, et si nous faisons abstraction de ces quelques amateurs de quenouilles, négateurs des nécessités économiques actuelles et adversaires du développement de l'intellect féminin, il reste au Palais une majorité accueillante, cordiale et dévouée, prête à favoriser notre travail, se composant d'hommes de cœur, de talent et d'esprit, magistrats autant que membres du barreau.

La vérité est que ce n'est point au Palais même que nous sommes en état d'infériorité ; c'est dans la lutte pour le dossier. Parce que je connais le métier, j'en sais les dessous et il faut reconnaître que nous sommes là en handicap défavorable. Raymond Hesse prétend que cette inégalité vient de notre faiblesse physique, de notre manque d'autorité dans la parole, de notre nervosité, de nos maternités passées, présentes et futures. Sans doute l'exercice de la profession est fatigant, sans doute les hommes parlent plus fort, — ce qui n'implique nullement qu'ils soient tous mieux écoutés, — sans doute, peut-être, vous, les hommes, êtes-vous moins nerveux que nous, les femmes, mais ne

manquez-vous pas parfois de finesse et de diplomatie et telles portes que vous ne pouvez pas forcer s'entr'ouvrent parfois pour nous, le savez-vous ? Quant à nos maternités d'hier, d'aujourd'hui et de demain, faites-moi la grâce de croire que nous ne mettons pas des enfants au monde tous les jours.

Ce n'est donc pas là qu'il faut trouver ce que l'auteur appelle notre impuissance à nous faire une situation indépendante. D'abord, qu'en sait-il ? Il ne s'est point informé auprès des intéressées. Pour ma part, je crois que certaines avocates gagnent leur vie, comme je pense que beaucoup d'avocats ne gagnent pas la leur.

Nous avons, indiscutablement, plus de difficulté que les hommes à constituer, comme on dit, un cabinet. Cela tient à la tradition qui persiste encore dans certains milieux et veut qu'une femme, *a priori*, ne puisse rien connaître aux affaires. C'est ensuite qu'une partie importante des affaires correctionnelles et criminelles, civiles ou commericales, sont plaidées par des avocats qui les tiennent d'agents d'affaires de toutes catégories, qu'un aimable euphémisme laisse appeler des « correspondants » et qu'ils s'attachent, le plus souvent, par des agapes où rien ne manque.

Il nous est impossible de pratiquer ces mœurs, légitimes d'ailleurs, quand elles se maintiennent dans les limites de la parfaite correction et des prescriptions rigoureuses de notre Ordre. Il nous reste à attendre la clientèle personnelle qui se constitue dans les relations, peut-être favorisée par la chance et développée par le talent. C'est la formule de l'avocat d'autrefois, du temps où des hommes, anciens bâtonniers aujourd'hui, ou arrivés à d'importantes situations, attendaient dix à quinze ans avant de gagner quelque argent. Alors, les patrimoines familiaux permettaient la patience, et l'on patientait, car la vie n'avait point le présent caractère d'âpreté au gain qui modifie tellement nos mœurs, sans, hélas, les améliorer ! Les exigences des stagiaires d'aujourd'hui effarent ceux qui furent inscrits au stage après 1870. Et c'est sans doute parce que ces jeunes gens vont vite que l'on veut aussi que les avocates prennent, dans la course aux honoraires, le train de leurs contemporains.

Elles restent nettement en arrière, ayant moins de hardiesse et il ne faut pas le regretter. Tout ce qu'une femme peut avoir de pudeur, — entendez par là de discrétion, — tout ce qu'elle peut avoir de retenue, elle doit le mettre dans ces travaux, dans cette

vie spéciale où elle côtoie les hommes et se trouve dans l'obligation de compter avec eux. Le meilleur féminisme sera toujours celui qui portera la plus grande empreinte de féminité.

D'ailleurs, si les plus douées et les plus habiles des avocats de la génération actuelle arrivent assez rapidement à la notoriété, et au succès d'argent, que d'arrêts et de chutes le long du chemin! Il n'y a pas que les avocates qui se réfugient dans le mariage pour se faire une situation. Et les hommes donc! Combien sont devenus les simples gestionnaires de fortunes acquises par alliance, ou les associés dans le négoce des beaux-pères, après avoir vainement tenté d'être célèbres dans ce Palais, objet de mirage, d'espoir et de déception! Combien sont devenus fonctionnaires et se sont subordonnés à un ordre hiérarchique, eux qui ne voulaient pas de maîtres! Combien... Mais faut-il dire, ici, toute la difficulté de la profession d'avocat, faut-il parler de tous les mécontents, de tous les incapables, de tous les timides, de tous ceux enfin que la chance n'a pas favorisés, alors que leur front avait pourtant été couronné des lauriers de la Conférence du Stage !...

A quoi bon ? A l'avocat sans cause, type réel et bien connu du public, Raymond Hesse a voulu faire un pendant, et il a créé l'avocate errante au Palais, sans accueil du confrère et sans dossier du client. C'est là une préoccupation de symétrie, mais ce n'est point une raisonnable étude sur la femme-avocat.

Il est d'ailleurs trop tôt encore, à notre avis, pour porter un jugement définitif sur la place des femmes au barreau, car une dizaine d'entre nous seulement ont plus de dix ans d'inscription au Tableau et deux ou trois seulement atteignent où dépassent la quarantaine. L'auteur l'a si bien senti et compris qu'en désespoir de cause il a analysé le livre de Colette Yver, *les Dames du Palais*, publié avant la guerre, et a parlé de la plaisante histoire du *Captif*, pièce de Tristan Bernard, jouée en 1904 aux Mathurins ! Ce n'est point avec les données d'une femme de lettres, — antiféministe, — et d'un homme de lettres, — humoriste, — que l'on conclut quand on envisage des réalités. Aussi bien, j'en suis assurée, Raymond Hesse reviendra sur ses conclusions et en formulera d'autres.

SUZANNE GRINBERG.
Avocate à la Cour.

§

**Le Féminisme au temps de la Fronde.** — Il ne s'agit pas de *la Fronde*, journal de Marguerite Durand ! Nous sommes à l'époque de la grande Mademoiselle qui fait tirer le canon de la Bastille, et je citerai ce malin morceau de l'amiral Degouy, préfacier de cet ouvrage de belle érudition : « Ne disons pas trop de mal de cette époque : savez-vous, Madame, où je trouve pour elle des motifs d'indulgence ? D'abord, à ne vous rien céler, dans votre dernier chapitre : « la défaite des femmes, la conversion, la pénitence et la mort », que je trouve bien touchant et fort propre à faire réfléchir presque tous vos lecteurs, avec quelques-unes, peut-être, de vos lectrices. »

Non, il ne faut jamais dire du mal d'une époque en se plaçant, pour cela, dans celle où l'on est obligé de vivre. La Fronde, guerre en dentelles, malgré le sang qui tachait ces dentelles, était un moment d'exaltation et de révoltes contre les rigueurs d'une tyrannie de bas étage. Mazarin représentait surtout, pour toutes ces princesses, le valet de chambre enrichi aux dépens d'une femme, que ce fût à tort ou à raison, pour le bon ou le mauvais motif. Les plus folles d'entre les folles ont horreur du *faquin* et ce mot, italien d'origine, semble vraiment inventé pour ce singulier cardinal. Richelieu avait pu tuer la noblesse. Mazarin n'aurait jamais pu réduire au silence des femmes nées. Avec une très habile subtilité, l'auteur, qui est une femme, Mme Alice de Payer, dégage le berceau du *féminisme* actuel dans le conflit de passions qui enveloppait ces dames : les duchesses de Longueville, de Chevreuse, de Montbazon, d'Orléans, de Bouillon, de Châtillon, la princesse Palatine, la princesse de Condé. Mais si elles se mêlaient des affaires de l'Etat, c'est qu'elles s'en reconnaissaient le droit et que, bien avant elles, d'autres femmes également *nées*, ou se croyant telles, s'en étaient mêlées. L'instruction, les lettres, données à ces femmes tout particulièrement élevées, leur permettaient des vues d'ensemble que très probablement d'autres femmes, peut-être aussi intelligentes, n'auraient pas pu avoir. Mais, dès leur conspiration, l'infériorité de l'état de la femme s'est montrée sans aucun voile et a certainement dû gâter jusqu'au meilleur des raisonnements, en supposant que l'on puisse raisonner quand on fomente des révolutions ou une guerre... civile. La femme est, beaucoup plus que l'homme, gouvernée par ses passions.

Un homme amoureux demeure lucide, malgré les plus terribles emballements, mais la femme est immédiatement *possédée* (il faut employer le terme ici dans le sens où on l'employait pour les religieuses de Loudun); qu'elle aime un objet digne ou indigne, l'envoûtement du désir est le même, elle ne peut dégager aucun de ses actes de cette emprise, et il en résulte, forcément, les pires complications. C'est ce que nous démontre, sans quitter l'ordre de l'histoire, Mme de Payer dans son étude sur la Fronde et sans aucun parti pris pour ou contre les agissement de ces dames.

Aujourd'hui, les revendications du *féminisme* sont beaucoup plus... raisonnables, et résultent d'une entente sociale presque universelle, mais c'est, très probablement, parce qu'il y a des hommes *féministes* qui dirigent... la nouvelle Fronde. Les Mazarin ont changé de côté!

RACHILDE.

## *LES REVUES*

*Les Marges* : M. Fagus et G. Apollinaire, à propos de Jarry ; Alfred Jarry avant le succès d'Ubu. — *Clarté* : fragment des Scythes, poème d'Alexandre Blok. — *Revue de l'Amérique latine* : Jules Laforgue et le palmarès scolaire. — Nouveautés: *Plume au vent* ; *Intentions*; *Kolt-Stellaire* ; *la Provence latine*. — Mémento.

La revue **Les Marges** (15 janvier) célèbre la mémoire d'Alfred Jarry, très dignement. Dans un excellent article qu'il intitule : *le Noyé récalcitrant*, M. Fagus écrit :

Et je revois deux images: Alfred Jarry, puis le cadavre d'Alfred Jarry. Je ne puis réussir encore à les superposer. A nous, à tous ceux qui hantèrent cet être exceptionnel et délicieux, il apparut qu'un morceau d'eux-mêmes les précéda en terre, lui, le seul écrivain en notre temps qui ne dénigra nul confrère jamais.

En la salle des morts de l'hôpital de la Charité, étiré dans sa boîte de chêne, sa ronde tête bretonne ou bien d'empereur romain, creusée, ivoirine, aux yeux renfoncés et clos, la chevelure accrue, les fines moustaches noyées dans une barbe soudaine, il imageait un martyr paisible. Il le fut. La malignité et la niaiserie l'avaient depuis dix ans enfermé dans un papier magnifiquement breneux : le cercueil fut rien plus qu'un emblème. Il avait dans l'intervalle donné *les Minutes de sable mémorial*, *César Antéchrist*, *Les Jours et les Nuits*, *l'Amour en visite*, *l'Amour absolu*, *Ubu enchaîné*, *Messaline*, les deux *Almanachs* du Père Ubu (auxquels nous sommes glorieux d'avoir collaboré), *le Sur-*

*mâle, les Spéculations,* outre, inédits : *Gestes et opinions du Dr Faustroll, la Dragonne,* le livret d'un *Pantagruel...*

Nulle part, nous n'avons vu l'évocation du jeune homme timide, rangé, très fils de bourgeois et provincial, qu'était Alfred Jarry, étudiant à la Faculté des Lettres de Paris, vers 1892. Sa vie était sage et fort ordonnée. On s'étonnait, plus tard, que cet adolescent à la parole douce et réfléchie fût l'auteur des *Minutes de sable mémorial.* Vers 1893 ou 94, quand il nous fit la lecture d'*Ubu Roi*, alors ignoré de tous, à Paul Fort, au peintre Raoul-André Ulmann et à moi, le succès de son œuvre auprès de nous lui causa une surprise extrême. Il nous expliqua qu'il avait écrit cela, lycéen, en collaboration avec un condisciple, pour railler leur professeur de mathématiques : M. Hébert, qui prononçait Ebé son propre nom. Ebé devint Ubu, sous la plume des deux potaches. Jarry refusa, ce soir-là, de confier son manuscrit à Paul Fort qui publiait alors une revue : *Le Livre d'art ;* telle l'œuvre n'avait pour son auteur aucune valeur littéraire. Il y travailla beaucoup, avant de le donner à l'imprimeur ; et nous croyons nous rappeler qu'il s'y décida seulement après avoir consulté Marcel Schwob.

La pièce eut un gros succès immédiat, fort avant sa représentation. Et l'on peut dire que ce succès marqua la fin du petit provincial rangé qu'était Alfred Jarry. Il se mit à « parler Ubu » et à vivre d'une manière de toute façon déréglée. L'alcool et la misère ont détruit prématurément un être très délicat, très fin, un lettré de haute classe. Voilà un aspect véridique d'Alfred Jarry, antérieur à sa rencontre avec Apollinaire, par exemple, et qu'il serait fâcheux de n'avoir point noté. Au fond, l'on peut dire du pauvre Jarry qu'il a été dévoré par le père Ubu. Et c'est pour ne l'avoir pas connu avant sa renommée advenue que Guillaume Apollinaire a écrit ces lignes :

Jarry mourut le 1er novembre 1906, et le 3 nous étions une cinquantaine à suivre son convoi. Les visages n'étaient pas très tristes et seuls Fagus, Thadée Natanson et Octave Mirbeau avaient un tout petit peu l'air funèbre. Cependant, tout le monde sentait vivement la disparition du grand écrivain et du charmant garçon que fut Jarry. Mais il y a des morts qui se déplorent autrement que par les larmes. On ne voit pas bien des pleureuses à l'enterrement de Folengo, ni à celui de Rabelais, ni à celui de Swift. Il n'en fallait pas non plus à celui de

Jarry. *De tels morts n'ont jamais eu rien de commun avec la douleur. Leurs souffrances n'ont jamais été mêlées de tristesse.* Il faut, pour de semblables funérailles, que chacun montre un heureux orgueil d'avoir connu un homme qui n'ait jamais éprouvé le besoin de se préoccuper des misères qui l'accablaient, lui et autrui.

Non, personne ne pleurait derrière le corbillard du Père Ubu. Et comme c'était un dimanche, le lendemain des Morts, la foule de ceux qui avaient été au cimetière de Bagneux s'était, vers le soir, répandue dans les guinguettes des alentours. Elles regorgeaient de monde. On chantait, on buvait, on mangeait de la charcuterie : tableau truculent comme une description imaginée par celui que nous menions en terre.

Ah ! si, le pauvre Jarry a connu la douleur et ses souffrances ont été mêlées de tristesse très amère.

§

**Clarté** (janvier) publie le texte d'un radiotélégramme de Moscou qui lui fut adressé en août dernier, — et que cette revue a, depuis, reçu dans une lettre, — pour lui annoncer la mort d'Alexandre Blok, poète russe, l'auteur, entre autres, du poème : *Les Scythes*, écrit au moment de la paix de Brest-Litovsk, le 30 janvier 1918.

Le correspondant de « Clarté » s'exprime ainsi sur Alexandre Blok, dans son radiotélégramme :

La paix de Brest, horizon inconnu ouvert à humanité, acte de foi immense de tout un peuple dans progrès dans conscience des masses laborieuses eut ses poètes inspira ses œuvres de génie au premier rang Blok.

Malheureusement cet esprit génial qui savait voir l'idéal dans la boue inévitable qui reconnaissait la vraie victoire dans la défaite brutale appartenait malgré tout à cet ancien monde dont il chantait l'écroulement, il manqua de courage pour suivre révolution dans ses tribulations créatrices comme tout le parti auquel allait sa sympathie il cessa de comprendre il se retrancha dans son beau rêve ferma les yeux aux réalités comme lui devint impuissant.

Le prosaïque labeur de reconstruction sociale inspire moins le poète formé à l'ancienne école que les splendides éclairs de la révolution sociale à sa naissance.

La maladie sans doute aussi minait ses forces morales.

Peu importera à postérité car avec les Douze et les Scythes le nom d'Alexandre Blok est indissolublement lié à la révolution des masses laborieuses de Russie.

Le poème d'Alexandre Blok est d'une sauvage beauté, pris en soi, en dehors de sa signification politique. En voici les dernières strophes :

O vieux monde ! avant que de périr,
Tant que tu languiras encore, d'une douce langueur,
Arrête-toi, sage comme l'Œdipe
Devant le Sphinx de l'antique énigme.

La Russie est un sphinx. Exultante et triste,
Ruisselante d'un sang noir,
Elle te regarde, te regarde toujours
Avec haine, avec amour.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A nous ! venez à nous ! Venez des horreurs de la guerre
A notre étreinte pacifique,
Tant qu'il n'est pas trop tard.
Au fourreau, le vieux glaive ! Camarades ! nous serons frères.

Sinon — nous n'avons rien à perdre
Et nous savons être perfides —
Durant des siècles et des siècles, votre progéniture débile
Vous maudira, vous maudira !

Par les forêts et les prairies, devant la belle Europe,
Nous prendrons le large
Et nous retournerons vers vous
Avec nos gueules grimaçantes d'Asiates !

Venez tous ! Venez à l'Oural !
Nous faisons place au combat,
Entre les machines d'acier, animées par le calcul intégral
Et les hordes mongoles.

Mais nous-mêmes, dorénavant, cesserons d'être vos boucliers,
De participer au combat.
Nous regarderons bouillonner la mêlée meurtrière
De nos yeux étroits !

Nous ne broncherons plus quand les Huns féroces
Fouilleront les poches de vos cadavres,
Brûleront les villes, feront écurie dans les églises,
Et grilleront les chairs de leurs frères blancs.

Une dernière fois ! Ravise-toi, vieux monde !
Au festin fraternel de travail et de paix !
Une dernière fois ! Au festin fraternel et joyeux,
Te convie la lyre barbare !

§

M. G.-Jean Aubry donne à la **Revue de l'Amérique latine** (1er février) un excellent article : « La nostalgie de Jules Laforgue », où il publie l'acte de baptême du poète et ses notes de classe au lycée de Tarbes, où il fit toutes ses études. Voici ces notes :

| | | |
|---|---|---|
| 1869-70. | Classe élémentaire... | 1er accessit d'écriture. |
| 1872-73. | Cinquième.......... | 2e accessit d'instruction religieuse.<br>3e accessit de composition française. |
| 1873-74. | Quatrième.......... | 1er prix d'instruction religieuse.<br>2e accessit de langue allemande. |
| 1874-75. | Troisième.......... | 3e accessit d'instruction religieuse. |
| 1875-76. | Seconde............ | 4e accessit de version latine.<br>1er accessit d'histoire.<br>1er accessit d'histoire naturelle. |

§

NOUVEAUTÉS :

1° **Plume au vent** a publié, en janvier, le n° 1 de sa « nouvelle série » (22, rue Duroc, Paris, 7e). M. Jean Royère présente cette publication. Il préconise « l'art que Baudelaire a créé, que le Symbolisme a illustré » et que, dit-il, « nous nous efforçons de renouveler » dans la tradition comprise ainsi :

Notre tradition, d'une poésie vitale et jaillie du *vierge aujourd'hui*, s'oppose absolument à ce classicisme à la mode, car l'art que les symbolistes ont reçu de Baudelaire et aussi de Mallarmé, de Rimbaud, de Verlaine et de Laforgue, ils en ont enrichi la tradition française et ce fut leur grande tâche. Moréas acclimate notre art dans des siècles romans et classiques ; Kahn le fait pénétrer dans les déserts et dans la foule, dans les palais nomades et dans ceux du rêve ; Verhaeren en illustre les mythes anciens et modernes ; Stuart Merrill en nourrit la légende ; Vielé-Griffin et Henri de Régnier lui annexent l'Hellade, notre mère, et Claudel en enrichit le théâtre !

Enfin, John-Antoine Nau, récemment, nous dota de l'Espace ; il nous découvrit, en même temps que les forêts, les îles, les mers des Tropiques — un monde — il nous ouvrit, par sa nostalgie même, l'infini rayonnant, la suavité, déjà ! de la Beauté idéale.

2° **Intentions**, revue mensuelle, est née en janvier, 6, rue de Phalsbourg, Paris, 17e. M. Pierre André-May la dirige. Il la place sous l'égide de MM. A. Gide, Proust, Paul Valéry, J. Romains et Claudel. MM. André Fontainas, Maurice David, Ber-

trand Degy, Robert Konnert et Georges Duveau ont collaboré au 1er fascicule qu'on ouvre sur ce pur quatorzain de M. Paul Valéry :

LE SYLPHE

Ni vu ni connu
Je suis le parfum
Vivant et défunt
Dans le vent venu !

Ni vu ni connu,
Hasard ou génie ?
A peine venu
La tâche est finie !

Ni lu ni compris ?
Aux meilleurs esprits
Que d'erreurs promises !

Ni vu ni connu,
Le temps d'un sein nu
Entre deux chemises !

3° **Kolt-Stellaire** vient de publier son « cahier-manifeste », rédigé par MM. Stěpaněge et Kristantë. Adresse : Nice, place gare de Riquier.

Le premier de ces deux messieurs s'adresse « aux Dandys » (*sic*); le second, « Aux Dionysiens », pour leur dire des choses inintelligibles.

A titre de curiosité, signalons un poème dont nous ne saurions assurer s'il est stellaire, s'il est « Kolt », ou s'il est anatomique, et qui a pour titre : *Pubis*.

4° : **La Provence latine** (15 janvier), « organe mensuel d'idée latine et de doctrine mistralienne », vient de paraître. Adresse : M. Bruno Durand, cottage du Perche, Cap Brun, Toulon.

5° : « **Athéna** », « revue mensuelle d'art et de littérature », a publié son n° 1 en janvier. M. A. Léty-Courbière la dirige. (3, place de l'Odéon et 30, rue Racine, Paris.)

MÉMENTO. — *Revue bleue* (21 janvier) : « Lettres inédites » d'Ernest Reyer. — M. A. Le Breton : « Comédies-ballets de Molière ». — M. V. Giraud : « A l'ombre de Port-Royal. — « Dans le brouillard d'hiver », nouvelle de M. René Bizet.

*La Renaissance* (28 janvier) : — M. Pierre Hamp : « Le cantique des cantiques ». — M. A. Esquerre : « L'esprit public en Espagne ».

*L'Opinion* (28 janvier) : — M. A. François-Poncet : « Réorganisons la propagande ». — M. Th. Sandré : « Molière trahi ». — M. Cl. Isambert : « Molière ».

*Les Lettres* (1er janvier) : — De M. Paul Harel : « Souvenirs d'auberge », où il est parlé de Heredia et Leconte de Lisle.

*Le Correspondant* (25 janvier) : — « La politique internationale du pétrole. Le plan français », par M. F. Engerand. — « La théorie musicale des écrivains romantiques allemands », par M. A Cœuroy.

*L'Afrique latine* (15 janvier) : — Fragment d'un poème : « Lucifer », de M. Fagus.

*Le monde nouveau* (15 janvier) : — « M. Lloyd George, la Paix et son pays », par M. H. Hertz. — « L'Italie de Gabriel Faure », par M. A. Chevalier. — M. P. Collin : « Le théâtre allemand contemporain ».

*La Revue hebdomadaire* (28 janvier) : — M. Arthur Toupine : « Une interview de Lounatcharsky ». — « Poésies », de M. A. Météri é. — « Flaubert », par M. A. Thibaudet.

*Revue de la Semaine* (27 janvier): — M. Pierre Lasserre : « Camille Saint-Saëns ». — M. G. Truc : « L'avenir de la raison ».

*France et Monde* (10 janvier) : M. Antoine : « Propagande ».

*Les Ecrits nouveaux* (janvier) : — « Un drame de l'automne », par MM. J. et J. Tharaud. — « Poèmes » de M. Max Jacob. — « Centenaire de Dostoïewsky », par M. André Suarès.

*La Revue Mondiale* (1er février) : — « Un rival de Molière », par M. G. Mongrédien. — « Une de mes vies », par M. Gaston Devore.

*La Revue Universelle* (15 janvier) : — « Discours aux sourds », par M. G. Ferrero. — (1er février) : « La Lorraine dans l'œuvre de François de Curel », par M. Louis Bertrand. — « Un lunch », par M. Grosclaude. — « Les Huguenots », par M. C. Bellaigue.

*La Revue de Paris* (15 janvier) : — « Comment j'ai nommé Foch et Pétain », par M. Painlevé. — *** : « L'assassinat d'Alexandre II ». — (1er février) : « Le marquis de Custine et la Russie », par M. A. Dumaine. — « M. Poincaré », par Ignotus. — « Sur l'album de la vagabonde », par Mme Colette.

*La Revue de France* (15 janvier) : « Scènes de la vie difficile », roman de M. A. Capus. — M. Recouly : « Les heures tragiques d'avant-guerre : en Roumanie ». — (1er février). « Histoire et Poésie », par M. C. Jullian. — « Stances », M. René Maran. — « Une expérience bolcheviste en Chine, il y a mille ans », par M. Camille Aynard. — M. Jean Rostand : « Sur la vieillesse des êtres aimés ».

*Revue des Deux Mondes* : (15 janvier) : « Un conseiller de Balzac », par M. Marcel Bouteron, avec lettres inédites d'Auguste Le Sourd. —

M. Ch. Nordmann. « La guerre du gaz et l'avenir ». — (1er février) M. d'Annunzio : « Nocturne ». — « La princesse Belgioso », par M. A. Augustin Thierry.

*La Nouvelle Revue française* (1er février) : — « Hommage à Dostoïewski », par MM. André Gide, L. Schestof, J. Rivière. « Lettres » de Dostoïewski. — « Les paramètres », par M. Louis Aragon. — « Eclairages », par M. Franz Hellens.

*Choses de Théâtre* (février) : — « Confessions », de M. Signoret. — « Un atelier de comédiens », par M. Ch. Dullin. — « Du cinéma comme art », par M. J. Robertfrance. — « Suisse », par M. H.-R. Lenormand.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## ART

**L'exposition des Indépendants.** — Les Indépendants ont adopté cette année le placement par ordre alphabétique, sans trop de rigueur. Un groupe de lettres fournit un lot de toiles ; ces toiles sont disposées au mieux des convenances de l'harmonie générale avec le souci de ménager à chacun une place favorable et de placer toutes les œuvres en belle lumière. Le peintre Villard et ses collègues de la Commission de classement, parmi lesquels se trouvaient d'ailleurs nombre d'excellents coloristes, se sont fort bien tirés de leur tâche. Est-ce à dire que ce mode de placement alphabétique soit plus adéquat à tout besoin et à tout éclat de présentation que les groupements sympathiques des précédentes expositions ?

En général, ce dernier mode avait toujours été ingénieusement utilisé par les Indépendants. Le seul côté faible de son emploi était de créer des salles indifférentes où l'on parcourait sans plaisir les mètres de cimaise accordés à des artistes qui n'excitaient point de sympathies. Dans l'organisation actuelle, il n'est point de salle qui ne fixe l'intérêt par quelques bons tableaux ou quelques intéressantes études. Etant donné l'éclectisme fondamental des Indépendants, leur groupement alphabétique, s'il est toujours appliqué sans rigueur, leur donne une facilité de présentation.

Les artistes notoires qui sont arrivés à la gloire par leurs succès aux Indépendants se demandent parfois quel est leur devoir envers ce bercail de leur renommée. Y envoyer le plus dru de leur œuvre n'est-ce point occuper de la place nécessaire à de jeunes débutants, embarrassés comme le furent jadis les anciens *fauves* pour montrer la hardiesse de leurs travaux dans des expo-

sitions à jury? D'un autre côté, s'abstenir, c'est ne point prêter le concours de leur autorité acquise au principe de liberté et ne pas fortifier, de la présence des aînés l'effort des débutants. Et, tous les ans la place se fait plus étroite. Ce problème de conscience que se posent les jeunes vétérans des Indépendants, ils hésitent tous à le résoudre. Cette année le plus grand nombre a choisi l'abstention. Sans doute alterneront-ils de tonifier les salles et de maintenir avec Signac la gloire des Indépendants. Le *Port de la Rochelle* et le *petit Andely*, de Paul Signac, compteront parmi ses meilleures toiles. Le plus intuitif des peintres, le rapide visionnaire que témoignent ses aquarelles et ses dessins sait se muer, et c'est un beau phénomène esthétique, en un parfait architecte des luminosités, et toute une vie frémissante du décor s'ordonne sans se figer, avec une sérénité puissante, en une impression à la fois exacte et féerique. Luce a dès longtemps abandonné ses recherches de vie lumineuse pour noter la ligne de ses travailleurs. Son *Débardeur* est particulièrement heureux ; ses paysages expressivement séduisent par leur sérénité. Augrand, un des derniers de ceux qui, avec Seurat, Signac, Dubois-Pillet, exposèrent au Pavillon de Bois des Tuileries, berceau des Indépendants, montre trois de ces beaux dessins rehaussés où il sait évoquer si sobrement le lent mouvement des vagues vers les hautes falaises, les grandes frondaisons et les travaux rustiques de cette Normandie, dont il excelle à donner le style et l'accent.

Le pointillisme est représenté avec autorité par Person, Madame Selmersheim, dont les fleurs sont harmonieuses, Petitjean, Vallée, expert à noter les jardins de Paris, et par Cluzeau, chercheur patient, soucieux d'harmonie générale, dont l'effort mérite l'attention.

Un beau panneau de Charles Guérin. Au centre, un portrait de femme, à mante brune, d'une extraordinaire simplicité, qui jaillit en toute sa solidité entre ces deux poèmes un peu verlainiens, où, dans des harmonies sans cesse ingénieusement renouvelées, Guérin formule des Fêtes Galantes et des rêves de beauté jolie. Gaston Balande décrit autour du pont de Valentré un large espace de collines et d'eaux. Une très belle symphonie naturiste se joue autour du motif de pierre. Les reflets dans les eaux sont d'un style extraordinaire, ainsi que les harmonies des toits rouges pâlissant graduellement jusqu'au fond de l'horizon. André Suréda

détache de ce grand poème oriental qu'est son œuvre deux pages pénétrantes. *La Tombe de l'Enfant* est tout imprégnée de vérité évocatoire. Un portrait de Van Dongen est habile et sage. Picard Le Doux, auprès d'un frais paysage provençal, place deux portraits de l'art le plus sensible, le plus pénétrant, le plus harmonieux. Mme Agutte, au-dessus d'un portrait de Mlle Marguerite Matisse, de ligne élégante, traduit, sur des fonds d'une sobre violence, les mouvements et les jeux de lutteuses nues; parti pris décoratif, mais avec une recherche heureuse de vigueur et de simplicité sculpturale, de relief puissant. Utrillo gemme de lumière des paysages parisiens. Camoin nous montre d'harmonieux paysages du midi. Altmann évoque tout le calme d'une maison normande et diapre de soleil doux un paysage de Chaville, Mme Fuss-Amoré expose un portrait de Mme Chériane d'un grand art sobre, d'une vérité complète dans la ligne des traits, l'expression de la physionomie, le jeu des étoffes. La présentation est très simple, le mouvement du modèle très naturel. Le fond très décoratif est orné d'une nature morte très détaillée et pittoresquement disposée. C'est un des bons tableaux de ce Salon. Trois toiles de Maurice Le Scouezec prouvent sa maîtrise. Un nu hardiment campé, presque projeté dans un mouvement violent, enlevé de cette belle et âpre hardiesse qui fait le fond du talent de Le Scouezec. Une très aimable *Maternité* du même artiste accuse une sensibilité très juste, comme un portrait de femme couchée, de très simple harmonie. Les paysages d'Alexandre Urbain sont excellents, notamment sa si fine notation des Tuileries d'une atmosphère presque gris-perle si joliment égayée de silhouettes féminines si prestement et si définitivement inscrites. Suzanne Valadon note des nus féminins avec une précision expressive et détaillée très personnelle. Un paysage d'Utter est d'une solide construction. Trois toiles de Widhopff prouvent sa souple tranquillité et sa sûre transcription du calme et de la douceur des choses. Il y a de la vigueur dans les dahlias de Challie; l'harmonie douce de son *Intérieur* est d'une pénétrante intimité. M. Clairin se manifeste en bonne voie. De M. Pailliez de consciencieuses études; de Domergue-Lagarde une éclatante vision de midi, des *Nus* de Ghy Lemm.

Il y a de grandes qualités dans les aspects de Bretagne de Mlle Jeanne-Marie Barbey; les personnages en sont fortement

silhouettés, dans une atmosphère juste, et le caractère du paysage s'indique avec force ; mais parfois le jeu des ombres et des lumières est un peu sommaire. Klingsor est très en progrès avec des portraits de femme, d'une légèreté charmante, en claire lumière, dans une note de simplicité limpide. Les paysages de Robert Mortier apparaissent très délicats de tons, visions plutôt qu'études, poèmes plutôt que paysages. Robert Mortier cherche le mieux d'un opiniâtre labeur et ses formules renouvelées témoignent toujours d'ingéniosité et de ferveur esthétique ; c'est un chercheur doué, qui fuit l'immobilité. De Kisling une bonne étude de nu. Paul Emile-Colin affirme toujours avec autorité ses beaux principes de sérénité et de sobriété plastique, son classicisme de bon aloi. Un portrait d'Ekegardh vaut par des qualités de justesse et d'équilibre, d'accords colorés. Un nu de Sabbagh, bien construit, dans une esthétique vériste, s'entoure de claires fenêtres sur une ville que l'artiste a voulu évoquer d'un style de primitif, de là quelque discordance. Il y a de la gaîté claire dans le *Concert* de Barat-Levraux et son paysage est séduisant. Une nature morte de Chavenon est remarquable. Mainssieux donne de jolies et blanches visions d'Afrique et son étude *Bédouine porteuse d'eau* est d'un très joli mouvement. Les Orientalistes sont rares aux Indépendants, mais ils sont de qualité. Suréda, Mainssieux, Villard, peintre de Gafsa et de son *bled* et Jeka Kemp avec une *fileuse* et un *marché tunisien ;* de M. Granval, un portrait, de joli mouvement, de son collègue Dorival et une très amusante notation de Mme Berthe Bovy.

Fernand Olivier donne de ses bonnes pages sur les Martigues, ainsi que Van Maldère, précieusement détaillé. Au contraire, Mathieu Verdilhan simplifie les lignes de ses bateaux, de leurs pavillons et les reflets lumineux dans l'eau des bassins. André Verdilhan, dans un souci décoratif, classicise trop les allures de ses personnages, jusqu'à les fausser dans cette *Croisée ouverte sur l'Océan* qui est pourtant un bel effort.

La peinture de Simon-Lévy se fait plus claire et apparaît très construite. Des fleurs et une petite danseuse de Mme Val se parent d'harmonieuses colorations. Un paysage d'André Boll témoigne de belles qualités. C'est la cité de Carcassonne fortement établie, en une présentation curieuse de beau relief. Maurice Taquoy apporte ici ses qualités solides, sa très curieuse et personnelle per-

ception des arborescences, sa vision exacte et humoristique à la fois des jockeys et le monde des courses. C'est un caractériste de talent. M. Granzow s'épanouit en clarté curieuse et non sans charme. Les études de fleurs de Mlle Magdeleine Dayot intéressant par le dessin précis et la joliesse d'atmosphère. Les fleurs de Mme Cambier, d'un joli sentiment et d'une heureuse disposition, sont interprétées légèrement. C'est un nom d'artiste à retenir. Le paysage de Warocquier semble tendre à plus de réalité sans que la personnalité de décorateur de Warocquier y perde. Quelvée n'est représenté que par un portrait bien tracé. Mme Lucy Caradek expose un paysage fort intéressant. Gabriel-Belot tamise de jolies lumières autour de scènes d'enfants vues avec émotion.

Il semble que Foujita ait voulu montrer jusqu'où pouvait aller sa virtuosité, et les assiettes qu'il colle au mur y tiennent parfaitement et leur ton est exactement celui de la faïence, les ombres sont fort bien projetées et avec beaucoup de finesse. Il est à souhaiter que l'artiste ne se confine pas dans un genre qu'il peut dépasser. Mlle Andrée Karpelès apporte à toutes ses études, à ses portraits, à ses peintures de nus d'une jolie robustesse, à ses fleurs d'harmonie très pleine, une nuance d'émotion tout à fait intéressante. Notons l'effort de Victor Dupont, en progrès, de Huyot, de Briaudeau, de Mlle Raymonde Heudebert, dont les portraits précis s'ornementent de lignes décoratives heureusement dessinées, de Maurice Savreux, dont la *femme brodant* est un beau morceau de peinture, de M. Gordon, un nouveau-venu : des Espagnols truculents, d'un faire très spirituel, humoristique, mangeant des pastèques ou dansant dans de blancs décors d'hôtelleries ; de jolies pages, dans la note claire, de Cœuret, les notations de Silva Bruhns, de fins paysages de Besnus, un bon portrait de Léon Frapié par Bottema, un solide portrait du bon poète Albert Saint-Paul par son fils Jean Saint-Paul, dont les paysages sont traduits avec une sensibilité hardie ; le *Café-Concert* de Castelnetro, la *Neige* d'André Chapuy, des portraits de Mlle Batault, significatifs, variés et de bonne technique ; des natures-mortes un peu sourdes, mais solides et bien établies de Maurice Béchet, un bon portrait de Mme Crissay, les paysages d'accent personnel de De la Broye, Burgum, un bon portrait de Marcel Chotin, un grand effort décoratif de Gaspard Maillol, un curieux portrait de Cornilleau, un joli village de Seine-et-Marne évoqué par Bau-

che en d'heureuses clartés. M. Sardin pour son *Coin* de la Salpêtrière. Dignimont est un bon interprète du Paris des bars et des bals. Notons Alder, Kleinor, André Ballet, le fin dessinateur Ciolkowski, Mme Helyonne Barbusse pour une nature morte de joli ton, M. Bonanomi violent et rugueux, Mme Picard-Amoré, M. Maurice Busset, rude et décoratif, Rodo, Mlle Cormier, Mlle Jouclard pour ses paysages, Mlle Bunoust, M. Deletang, Mme Antoinette Devillain, Mme Thaon d'Arnoldi pour un bon portrait, Denis Valvérane, Mme Fegdal avec des aspects de Sables d'Olonne joliment notés. Mme Dannenberg, Sinkès, Renée Blum, Deley, Goodoir, MM. Detthov, Olivier Picard, Gilardoni, Berlioz, Capon, Hurard qui a le sens du paysage provençal, Mme Charlotte Gardelle, dont les portraits, d'une grâce d'attitude parfois un peu cherchée, apparaissent très séduisants, d'une jolie facture précise, un peu précieuse, Mlle Théophylactos, qui fait vivant et coloré ; M. Fornerod donne un portrait calme et mesuré, supérieur à ses précédentes recherches ; M. Bornet pour un bon portrait du poète Valmy-Baysse ; la nature morte de Pierre Charbonnier.

Le cubisme et ses succédanés perdent du terrain, mais sont néanmoins abondamment représentés. Il y a de nombreuses variations sur la synthèse et des évolutions individuelles. Un certain nombre de jeunes artistes assombrissent volontiers leurs toiles et vont aux harmonies sourdes. Mais il n'y a point d'indication, au contraire, que cela se doive se généraliser davantage. Dans cette gamme d'efforts de ceux qu'on pourrait appeler des synthétistes qui cherchent à s'exprimer avec concision, mais sans déformation, quelques œuvres s'imposent à l'attention, et, si l'on place parmi les plus doués de ces artistes Luc-Albert Moreau, on devra reconnaître la rare maîtrise de l'auteur de ce portrait et de cette étude sur la Boxe, et si les harmonies de Favory sont lourdes, on peut se plaire à l'ordonnance de ses tableaux. Metzinger modifie son faire et établit de jolies harmonies. Les arabesques pures sont d'ailleurs un peu délaissées. Le classement alphabétique qui les fait surgir brusquement entre deux tableaux conçus d'après l'esthétique figurative, courante si vous préférez, ne leur est pas favorable. Quelques-uns, au-dessous de leurs arabesques décoratives, placent un portrait vériste, tel M. Survage ; le portrait est hésitant, flou, de dessin faible. Est-ce à dire que l'arabesque, que l'appel

schématique au souvenir des formes, que le jeu des volutes soient inutiles et ne puissent donner d'agrément esthétique? la formule n'est pas encore trouvée; de quelque appareil scientifique que la recherche s'en entoure, cette formule sera toujours arbitraire. Cela n'empêche point les natures mortes d'Ozenfant ou de Jeanneret d'offrir un joli éclat de couleurs. André Mare apporte à sa peinture ce sens élevé de l'équilibre et ce goût très pur qui fait le prix de son art décoratif. On se plaît aux recherches de Lhote que le désir du mieux emporte parfois en deçà du bien, de Boussingault, de Buckhalter, de Gernez, de Bissière, de Galanis, de Gimmi, de Morin-Jean, de Gondouin, d'Alix, dont la *Femme Assise* est spirituellement décrite sans qu'on puisse s'expliquer le pourquoi, de ce style elliptique, de Gromaire, de Kars, de Mme Lewitzka, de Mme Lagut, de Mme Germaine Bongard, de Mme Marie Blanchard, MM. Kickert, Lurçat, Gromaire, etc... Biegas persiste dans ses recherches d'amours-colorés autour de têtes expressives, souvent exquises.

§

Il y a infiniment d'activité, d'aptitudes qui se démontrent, avec une très heureuse diversité de tendances, car l'art est multiple et tout canon est insuffisant pour le contenir. Il faut donc se féliciter de tant de curiosité de la découverte chez tous ces jeunes artistes de tempérament, de culture et d'expression si différents. Paul Emile Pissaro, de couleur jolie et d'ambition décorative qui se réalisera, Mondzain, dont le paysage de Sanary est sonore et juste, Astoy, bon peintre de nus, Ben Sussan, dont les natures mortes sont fortement harmonieuses, Clergé, un bon nu féminin, Hayden, de bonnes natures mortes, Feder qui s'affirme, Ramey, dont le *Gascon à la chemise bleue* est fort intéressant, Clergé, Delatousche, Grunewald avec un portrait curieux dont l'ornementation florale est agréable. Medgyès avec des partis pris de précision et un tempérament de primitif, Brodovitch, avec des natures mortes éclatantes, Mme Reno Hassenberg, avec des enseignes d'une verve quelque peu robuste, Mme Chérianne, avec des portraits d'une jolie finesse, de frêle armature, sous la clarté des tons, et d'ingénieuses images décoratives, du Marboré, dont les *Marins jouant aux cartes* marquent les progrès. Jacob Hians, Krémégne, bon humoriste. Lagar, dont le nu est bien construit et captivant, Kvapil, bon coloriste, Kikoïne, Makovski, Mestchaninoff. La Clau, paysa-

giste sobre et coloré, Mareck Schwartz, avec un bon portrait, Zavado, un intéressant portrait et une nature morte très établie, Menon, doué d'un faire solide, Autral Coubine, dont les grandes toiles témoignent d'un effort réel malheureusement envasé dans des recherches purement classiques; cet artiste avait donné mieux, dans de moindres formats. Attendons-le à de prochaines réalisations.

Cette exposition, où l'art religieux apparaît sous le pinceau de Fabian de Castro, avec un certain éclat, a aussi des humoristes. M. Victor Goursat nous montre une loge où M. Letellier s'ennuie ainsi que M. Sem; l'exécution est agile; de même M. Bib tourmente le masque tourmenté de de Max. Avec des moyens cubistes et dadaïstes, quelques peintres s'amusent sans que leur gaité soit communicative. Gallien, qui est un bon graveur, dessine bien et est armé des meilleurs moyens pour reproduire les aspects de ses contemporains, prouve qu'il peut reproduire le profil de son ami, Ramey en y insérant des objets mobiliers. Ces farces renouvelées des *incohérents* ne sauraient augmenter la réputation d'artistes de leurs auteurs, qui ont autre chose à faire. Ces plaisanteries ne sont bonnes que pour ceux qui ne sauraient produire mieux.

§

Il y a une section belge. Elle est faite pour répliquer aux imagiers belges du Salon d'Automne, et dire qu'il y a encore des réalistes et des impressionnistes en Belgique. Ces groupements, celui du Salon d'Automne autant que celui-ci, sont fort intéressants, car la guerre avait rompu la correspondance esthétique permanente de la France et de la Belgique, et il est très bon que de là-bas on ait pris l'initiative de nous présenter tout groupés les efforts nouveaux et les jeunes tendances. Ces groupes belges ne sont pas d'ailleurs séparés par de tels fossés que quelques-uns ne passent de l'un à l'autre, comme le sculpteur Baudreghien et le peintre Van de Westyne. Nous retrouvons ici M. Wansart, Titgat, de Kat, Pareels qui ont donné récemment chez Barbazanges l'éclatante démonstration d'un art sonore et coloré et d'une belle interprétation du décor moderne. Un grand panneau décoratif de M. Van Houten a des qualités de verve et d'ordonnance. Les beaux dessins de M. Maserel justifient l'admiration que lui portent quelques jeunes artistes. M. Verhaegen prouve de beaux dons de couleur et d'animation, d'un goût subtil et barbare. Il y a d'in-

téressantes sculptures de M. Charles Fontaine, des bustes très vivants de Georges Eekhoud et de Pierre Broodecorens, de M. Ledel, bref, toutes les preuves d'une robuste et diverse vitalité esthétique en Belgique.

§

Mme Marie Vassilieff, dont l'œuvre peinte offre un joli caractère d'imagerie populaire, transpose en poupées quelques-uns de ses contemporains notoires, dont quelques maîtres peintres de l'heure présente : Henri Matisse, Otton Friesz, Foujita, Picasso ont apparu dans sa vitrine et on ne saurait refuser à leurs effigies un certain caractère, ni une vraisemblance assez forte accentuée souvent par la mise en relief d'un trait caractéristique du masque.

§

La Sculpture aux Indépendants n'est jamais très drue. Elle est souvent aventurée dans ses conclusions. La curiosité de l'effort de Zadkine à trouver des volumes nouveaux n'aboutit pas toujours à une impression d'art, et les graphismes de Lipschitz n'atteignent point l'émotion. On se plaira aux bustes en bois de M. Loutchansky et à sa statuette de musicien, conçue dans un bon mouvement, notée avec humour, encore que la figure ironique et le détaillé du torse contrastent avec la façon sommaire de traiter les jambes. Un buste de Jeanne Landre, de M. Berthoud, est fort intéressant. Hernandez est un bon sculpteur qui appuie un peu sur ses effets. La sincérité de Mme Chana Orloff lui dicte des bustes très simplifiés, dont celui du décorateur Pierre Choreau. A noter les efforts de MM. Guénot, Bonnéteau, Gimel, Béguin, Cila, Calastrini, de Mme Granger, et un remarquable buste, *le Pitre*, très vivant et très libre, de Pimienta.

GUSTAVE KAHN.

## *MUSÉES ET COLLECTIONS*

Vote par le Parlement d'un droit d'entrée dans les musées et monuments nationaux. — Au Musée Galliera : l'exposition rétrospective André Metthey. — Le sort des collections russes.

La Chambre des Députés, puis le Sénat ont introduit dans la loi de finances qui a accompagné le vote du budget de 1922 une disposition autorisant l'administration des Beaux-Arts à percevoir désormais un **droit d'entrée dans les musées, collections et monuments appartenant à l'Etat**. Ce droit,

dont le maximum est fixé à un franc, pourra être élevé jusqu'à 10 francs dans le cas d'expositions temporaires et exceptionnelles. Un règlement d'administration publique fixera d'ici six mois le taux et le mode de perception de ces taxes, dont le montant sera affecté à la caisse des Musées nationaux, des Monuments historiques ou des établissements intéressés, et les catégories de personnes auxquelles des réductions ou des dispenses de taxes pourront être accordées. Depuis longtemps cette question du droit d'entrée dans les musées était posée au Parlement ou dans la presse, et jusqu'ici la théorie de la gratuité avait eu les préférences du plus grand nombre (1). Nous avons pris parti ici même, dès 1909, pour la thèse contraire, en raison de la nécessité pour nos musées de faire face à l'augmentation considérable du prix des œuvres d'art par un supplément de ressources que ne dédaignent pas nombre de musées étrangers, — à condition pourtant (et c'est ce qui vient d'être voté) de laisser au public peu fortuné la faculté de visiter gratuitement certains jours les musées en question et de faciliter aux jeunes artistes, par la délivrance de cartes gratuites, l'étude des maîtres. On a objecté la modicité relative des ressources qui seraient ainsi obtenues ; même s'il n'atteignait que quelques centaines de mille francs, ce supplément ne serait cependant pas à dédaigner, et il pourrait être sensiblement accru si l'on établissait, comme dans certains pays, un droit plus élevé à certains jours *select*. Une autre objection, plus grave, est celle qu'on tire de l'entrave qui serait apportée à l'éclosion des vocations artistiques suscitées parfois par une visite faite au Louvre « en passant » et de la nécessité, plus grande que jamais, de rehausser le niveau intellectuel de la foule. Mais le jeune homme pauvre en qui sommeille un grand artiste et le peuple assoiffé de vraie beauté auront toujours la faculté d'entrer gratuitement au Louvre le jeudi après-midi et le dimanche, et s'il existe une entrave à leur éducation artistique il faut, bien plutôt que dans l'établissement d'un tourniquet à la porte du musée les autres jours, la voir dans cette décision inconsidérée qui, depuis un an, ferme les musées de midi à 2 heures, c'est-à-dire aux heures les plus propices, en hiver, à la vue et à l'étude des tableaux et où justement l'employé,

(1) Il faut signaler cependant, à l'appui de la théorie opposée, un vigoureux et judicieux article: *Musées payants*, publié dans l'*Echo de Paris* en 1909 par M. Pierre-Gauthiez et réimprimé dans ses *Promenades parisiennes* (Paris, Bloud et Cie, 1912).

le travailleur jouissent d'un moment de liberté et pourraient entrer au Louvre « en passant ». La voilà, la vraie mesure antidémocratique, celle qui rendra complètement illusoire pendant une grande partie de l'année la gratuité du jeudi après-midi, puisque de 2 heures à 4 heures il est à peu près impossible de rien voir dans les salles de peinture du Louvre. Et, pour les autres jours, n'est-il pas de toute justice que les visiteurs payants puissent entrer ou rester au Louvre aux heures les plus favorables ? De toute notre énergie nous demandons à nouveau que cette mesure vraiment scandaleuse soit rapportée et qu'on revienne à l'ancien système de la continuité d'ouverture des musées nationaux de 10 heures à 4 heures ou de 9 heures à 5 heures, en rétablissant le roulement entre les gardiens pour leurs heures de repas.

L'exposition générale annuelle d'art décoratif du **Musée Galliera**, ouverte le 25 décembre dernier pour se terminer le 9 mars, et qui groupe un ensemble très intéressant des productions de nos meilleurs artisans, tire cette fois un intérêt exceptionnel de l'adjonction qu'on y a faite d'un choix d'œuvres du céramiste André Metthey, mort en 1920 à l'âge seulement de 48 ans. On n'ignore pas la place éminente qu'il occupait dans le domaine des arts du feu : comme d'autres — Chaplet, Delaherche, Lenoble, par exemple, — sont les rois du grès et de la porcelaine, Metthey fut le roi de la terre vernissée (1). De cette matière commune, rustique, plébéienne, mais si souple, si apte plus qu'une autre à recevoir la parure du décor et de la couleur, ses recherches incessantes, poursuivies passionnément en dépit de mille difficultés et de la maladie qui le rongeait, et servies par la plus riche imagination et les dons de coloriste les plus rares, surent tirer les créations les plus savoureuses et les plus somptueuses, capables de rivaliser — si même elles ne les dépassent — avec les plus belles productions de l'art oriental. Allez admirer au Musée Galliera ces innombrables pièces : vases, gourdes, assiettes, pichets, bouteilles, bols, coupes, bonbonnières, devant lesquelles on ne sait de quoi le plus s'émerveiller : de la fécondité d'invention, de la variété des formes et du décor, de la richesse ou de la délicatesse des couleurs. Quel regret qu'un tel artiste ait succombé prématurément à la tâche, brusquement arrêté en pleine floraison de son génie ! Nos musées s'hono-

(1) Il commença cependant par des grès, dont quelques beaux spécimens figurent à Galliera.

reraient en ajoutant aux pièces de Metthey qu'ils posséderaient déjà les plus belles de celles qui sont ici avant qu'elles n'aient passé dans les collections privées ou émigré à l'étranger.

§

Que sont devenus, dans la tourmente qui a bouleversé si profondément l'empire des tsars, les **trésors d'art de la Russie** ? On s'est posé maintes fois cette angoissante question, et depuis longtemps nous attendions pour y répondre de pouvoir donner aux lecteurs du *Mercure* des renseignements plus précis et plus exacts que les vagues et souvent contradictoires informations parues dans les journaux sur ce sujet depuis trois ans. Déjà un article très documenté publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* en 1919 par M. Alexandre Polovtsoff, directeur du Musée Stieglitz (Musée des Arts décoratifs) de Petrograd (1), puis, du même auteur, un livre plus détaillé, attachant comme un roman, et qui, en outre, offre le tableau des richesses artistiques innombrables et insoupçonnées que renfermaient les résidences impériales ou princières russes, *Les Trésors d'art en Russie sous le régime bolcheviste* (2), nous avaient fourni un premier ensemble de renseignements certains, notés sur place par un de ceux qui, jusqu'à leur départ de l'enfer bolcheviste, avaient pris une part active à la préservation et au sauvetage des richesses artistiques amassées dans les palais et les musées russes. Avec lui, M. Loukomski — qui a donné également, dans le *Bulletin de la vie artistique* (3), d'intéressants détails sur ce qui s'est passé dans les palais dont il avait la garde (4) et dans les châteaux privés, — le comte J. Tolstoï, M. Bernstamm et d'autres conservateurs de musées constituèrent une petite cohorte de sauveteurs qui, malgré les pires difficultés de toute sorte inhérentes à un tel bouleversement et la mauvaise volonté des brutes ignorantes et prétentieuses auxquelles ils avaient affaire, réussirent, souvent à travers maints périls, à mettre à l'abri des destructions ou des pillages les plus précieuses de ces richesses. Les trésors d'art les plus notables de l'Ermitage — et non seulement

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, avril-juin 1919, p. 223 et suiv.
(2) Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1919, in-16.
(3) Numéros des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1919 et 1er janvier 1920.
(4) Architecte des palais de Tsarskoié-Sélo, il vient de donner dans un numéro récent de l'*Illustration* (28 janvier 1922) un intéressant article sur ces palais sous le régime soviétique.

tous les tableaux et les objets d'art scythes ou grecs, mais encore les porcelaines du XVIIIe siècle avec une grande partie des sculptures, des meubles et des vases — avaient été emballés et expédiés à Moscou après la chute de Riga, par conséquent avant le coup de main bolcheviste. Moscou devint de même l'asile des plus belles pièces de Peterhof et de Tsarskoié-Sélo, d'une partie des tableaux de l'Académie des Beaux-Arts et du Musée moderne Alexandre III (baptisé Musée russe par les gouvernants actuels). Mais en novembre 1917 le bombardement et le sac par les bolchevistes du Palais d'Hiver, où s'était installé Kerenski, causèrent des pertes regrettables : le portrait de l'empereur Nicolas II par Séroff fut détruit, et parmi les papiers lacérés qui, en couches compactes, jonchaient les parquets, se trouvaient des manuscrits inédits de Grimm, de Diderot et autres écrivains célèbres conservés dans les appartements de la grande-maîtresse de la Cour. De même, dans le parc de Gatchina, deux charmants pavillons du dix-huitième siècle, la Maisonnette et le Temple de Vénus, exquises fantaisies de cette galante époque, avaient été, dès le début de la révolution, abominablement saccagés par la foule imbécile, acharnée à détruire simplement pour le plaisir ou bien pour voler. A Oranienbaum, le Palais chinois subit des dégâts non moins stupides, et la magnifique collection de porcelaines de Saxe de cette résidence disparut. A Moscou, le célèbre « Trésor des Patriarches », réunion de merveilles d'orfèvrerie byzantine ou russe, conservé dans la tour d'Ivan le Grand au Kremlin, fut, à la suite du bombardement de novembre 1917, volé par des cambrioleurs et fondu(1) ; c'est une perte considérable pour l'histoire des arts. Une autre calamité irréparable est la destruction de plusieurs des plus belles églises de Russie lors du bombardement d'Iaroslaw. Quant aux collections particulières, si plusieurs furent pillées, on réussit à sauver les autres — telles celles du grand-duc Nicolas Mikhailovitch et du grand-duc Paul, assassinés en janvier 1919 — en transformant leurs palais en musées. De même les hommes dévoués qui avaient pris à cœur le sauvetage des œuvres d'art firent nationaliser les plus beaux hôtels privés

(1) M. F. de Mély avait publié en 1905 dans les *Monuments Piot* une étude sur ce trésor, accompagné de plusieurs reproductions, et l'on trouvera dans l'article de M. Polovtsoff, cité plus haut, publié par la *Gazette des Beaux-Arts*, des gravures des plus belles pièces.

de la capitale, à titre de « musées de quartier », et l'on y apporta les objets les plus précieux recueillis dans le voisinage.

Tels étaient les principaux renseignements recueillis jusqu'en 1919 sur l'état des collections russes. Qu'étaient-elles devenues depuis ? Un article publié récemment dans l'*Illustration* (1) par M. André Julien, professeur à l'Université de Besançon, qui a visité la Russie cet été comme délégué du parti communiste français, vient de nous en donner des nouvelles pleinement rassurantes, — si les opinions de l'auteur, qui lui font passer sous silence les destructions et les pillages par lesquelles a débuté la touchante sollicitude actuelle du gouvernement bolcheviste pour l'art, ne l'ont pas incité, pour les besoins de la bonne cause, à embellir un peu la réalité. Presque tous les musées, dit-il, sont maintenant rouverts au public. A Moscou, ils sont restés exactement ce qu'ils étaient sous l'empire ; le Musée historique de l'art et de la civilisation russes, le Musée Roumiantzoff, la collection Dachkow de costumes nationaux n'ont pas subi de changement ; les palais et les édifices du Kremlin se visitent sous la conduite de guides ; la salle des Couronnes où se trouvent des pièces d'orfèvrerie d'un prix inestimable, les sceptres, les couronnes et les trônes des anciens tsars, est interdite aux visiteurs, et M. A. Julien s'attendrit au contraste de ces richesses avec la simplicité de mise du conservateur, dont le pantalon était déchiré au genou et qui maniait ces objets précieux « avec la passion désintéressée du savant » (que le trésor de la Sacristie des Patriarches n'a-t-il eu la chance d'avoir un pareil gardien !). Enfin deux riches collections particulières, celle de M. Morossoff, qui réunit des œuvres de nos peintres français modernes, Gauguin, Maurice Denis, Henri Matisse, Picasso, etc., et celle de M. Tchoukine, ont été « nationalisées ». Tous ces musées, dit M. A. Julien, sont très fréquentés, surtout par les ouvriers, qui — heureux changement — sont pris d'une « frénésie d'art parfois désordonnée », mais pleine de promesses.

A Petrograd, mêmes constatations. Le Musée russe (ancien Musée Alexandre III), n'a pas subi de changement. La collection Stroganoff, non ouverte au public, sera probablement adjointe à l'Ermitage. Ce sont les collections de ce dernier musée, auquel on a annexé les salles du Palais d'Hiver, qui ont surtout été l'objet de

(1) Numéro du 27 août dernier.

l'enquête de M. Julien. Après le départ, en 1918, du directeur le comte J. Tolstoï, on en a modifié complètement l'organisation : il est dirigé par un Conseil où siègent les dix-sept conservateurs, le secrétaire général, et sept membres choisis parmi des directeurs ou conservateurs d'autres musées et dans l'Académie des Sciences. Ce conseil, à son tour, élut comme directeur du musée M. Troïnski, spécialisé dans l'histoire de l'orfèvrerie et de la céramique, et fit entrer dans la conservation un historien de l'art byzantin, M. Aïnaloff, et le peintre Alexandre Benois. Les collections, ramenées de Moscou en novembre 1920, n'ont, paraît-il, souffert aucun dommage; elles se sont notablement augmentées grâce à des dons, des legs, des achats et à l'adjonction de plus de quatre cents pièces qui décoraient les palais de Gatchina, de Peterhof et de Tsarskoié-Sélo, parmi lesquelles six tableaux de Watteau, dont une curieuse *Madone*, grâce aussi à des confiscations, comme celles des collections de porcelaines du grand-duc Nicolas et du prince Dolgoroukoff. Enfin, on a créé une section de peinture du XIX[e] siècle qui n'existait pas encore. Seule jusqu'ici la galerie de peinture est rouverte ; elle attire nombre de visiteurs : plus de dix mille par mois, dit M. A. Julien, et chaque jour d'ouverture (jeudi et dimanche) ont lieu des conférences-promenades pour les ouvriers et les enfants. Puisse cette belle ferveur être durable et contribuer à la régénération morale du peuple russe !

AUGUSTE MARGUILLIER.

## *ARCHITECTURE*

**L'Architecture aux Salons d'hiver.** — Maintenant encore, c'est le *Salon des Indépendants* qui excite surtout la curiosité. Parti d'une idée excellente, l'exposition des œuvres de chacun sans l'autorisation d'un jury qui n'est trop souvent qu'une coterie, il en est arrivé malheureusement à ne montrer guère que des pauvretés, des cocasseries, voire des rebus et des monstruosités même, — sans parler des hurluberlus et de ceux qui veulent absolument attirer l'attention en retournant leur paletot. La section spéciale qu'on baptisa : la *chambre des horreurs* a fini par être le Salon presque tout entier, chacun voulant surpasser le voisin, faire plus fort, épater davantage le bon public. Installée dans les locaux du Grand Palais où se tient au printemps la

*Société nationale des Beaux-Arts*, l'exposition des Indépendants, sans doute, a toujours un succès de curiosité, mais la foule ne s'y porte guère et d'ailleurs il faut bien admettre que retiré le plaisir d'effarer et même de scandaliser le bourgeois, — on nous dit que certains achètent pour se montrer avertis ou même flairent une spéculation possible, — tout cela n'est pas très drôle ; car, somme toute, on n'a rien trouvé de nouveau ; des nudités qui ne sont guère que des entassements de boudins, des paysages aux ciels pisseux et peints avec le balai à pot de chambre, du « caribonhommes » que des écoliers ne montreraient pas, — Zébus et coq-à-l'âne, galéjades ou même incongruités, c'est à peu près tout ce qu'on peut voir. Il y a même des sculptures du même goût où apparaît la caricature de la nudité humaine et ses plus monstrueuses déformations. — Parmi les envois qui peuvent relever de l'architecture, je n'ai d'ailleurs remarqué que quelques « monuments aux morts de la guerre », — des projets et maquettes, — de composition plutôt bizarre, — et le projet de M. Galiani, — un modèle de maison ouvrière, — simple et jolie, — qui détonne d'ailleurs parmi l'abondance des envois falots qui lui font cortège et constituent en somme le plus clair de cette exhibition.

Le *Salon d'hiver* avait fait son ouverture la veille et occupe une partie des locaux où expose d'habitude *la Société des Artistes Français*. A côté de quelques jolis paysages, de portraits et de scènes intimes plutôt quelconques, de diverses études et pochades sans autre portée, j'y ai remarqué des envois de M. Delaunay sur le *monument de Bossuet à la cathédrale de Meaux* et surtout un joli coin du *cloître de Saint-Gatien à Tours*, qui fut si longtemps en réparation. De même on peut signaler l'exposition de M. Marsan avec des aquarelles reproduisant des rues pittoresques de l'Auvergne.

En parcourant les salles assez nombreuses du *Salon d'hiver* j'ai d'ailleurs remarqué, parmi beaucoup de choses ternes et trop souvent sans intérêt, le très bel envoi de V. Marais-Millon, et bien que la peinture ne soit pas de mon ressort, j'aurais le regret de ne pas en dire quelques mots. Son exposition tient tout un panneau, — car la place ici n'est pas mesurée comme dans les Salons du printemps, — et il y a de jolies scènes, où le choix, l'agrément des couleurs, le ton chatoyant des étoffes se trouvent

la joie des yeux. Mais la pièce principale, et qui retiendra surtout, est au centre, la petite scène intime intitulée *la présentation du modèle*, — une délicieuse petite fille dans sa beauté nue, presque trop jeune et encore un peu grêle, — le bras soulevé pour s'en couvrir le visage, — et qui tient par l'autre main une femme plus âgée qui l'exhibe. La scène est juste au point et les couleurs sont heureuses ; c'est une délicate statuette, presque d'enfant, qu'on nous montre, — et je constate qu'elle retient volontiers les visiteurs, — que ne gâte point l'abondance de tels envois dans les salles de cette exposition.

CHARLES MERKI.

## *CRYPTOGRAPHIE*

Nous recevons de M. le général Cartier la lettre suivante :

Paris, le 8 février 1922.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 1er février 1922 (n° 567, page 795) M. Jean Daujat propose une explication des trois lettres : *WmR* qui terminent l'inscription *décryptée* du tombeau de *Shakespeare* :

« Fr. Bacon hazards a cipher in a MS within WmR. »

Nous devons signaler au lecteur que le système cryptographique, dans lequel est chiffré cette inscription, ne comporte pas de signes de ponctuation et ne différencie pas les lettres majuscules des minuscules.

M. Jean Daujat croit que WmR signifie *William Shakespeare* et, pour le démontrer, il fait état de certaines considérations qui semblent discutables, et qui sont basées sur l'emploi des nombres 1, 2, 3, 4, 7, 10 qui forment la base de l'arithmétique *sacrée*.

*a*) Tout d'abord M. Jean Daujat remarque que, dans l'ensemble « William Shakespeare », les lettres W M R se trouvent placées de trois en trois syllabes : Wil li am Shakes peare

1 2 3 4 5

La décomposition en syllabes qu'il adopte est évidemment fantaisiste, et, même sous cette forme, les intervalles entre les syllabes qui contiennent les lettres W M et R ne sont pas égaux à 3 mais à 2.

*b*) La considération des numéros des lettres n'est pas plus concluante :

W i l l i a m S h a k e s p e a r e

1 2 3 4 5 6 7 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Pour obtenir les numéros sacrés 1, 7 10, il faut recommencer le numérotage après la lettre *m* : pourquoi pas également après la lettre *W* ?

*c*) Le troisième calcul, basé sur les numéros des lettres dans un

alphabet de 26 lettres, se heurte au fait que *Shakespeare* et *Bacon* employaient un alphabet de 24 lettres seulement, les lettres I et J étant indifféremment utilisées l'une pour l'autre, de même que U et V.

Il faut reconnaître d'ailleurs que la méthode suggérée par M. Jean Daujat pour extraire les numéros 7 et 10 des mots *William Shakespeare* est un peu compliquée.

Qu'on en juge :

1° additionner les numéros des lettres des mots *William Shakespeare*, les numéros étant comptés dans un alphabet de 26 lettres :

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
W I L L I A M S H A K E S P E A R E
23+9+12+12+9+1+13+19+8+1+11+5+19+16+5+1+18+5=187

2° Ajouter à ce total 187 le nombre 18 des lettres des mots *William Shakespeare* : on obtient 205 dont la somme des chiffres donne 7.

3° Diviser 205 successivement par les nombres sacrés 1, 2, 3, 4, 7, 10 et écrire les restes comme suit : 0 1 1 1 2 5; la somme de ces chiffres donne 10.

Quelque ingénieuse que soit cette méthode et quelles que soient les propriétés curieuses du nombre 011125 ainsi trouvé, il nous est difficile d'admettre les conclusions de M. Jean Daujat.

Nous pensons que Wm est simplement une abréviation de *William*, qu'on employait au temps de François Bacon et de Shakespeare et qu'aucune intervention d'arithmétique sacrée n'est à invoquer pour justifier cette manière de faire.

Quant à la signification de la lettre R, elle reste obscure : à moins qu'on ne soit en présence d'une erreur du chiffreur, ou du graveur, ou peut-être même du décrypteur, qui aurait substitué R à S !

Nous croyons intéressant de signaler à M. Jean Daujat un exemple de considérations arithmétiques, analogues aux siennes, invoquées par Sir Edwin Durning-Laurence Bt, dans un ouvrage intitulé : *Bacon is Shakespeare*, publié à Londres en 1910, et auquel nous avons déjà fait allusion (*Mercure de France* du 1er février 1922, page 794).

C'est au sujet du mot « honorificabilitudinitatibus » qui a 27 lettres et qui se trouve dans le folio de 1623 de *Shakespeare* sur la 27e ligne de la page 136 dont il est le 151e mot.

Voici comment l'ingénieux défenseur de la doctrine baconienne établit une relation arithmétique entre les numéros 136 ou 151 et le long mot précité, qu'on rencontre d'ailleurs dans le Quarto de 1598 de *Loues Labor's Lost*, lequel folio porte la mention « Newly corrected and augmented by W. *Shakespere* (sic) » :

1° L'anagramme suivant du long mot ci-dessus lui paraît s'imposer :

Hi ludi F Baconis nati tuiti orbi

dont la signification est :

« Ces œuvres de F. Bacon sont conservées pour le monde. »

2° Écrivons les mots successifs de cet anagramme en séparant les lettres initiales, les finales et les intermédiaires, et donnons à chaque lettre son numéro d'ordre dans l'alphabet de 24 lettres utilisé par Bacon et Shakespeare :

| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| A | B | C | D | E | F | G | H | I | K | L | M | N | O | P | Q | R | S | T | U | W | X | Y | Z |
| | | | | | | | | J | | | | | | | | | | | V | | | | |
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 | 24 |

Nous avons :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| H | | | | | | I |
| 8 | | | | | | 9 |
| L | U | D | | | | I |
| 11 | 20 | 4 | | | | 9 |
| F | | | | | | |
| 6 | | | | | | S |
| B | A | C | O | N | I | |
| 2 | 1 | 3 | 14 | 13 | 9 | 18 |
| N | A | T | | | | I |
| 13 | 1 | 19 | | | | 9 |
| T | U | I | T | | | I |
| 19 | 20 | 9 | 19 | | | 9 |
| O | R | B | | | | I |
| 14 | 17 | 2 | | | | 9 |

3° Additionnons les numéros des lettres des trois groupes, nous avons 73, *151*, 63

La somme 73 + 63 donne *136*.

Faut-il en conclure, comme Sir Edwin Durning-Lawrence, que François Bacon a introduit ce mot d'une longueur anormale, à la page 136, du folio de Shakespeare 1623, sur la ligne 27, et à la place 151, après avoir fait l'anagramme 1° et les opérations arithmétiques que nous venons de décrire ainsi que les adaptations typographiques nécessaires ?

Sans doute il y a là des coïncidences troublantes, mais il serait imprudent de baser sur elles seules une théorie et des conclusions dont la partie littéraire semble hors de proportion avec des considérations aussi spéciales.

Il est à remarquer que toute la théorie de Sir Edwin Durning-Lawrence repose sur l'anagramme :

ho no ri fi ca bi li tu di ni ta ti bus = hi ludi F Baconis nati tuiti orbi.

Il serait intéressant de proposer à M. Jean Daujat, ainsi qu'aux lecteurs dont la tournure d'esprit est adéquate à ce genre d'exercice, de

chercher quels autres anagrammes pourraient être faits, qui donneraient un sens admissible, en *latin* ou en vieil *anglais*.

Sir Edwin pose d'ailleurs la question dans son ouvrage précité (p. 102) :

Quelqu'un aura-t-il la prétention de former avec les 27 lettres du mot : ho no-ri fi ca bi li tu di ni ta ti bus, une autre phrase qui exprimera aussi le numéro de la page (136) et la place (151) du long mot sur cette page ?

Mais il ajoute aussitôt après :

Je répète que cela (1) surpasse l'intelligence humaine et que, par conséquent, la vraie explication de la signification du long mot : ho no ri fi ca bi li tu di ni-ta ti bus, au sujet duquel tant d'absurdités ont été écrites, doit, sans possibilité de doute ou de discussion, être trouvée dans l'arrangement des lettres (de ce mot) pour former un hexamètre latin :

Hi ludi F. Baconis nati tuiti orbi.

Nous posons aux lecteurs du *Mercure de France* la question formulée par Sir Edwin et nous serons très reconnaissants des réponses qui nous parviendront.

Sans vouloir discuter la valeur de la solution donnée par cet érudit baconien, il nous semble que la présence d'une lettre isolée (F) dans son anagramme, et surtout dans un hexamètre attribué à un écrivain comme Francis Bacon, dont la maîtrise poétique ne saurait être discutée, affaiblit un peu l'autorité de ses déductions : les solutions que nous sollicitons devront, autant que possible, ne pas comporter d'abréviations.

GÉNÉRAL CARTIER.

## CHRONIQUE DE BELGIQUE

La réception de Madame de Noailles à l'Académie. — Livres belges. — Mémento.

Ce fut un événement mondain. Ce fut aussi une fête d'art charmante. Depuis longtemps, on en parlait avec curiosité dans les salons les plus fermés comme dans les cénacles les plus farouches. Les journaux eux-mêmes s'étaient convertis en moniteurs lyriques et avaient remisé en seconde page leurs vedettes habituelles. Le nom de la **Com esse de Noailles** volait de bouche en bouche et le *Cœur innombrable* ornait toutes les tables.

L'Académie de langue et de littérature françaises préoccupait la Belgique beaucoup plus que sa crise financière.

Aussi, le 21 janvier 1922, la vaste salle du palais des Académies fut-elle envahie par la cohue et, lorsque, en présence du roi et de

(1) C'est-à-dire trouver une autre solution.

la reine, des ministres, du corps diplomatique, de généraux, de sénateurs, de mondains, de fonctionnaires et d'hommes de lettres, M. Maurice Wilmotte prit la parole, tout le monde, — certains avec ahurissement, d'autres avec complaisance,— se sentit envahi par un frisson sacré.

Avec une courtoisie fort remarquée, l'éminent philologue s'efforça, dans un discours aussi long que savant, d'engrisailler une œuvre éblouissante, de manière à réserver, à la nouvelle académicienne le prestige des images, l'harmonieux balancement des périodes, l'essor des rythmes nuancés et l'élan des épithètes inspirées.

Ce fut académique à souhait et ce festin spirituel auquel, on ne sait pourquoi, manquait M. Frédéric Masson, devint une spirituelle réplique au déjeuner hâtif de Chantilly.

Ce jour-là, notre Académie put, à juste titre, s'enorgueillir de l'Ordonnateur de ses gloires.

Une main tendue vers lui, mais l'oreille ouverte au rire de Pan, Madame de Noailles, d'une voix veloutée comme les brises de l'Ile de France, fit alors s'épanouir dans l'austère demeure un hymne à la Beauté qui s'inscrivit en traits de lumière dans l'âme de la foule subjuguée.

Confondues dans l'amour du « doux parler », l'une s'appuyant au bras de l'autre, la Belgique et la France se trouvèrent exaltées avec cette tendre ferveur que seuls découvrent au fond d'eux-mêmes les grands poètes.

Noble langue française, chantait la voix inspirée, qui de même que le chant des flûtes, selon la légende, bâtissait les villes antiques, a construit des nations et des hommes! Personne vivante aux mille aspects, figure véritable de la liberté, vocabulaire de la justice, formule de la miséricorde, c'est elle qui par son histoire aventureuse, pleine de gloire et de science, par sa révolution, par ses soldats sans haine, imposa au monde le droit d'être libre.

En hommage à cette langue française que Madame de Noailles appelle encore « l'expression ordonnée et limpide de la pensée contemporaine » et « le miroir de l'Europe pensante », quelques-uns de nos écrivains, parmi lesquels deux de nos académiciens, viennent de faire paraître des livres de prose et de vers où s'atteste, une fois de plus, l'originalité de notre race.

« Orientale, vous vous enorgueillissez de l'être par vos lointai-

nes origines... Ce qu'il y a de passionné, et de nonchalant à la fois dans votre imagination vient de là, comme aussi un penchant à la rêverie qui a de bonne heure favorisé en vous l'inspiration créatrice », dit M. Wilmotte dans son discours. S'ils ne subissent pas d'aussi troublantes influences, nos écrivains n'échappent cependant pas à l'emprise de leur pays dont ils traduisent, plus ou moins adroitement, l'âme et l'esprit.

On chercherait en vain, par exemple, un poète français comparable à Max Elskamp. Raffiné comme un gentilhomme de la Renaissance, et ingénu comme un moine adolescent, il entrelace dans ses poèmes des visions exquises et des songes balbutiés. Parfois, on le surprend taillant, dans le bois dur des métaphysiques, de naïves images aussitôt commentées de précieuses musiques. Parce qu'il a vécu sur la mer, il a surpris le secret des vagues ; de la contemplation des astres il a gardé l'amour des théogonies; mais pour avoir aimé davantage les plus humbles choses, il a connu « qu'une âme était en elles ». On se l'imagine alors sous les traits d'un de ces mystérieux bergers, élus de Dieu, et dont les lèvres effeuillent, avec de mystérieuses prophéties, des bouquets d'étoiles et de fleurs champêtres.

Ses *Chansons désabusées*, qu'il vient de faire paraître chez Van Oest, sont les hymnes crépusculaires d'une âme revenue du monde et des choses et qui s'apitoie, non sans résignation, sur la vanité des rêves poursuivis. De tout ce qu'elle avait espéré et du peu qu'elle a conquis, « puisque les ailes lui ont manqué », cette âme fait de petites chansons tour à tour tendres et désolées ou de poignantes prières dont le tour naïf accentue la pathétique beauté.

Hubert Krains, lui aussi, a aimé les hommes et les choses, mais avec son cœur plutôt qu'avec son esprit.

Penché vers les humbles gens de son pays, il les a enveloppés de sa tendresse, et, de les avoir regardés vivre, il a compris, mieux qu'en interrogeant textes et grimoires, les drames quotidiens de l'âme tenaillée par d'inlassables tentations. On retrouve dans les touchantes histoires qui composent son nouveau recueil, *Mes Amis*, toute la puissance qui fait, du *Pain Noir*, une sorte d'amer chef-d'œuvre.

Mais dans *Mes Amis* cette puissance s'illumine d'une telle tendresse, que, sans la santé magnifique de tout le livre, sans la net-

teté de sa ligne, sans la scrupuleuse logique de son analyse, et sans la narquoiserie wallonne de certains détails, on évoquerait devant tel de ses héros l'âme douloureusement fraternelle de Dostoïevsky.

Le livre de Mlle Cécile Douard, *Impressions d'une seconde vie*, est le mémorial d'une aveugle. Mlle Douard était peintre. Elle a perdu la vue il y a quinze ans. Son livre aurait pu confesser sa douleur et n'être qu'un long et légitime reproche. Il se fait qu'il n'est qu'allégresse et émerveillement.

Mlle Douard ne se révolte pas, ne se résigne pas, mais accepte son destin avec une sorte d'idéale volupté. Car, malgré ses yeux fermés, elle a su découvrir en elle cette sagesse stoïcienne et ce contentement souverain qui font parfois des pires disgraciés d'enthousiastes zélateurs de la vie. Peu s'en faut qu'elle ne bénisse le sort qui lui a permis de trouver en elle des trésors insoupçonnés. Son toucher, son ouïe, son goût et son odorat ont multiplié leurs antennes, si bien qu'enrichie de leurs incessantes conquêtes elle traverse l'existence moins en emmurée qu'en triomphatrice.

Ce sont ces conquêtes autant que ses méditations qu'enregistre son livre, un des documents psychologiques les plus saisissants de ce temps, et dont l'incomparable style augmente encore la valeur spirituelle.

C'est par leur sens délicat de la mesure et leur aristocratique nonchalance que s'affirment *les Préludes* d'Octave Maus.

Ces mémoires d'un homme de goût effleurent plus qu'ils ne pénètrent l'âme qu'ils prétendent restituer, mais leur grâce est telle et leur affabulation si choisie, que l'on se surprend à regretter leur inachèvement.

Interrompus par la mort, ils ressuscitent, dans son atmosphère raffinée l'esthète et le dilettante dont l'art belge porte encore le deuil.

Plus poignant encore est le livre de Léo Somerhausen, tué par un éclat d'obus, au cours de la grande offensive de décembre 1918.

Ses proses alertes et bondissantes, riches de tout l'enthousiasme d'une âme mal réfrénée, et ses vers, fougueusement jaillis d'une imagination à peine maîtrisée, se prolongent au fond de nos mémoires en échos douloureux. De tous les dons qui se précisent ici et qui, à peine en fleur, furent impitoyablement fauchés,

qu'eût fait ce jeune homme dont le visage émerveillé orne le seuil de ce livre?

Et l'on range à côté des œuvres de Despax, de Paul Drouot, de Bourmal, de Lionel des Rieux, et de tant d'autres, les *Proses et vers* de Léo Somerhausen, que la main pieuse de M. Maurice Gauchez a réunis pour la joie et la tristesse des hommes d'aujourd'hui.

MÉMENTO. — Par les soins du bon éditeur Vromant, *la Chimère* inaugure sa collection par une luxueuse réédition des *Vacances d'un jeune homme sage*, d'H. de Régnier.

*A la Galerie Giroux*, une exposition d'art français, une exposition d'art belge et une exposition d'œuvres récentes de M. Jacob Smits dont je reparlerai, fixèrent quelques aspects, pittoresques et variés de l'esthétique contemporaine.

Au *Musée d'Art Ancien*, une exposition de primitifs italiens groupe de nombreux chefs-d'œuvre, empruntés tant au Musée lui-même qu'à des collections particulières.

Au *Cercle Artistique*, après une curieuse exposition d'art japonais et d'œuvres de M. J. P. Taclemas, le bon peintre G. M. Stevens fit applaudir une revue étincelante d'esprit, interprétée par les meilleurs peintres et sculpteurs de Bruxelles, qui s'y révélèrent acteurs accomplis.

Au *Théâtre du Parc*, M. Lugné Poe vint représenter *l'Age heureux* de M. Jacques Natanson.

Les *Concerts populaires* ont inauguré avec grand succès une série de séances pour petit orchestre.

Mme Wanda Landowska y apporta le prestige du talent et M. Ruhlmann s'y montra, selon son habitude, chef d'orchestre impeccable.

Au sommaire des Revues il importe de signaler les très beaux contes de M. Julien Flament et les vers ardents et imagés de M. H. Frenay-Cid, que publie la *Renaissance d'Occident*.

GEORGES MARLOW.

## *LETTRES ESPAGNOLES*

Les revues. — Le théâtre de Jacinto Grau. — La collection Blasco Ibañez. — Mémento.

Une excursion à travers **les revues** nous permettra de relever des noms et des tendances. *La Pluma*, qui en est à sa troisième année, continue à paraître régulièrement et tend à être la revue fondamentale, la revue avertie et de bon goût qu'il faut lire pour connaître les bons auteurs. Elle publie actuellement

un roman de son directeur, Manuel Azaña, *El Jardin de los Frailes*, qui est plein de sincérité et autres qualités charmantes. On y peut apprendre ce qu'est l'éducation d'un jeune Espagnol dans un couvent, où il s'instruit des secrets les plus périmés de la scolastique et du droit, et son éveil à la vie intérieure. La confession est délicate ; le décor de ce couvent et de son jardin, les divers types de frères, la monotonie de cette existence sont peints avec un art discret et savant.

Nous retrouvons dans les derniers numéros de *la Pluma* le nom de Ramón Gómez de la Serna, dont on ne saurait se lasser de vanter l'inépuisable génie. Après avoir fait le tour de tous les objets et de toutes les âmes, il a trouvé le sujet le plus central et le plus vaste qui pût lui convenir : le romancier lui-même. C'est le romancier, ses heures et ses journées, ses promenades et ses travaux, c'est le romancier et ses romans qui sont à présent le thème où s'exerce la virtuosité de Ramón. A chaque nouveau dessein le romancier renouvelle sa sensibilité. Le voici en train de faire un roman sur les servantes, une sorte de *Germinie Lacerteux*, aussi aigu et douloureux, mais plus riche et tel que toutes les variétés possibles de vies de bonnes y seront décrites.

Il ne se rappelait pas avoir vu une tragédie pareille à celle des servantes ; elles semblaient remplir sa maison de romancier, comme si elle eût été la maison du peuple des servantes. Toutes s'approchaient de sa table pour lui faire quelque confidence, lui souffler quelque racontar à l'oreille.

Le romancier, les mains dans les poches, regardait les lumières de la liberté, les lumières de la rue dans laquelle on marche librement, et il sentait croître en lui la douleur de la femme qui sert et il voyait avec plus de peine le drame de la servitude.

Que ces femmes entendent leur déchéance, parce que les salles à manger ne sont pas suffisamment fermées quand on y parle d'elles ; que ces femmes puissent toujours entendre les insultes dont on les gratifie, parce que les maîtres n'ont pas idée de la portée de leur voix, c'est une chose qui crie au ciel...

Et il nous peint les salles à manger, toutes, celles qui sont ornées de grands plats de cuivre et celles qui sont ornées de têtes de cerfs, le bruit de l'argenterie, ou le silence des cuisines, le soir, quand la vaisselle est faite et que les deux bonnes, « oubliées du monde, dans ce bout du monde qu'est la cuisine », se racon-

tent à mi-voix des souvenirs de toutes les maisons où elles ont passé.

Dans *la Pluma*, Ramón Gómez de la Serna a donné aussi une série de *Disparates* (sottises, fantaisies, divagations) qu'il vient de réunir dans un volume aux éditions *Calpe*. On y retrouve ce même ton d'humanité vibrante. Je voudrais pouvoir citer le conte émouvant ou Ramón imagine *le fils qu'il aurait eu*. C'est dans une grande salle, « semblable à une alcôve d'hôpital, sans fenêtres, et, néanmoins, illuminée par une lumière livide de dimanche perpétuel », qu'il a rencontré le fils qu'il aurait eu s'il avait eu un fils. Ils ont causé un peu. Le fils qu'il aurait eu lui a montré les lettres qu'il lui aurait écrites « dans les absences qui l'auraient séparé de lui dans la vie ».

L'écriture de ces lettres était effacée, comme si elles avaient été écrites avec une encre blanche, mais c'était une belle écriture anglaise, et le style de celle que je choisis entre toutes était sincère, plein de souvenirs, de tendresse, de solitude...

C'est une belle chose aussi que cette traversée à la nage d'une armoire à glace. On y découvre « les bas de soie agréables à presser, les paroissiens d'ivoire, les chapelets aux grains de nacre, les gants de chevreau exquis comme des mains ». Ainsi il n'est pas une divagation qui ne soit pour le poète une occasion de palper les formes les plus diverses de l'humanité toujours en mouvement.

Il vient de se fonder à Madrid une revue, *Indice*, qui, lorsqu'elle paraîtra régulièrement, rivalisera avec *la Pluma*. Elle a débuté par une page d'Ortega y Gasset, essayiste précieux, idéologue passionné, l'écrivain espagnol qui, avec Unamuno, est le mieux capable de représenter la voix de l'Espagne dans le chœur de la pensée européenne. Il s'agit ici d'une méditation sur Judith et Salomé, « les deux femmes qui vont avec deux têtes chacune : leur chef et le chef tranché ». La puissance d'Ortega dans l'évocation des symboles, ses complications dans l'enchaînement des concepts et surtout quelque chose de hautain et de définitif dans l'accent peuvent rappeler à un lecteur français le style et les idées de notre Suarès.

Comme on le voit, et comme je l'ai déjà montré, une certaine allure de labyrinthe caractérise la littérature espagnole d'aujourd'hui. Ces méandres et ces obscurités qu'aimaient tant les con-

ceptistes sont demeurés, comme sont demeurées les arabesques multicolores des Arabes sous les couches de plâtre dont les avaient recouvertes des princes trop chrétiens. Ces fantaisies et ces détours ne se retrouvent-ils pas, d'ailleurs, dans les excentricités de l'architecture platéresque, à l'époque du goût le plus mauvais et en même temps le plus somptueux de l'art espagnol ?

Ces complexités de la pensée peuvent affecter une forme bouffonne comme dans les divagations de Ramón, ou aussi dans les humoresques que de jeunes écrivains, tels que Corpus Barga ou Jorge Guillén, donnent à *Indice*. De ce dernier un dessin de femme luttant contre le vent, et femme de vent elle-même, me paraît tout à fait caractéristique :

> ...Quel défi dans tout ce profil, quelle incrimination de tout le paysage ! A la fin elle vainc le vent, parce qu'elle-même est sa mystérieuse transsubstantiation sous les espèces de la forme féminine. Et sa délicatesse tumultueuse est en elle. Et sa velléité et sa réitération. Et sa grâce sonore, aux échos si profonds dans l'horizon incurvé qui saura les répercuter.

La revue *Cosmópolis* est dirigée par le publiciste Gómez Carrillo. Son secrétaire, Guillermo de Torre, un des chefs du mouvement ultraïste, y suit attentivement l'évolution des lettres françaises. Une de ses dernières études reproduit à peu près les idées que M. Jean Epstein vient de développer chez nous sur l'esprit nouveau. L'Ultraïsme règne dans les revues *Ultra*, *Grecia*, *Tableros*. C'est une forme de lyrisme qui en est restée aux modes que lancèrent ici des poètes, d'ailleurs pleins de talent, tels que M. Reverdy et M. Huidobro. Mais les Ultraïstes ont trop de méridionale candeur pour aller jusqu'au dadaïsme.

*Hermes*, la revue du pays basque, a publié dans ses éditions des *Sensaciones de Bilbao* de Miguel de Unamuno. Ce sont des souvenirs intimes, des notes sur l'âme et les aspects de Bilbao, patrie de l'auteur, et les amitiés qu'il s'y fit. On retrouve dans ce petit livre cette belle passion, cette cordialité avec lesquelles Unamuno dramatise chacun de ses actes, cette façon qu'il a de parler aux entrailles. Ces amitiés avec des compatriotes, amitiés intellectuelles, basées sur l'amour de « la religion qui est poésie et de la poésie qui est religion », nous intéressent par tout ce que peut y mettre un pareil homme. Tout est flamme chez lui. Tout est jeunesse chez cet admirable vieillard.

§

C'est une figure curieuse que celle de **Jacinto Grau**. C'est un très probe écrivain dont les drames se jouent peu, mais ont une tenue littéraire irréprochable. L'un deux en particulier, *El Conde Alarcos*, tiré d'une des plus sombres histoires du *Romancero*, et dont M. Francis de Miomandre lut jadis une traduction dans un salon parisien, est impressionnant par sa sobriété tragique. Les éditions *Atenea* publient aujourd'hui *El Señor de Pigmalión*, histoire d'un inventeur qui a réussi à créer tout un théâtre de poupées vivantes, répétant ainsi la merveilleuse et amère tentative de l'*Eve future*. Cette pièce est suivie d'une autre pièce plus courte, *El mismo Daño*, où Jacinto Grau se débrouille avec habileté dans le monde des passions contradictoires. Les théâtres de Madrid s'honoreraient en montant plus souvent les productions de cet auteur dramatique.

La collection de la **Novela Literaria**, fondée par Blasco Ibañez et qui comprend surtout des romans français, s'est augmentée de la traduction de *Nach Paris*, de Louis Dumur. Le traducteur, José A. Luengo, a conservé à cette étonnante reconstitution du premier épisode de la guerre toute sa fougue et toute sa vie.

Mémento. — Boletin de la Sociedad Castellonense de Cultura. — Andrés Revész : *La Conferencia de Washington y el Problema del Pacifico*, Biblioteca Internacional, Madrid. — Antonio Marichalar, qui a déjà parlé, dans les *Lundis* de l'*Imparcial*, d'André Gide et d'André Rouveyre, consacre une page du numéro du 15 janvier à Paul Claudel.

JEAN CASSOU.

## *LETTRES YOUGO-SLAVES*

Dr Ivan Grafenauer : *Kratka Zgodovina Slovenska Slovstva* (Petite histoire de la Littérature slovène), Librairie Yougoslave, Lioubliana. — L. Pintar : *Poesije Drja Fr. Preserna* : Kleinmayr et Bamberg, Lioubliana. — Oton Zupancic *Mlada Pota* ; Omladina, Lioubliana. — Ante Debeljak : *Solnce in Sence* ; Tiskovna Zadruga, Lioubliana — *Mémento*.

Si justement fières que puissent être les villes des créations d'art ou de science écloses dans leur sein à la faveur d'une culture séculaire de l'esprit, on peut affirmer que ces créations ne seraient rien sans les vertus traditionnelles des paysans, sans leur tragique et quotidien sacrifice; car ils constituent la souche vivace qui, même recépée plusieurs fois, demeure apte à faire surgir continuellement de nouvelles tiges pour porter de nouvelles fleurs.

C'est que les villes sont bien réellement des mangeuses d'hommes et qu'elles doivent accueillir à chaque instant, pour pourvoir au recrutement de leurs classes intellectuelles, les éléments terriens, les meilleurs.

Rien n'est mieux apte à fournir la preuve de telles assertions que l'étude du milieu yougoslave. La nation actuelle se compose, comme on sait, de trois tronçons principaux : les Serbes, les Croates et les Slovènes, que certaines traditions communes, une séculaire conscience de race ont portés à s'unir, mais qui avaient toujours vécu dans le passé d'une existence politique et religieuse séparée. Malgré une adhésion assez récente des Croates à la langue littéraire des Serbes, dont le dialecte herzégovinien offre le spécimen le plus pur, chacun des trois groupes se différencie quelque peu de l'autre dans la langue parlée, aussi bien que par les influences intellectuelles; mais, tandis que l'unification s'est faite depuis un demi-siècle pour toute l'aire géographique qui comprend la Serbie, le Monténégro, la Bosnie-Herzégovine, la Dalmatie, la Slavonie, la Croatie (encore que la région où Zagreb est située appartienne au dialecte occidental de kaj), les pays slovènes, émancipés linguistiquement par l'occupation française des Provinces illyriennes sous Napoléon Ier, ont gardé leur langue particulière et se sont efforcés de l'illustrer dans tous les domaines.

L'effort intellectuel accompli par ce petit peuple, à travers les plus rudes épreuves, est d'autant plus saisissant que le nombre de ceux qui parlent le slovène n'excède guère aujourd'hui la population de notre Armorique celtophone, et que l'aire géographique de la nation wende n'a jamais cessé d'être entamée et rétrécie par ses voisins au cours des siècles. **La petite Histoire de la littérature slovène**, due à l'attentive érudition du Docteur Ivan Grafenauer, n'est pas seulement un hommage mérité rendu à cet effort, mais bien une source précieuse de renseignements sur une matière jusqu'ici assez mal explorée et qui prête encore à certaines controverses.

Du IXe siècle, en effet (date à laquelle on fait remonter les premiers monuments de la langue slovène, les fameux fragments de Frisingen), jusqu'au XVe siècle inclus, on ne retrouve aucune trace d'activité intellectuelle ou littéraire en Slovénie.

Cependant la vie des châteaux, les compétitions entre chevaliers, les enlèvements de fiancées et surtout la lutte contre les Turcs

firent fleurir dans les couches profondes du peuple, à partir du xv<sup>e</sup> siècle, toute une poésie épique, où l'on retrouve, à côté de types ruraux masculins et féminins issus du pays même, le héros national serbe Marko Kralyévitch et le grand roi de Hongrie Mathias Corvin.

Toutefois, l'on peut dire avec Pypine et Spasovic que l'histoire littéraire slovène ne commence réellement qu'avec la Réforme. En Styrie, en Carinthie, en Carniole, comme partout où il pénétra, le protestantisme provoqua un retour vers la langue nationale. Ne fallait-il pas s'adresser directement au peuple? A la tête du mouvement se place Primus Trubar, qui commença une traduction de la Bible reprise par Dalmatin, et qui fut puissamment aidé par le célèbre baron Unnyad. Trubar et Dalmatin composèrent des chansons, en même temps que des sermons, durant que Bohoric complétait leur œuvre, en publiant la première grammaire slovène. Mais cette floraison devait être de courte durée. Comme en Bohême, à la suite de la bataille de la Montagne Blanche, la réaction catholique dirigée par les Jésuites se mit en devoir de faire régner à nouveau sur le pays le silence le plus épais. L'évêque Hren put se vanter, dans une lettre à Grégoire XIV, d'avoir livré aux flammes plus de cent mille volumes. Pourtant, il fit publier lui-même une traduction de l'Evangile. La véritable renaissance littéraire slovène débute avec Valentin Vodnik (1758-1819), poète et ethnographe, qui acclama Napoléon comme le libérateur des Slaves du Sud, et qui sut s'inspirer de la verve populaire, pour célébrer la nature et le passé de sa patrie.

Peu après, le grand grammairien Barthélemy Kopitar, encouragé par Herder et par les frères Grimm, fondait la philologie slave, où devait s'illustrer à son tour un autre Slovène, Miklosic. C'est l'époque où Antoine Linhart inaugure, en imitant Beaumarchais, le théâtre slovène.

En 1812, une chaire de langue slovène est fondée à Graz, en 1817 à Lioubliana. L'éveil romantique tourne les curiosités vers le passé de la race, vers les chants slaves traditionnels, vers les littératures du Nord et de l'Occident.

Vers 1830, l'érudit Cop groupe les efforts des novateurs autour de l'almanach poétique *l'Abeille de Carniole* fondé par Michel Kostelic et illustré par les débuts du prince des poètes slovènes, François Présern.

Avec une égale maîtrise, Présern sut manier tour à tour la chanson, le sonnet, l'élégie déchirante, l'ode enflammée, la satire virulente, la ballade, le ghazel. Ses idées libérales le firent injustement persécuter aux environs de 1848, et il mourut peu après. Il n'a point cessé d'être admiré dans son pays, et l'on vient de publier une édition nouvelle de ses **Poésies**.

Pour la grâce du rythme et la vigueur du sentiment, telles de ses pièces font songer à Pouchkine et à Pétrarque tout ensemble, et, si la place ne nous était si mesurée, nous aimerions reproduire ici au moins l'une d'entre elles. Il eut pour émule et camarade le Styrien Stanko Vraz, qui s'affilia à *l'illyrisme*, et qui choisit, pour célébrer sa patrie, le dialecte croate.

En 1843, Bleiweis fonda le premier journal slovène, journal littéraire, *les Novice*, qui groupa un instant tous les écrivains du crû, et auquel succéda en 1858, sous la direction de Janezic, le *Slovenski Glasnik*, exclusivement consacré aux lettres. En 1865 naquit la *Matica slovène*, qui inaugura la publication d'un Annuaire. A partir de 1852, date à laquelle la société de Saint-Hermagore prit l'initiative de ses éditions populaires, les œuvres en prose et en vers se multiplièrent.

En 1853, parurent les *Chants* de Levstik, qui lui valurent la haine du clergé. Résolument tourné vers le peuple, Levstik (1831-1887) donna également de salutaires leçons comme critique et philologue. C'est un nom aimé.

Le mélodieux Simon Jenko (1835-1869) s'efforce contemporainement d'emprunter à Henri Heine son ironie sentimentale, durant que le parnassien Stritar, fondateur de *La Cloche* (1870), lance la satire artiste de ses *Sonnets viennois* et que Simon Gregorcic, le rossignol de Goritsa, remue la fibre populaire avec le profond sentiment méditatif de ses chansons. A ces charmeurs s'oppose le réaliste expressif et rude que fut Antoine Askerc (1856-1912), qui, avec Gregorcic, fut l'un des plus brillants collaborateurs de *La Cloche de Lioubliana*. A partir de 1881, cette revue poursuivit l'œuvre inaugurée par le *Zvon* de Stritar. *Kres*, *Slovan*, *Dom in Svet* amplifièrent le mouvement, qui de ruisseau devint fleuve. Peintre de la vie paysanne, imitateur de Walter Scott, Joseph Jurcic (1844-1888) avait jeté les bases de la prose narrative, que cultivèrent après lui le nouvelliste social Ivan Tavcar, les conteurs provinciaux Janko Kersnik, France Detela, Janez

Mencinger, Janez Trdina, réalistes. Peu à peu le naturalisme français, les romans russes exerçaient leur influence et chassaient les derniers vestiges du romantisme.

Parti d'un lyrisme idéaliste et songeur, du drame historique, Antoine Medved (1869-1910), qui vint illustrer les premières années du *Dom in Svet* (La Maison et le Monde), arrive à la comédie en prose.

Mais, dès 1879, le symbolisme et l'impressionnisme font leur apparition. Au pessimisme désabusé d'un Xavier Mesko, auteur de fines esquisses, succède la chaude magie d'Ivan Cankar, styliste évocateur et lumineux, qui met au service d'un exquis talent de peintre en prose la langue la plus musicale que l'on puisse rêver. Il est mort récemment, jeune encore (1915), et le *Dom in Svet* lui a consacré un magnifique numéro spécial, qui marque le respect admiratif de toute une génération. Ivan Cankar a subi fortement l'influence française et russe.

A ses côtés il faut placer Finzgar, conteur, dramaturge, romancier, qui cherche avant tout le caractère et qui a mis en scène l'histoire palpitante de sa petite patrie dans son chef-d'œuvre *Sous le soleil libre*. Il marche à la tête du groupe de poètes et de lettrés que groupe la revue *Dom in Svet* et qui accentue son action, sous la direction éclairée de l'érudit France Stelé, dans un sens très moderne.

Du côté des lyriques purs, après les éclairs de ce génie trop précoce et trop tôt disparu, Dragotin Kette, mort en 1899, un astre de première grandeur s'est élevé, à la faveur du Symbolisme, au ciel de la poésie slovène. Nous avons désigné Oton Zupancic, le vigoureux rhapsode des *Dumas*, le pittoresque créateur de tant de lieder, où passe l'haleine sentimentale de la poésie populaire traditionnelle. Ses deux récents recueils **Mlada pota** (Sentiers de jeunesse), et *V Zarje Vidove*, nous le montrent en pleine possession de tous ses dons personnels, qui sont ceux d'un charmeur accompli. Il doit beaucoup à Verlaine, à Maeterlinck, peut-être à Vielé-Griffin.

Il chante avec ferveur, avec grâce, avec passion, toujours avec mesure :

Tu es dans mon cœur comme le vent qui frémit dans la montagne. Tout le bois se tait; il n'y a de murmure qu'en « lui, et l'âme pleine de ta gloire en travaillant te célèbre. »

Et ces quelques vers définissent le poète tout entier. Il s'est fait également le traducteur de Shakespeare.

Près de Dragotin Kette et d'Oton Zupancic il faut placer Joseph Murn, dont le vers aisé peint et vibre avec intensité. Au *Slovan*, à la *Cloche de Lioubliana* au *Dom in Svet* ont commencé de surgir d'autres noms à l'horizon des lettres slovènes. Nous citerons Antoine Debeljak, le poète élégant de **Solnce in sence** (Soleil et ombres, 1919), qui excelle à mêler les élans de son âme aux aspects fugitifs de la nature. *Matin*, *Jour d'hiver*, *Etincelle*, *Nuage* offrent les meilleurs spécimens de sa manière brève et nuancée. Nous citerons Fran Albrecht, auteur de *Mysteria dolorosa* (1917), de *Pesmi Zilvjenja* (chants de la Vie), Joza Lovrencic que l'on retrouve dans les plus récents fascicules de *Dom in Svet* aux côtés de Fr. Bevk, de Stanko Majeen, prosateur et dramaturge, de Vojeslav Molé amateur de formes classiques, auteur de *Tristia ex Siberia*, d'Ivan Pregelj, évocateur des temps christiques dans *Plebanus Joannes*, récit à la Sienkiewicz, dans le drame sacré d'*Azazel*, d'Antoine Vodik, d'Ivan Albrecht, délicats poètes, de Ksaver Mesko, le dramaturge rustique de *Pri Hrastovik* (Près de la chênaie). *Dom in Svet* publie également de fines critiques d'art ou de lettres signées Izidor Cankar, I. Pregelj (*Mahnic, journaliste slave*) France Stelè (*Ivan Mestrovic*). Malgré les amputations subies sur la frontière italienne, la Slovénie manifeste, comme on voit, une belle vitalité intellectuelle. L'influence de l'Orient s'y marie avec celle de l'Occident, dans une tonalité lumineuse et nuancée.

Mémento. — Ont paru récemment : *Kralj Matjaz* (Le Roi Mathias), ballade populaire, illustrée dans une manière inspirée des Japonais, par Fran Kralj, édition Albin Stelè ; *Askerceva citanka*, poèmes choisis d'Antoine Askerc par Ivan Prijatelj, édition Omladina ; *Zbrami spisi za mladino* (Morceaux choisis pour la jeunesse) empruntés à l'œuvre de Fran Lévstik, par Fr. Erjavec et Paul Fleré ; *Poèzije* de Fran Levstik, arrangées par C. Golar ; *Pesmi* (Chants) de Simon Jenko arrangés par Joza Glomar ; *Zbrami spisi* (Morceaux choisi) de Jos Jurcic par Ivan Prijatelj : » *Moje Zivlenje* (Ma vie) par Ivan Cankar ; *Stari in Mladi* (Vieux et jeunes) par Antoine Medved.

Notre prochaine chronique s'occupera du mouvement littéraire à Zagreb et à Belgrade et d'un certain nombre d'ouvrages récents signés Pandurovich, Bogdan Popovitch, Filipovitch, Ivo Andric Slavko Jezic, Krleza, Vinaver, etc. Elle analysera l'action des vaillantes revues *Misao*,

*Kritika, Nova Europa, Venac, Zenit*, etc. Maints problèmes nationaux et européens y sont envisagés avec clairvoyance, vigueur ou originalité; maintes tentatives s'y font jour dans l'art et dans la pensée; maintes curiosités y sont rappelées.

LIOUBO SOKOLOVITCH.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

André Duboscq : *L'Evolution de la Chine*, Bossard. — Emile Hovelaque : *Les peuples d'Extrême-Orient*, I. *La Chine*; II. *Le Japon*, 2 vol. Flammarion. — Alfred Dumaine : *La dernière Ambassade de France en Autriche*, Plon. — E. Altiar : *Le problème de Cilicie*, Ernest Leroux. — Berthe Georges-Gaulis : *Le nationalisme turc*, Plon.

M. André Duboscq avait offert au public, il y a trois ans, sur les us et croyances de la Chine, un recueil de descriptions d'un tour charmant. Après un nouveau séjour en Extrême-Orient il nous apprend, dans un ouvrage intitulé : *L'Evolution de la Chine*, que ce passé disparaît lentement, mais d'une façon irrémédiable. Coutumes et institutions politiques avaient été immobilisées pendant des siècles par les préceptes de Confucius. Le culte des ancêtres et la piété filiale enchaînaient la famille à une tradition rigoureuse, tandis que le caractère sacré de l'empereur, fils du Ciel, courbait le peuple entier sur un pouvoir immuable et absolu. C'est après la guerre sino-japonaise de 1894-95 et la grande ruée des nations européennes sur le continent jaune que bon nombre d'intellectuels chinois rêvèrent d'instaurer dans leur pays cette civilisation occidentale qui, seule, pouvait le rendre indépendant et prospère. Les uns, avec Kang Yu-Weï, étaient partisans d'une réforme administrative et d'un rajeunissement de la constitution; les autres, inspirés par le grand libéral Sun Yat-Sen, considéraient la monarchie comme la citadelle des traditions surannées et vantaient les bienfaits d'un régime républicain. Lorsque l'empereur Kouang Siu prit Kang Yu-Weï pour conseiller, il semble que la Chine dût être guidée sans secousses vers des destinées nouvelles. Hélas ! ce monarque éclairé fut victime, en 1898, d'un complot suscité par l'impératrice mère qui lui ravit le pouvoir et régna en maîtresse absolue jusqu'à sa mort, survenue dix ans plus tard. Sun Yat-Sen, pendant ce temps, élargissait son influence. Il était soutenu par maintes sociétés secrètes, dont celles des Triades et des Vieux Frères. Les colonies anglo-saxonnes d'Extrême-Orient et les Chinois établis en Europe mettaient à sa

disposition des sommes importantes. Ce ne fut qu'en 1911 que ses projets purent être menés à bien. Il tira fort habilement parti d'une insurrection éclatée dans le Seu-Tchouen à la suite de la main mise du pouvoir central sur les voies ferrées établies le long du Fleuve Bleu. Soutenue par les Chambres de Commerce (très influentes en Chine) des grandes villes du Centre, la révolte prit une ampleur inattendue. Sun Yat-Sen convoqua à Nankin des délégués provinciaux. Il se forma ainsi une sorte de Convention dont l'autorité s'étendit à tout le sud de l'empire. Peu après il survenait un compromis entre Pékin et le pouvoir sudiste. Le 12 janvier 1912, le gouvernement impérial décrétait l'abdication de la dynastie mandchoue et l'assemblée de Nankin élisait un ministre de la Couronne (Yuan) à la Présidence de la République Chinoise. Le 8 avril, enfin, avait lieu à Pékin l'ouverture d'un Parlement composé d'une Chambre de députés et d'un Sénat.

Cet apaisement social devait être bien éphémère. Pendant les dix années qui suivirent, la Chine fut troublée par des luttes incessantes entre monarchistes et républicains. On assista à des pronunciamientos ; il y eut des périodes de dictature et même, pendant 12 jours (juillet 1917), un retour à la Monarchie. Les partisans de Sun Yat-Sen réinstallèrent à Canton un gouvernement de fait. Des guerres civiles éclatèrent d'une province à l'autre. La Chine s'éveillait lourdement de son sommeil séculaire. Au milieu des troubles incessants où le pays était plongé, c'est l'esprit de travail des habitants, adonnés à leur labeur d'insectes, c'est le respect de la hiérarchie et la survivance de la vie locale, qui le préservèrent des excès qui accompagnent souvent les révolutions.

L'auteur pense avec le Père Wieger, un très savant orientaliste, que « tout est changé et sans retour, depuis 1912 ». Le progrès matériel et la civilisation moderne ont bouleversé la Chine. Des voies ferrées la sillonnent en tous sens ; ses richesses naturelles sont mises en valeur avec un outillage perfectionné. Il existe à Pékin des écoles et une université dont les programmes s'inspirent de l'enseignement européen. Aux environs de la capitale, un collège important, créé par les Etats-Unis, fait rayonner au loin les idées libérales. Les Missions presbytériennes instruisent une partie de la jeunesse. Dans les cent vingt mille écoles du pays, que fréquentent dix millions d'élèves environ, il est maintenant parlé des peuples étrangers, de leur histoire et de leur littérature. Les

préceptes de Confucius sont relégués dans le domaine de la morale. D'autre part, le nombre des jeunes gens qui vont s'instruire en Europe s'accroît sans cesse. M. Duboscq souligne, à ce propos, l'intérêt qu'ils ont à ne pas négliger la langue et la culture chinoises. C'est par l'une et l'autre qu'ils peuvent utiliser avec avantage leur formation occidentale quand ils retournent dans leurs pénates. A Lyon, une Ecole chinoise est fréquentée par nos jeunes hôtes en même temps que l'Université française.

Cette évolution paraît s'accomplir avec une extrême lenteur, quand on se rappelle avec quelle hardiesse le Japon s'est modernisé. Il n'y a point en Chine de sentiment patriotique très affirmé, la doctrine de Confucius ayant tourné les habitants vers un idéal de perfectionnement intérieur. Au Japon, par contre, le culte de Shinto a exalté depuis des siècles le sentiment national et tendu toutes les énergies vers la plus grande gloire du pays. Le patriotisme chinois est plus passif qu'agissant. On ne demande autre chose, dans la république jaune, que d'être maître chez soi. La guerre a généralisé et fortifié cet esprit de défense contre l'étranger. La France n'a cessé, par exemple, d'avoir des grèves et de subir des tentatives de révolte dans sa concession de Tien-Tsin. Chose curieuse, les indigènes étaient soutenus dans ces rébellions par des missionnaires français depuis longtemps fixés au Tchili maritime... Pour protester contre les articles 156 et suivants du traité de Versailles relatifs au Chan-Toung, l'on boycotta de tous côtés les produits japonais.

M. Duboscq entretient rapidement le lecteur sur cette affaire du Chan-Toung, que la Conférence de la Paix eut le tort de juger en droit strict. Il pense que les rancunes des Chinois à l'égard de leurs voisins s'apaiseront assez vite pour laisser le champ libre à une entente économique très étroite entre les deux peuples de race jaune. Les Chinois préféreraient subir, plus que toute autre, la tutelle passagère d'un peuple de même fond ethnique. Ils seraient encouragés dans cette voie par la politique d'apaisement et de confiance mutuelle qui est devenue, sur les conseils du baron Hayashi, celle du cabinet de Tokyo.

Si l'auteur avait eu l'occasion de développer cette partie de son étude, il nous aurait expliqué, sans doute, qu'un rapprochement sino-japonais n'est réalisable que sous l'égide des grandes puissances et notamment des Etats-Unis. Grâce à l'Amérique, en effet,

ce sont les principes de l'intégrité de l'empire chinois et de « la porte ouverte » à chaque peuple désireux de commercer avec ce pays, — formulés pour la première fois, en 1900, par le secrétaire d'Etat John Hay, — qui président au sort de l'Extrême-Orient. Quand les Etats-Unis furent tout absorbés par le conflit européen, il n'y eut point pour la Chine de pays plus dangereux et plus honni que le Japon. Les 21 demandes remises brutalement au Cabinet de Pékin, le 18 janvier 1915, ne visaient à rien moins que de placer la Chine sous le protectorat de son voisin. Les accords du 24 septembre 1918, relatifs aux chemins de fer du Chan-Toung, tendaient au même résultat. Une campagne de presse de la dernière violence appuyait cette politique de force et d'intimidation. Tout prétexte semblait bon aux feuilles de Tokyo pour avertir les puissances de l'Entente que leur hégémonie en Extrême-Orient allait prendre fin et que la Chine s'éveillerait à la civilisation sous la férule japonaise. Il est hors de doute que, sans le triomphe des Alliés, la République jaune eût cessé d'être indépendante et subi les heurts d'un impérialisme militant. Un singulier parallèle se dessinait en ce moment-là entre l'Allemagne et le Japon. L'Ambassadeur de France confiait à un député américain, M. Fuller, au mois d'octobre 1918, que de semblables méthodes et qu'un même idéal attiraient l'un vers l'autre ces deux pays. Le comte Terauchi ne s'était d'ailleurs point privé de déclarer, le 22 mars 1918, au cours d'une entrevue accordée à M. George Mason, que l'empire dont il dirigeait les destinées pourrait fort bien, si besoin était, se rapprocher de l'Allemagne, qu'il admirait profondément. Ne fallait-il pas, à la veille du Congrès de Versailles, que les hommes d'Etat japonais ressentissent quelque embarras au sujet de leur politique passée, pour avoir fait soustraire aux envoyés chinois, au moment de leur passage sur le territoire nippon, la plupart des documents qu'ils emportaient en France !

Les délégués, qui avaient à leur tête un homme de grand talent, M. Lou Tseng-Tsiang, devaient connaître des heures bien angoissantes. En vain établirent-ils que les accords de 1915 et de 1918 avaient été imposés par la force à leur pays, qu'ils constituaient une atteinte formelle à son indépendance et qu'ils allaient à l'encontre des principes libéraux au nom desquels la coalition avait remporté la victoire. Aucune puissance ne se montra favorable à leur thèse. Tout dépendait, en somme, de l'attitude qu'adopte-

raient les Etats-Unis. Il eût été dans les bonnes traditions américaines de défendre le droit contre la force et de sauvegarder cette intégrité du Céleste Empire qu'ils avaient opposée, en 1900, aux convoitises de l'Europe. Des circonstances fortuites leur firent momentanément abandonner la Chine. Le Président Wilson avait placé au premier rang de ses désirs l'adhésion des vainqueurs à la Société des Nations. Pour atteindre à ce but, il ne recula pas devant certains marchandages, où, par une dérision du sort, les plus intangibles des 14 points se trouvaient violés. Le baron Makino avait laissé entendre que le Japon ne se rallierait pas au Covenant si on le dépouillait du Chan-Toung. Aux Etats-Unis, le parti nationaliste, qu'inspiraient les sénateurs Reed et Borah, et avec lequel le Président Wilson avait à compter, faisait sienne une doctrine de Monroe renforcée d'un ardent panaméricanisme et se montrait favorable à une entente avec le Japon sur la base d'une mutuelle reconnaissance d'intérêts spéciaux en Amérique et en Asie.

Le triomphe du parti républicain et l'avènement au pouvoir de M. Harding ramenèrent la politique américaine en Extrême-Orient dans sa voie traditionnelle. On se rappela que, depuis bien des années, les Etats-Unis s'étaient efforcés d'ouvrir la Chine à la civilisation chrétienne et de la défendre contre des peuples plus puissants. Les envoyés chinois à la Conférence de Washington n'eurent point de peine à faire admettre la révision des articles 156 et suivants du traité de Versailles. Sentant leur cause déjà gagnée, ils ne craignirent pas, le 2 décembre dernier, de déclarer que la province du Chan-Toung avait été ravie à leur pays « dans des conditions équivalant à un vol de grand chemin ».

Devant la ferme attitude de l'Amérique, les Japonais acceptent d'évacuer cette province et une partie des territoires qu'ils possèdent dans le nord du continent. La Chine est donc assurée de pouvoir achever son évolution en toute indépendance et selon le génie de son peuple.

Dans le recul de l'histoire, on rapprochera les dates de 1919 et de 1921; elles consacrent la faillite de deux redoutables impérialismes. C'est par la persévérance de leur politique généreuse, et pour la force de leur idéal, que les Etats-Unis auront conjuré ce péril jaune que l'Allemagne avait fait grandir sous les chocs de son épée. Le grand problème du Pacifique consiste moins, en

effet, à savoir à quels pays profiteront les richesses de la Chine, qu'à protéger cette puissance contre les ambitions de l'Empire voisin et la préparer à jouer, dans son hémisphère, un rôle bienfaisant.

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

§

Les problèmes de l'Extrême-Orient ont fait déjà, et feront encore couler beaucoup d'encre, et l'éloquence des parlementaires de la planète et des assemblées amphictyoniques paraîtra sans doute dans l'avenir un énorme torrent à côté du fil d'eau des discours cependant déjà assez nombreux des hommes politiques de l'époque de la monarchie de juillet sur la question turque. M. Thiers, pour son compte, en prononça au moins une soixantaine, ce qui commence bien à chiffrer. D'ailleurs l'Orient méditerranéen s'annonce assez bien également sous ce rapport ; quant au Pacifique (!) il fera sans doute beaucoup mieux.

M. Emile Hovelaque en deux volumes pleins d'intérêt sur les **Peuples en Extrême Orient, — la Chine, le Japon,** — examine les questions soulevées par cette race jaune, hier encore presque ignorée, — qui semblait d'un autre monde, — se tenait presque à l'écart de nos préoccupations et de nos querelles, — et que les âpres convoitises de notre Occident ont réveillée, et qui s'efforcent de nous rejoindre. Dans le premier de ces volumes, **la Chine**, il étudie, en une sorte de préambule le développement du peuple chinois qui, pendant des millénaires, n'a pour ainsi dire jamais varié et qui s'offre encore au voyageur occidental comme un monde étrange, descendu d'une autre planète. Il ne présente cependant, après examen, qu'un mode de vie analogue à celui des vieux peuples depuis longtemps disparus de la Chaldée ou de l'Egypte ; et son culte des morts n'est en somme qu'une survivance des idées religieuses de nos plus lointains ancêtres. Mais le peuple chinois a deux créations originales à son actif : une *étique* qui ressemble comme une sœur à celle que notre Occident vieilli, lassé, désabusé rêve d'établir ; et *un art*, hier encore presque incompris, qui est un des plus beaux qu'il ait été donné à l'homme de réaliser. — Que va devenir cette vieille civilisation chinoise, — si pondérée, si sage en somme et qui a contribué à la réalisation d'un bonheur, peut-être un peu plat, mais immédiat, et qui enchanta tant de générations

disparues? L'homme blanc, et d'une façon tout à fait désintéressée, paraît-il, veut à toute force lui en fournir un autre. Cette générosité apparaît un peu insidieuse aux anciens sujets du Fils du Ciel, et peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort.

Dans son second volume, **le Japon**, M. Hovelaque nous montre le peuple du pays insulaire, qu'on appelle volontiers petit, et qui possède maintenant avec la Corée et Formose plus de 35.000.000 d'habitants, — qui pendant des siècles a vécu presque complètement isolé, grâce à sa situation géographique, et qui ne s'est réveillé au siècle dernier qu'aux coups de canon d'un commodore américain. Les Nippons comprirent très bien le langage de ces étrangers, et leurs facultés d'adaptation si extraordinaires les mirent, en moins d'un demi-siècle, sur un pied d'égalité avec les nations occidentales. Le peuple russe, à moitié asiatique, il est vrai, a été vaincu par cette humanité qu'il méprisait comme presque simiesque. Ce fut une heure décisive, on peut le dire, que celle où l'on vit la revanche de la race jaune, et qui étonna fort, et inquiéta aussi l'Europe et l'Amérique. La formation féodale et militaire du peuple japonais explique en grande partie ce mystère. Mais le présent et l'avenir du Japon restent, comme son sourire, énigmatique. Cependant, et quelle que soit l'importance future de son rôle en Asie orientale, on ne peut que regretter que ce peuple si bien doué, d'où sortirent de si merveilleux artistes, ne soit bientôt conduit à mépriser son originalité précieuse pour prendre la banalité de notre Occident. C'est que la grande industrie moderne fera son œuvre, là comme partout, et son acide va ronger, désagréger tout ce passé délicieux et charmant, — et les grandes usines genre Manchester feront difficilement oublier les ateliers du céramiste et du peintre. D'ailleurs, c'est déjà commencé : le peuple japonais a sa plèbe, — et sa question sociale.

De M. Alfred Dumaine, **la dernière Ambassade de France en Autriche** est un volume de souvenirs sur la vie à Vienne, les personnages officiels, la cour de François-Joseph et ses ministres, les incidents et circonstances des années qui précédèrent la guerre. Pour la « société » de la capitale, l'auteur, en veine de confidence, en a décrit le côté factice, le caractère plutôt « frivole », tout le monde, dit-il, a l'air de prendre gaiement, d'un air détaché, les choses qui adviennent, à commencer par le ministre

comte Berchtold, auquel M. Alfred Dumaine rendit visite à son arrivée. Il raconte ensuite le séjour et les intrigues du tsar Ferdinand de Bulgarie et donne un curieux portrait du roi Nicolas de Monténégro, ainsi que d'amusants détails sur le protocole autrichien et une réception de l'empereur François-Joseph. Ce sont ensuite des racontars, détails et indications sur le monde diplomatique et un portrait peu flatté du ministre de Grèce, Streit, dont le rôle par la suite est assez connu. A côté sont des constatations plutôt bizarres sur la politique autrichienne et les projets du comte Berchtold dans les Balkans. — Une diversion se trouve cependant, le Grand Congrès Eucharistique de Vienne, dans le moment, et dont le cortège final fut une somptueuse parade, mais qui se déroula sous une pluie torrentielle. — Nous retrouvons cependant les affaires balkaniques, — le désappointement des Autrichiens lors des succès des Serbes et Bulgares dans la guerre turque, — et dont la jalousie en arriva à faire traverser de nuit le pays par les trains, afin d'empêcher de voir sa prospérité. On arrive ensuite aux affaires d'Albanie, sur laquelle la monarchie danubienne avait des visées, et qu'inventa le comte Berchtold. M. Alfred Dumaine donne une intéressante physionomie d'Essad Pacha, qui avait à peu près réussi à se faire souverain du pays, et opta pour l'Entente dans la dernière guerre ; on sait qu'il fut assassiné à Paris par un de ses compatriotes, — d'ailleurs, selon les mœurs de l'Orient. A côté de lui se place la bizarre figure du prince de Wied, — qu'on nous montre comme une sorte de marionnette ; puis c'est une autre célébrité, l'archiduc héritier, devenu ensuite l'empereur Charles ; enfin M. de Giers, ambassadeur de Russie, etc... tandis que, derrière ces personnages et ces événements d'intérêt divers, apparaît l'inquiétante figure du Kaiser Guillaume, qui mène le cortège. Ce recueil de souvenirs conduit, après la seconde guerre balkanique, jusqu'à l'assassinat de l'héritier d'Autriche, l'archiduc François-Ferdinand, tombé à Serajevo, — et dont le meurtre fut le prétexte de la guerre contre les Serbes, qui déclencha le conflit général de 1914.

Le récit de M. Alfred Dumaine est intéressant à suivre, en somme, s'il n'apporte pas de révélations extraordinaires, et si l'auteur, comme il sied, montre une réserve plutôt diplomatique dans ses appréciations. Ses souvenirs, publiés d'abord dans la *Revue de la Semaine*, ont été complétés avec divers articles du *Corres-*

*pondant* et de *la Revue hebdomadaire*, sur Vienne depuis l'armistice, le comte Berchtold, le prince Rupprecht de Bavière, — et surtout un portrait du vieil empereur François-Joseph, sur lequel il donne d'ailleurs nombre de détails au cours du livre, — et dont il a tracé enfin la très curieuse physionomie.

Il est sans doute un peu tard, avec la rapidité des événements actuels, pour parler de la Cilicie qu'occupèrent les nôtres avec la fin de la guerre, puisque son évacuation a été décidée après entente avec les Turcs, mais la cause n'en est pas moins intéressante par l'exposition qu'en fait M. E. Altiar dans une forte brochure : **Le problème de la Cilicie** *et l'avenir de la France au Levant*. — La Cilicie a été autrefois une région très prospère ; par sa situation elle commande le littoral de la Syrie, mais avec les Turcs elle a eu le sort de toutes les régions où ils dominent ; c'est un pays en déchéance. L'antiquité en avait fait un des greniers de Rome, et du reste la région est remarquable par ses productions agricoles, aussi bien, du reste, que par ses gisements et la variété de son état minéralogique. Mais ce fut surtout la grande voie de transit entre l'Asie-Mineure, l'Asie-Antérieure et la Syrie. Au moyen âge les Arméniens y fondèrent un royaume qui dura trois siècles (1086-1315) ; il tomba lors de l'invasion des Turcs Seljoucides et des Mamelouks d'Egypte. Administrée jusqu'à l'époque actuelle par des fonctionnaires ottomans, la Cilicie n'a jamais été assimilée ; c'est une possession beaucoup plus qu'une province. La population y est arménienne, chaldéenne, syrienne ; il y a même des musulmans non turcs, mais c'est à peu près tout. — Avec les développements de la guerre, la région s'est trouvée sous le mandat français, et s'il s'est produit des protestations du côté des Arméniens, c'est surtout contre la division en deux parties, dont l'une revenait aux Turcs. La Cilicie ne souhaitait que de rester colonie ou protectorat français ; mais chez nous on ne sait jamais très bien ce qu'on veut faire. Les troupes d'occupation furent en nombre insuffisant, — selon l'éternelle méthode des petits paquets, — et le matériel dérisoire, si bien que les chefs de l'expédition furent à peu près paralysés. La population arménienne du pays, surtout, s'était soulevée pour nous venir en aide. On fit massacrer inutilement quelques milliers de nos soldats et 25.000 Arméniens. Enfin on conclut avec les Turcs un armistice dont l'effet fut désastreux, car toute la population se souleva contre nous et il fallut revenir

à la manière forte, — ce dont pâtit à son tour l'émir Fayçal du côté de la Syrie, car il se fit houspiller par les troupes du général Gouraud, de même on investit et reprit Aïntab, après un siège en règle, et le calme revint partout dès qu'on eut repris la manière forte. L'auteur dit très bien que le Turc se tourne volontiers vers celui qu'il pense le plus fort et qui peut parler en maître, — et qu'il n'a pas encore compris que l'Allemagne avait été vaincue dans la dernière guerre. Il ajoute de même qu'il n'y a pas à faire grand cas de certains partis turcs, si le panislamisme avec le comité d'Angora peut devenir un danger, et qu'une amitié avec de telles coteries, toujours problématiques, d'ailleurs, ne peut guère nous servir en Orient. Cependant des partis travaillèrent en France pour faire décider l'évacuation. Longuement les Kémalistes négocièrent, d'autre part, afin de récupérer la Cilicie, — toutefois qu'une telle mesure dut léser la population non turque et surtout les Arméniens qui projetèrent une émigration en masse. — On sait que l'évacuation a été enfin décidée et que les Turcs ont repris possession du pays ; mais la série des aventures et des surprises n'est pas close de ce côté, et nous y verrons encore des entreprises diverses. Quant à la France, elle regrettera peut-être sa situation perdue en un pays de si bon rapport et qui l'accueillait en libératrice. Mais ces avantages ne seront pas négligés par tous et nous verrons sans doute d'autres s'y installer et en chasser les Turcs qui n'y ont jamais été que des passants et des intrus. — La publication de M. E. Altiar est appuyée de nombreuses pièces justificatives et annexes, et constitue un document d'un réel intérêt.

De Mme Berthe Georges-Gaulis la librairie Plon a donné encore une étude curieuse, sur le **nationalisme turc**, cette fois, invention toute moderne éclose dans les décombres de l'empire ottoman et qu'on nous montre comme une véritable panacée. L'effondrement de l'Allemagne ayant entraîné celui de la Turquie, nos amis les Anglais, comme on pouvait s'y attendre, se hâtèrent de se garnir les mains et s'emparèrent de Constantinople (16 mai 1920), qui fut toujours l'enjeu des guerres d'Orient. L'armistice avait été bâclé et le gouvernement turc (?) mis en tutelle ; mais tout un parti d'opposition se constitua, passa en Asie et installé à Angora organisa la résistance, — d'abord contre les Grecs qui débarquèrent à Smyrne sous la protection des canons britanniques, s'emparèrent de la ville et de la région après

avoir massacré une partie de la garnison turque, et commencèrent la conquête de ce côté de l'Asie Mineure que leur accordait le traité de Sèvres. Mais on sait qu'ils ont eu quelques déboires avec les troupes turques d'Angora qui représentent, nous dit-on, les parties vivaces, combatives et irréductibles du peuple ottoman.— Entre temps, le récit assez fragmenté de Mme Berthe Georges-Gaulis, — qui est plutôt un commentaire qu'un historique des faits, — nous parle des jeunes Turcs, des événements divers des années précédentes, de l'affaire du *Goeben* et du *Breslau*, etc. Puis on accuse les Anglais ou leurs émissaires d'avoir provoqué les massacres d'Ada Baya en octobre 1910 et les troubles de Koniah en 1920-1921. — Quant à la faction turque que l'auteur appelle nationaliste, sans doute faute d'un terme plus approprié, peut-être ne faut-il pas la rapprocher trop de nos partis nationalistes d'Europe. Mais elle semble bien une réaction contre la prépondérance occidentale, et il est même question dans le livre de Mme Berthe Georges-Gaulis de réveil et de nationalisme asiatique, du bolchevisme en Orient, d'une confédération des états musulmans, etc. Il est certain que la Grande Guerre de 1914-1918 a réveillé bien des appétits et que notre pauvre planète est maintenant dans un assez fichu état.

CHARLES MERKI.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE*

Th. von Bethmann-Hollweg: *Betrachtungen zum Weltkriege*, 2, Berlin, R. Hobbing.

La couverture d'un livre célèbre associe dans notre esprit Bethmann-Hollweg à l'idée de mensonge. **Ses Considérations sur la guerre mondiale**, dont le 2e volume, *Pendant la guerre*, resté inachevé par sa mort, vient de paraître, confirment la justesse de ce rapprochement. Le chancelier Bethmann n'avoue jamais. Dans l'art de plaider le faux sciemment il est un maître et un grand maître, car le talent ne lui manquait pas. Quand sa préoccupation de plaider le lui permet, il surprend par la profondeur de ses pensées, la justesse de ses impressions et l'exactitude de ses observations. Dès qu'il croit avoir intérêt à déguiser la vérité, il devient faux ou paradoxal.

Quoique il eût consacré son tome I aux origines de la guerre, Bethmann y revient incidemment dans le tome II. « C'est, dit-il,

pour secouer les fers de sa vie extérieure et intérieure que le peuple allemand entra en guerre en 1914. La façon dont l'Entente l'avait tenu garrotté pendant des années avait été une provocation telle qu'une grande nation, au développement débordant, n'en avait jamais subi une pareille. Le mauvais vouloir de l'ennemi s'était si constamment et si fortement manifesté, que la guerre apparut comme le résultat de ses entreprises longuement préparées.» C'est ainsi que Bethmann résume Tanger et Algésiras, l'annexion de la Bosnie et Agadir.

Bethmann, qui n'avoue pas que l'Allemagne et l'Autriche ont pêché en déchaînant la guerre, défend aussi son Kaiser.

L'empereur, dit-il, était un observateur d'une rare pénétration. Aucun élément de la vie publique n'échappait à sa rapide compréhension. Son cerveau, servi par une mémoire étonnante, travaillait sans relâche et transformait ses perceptions en l'image où il cherchait les directives de ses résolutions. Les critiques peuvent prétendre que l'Empereur a vu la réalité sous un angle inexact... Mais soutenir qu'il ne s'est pas rendu compte des éléments de notre vie politique serait le méconnaître fondamentalement... *Malgré son besoin de parler*, il s'est souvent, pour des motifs très divers, entouré en quelque sorte d'un voile. Des contacts personnels ont par suite donné lieu aux jugements les plus étranges de la part de personnes qui n'avaient pu voir combien était compliquée la nature de l'Empereur.

La bonne harmonie entre Bethmann et celui-ci résultait de la grande ressemblance de leurs vues et de leurs sentiments. Bethmann ne fait qu'une réserve :

La Couronne, se considérant comme le porte-parole de l'Allemagne dans les affaires étrangères ne restait pas dans le rang ; elle poussait des pointes tantôt sur un point tantôt sur un autre, et les autorités responsables apprenaient quelquefois trop tard combien sensiblement leurs mesures avaient été dérangées.

Il est probable que Bethmann et Guillaume s'aperçurent simultanément de l'erreur qu'ils avaient commise en laissant Moltke envahir la Belgique. Les échecs sur la Marne et l'Yser leur prouvèrent que ses conséquences entraîneraient une fin peu satisfaisante de la guerre. Bethmann laisse comprendre qu'il eût volontiers, dès lors, fait la paix :

A-t-elle été possible pendant les premiers mois de 1915 ? Personnellement, j'en doute, dit-il. En tout cas, ce n'eût été qu'une paix du *statu*

*quo ante*, avec des indemnités à la Belgique, *par conséquent, le contraire du programme établi alors*. Toute la population allemande avait incontestablement au commencement de plus grands buts... Chercher en Belgique des garanties contre l'Angleterre était si populaire qu'une grosse majorité du Reichstag y tint opiniâtrément jusqu'au printemps 1917.

Bethmann ne nous dit rien de ses buts de guerre avant le printemps 1915; il laisse seulement comprendre qu'à partir de ce moment il représenta, en ce qui les concerne, une modération qui le rapprochait plus des socialistes que des partis bourgeois :

> Les sentiments changèrent dans les masses plus vite que dans le Parlement. On n'y croyait pas que nous pussions être complètement vaincus. Mais qu'inversement nous pussions écraser les ennemis ne paraissait pas possible au commun peuple, parce qu'il tirait de sages conséquences pratiques du blocus et de la supériorité numérique des ennemis... Le temps lui paraissait travailler contre nous... Dans sa confiance illimitée en Hindenburg et Ludendorff, le peuple a tout donné, mais si ça n'allait pas mal, *il voulait qu'on en finisse*... C'était une erreur de croire que fixer de vastes buts de guerre était propre à maintenir chez nous la volonté de vaincre. Une fois que les masses eurent compris que nous ne faisions que nous défendre contre un ennemi supérieur, elles ne s'enthousiasmèrent plus pour des buts de guerre.

Rapproché des socialistes par ses conceptions sur les buts de guerre, Bethmann l'était aussi par sa croyance à la nécessité d'une réforme à l'intérieur. Au premier plan de celle-ci était nécessairement le remplacement du système des classes par le suffrage universel pour le Landtag prussien. Conservateurs et nationaux libéraux ne voulaient en entendre parler. L'empereur, lui-même, ne l'admettait qu'avec une grande répugnance. Tout son entourage militaire y était hostile. Bethmann finit cependant par persuader à Guillaume de promettre clairement au peuple cette réforme par son manifeste du 7 avril 1917.

Il était un point sur lequel tous les Allemands étaient d'accord, c'était la nécessité de la guerre sous-marine sans merci. Bethmann était cependant forcé de s'y opposer par crainte des neutres et surtout des Etats-Unis. Au printemps 1916, un premier différend sur ce sujet se produisit entre lui et les autorités navales soutenues par Falkenhayn. L'empereur donna raison à Bethmann, qui prouva que l'Allemagne ne possédait pas alors assez de sous-

marins pour pouvoir maintenir le blocus annoncé. Mais après qu'à la fin d'août 1916 Hindenburg et Ludendorff eurent remplacé Falkenhayn, Bethmann vit le conflit se renouveler. Avant la défaite de la Roumanie, la crainte d'une intervention des neutres fit ajourner encore une fois la guerre sous-marine, mais quand elle eut été écrasée, Hindenburg et Ludendorff ayant déclaré, le 22 décembre 1916, que, sans la guerre sous-marine sans merci, ils ne pouvaient répondre d'une heureuse fin de la guerre, l'Empereur convoqua à Pless, le 9 janvier 1917, un conseil sur cette question. Bethmann dut y déclarer qu'en l'absence de toute perspective de négociations de paix, et Hindenburg assurant que la situation militaire permettait de braver le risque certain d'une rupture avec les Etats-Unis, il ne pouvait plus conseiller à l'Empereur de s'opposer au vœu de ses conseillers militaires. La séance n'avait duré qu'une demi-heure. Le lendemain, Hindenburg et Ludendorff réclamaient de l'empereur le remplacement du chancelier. Ils devaient cependant leur nomination en partie à ses instances réitérées, mais avaient au sujet des buts de guerre et de la politique intérieure des opinions inconciliables avec les siennes. Bethmann se résignait à une paix de marchandage (*Verständigung*) : la Russie devait perdre la Pologne au profit des Puissances Centrales, la France des territoires sur sa frontière et payer une indemnité, la Belgique « fournir des garanties », etc. (29 janvier 1917) ; les généraux allaient bien plus loin et voulaient en particulier transformer la Roumanie « en une sorte de province romaine » de l'Allemagne. L'échec de la guerre sous-marine sans merci vint rendre les points de vue plus divergents : Bethmann crut qu'il devait faire hâter la réforme électorale en Prusse et la réforme parlementaire en Allemagne. Dans une conférence du 11 juillet (à laquelle fut convié le Kronprinz) il fit adopter ses vues sur ce point, mais ses adversaires ne l'attaquèrent que plus rageusement au sujet des conditions de paix. La démarche du Nonce du Pape le 26 juin, la manifestation d'Erzberger dans le Reichstag, le 6 juillet, en faveur d'une paix sans conquêtes, furent considérées comme des conséquences de sa faiblesse. Le 12 juillet, Hindenburg demanda télégraphiquement à l'Empereur « de charger la Chancellerie de s'opposer à la déclaration par le Reichstag », qu'il adoptait la motion Erzberger. Puis, pendant que Guillaume délibérait avec Bethmann à ce sujet, le chef du cabinet militaire vint annoncer

que Hindenburg et Ludendorff donnaient leur démission. « L'Empereur qualifia sévèrement et amèrement en ma présence la position insupportable où il était placé par cet ultimatum de ses généraux, et ordonna de les convoquer au plus vite à Berlin. Je déclarai alors que le renvoi de deux chefs si glorieux et ayant la confiance de toute la nation était impossible... Le lendemain, je remis ma démission, que je motivai par la situation parlementaire... »

ÉMILE LALOY.

## *A L'ÉTRANGER*

### Belgique.

L'Affaire Coppée. — La politique étrangère du nouveau Ministère. — J'ai résumé, au cours d'une précédente chronique, les grandes lignes de l'Affaire Coppée. La Chambre des Mises en Accusation venait, contre l'avis du Procureur Général, de rendre une ordonnance de non-lieu en faveur de deux opulents charbonniers et distillateurs de houille. L'opinion publique, toutefois, ne se tenait pas pour satisfaite et deux grands journaux, le *Soir* et le *Peuple,* continuèrent à soutenir que les Barons Coppée s'étaient, en connaissance de cause, rendus coupables du crime de fourniture à l'ennemi du benzol nécessaire à ses sous-marins.

Après d'assez longues tergiversations, les barons Coppée poursuivirent en diffamation le *Soir* et le *Peuple* devant le Tribunal de Première Instance. Ils escomptaient une sorte de condamnation automatique de leurs détracteurs, la preuve n'étant pas admise en matière de simple diffamation. Au cours des débats, un véritable coup de théâtre se produisit : un des avocats du *Soir* sortit contre les barons Coppée un document si grave que le Procureur Général y vit un fait nouveau assez important pour motiver la reprise des poursuites contre les deux industriels. Le criminel tenant le civil en état, le procès contre le *Soir* et le *Peuple* fut suspendu en attendant les résultats de l'instruction.

Je me borne à résumer impartialement les faits. Les passions politiques les plus vives ont troublé l'atmosphère de cette affaire, mais, quoi qu'il en soit, s'il est exact que ces multimillionnaires ont favorisé des entreprises de l'ennemi, il serait à déplorer que

le châtiment suprême ne soit plus appliqué en Belgique. Il convient d'ajouter que les barons Coppée conservent d'ardents partisans.

§

On s'attendait à voir notre diplomatie s'associer immédiatement à la diplomatie française pour solliciter une remise à trois mois de la conférence de Gênes, car, en vérité, notre ministre improvisé des Affaires Etrangères risque fort d'être pris au dépourvu dans cette nouvelle aventure. Mais notre nouveau Président du Conseil, M. Theunis, a prononcé récemment un discours qui est de nature à induire en inquiétude et en déception tous ceux qui attendaient du changement de direction gouvernementale le retour à une politique positive et raisonnable. De plus en plus notre Gouvernement semble dominé par les chimères financières; ce qui n'est point pour surprendre, si l'on remonte à ses origines. Les hommes de finances ont la haute main sur nos affaires publiques. Grave danger pour notre nation. Un spéculateur risque à la fois la richesse, la ruine ou le déshonneur, mais un petit pays comme le nôtre suit une voie périlleuse en courant ces mêmes risques et en adoptant une tactique de mégalomanie si peu conforme à ses traditions et à ses intérêts.

Un des esprits les plus clairs de la Belgique et les plus versés dans la connaissance de notre histoire et des questions extérieures, me résumait ainsi la situation :

« Nous avons commis une singulière erreur en choisissant comme ministre des Affaires Etrangères un avocat n'ayant aucune expérience de notre politique intérieure, ni aucune connaissance de la politique étrangère et qui ne possédait d'autre titre que la faveur du financier Francqui, ce dernier, personnage de ressources, mais complètement dépourvu d'esprit politique. Je ne médirai pas de M. Jaspar, qui possède une remarquable capacité de travail et avait su s'élever par ses seuls moyens à une des meilleures situations du Barreau; seulement je constate qu'il ne se rend pas compte des limites de son rôle, attache à sa personne une importance démesurée et s'attribue une sorte de mission arbitrale entre la France et l'Angleterre qui dépasse à la fois ses capacités et la situation de notre pays dans le concert européen. Notre opinion publique, qui juge d'après les résultats, commence à s'en apercevoir et je vous signale à ce propos les observations très justes de M. Edouard

Huysmans, une de nos meilleures intelligences belges dans le journal l'*Horizon*, qui mène une si lumineuse campagne en faveur d'une alliance franco-belge.

« Au cours de toutes les Conférences auxquelles il a participé, sous prétexte de concilier les thèses française et anglaise, M. Jaspar est intervenu pour faire admettre des solutions qui constituaient toujours pour la France une diminution des droits aux réparations qu'elle tenait du traité de Versailles. C'est ce que M. André Tardieu a fermement souligné au lendemain de l'échec de la Conférence de Cannes.

« De ces interventions M. Jaspar tirait des succès oratoires qui augmentaient le plaisir qu'il prend à s'admirer soi-même, mais *comment ne s'apercevait-il pas que toute restriction aux droits de la France à des réparations a pour résultat direct de diminuer ces mêmes droits de la Belgique ?*

« M. Jaspar ignore profondément la France et la juge tout de travers. Il ne s'imagine pas moins avoir successivement fait la leçon à MM. Millerand, Leygues et Briand, qui parfois ont dû sourire de ce petit homme intelligent, mais trop infatué.

« Le Cabinet Theunis persiste malheureusement dans cette voie, la partie du discours du premier ministre consacrée à la politique étrangère a été inspirée visiblement par M. Jaspar. Elle trahit une pénible méconnaissance des réalités, ne tient pas compte de l'échec de Cannes, et notre politique, ombrageuse à l'excès, continue tout comme si la France n'avait pas manifestement exprimé, par le retour de M. Poincaré aux affaires, sa volonté d'en revenir au traité de Versailles qui garantit nos droits belges.

« Avant de songer à la reconstitution économique de l'Europe sur des plans chimériques et de prendre langue avec les bolchévistes, ne serait-il pas plus simple d'agir de concert avec la France pour nous faire restituer le maximum de notre dû, alors que l'Angleterre, dès la conclusion de l'armistice, s'est empressée de se payer largement sur l'Allemagne, et même s'est annexé nos conquêtes africaines ? En tous cas, avant d'aller à Gênes avec l'espoir d'y briller, ne conviendrait-il pas que notre ministre des Affaires Etrangères se range aux côtés de M. Poincaré pour obtenir toutes les assurances qu'il ne sera aucunement porté atteinte aux droits acquis de la Belgique intimement soudés à ceux de la France ?

« Au lendemain de l'armistice, nous eussions pu obtenir de la France des avantages économiques considérables. Le caractère ombrageux de M. Jaspar empêcha la conclusion immédiate d'accords tels qu'il faudra de nouvelles et longues négociations pour arriver à une équivalence.

« La suppression de notre neutralité nous permettait de nouer une alliance avec la France. Aucun Etat ne se fût permis d'y faire obstacle. M. Jaspar, qui se laisse griser par des mots, craignait que cette alliance devienne une sorte de « portugalisation » de la Belgique. Le mot était de M. Vandervelde, mais il ne signifie rien, car ce n'est pas la France, mais l'Angleterre qui tient le Portugal sous une vassalité déguisée.

« Nous eussions été plus forts aux côtés de la France et notre étroite entente aurait eu pour corollaire de faire entrer l'Angleterre dans le pacte. Mais c'est toujours vers les thèses de M. Lloyd George, c'est-à-dire, en faveur des concessions à l'Allemagne, que M. Jaspar s'est ingénié à faire pencher la balance.

« Nous espérons que M. Theunis se rendra compte de ces réalités et imposera une nouvelle orientation à ses collaborateurs. Mais il est à craindre que ne se produisent de nouvelles désillusions aussi longtemps que M. Jaspar restera au pouvoir. Les combinaisons financières aléatoires et conjecturales que semblent affectionner le financier Theunis et M. Jaspar, le protégé du financier Francqui, ne présentent pas ce caractère de stabilité qui eût marqué une politique d'harmonie avec la France. Au lieu de cette harmonie, l'accord militaire avec l'Angleterre passé à Cannes, alors que le délégué de la France venait de quitter la conférence, ressemble à une niche d'écoliers. Pour rendre cet accord effectif, il eût fallu le faire précéder d'une révision des traités de 1839 permettant à la flotte anglaise de passer par l'embouchure de l'Escaut, dans le cas où Anvers se trouverait menacé.

« Vous me répondrez, sans doute, que les Anglais sont assez forts pour se passer éventuellement de l'autorisation de la Hollande. Soit. Mais était-ce la peine de se battre, pour « un chiffon de papier », du moment où l'on est disposé par la suite à tenir tous les traités pour inexistants ?

« Mais attendons M. Jaspar à Gênes. »

J'ai cru intéressant de résumer dans le *Mercure* ces déclarations d'un homme tout à fait représentatif de notre pays. Elles

marquent le revirement qui est en train de se produire dans un grand nombre d'esprits belges. Et je dois ajouter, à l'éloge du cabinet Theunis, qu'après de trop longues tergiversations, il est disposé à en tenir compte. Ce n'est pas la première fois que M. Jaspar modifie sa tactique. La réflexion lui est salutaire et c'est à son éloge. Il ne faut pas moins déplorer que, par instinct, il est enclin à se rallier à toutes les fantaisies de M. Lloyd George et à combattre tous les points de vue français. Par son tempérament, sa formation et ses préjugés, M. Jaspar sera toujours incapable de vivifier l'amitié franco-belge. Et c'est bien regrettable pour la Belgique d'avoir un ministre des Affaires étrangères de son acabit.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ

§

## Inde.

LE NATIONALISME HINDOU. — Si Loti a dit de l'Inde que c'était « un grand pays détaché de la terre », à vrai dire, l'Inde n'est pas une nation. Le terme pluriel, « les Indes » est beaucoup plus exact, car ce pays est beaucoup moins homogène que la Chine, par exemple, où les nationalités diverses et les langues différentes font de chaque grande province une nation distincte pour ainsi dire. Il y a un type ethnographique chinois, le fait est incontestable, mais on ne saurait dire qu'il y a un type indien. Le Sikh et le Malayalam de Malabar sont deux individus diamétralement opposés en fait de caractéristiques de race. Mieux encore, le Malabarais de Calicut qui se rend à Madras se trouve en terre étrangère, la langue est différente, le Telugu est, quoique dravidien, de type différent et les habitudes mêmes sont différentes. Si, en effet, le Premier de l'An Malayalam ou Malabarais tombe vers la mi-septembre, le Telugu a le sien le 1er janvier, alors que le Tamil du Travancore, qui n'est pas pourtant très loin de Calicut ou de Madras, fête le premier de l'an à la mi-octobre.

Non seulement la diversité des races et des langues fait que l'Inde ne saurait former une nation, mais il faut également tenir compte d'un facteur très important; celui de la religion. Avec les innombrables castes qui forment la hiérarchie hindoue du Brahmine au dernier des Pariahs, castes qui elles-même appartiennent à des cultes variés, à des sectes différentes, à des écoles religieuses diamétralement opposées les unes aux autres, quoi-

que toutes *hindoues*, il est certain que de toutes les religions du globe, l'Hindouisme ou Brahmanisme, comme on l'appelle encore, est peut-être la seule qui ne pourrait admettre le terme d'égalité ou même d'unité dans ses textes et ses préceptes. Or, « nationalisme » ne saurait se comprendre sans une certaine égalité !

L'Hindou, il est vrai, associe généralement (comme tout oriental) l'idée de religion à l'idée de race, mais non tant par esprit de clan que par opposition plus ou moins avouée aux autres religions, en l'espèce, pour les Indes, le Bouddhisme et l'Islamisme, voire même le Christianisme, bien qu'ici la concurrence soit loin d'approcher celle de Mahomet ou de Bouddha. Cette idée d'association a son origine dans les premières invasions arabes, dont les membres s'immiscèrent à la population autochtone, donnant ainsi lieu à une race bâtarde. Le fait est surtout marqué chez les Mahométans de Malabar, les Mapillas ou Moplahs, par exemple, dont la dernière insurrection récente a rendu le nom familier.

L'Hindou, dont l'une des vertus capitales est l'obéissance et la résignation, ne saurait former des rêves de nationalisation, par le fait que, contrairement aux autres religions, il reconnaît l'esprit de division dans la caste ou la secte, mais aussi parce que l'hindou fervent, quel que soit son rang, ne saurait se battre pour un idéal. Il est craintif, c'est vrai, mais il joint à une farouche indépendance cette caractéristique, qui lui est inculquée par la religion, que toute vie est sacrée. Suivant la loi de Karma, basée sur la Réincarnation, toute atteinte portée à un être vivant (à part certains sacrifices ou rites) entraîne aux pires châtiments dans les existences futures. L'esprit de caste repose du reste presque exclusivement sur ce principe, car un Brahmine ne mange jamais de ce qui a vécu en fait d'animal ou d'insecte. Le pariah, au contraire, ne se refuse guère que de la vache, qui est un animal sacré.

Il semble donc bien clair maintenant qu'il ne saurait y avoir, même à l'état embryonique, de mouvement nationaliste hindou. La chose est impossible à concevoir à moins d'une révolution dans la plus ancienne religion : le culte de Brahma. En fait de politique, l'Hindou ne connaît que son propre pays : le Travancore, s'il est Tamil, la région de Madras, s'il est Telugu, Malabar Nord et Sud s'il est Malabarais ou Malayalam, le Bengale s'il est Bengali, etc... Les basses castes ne connaissent que leurs

huttes à toiture de palmes et leurs petites plantations. Pour l'oriental, l'idée de patrie n'existe pour ainsi dire pas, et le nationalisme de l'Indien se borne à ses propres possessions.

Il y a cependant un « mouvement » ou une « vague » pour employer un terme plus moderne et plus... vague ! Il y a même un « Indian National Congress » (en passant remarquer le terme « Indian » et non « hindu ») de même que la « All India Mohammeddan League », mais ne nous leurrons pas de mots, surtout en ce qui concerne la délicate politique extrême-orientale, et remontons à la source pour trouver la cause, suivant le vieil adage à la fois bouddhique et biblique.

Puisqu'il s'agit ici principalement des « Hindous », voyons donc en détail le « mouvement hindou » à proprement parler. Ce « mouvement » est connu en Extrême-Orient sous le nom de « propagande Gandhiste », ayant à sa tête Mohandas Karamchand Gandhi, originaire de la région de Bombay, appartenant à une basse caste de la secte ascétique des Jains. Il exerça quelque temps la profession d'avocat à Londres et au Transvaal, il eut maille à partir avec les autorités sud-africaines et fut emprisonné pour sédition. On dut le relâcher après une grève de la faim prolongée qui mit ses jours en danger. A l'heure actuelle, il mène une vie quasi misérable, « à la Tolstoï », dont il a, du reste, lu les œuvres. Ayant jugé l'homme blanc, ses pompes et ses œuvres, malade, le cœur aigri et n'ayant en l'esprit que des rêves de paix, de tranquillité champêtre et d'édification pour ses semblables, il s'est fait l'apôtre de la rénovation de magnifiques préceptes oubliés des Védas. Il se rend compte jusqu'à un certain point que l'Hindouisme, comme la plupart des religions de nos jours, a été submergé sous le flot des superstitions, des erreurs et de l'idolâtrie et, la civilisation envahissante du blanc n'étant pas autre chose que le commercialisme ou l'industrialisme, le rêve de Ghandi s'étend jusqu'au jour où l'Inde sera délivrée d'un tel joug pour jouir à nouveau de la béatitude d'antan ! Voilà donc en quelques lignes en quoi consiste le « mouvement nationaliste hindou » : suppression d'un état présent pour un retour au Passé. A cela s'adjoignent, il faut le dire, certains griefs locaux, tels que les révoltes du Punjab qui aboutirent malheureusement à des massacres à Amritsar. Mais il est à noter que si les Hindous de cette région se targuent de ces raisons pour

haïr le blanc, il est également vrai que, lors des dernières échauffourées des Moplahs de Malabar, il y a quelques mois, tous les Hindous se mirent du côté des blancs et les protégèrent en maintes circonstances. Ceci se résume à dire qu'aux Indes il n'y a pas de politique, mais bien des politiques.

La question, plus compliquée que celle d'Irlande, ne se termine cependant pas là, s'il y a environ 200 millions d'Hindous aux Indes ; il faut tenir également compte de quelque soixante millions de Mahométans dont les instincts belliqueux compensent largement la passivité des Hindous. Or, ces Mahométans en ont toujours voulu à la Grande-Bretagne d'avoir été une des signataires du Traité de Paix avec la Turquie, dont ils jugèrent les conditions ignominieuses. Les premiers temps, cependant, la population mahométane en général espérait un heureux revirement des événements et une revision du Traité avec des conditions sinon honorables du moins favorables à la Turquie, la patrie mère de l'Islam. A cette déception s'ajouta celle de voir des troupes indiennes mahométanes appelées à combattre des mahométans en Arabie et dans d'autres territoires ayant appartenu au Calife.

C'est alors que, pour la première fois dans l'histoire des Indes, on vit les deux cultes ennemis, non se réconcilier, mais se concilier en un seul « mouvement » anti-gouvernemental . Les demandes exposées par ce mouvement n'ont rien de « bolchevique », mais certains meneurs intéressés se sont basés là-dessus pour en faire une question de rébellion à main armée, que Gandhi est le premier à réprouver. On ne pourrait peut être en dire autant des Mahométans dont les instigateurs, les frères Ali, viennent d'être emprisonnés pour sédition. Chose curieuse, Ghandi se trouve de ce fait à la tête d'un mouvement non seulement hindou ou mahométan, mais *Indien*. Les émeutes qui eurent lieu à Bombay, lors de l'arrivée du prince de Galles, auraient pu être très graves s'il n'avait fait appel à la population ; mais il n'est pas dit que, dans les années à venir, Mohandas Karamchand Ghandi jouera le rôle du pacificateur en usant de son extraordinaire ascendant moral. C'est alors que « la couronne de Grande-Bretagne » pourrait s'inquiéter !

J'ai souvent eu l'occasion de discuter de ces questions de « nationalisation » avec des Indiens de religions et de castes diverses,

et je puis assurer que bien peu songent même à cette idée. Quel avantage retirerait un paisible habitant du Cochin ou du Travancore, par exemple, à voir son pays, actuellement quasi indépendant, faire partie d'une vaste union à d'autres Etats, où nul ne parle sa langue, où les rites religieux sont différents, et dont les habitants n'ont absolument aucun rapport avec lui. Une nation indienne serait l'équivalent de guerres perpétuelles, comme dans les siècles passés, et nombreux sont les Indiens qui, tout en haïssant l'Anglais, reconnaissent cependant que, sans lui, l'Inde ne serait pas aussi prospère ni aussi paisible.

En admettant, un instant, que le jour arrive où l'Inde devienne entièrement libérée du « joug européen », grâce à la réussite du mouvement actuel hindou-mahométan, il n'y a pas lieu de douter que, ce jour-là, il y aura une lutte sans merci entre les deux religions dirigeantes, à qui aura la suprématie. Le Mahométan ne songe qu'au prosélytisme, l'Hindou désire seulement qu'on le laisse tranquille, mais il peut également agir en fanatique si on le pousse à bout ; ce jour-là l'Inde sera à feu et à sang et une autre nation étrangère, — asiatique peut-être, — l'envahira et la soumettra à son tour, à moins, évidemment, que les Indiens ne s'arrangent alors à temps pour vivre en bonne harmonie, quoique divisés en autant de nations qu'il y a de races, de préjugés, de religions, de sectes, etc., ce qui semble impossible, de nos jours du moins.

Il est une loi humaine que le plus magnifique, le plus grandiose des socialismes n'abolira jamais, qui veut qu'il y ait des forts et des faibles et par conséquent des riches et des pauvres, des capitalistes et des ouvriers, des artisans et des paysans, des oppresseurs et des opprimés. Cette loi est peut-être plus vraie aux Indes qu'ailleurs.

A. P. MARION.

Cucob (Johore).

§

## Pologne.

L'ACCORD FRANCO-POLONAIS DU 5 FÉVRIER ET LA POLITIQUE GÉNÉRALE. — L'accord commercial franco-polonais qui vient d'être signé, d'une part, par MM. Poincaré et Dior, et de l'autre, par le comte Zamoyski et M. Dolezal, assure aux deux parties contractantes la clause de la nation la plus favorisée. En outre toute une

série de garanties facilitent les relations commerciales des deux pays qui y ont été stipulées. Deux accords subsidiaires concernant les biens des ressortissants des deux pays et l'industrie pétrolifère ont été également signés. S'il est impossible de prévoir, dès aujourd'hui, les résultats commerciaux de ces accords, il ne semble pas inopportun de considérer leur aspect politique en général. — Rappelons d'abord que simultanément à la signature de ces traités entre en vigueur la convention politique et militaire franco-polonaise dont l'initiative remonte à une année exactement.

Quelle situation internationale consolide donc cet ensemble de conventions ? Ce serait un truisme que d'y répondre : il garantit la position commune de la France et de la Pologne créée par le traité de Versailles vis-à-vis de l'Allemagne. — Est ce tout cependant ? Rappelons que la Pologne est actuellement la cinquième puissance européenne (la Russie mise à part), tant au point de vue de sa population que de l'étendue de son territoire : elle vient tout de suite après l'Allemagne pour son territoire, et après l'Italie pour sa population. Si l'on considère sa situation « centrale », ses richesses naturelles et sa forte natalité, l'importance du facteur polonais n'apparaît que plus clairement.

La Pologne, en outre, est plus homogène que la Tchéco-Slovaquie, par exemple, et la configuration de ses frontières plus « rationnelle ». En revanche ses confins à l'est et à l'ouest ont l'apparence d'être également vulnérables. De cette situation même trois « possibilités » politiques semblent pouvoir résulter : 1° La Pologne appuyée sur une Russie amie et concentrant toute son attention sur le « front politique » allemand ; — 2° la position exactement inverse (hypothèse purement théorique, car la tension russo-polonaise est de toute évidence moins forte que celle entre la Pologne et l'Allemagne) ; 3° enfin la possibilité la moins simple mais la complexité n'est-elle pas précisément un trait essentiel de la vie internationale européenne ? — la Pologne en quelque sorte *émancipée* de sa position « centrale » et dangereuse entre l'Allemagne surpeuplée (relativement) et la menace de l'Inconnu russe. Le moyen de cette « émancipation », ce serait une collaboration intime avec tous les Etats de l'Europe centrale issus de la victoire des alliés ou agrandis par elle et nécessairement solidaires en elle : cette collaboration appuyée naturellement par une alliance française, sinon franco-anglaise.

Les accords polonais conclus avec la Roumanie, la Tchéco-Slovaquie et la France sont autant de jalons du chemin que la politique polonaise a parcouru dans ce sens. — A ces quelques axiomes ajoutons deux dilemmes : la *Russie*, *l'Angleterre*.

Nous avons déjà essayé de démontrer qu'entre la Russie qui travaillera et la Pologne qui s'affermira dans sa liberté il n'y aurait pas place pour un conflit sérieux, — le conflit historique russo-polonais étant bien plutôt d'*ordre psychologique* qu'économique et national. *Le conflit véritable consistait jusqu'ici dans le choc permanent entre la démesure des appétits russes et la simple « volonté de vivre » polonaise.*

Le traité de Riga, où la Pologne a suivi d'ailleurs les conseils empressés de ses amis occidentaux, donne bien la mesure de la modération polonaise. On aurait pu, certes, y obtenir une meilleure ligne de frontière, celle, par exemple, préconisée par le Comité national de Paris si souvent accusé en Pologne de modérantisme excessif dans sa politique russe. On a préféré suivre cependant la ligne qui équilibre à peu près les populations russes et polonaises restées des deux côtés de la frontière ; on a préféré « modérer la modération même » pour ne pas laisser subsister des germes de conflits futurs : il semble que tôt ou tard cette sage politique doive porter ses fruits. — On craint cependant en Pologne, — pourquoi le tairais-je ? — la future politique française en Russie : ces craintes sont-elles vraiment bien fondées ? « Les intérêts nationaux de la France, écrit Herbette dans le *Temps* du 9 février, s'accordent plus que ceux d'aucune autre grande puissance avec les intérêts nationaux de la Russie », *sauf, bien entendu*, ajoutons-nous, *dans le cas où un appétit malsain se substituant au véritable intérêt du peuple russe, la Russie voudrait recommencer le complot de Catherine II.* On arrive ainsi à cette constatation : la France a tout intérêt à consolider le « bon voisinage » et à encourager même les rapports amicaux entre la Pologne et la Russie, — mais *non point les attentats russes contre la sécurité ou l'existence de son alliée polonaise*. La politique de M. Millerand au moment de l'invasion bolcheviste en 1920 en est la preuve décisive. Ces constatations ne sont peut-être pas superflues au moment où on s'occupe de préparer la conférence de Gênes. La reconnaissance et la consolidation du traité de Riga, la nécessité de protéger et d'encourager

même les rapports commerciaux russo-polonais, pour combattre efficacement le monopole commercial allemand en Russie et l'établissement, enfin, des garanties indispensables adéquates, à la situation actuelle en Russie, — voilà les principales directives d'une véritable politique de « reconstruction européenne » et de paix, que la Pologne sera amenée à y suivre.

Enfin, la « politique anglaise » de la Pologne. M. Lloyd George a fait tant d'efforts, hélas, souvent efficaces, pour faire le plus de mal possible à la Pologne renaissante, qu'il serait pardonnable que la Pologne à son tour s'en souvienne quelquefois et que la politique polonaise se ressente même de ce douloureux souvenir. On semble se rendre compte, pourtant, à Varsovie, qu'il serait vain et puéril de s'abandonner à cette impulsion si naturelle. On y pense, au contraire, que pour garantir les résultats de la victoire enregistrés, non sans grandes lacunes, dans le traité de Versailles, le meilleur moyen serait d'arriver à une entente *durable et honorable*, c'est-à-dire conçue sur un pied d'égalité absolue entre la France et la Grande-Bretagne. On pourrait même constater une certaine *symétrie politique* entre la position de la France envers la Russie, et le problème russo-polonais, d'un côté; et l'attitude de la Pologne en face de l'Angleterre, et du « problème » de relations franco-anglaises, de l'autre... A la veille de la Conférence de Gênes et de tout ce tumulte international que la fertile imagination de M. Lloyd George y pourra déchaîner, il n'est peut-être pas inutile de se rendre compte de cette double symétrie franco-polonaise, ainsi que de toutes les perspectives politiques que l'accord polonais du 5 février vient d'élargir et de confirmer plutôt que d'ouvrir.

R. DE BROU.

§

### Russie.

Un tournant du mouvement ouvrier en Russie. — Dans les premiers jours de janvier 1922 a eu lieu, dans une localité de Russie soviétique, une conférence d'ouvriers « sans partis ». C'est la première tentative, — depuis l'avènement de Lénine au pouvoir, — de réunir les éléments antibolcheviks actifs de la classe ouvrière russe pour un échange de vues et d'opinions. La conférence était « illégale » et « clandestine », parce que le gouvernement communiste supprime impitoyablement toute manifestation de la pensée

indépendante et de l'esprit d'opposition dans la population par lui opprimée. Peu nombreux, les participants de la conférence représentaient cependant la plupart des centres industriels importants qui existent encore en Russie, et les résolutions que la conférence a votées caractérisent la mentalité actuelle des éléments avancés et conscients de la classe ouvrière dans le royaume de Lénine.

J'ai, devant moi, le compte rendu non encore publié de la conférence et je veux le porter à la connaissance de mes lecteurs. J'ai déjà eu plusieurs occasions d'exposer au *Mercure* les résultats matériels du régime bolchevik. Mais la réaction psychique et morale qu'il a provoquée, après quatre ans de son existence, n'est pas moins digne d'observation, surtout en ce moment où le gouvernement des Soviets fait un effort suprême pour prolonger sa vie, en demandant que le capitalisme occidental lui apporte un peu d'oxygène et le sauve d'un étouffement inévitable. Il faut que le public étranger suive attentivement les profonds changements qui se produisent en ce moment dans la mentalité des masses populaires en Russie, de ces naïves masses populaires qui marchaient encore récemment derrière les démagogues rouges et qui s'en détournent actuellement, déçues et indignées.

Il faut dire que la déception et l'indignation qu'éprouvent aujourd'hui les ouvriers de Russie diffèrent sensiblement de celles qu'éprouvent d'anciens nobles expropriés, de vieux fonctionnaires du régime impérial et de nombreux « bourgeois demi-égorgés » qui se promènent à l'étranger en qualité de réfugiés russes. Pour la plupart de ces derniers l'accusation qu'ils dressent contre le bolchevisme est portée simultanément contre la « révolution » en général. La conférence ouvrière, décidément antibolcheviste en principe, ne confond cependant pas le bolchevisme avec la révolution. Au contraire, même, elle se dresse contre le régime soviétique précisément parce qu'elle le considère comme réactionnaire.

Dans une de ses résolutions, la conférence ouvrière dit ce qui suit :

La conférence des ouvriers russes sans parti constate que déjà depuis le début de la révolution de 1917 on entendait, parmi les leaders du mouvement ouvrier en Russie, des voix (comme par exemple celles de Plékhanoff et d'autres) qui mettaient les ouvriers russes en garde contre les appels bolchevistes à une révolution socialiste immédiate.

Une révolution socialiste, objectivement impossible dans un pays arriéré au point de vue économique, ne pouvait donner, pendant la guerre, que des résultats particulièrement négatifs, en créant une menace pour l'existence même de l'Etat russe et pour son indépendance nationale.

Les quatre années de domination bolcheviste ont parfaitement confirmé ces avertissements. Au point de vue *économique* cette domination a eu des effets complètement *réactionnaires*. Elle a détruit l'industrie et la civilisation urbaine et ruiné les forces matérielles et morales du prolétariat industriel. Ne créant pas de nouvelles richesses économiques et ne vivant qu'avec d'anciennes réserves héritées des générations précédentes, le régime bolcheviste devait, d'une façon inévitable, étendre son influence réactionnaire et mortifère sur les biens accumulés dans la campagne et amener avec lui la ruine rapide de la production rurale, ayant pour résultat une famine comme la Russie n'en a pas connu de pareille depuis le XVII[e] siècle.

Pour arrêter la réaction économique toujours grandissante et échapper à un dépeuplement qui a déjà commencé, la Russie laborieuse n'a qu'une issue : *Elle doit renverser le pouvoir bolcheviste.*

Réactionnaire au point de vue économique, le régime bolcheviste l'est aussi au point de vue *politique*. Dans beaucoup de régions de Russie il n'existe aucun gouvernement régulier et aucune administration organisée, et le tyrannique pouvoir des soviets ne s'exerce qu'au moyen de détachements de punition. Dans d'autres régions où ce pouvoir existe, il ne se maintient que par des mesures brutales d'oppression, et a un caractère d'occupation étrangère, violant tous les droits, toutes les libertés et tous les principes démocratiques. S'appuyant sur la force policière et militaire et sur la terreur, *le régime bolcheviste ne peut être renversé que par une lutte armée. La participation à cette lutte est un devoir sacré de tout citoyen conscient et honnête et particulièrement de la classe ouvrière* dont les erreurs et le manque d'expérience politique ont été exploités par les bolcheviks pour asservir le peuple russe.

Cette position de principe prise, la conférence ouvrière analyse la phase antérieure du combat contre le bolchevisme et déclare que la lutte armée proclamée par l'amiral Koltchak et ses successeurs était juste, mais que les conditions dans lesquelles on a voulu la réaliser ne permettaient pas d'atteindre le but final. Parmi ces conditions défavorables, la conférence dénonce le manque de conscience politique des masses populaires qui, à cette époque-là, n'avaient pas encore suffisamment connu les effets désastreux du communisme et avaient confiance dans les bolchevicks. D'autre part, les chefs des armées antibolchevicks ne comprenaient pas toujours que, dans une guerre civile, ces armées ne pouvaient avoir de

chance aux succès que si elles étaient soutenues par la population, dont le concours devait être assuré par une politique à larges vues. La troisième cause de l'insuccès momentané des blancs dans leur lutte contre les rouges, c'est, d'après la conférence, les fautes des partis antibolchevicks de gauche, qui n'ont pas su subordonner leurs intérêts particuliers à ceux de la nation et de l'Etat. La conférence se souvient, avec reconnaissance, de l'action héroïque des ouvriers de l'Oural, dont un grand nombre ont pris les armes contre les bolcheviks dans les rangs des troupes de Koltchak, et de l'abnégation des travailleurs de Kiew qui ont participé à la défense de cette ville contre les communistes, dans l'automne de 1919.

La conférence croit que l'insurrection de Cronstadt au printemps de 1921 démontre que les masses populaires saisissent déjà la nécessité de combattre le régime soviétique et appelle les ouvriers de Russie à suivre cette voie jusqu'à la chute de ce régime.

Très nette et très significative est l'attitude de la conférence à l'égard de l'armée évacuée de Crimée. Aujourd'hui le sort de cette armée est déjà arrangé grâce aux gouvernements et aux peuples de Serbie et de Bulgarie qui ont donné aux cadres des troupes de Wrangel un fraternel asile dans leur pays, où ces cadres peuvent garder leur organisation militaire en attendant un avenir meilleur. Mais pendant toute l'année de 1921 les milieux antibolchevistes russes s'étaient préoccupés du sort éventuel de l'armée de Wrangel. Tandis que la majorité des « blancs » se prononçait pour la conservation de ces effectifs, un groupement dirigé par MM. Milioukov et Kerensky était contre, et en demandait la dissolution, sous le prétexte que l'armée de Wrangel serait « réactionnaire ».

La conférence ouvrière, dans une résolution spéciale, approuve les efforts faits par le commandement de l'armée de Crimée pour éviter sa dissolution, et émet l'espoir que cette armée ne servira pas d'instrument à un parti quelconque, mais gardera son caractère national et ne combattra pas les bolcheviks au nom d'un groupement politique particulier, mais dans l'intérêt général de la Russie, en vue de hâter la chute du bolchevisme et d'assurer au peuple la possibilité d'exprimer librement ses desiderata sur la reconstruction de l'Etat russe.

Toute opposition et toute action anti-bolcheviste étant impossibles sous le régime de la terreur rouge, la conférence ouvrière trouve nécessaire que les travailleurs russes en reviennent aux moyens illégaux et à l'organisation clandestine et conspiratrice qui leur servait d'instrument de lutte contre le tsarisme. L'organisation clandestine des ouvriers russes doit, d'après la résolution de la conférence, avoir le programme suivant :

1) Comme mot d'ordre politique : le renversement du pouvoir bolcheviste et la convocation de la représentation nationale librement élue par un suffrage démocratique.

2) Dans la question agraire : la reconnaissance des droits des paysans, la possession légale des terres qu'ils ont prises pendant la révolution avec une rémunération modérée pour les anciens propriétaires.

3) Dans la question ouvrière : la liberté de coalition et la participation des unions ouvrières au travail de la reconstruction économique de la Russie, pour que les justes intérêts des travailleurs puissent être défendus.

4) Les libertés publiques et individuelles et les droits civiques égaux pour tous les citoyens sans distinction de race ni de religion.

5) Une amnistie pour tous ceux qui sont entrés au service civil ou militaire des bolcheviks, sous la menace de la faim, etc.

6) Aide matérielle aux victimes de la guerre civile, des injustices et des violences commises par le pouvoir bolcheviste.

Parmi les moyens de lutte pratiqués, la conférence ouvrière admet aussi l'action terroriste. La résolution que la conférence a votée à l'unanimité, à ce sujet, dit ce qui suit :

La conférence ouvrière estime que l'application de la terreur contre les agents actifs du pouvoir oppresseur et terroriste des bolcheviks est parfaitement admissible, comme un élémentaire moyen d'autodéfense personnelle et sociale, d'autant plus que la population de la Russie soviétique ne possède pas de moyens légaux de se protéger contre l'oppression bolcheviste. La conférence estime que l'application de la terreur politique dans la lutte contre le pouvoir bolcheviste ne doit pas être l'œuvre exclusive d'un parti quelconque, mais celle des organisations nationales sans parti, où entreraient des gens dévoués de différentes tendances politiques.

La conférence exprime son étonnement du fait que le comité central du parti socialiste-révolutionnaire, qui autrefois admettait l'action terroriste contre les représentants de l'ancien régime impérial, y a renoncé à l'égard des représentants du pouvoir bolcheviste, qui a dépassé, dans

le despotisme, l'oppression, les violences et les cruautés des plus tyranniques gouvernements que le monde ait connus.

Ce juste reproche, adressé aux socialistes-révolutionnaires qui ont fait leur carrière politique sur des cadavres de ministres et de grands-ducs, est suivi d'une forte protestation contre l'activité des leaders mencheviks-zimmerwaldiens, qui mènent (à Berlin) une propagande en faveur de la reconnaissance des Soviets par les puissances étrangères. La conférence ouvrière déclare que les travailleurs russes ne veulent aucunement qu'une propagande pareille soit menée en leur nom, et qu'ils désirent non pas la reconnaissance du gouvernement bolcheviste, mais son renversement.

La conférence s'est préoccupée aussi de la conduite des socialistes étrangers, et n'a pas montré une grande satisfaction à propos de leur attitude vis-à-vis du problème russe.

La conférence ouvrière, — dit la résolution, — se voit obligée de constater, avec un sincère regret, que les terribles souffrances de la classe ouvrière et de toute la population de Russie ne se sont pas attiré de sympathies suffisantes parmi les travailleurs organisés des pays occidentaux. Une certaine partie des organisations socialistes en Occident, non seulement n'a pas soutenu le peuple russe dans sa lutte contre la tyrannie bolcheviste, mais au contraire empêchait cette lutte, en se solidarisant honteusement avec les bourreaux du Kremlin et en recevant d'eux une aide financière au compte du Trésor national russe gaspillé par les bolcheviks. Quant à d'autres organisations ouvrières, qui ne sont pas affiliées à l'Internationale de Moscou, et restent dans les cadres de l'ancienne union internationale des travailleurs, elles on montré une complète passivité dans la lutte contre le bolchevisme, et parfois même la contrecarraient, lorsqu'elles élevaient leur protestation contre l'idée de la liquidation du pouvoir bolcheviste par les armes, et, de cette façon, contribuaient indirectement à la prolongation de l'existence du régime qui a apporté de si grands malheurs aux masses laborieuses de Russie. En constatant avec douleur ce manque de vraie solidarité internationale, la conférence ouvrière voudrait espérer qu'en ce moment, où la famine, inévitable sous le pouvoir bolcheviste, menace les vies des millions de paysans, d'ouvriers et d'intellectuels russes, les socialistes d'Occident abandonneront la position « neutre » qu'ils occupent vis-à-vis de la Russie, et prêteront leur concours à ceux qui s'efforcent de hâter la chute du régime bolcheviste. C'est avec une sincère gratitude que la conférence mentionne la position de certains leaders ouvriers qui se dressent décidément contre les bourreaux du

Kremlin : notamment, la protestation que les camarades américains Spargo et Gompers ont élevée contre la reconnaissance des Soviets et les déclarations du camarade tchèque Hudec, qui demande une intervention armée contre les bolchevicks.

La conférence a discuté ensuite le problème de la fameuse « nouvelle politique économique » des soviets, qui cédèrent certaines entreprises industrielles en régie à des coopératives et à des personnes privées, et proposent des concessions à des capitalistes étrangers. La conférence affirme que dans les conditions juridiques et politiques du régime bolcheviste, aucune activité commerciale et industrielle positive et productrice n'est possible, et que ces conditions n'amènent avec elles qu'une spéculation éhontée, qui rend de plus en plus pénible l'existence des masses populaires.

En ce qui concerne la distribution éventuelle des concessions aux capitalistes étrangers, la conférence constate que ces concessions ne représentent qu'une suprême tentative que le gouvernement bolcheviste fait pour échapper à une chute inévitable et prochaine. Arrivés au pouvoir avec le concours du gouvernement impérialiste allemand et de son état-major, les chefs du bolchevisme s'efforcent aujourd'hui de prolonger leur despotique domination sur le peuple russe avec le concours de la diplomatie impérialiste britannique et des sphères financières d'Angleterre et d'Allemagne.

La conférence ouvrière, au nom des masses laborieuses de Russie, proteste contre le honteux marchandage entre les communistes du Kremlin et les requins capitalistes de Berlin et de Londres. La conférence souligne avec indignation ce fait que certains éléments en Europe, ayant renoncé à la généreuse idée d'une intervention armée pour la libération du peuple russe des chaînes bolchevistes, sont prêts à admettre une autre intervention, ayant pour but la consolidation de la domination bolcheviste et sa prolongation. La manifestation la plus nette de cet esprit interventionniste, négatif et égoïste, est la politique du gouvernement britannique dirigée par Lloyd George. La conférence ouvrière proteste contre l'attitude favorable aux bolcheviks que Lloyd George a prise à l'égard du problème de la reconnaissance des Soviets ; la conférence déclare que les ouvriers russes, trompés par le pouvoir bolcheviste, oppressés par lui et le haïssant, continueront leur lutte contre le bolchevisme, en dépit de toute reconnaissance des Soviets par les étrangers. Les ouvriers russes s'adressent à leurs camarades anglais, pour attirer leur attention sur ce fait indiscutable que le seul résultat de la politique du gouvernement de Lloyd George, dans la question russe, est une rapide

et profonde expansion des sentiments anglophobes parmi la population consciente de la Russie. En le constatant avec regret, les ouvriers russes expriment leur espoir que le prolétariat organisé et les milieux intellectuels d'Angleterre feront les efforts nécessaires pour prévenir de nouveaux actes de leur gouvernement qui ne pourront avoir qu'une très mauvaise influence sur les rapports futurs entre l'Angleterre et la Russie.

La conférence estime qu'au lieu de suivre la politique des bolcheviks qui gaspillent les richesses nationales de Russie et les vendent aux requins étrangers, les ouvriers russes doivent proclamer l'idée de rétablissement du commerce et de l'industrie nationales, par les efforts des travailleurs russes, et des patrons auxquels leurs établissements doivent être restitués. La conférence exprime sa conviction que les commerçants, les industriels et les financiers russes s'abstiendront fermement de toute participation au louche marchandage antinational entre le gouvernement bolcheviste et les requins étrangers. La conférence appelle le personnel technique et ouvrier de tous les établissements qui peuvent devenir objet de ce marchandage à résister à leur asservissement par les exploiteurs étrangers ; comme moyens de résistance, la conférence ouvrière préconise la grève, le sabotage et d'autres mesures actives.

Dans cette dernière résolution nous avons affaire avec une sorte de nationalisme ouvrier. La même mentalité nationaliste se manifeste aussi dans une autre motion votée par la conférence. Cette motion constate que, pendant la révolution, et sous le régime bolcheviste, des gens, complètement étrangers à la classe ouvrière russe, parlaient en son nom (il suffit de rappeler les noms de Radek, sujet autrichien, Bela Kuhn, sujet hongrois, Dzerzinski, Polonais, etc.). La conférence conseille aux travailleurs de placer, à la tête de leurs organisations, des éléments qui soient liés à la classe ouvrière russe par les attaches nationales, sociales et professionnelles.

Mais le nationalisme ouvrier ne veut point se confondre avec le chauvinisme homicide. Par exemple :

En considérant qu'une vague toujours grandissante d'anti-sémitisme s'est emparée de larges milieux d'intellectuels et d'ouvriers, la conférence ouvrière recommande aux ouvriers conscients de porter aux autorités civiles et militaires qui auront remplacé le gouvernement bolcheviste une aide énergique dans la lutte contre les pogromes qui peuvent se produire au moment de la chute du régime bolcheviste.

Pour terminer, je citerai la résolution que la conférence a votée à propos de la famine.

La conférence ouvrière repousse de la façon la plus énergique les affirmations menteuses du gouvernement bolchevistes, selon lesquelles la famine, qui a frappé une très grande partie du territoire russe, avec une population de 30 millions d'hommes serait une conséquence de la force majeure. Ces affirmations ne sont qu'une honteuse tentative que le gouvernement soviétique fait pour décliner sa responsabilité dans les indescriptibles souffrances et la mort de millions de victimes innocentes, dont le régime bolcheviste est directement responsable. Ayant enlevé au laboureur le droit de propriété pour sa terre et les produits de son travail ; en spoliant la population rurale au moyen de réquisitions, de confiscations, d'impôts en nature qu'on lève par l'intermédiaire de détachements armés, ayant étouffé toute initiative individuelle dans la production et le commerce ; le pouvoir soviétique a placé les paysans dans l'impossibilité de développer leur économie et les a privés de tout stimulant pour l'intensification de leur travail. Comme inévitable effet de cette politique, on voit une diminution des terrains ensemencés et du bétail et une ruine générale de l'économie agricole de Russie qui, de grenier du monde, est transformée par les mains des bolchevicks en un royaume de faim, de misère et de mort.

Les réquisitions bolchevistes ont vidé les magasins de blé qui existaient dans les campagnes sous l'ancien régime et servaient de réserves pour les périodes de disette ; la ruine des transports rend impossible l'approvisionnement des affamés par des vivres amenés d'autres régions ; la suppression des Zemstvos et la désorganisation des coopératives privent les affamés de toute aide sociale organisée ; la dissolution du Comité Panrusse de secours aux affamés et l'arrestation de ses membres démontrent que le gouvernement bolcheviste ne veut point que les forces sociales de Russie puissent s'unir pour sauver les paysans de la mort par la faim.

Il est certain, déclare la conférence, que la diminution des terrains ensemencés et la ruine de l'économie paysanne continueront tant que le régime bolcheviste durera, et qu'aucun sauvetage de la population paysanne de Russie ne peut être réalisé par des mesures philanthropiques. Seule la chute du pouvoir bolcheviste peut ouvrir le chemin du salut. La conférence ouvrière appelle les frères-paysans à s'unir et à prendre les armes pour le renversement de leurs tortionnaires résidant au Kremlin.

G. ALEXINSKY.

## *GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI*

**Journaux.** — Vous lisez les journaux ? Moi aussi je les lis. Je les lis même attentivement. Exemples :

Le Comité républicain du Centenaire des Quatre Sergents de la Rochelle a définitivement constitué son bureau de la manière suivante : président : M. Paul Painlevé ; vice-présidents : MM. Ferdinand Buisson, général Gérard, Herriot, Paul-Boncour, Wellhoff ; secrétaire général : M. Louis Fosse ; trésorier : M. F. Beaudoux.

La cérémonie commémorative qui constitue la raison d'être de ce Comité est fixée au dimanche 24 septembre 1922. Secrétariat : 9, boulevard d'Argenson, Neuilly-sur-Seine.

—

M. Fernand Mazade fut, en 1891, compris dans cette suite d'études que M. Anatole France consacra, dans *Le Temps*, aux jeunes poètes d'alors. Dès ce moment, le poète des *Poèmes Dorés* annonçait la publication d'un recueil de M. Fernand Mazade, il nous en donnait même le titre : *De Sable et d'Or*. Seulement le livre a attendu trente ans pour paraître.

... Nous n'avons rien perdu pour attendre ; et, né sous le règne de Sadi Carnot, *De Sable et d'or* est un livre qui honore grandement celui de M. Alexandre Millerand.

—

Lorsque le tombeau de Napoléon fut achevé, il restait un gros morceau de porphyre rouge qui fut rendu au marbrier.

Le marbrier mort, son fils retrouva le bloc de porphyre et n'y toucha point.

Le petit-fils, à son tour, le découvrit dans l'atelier.

Et, l'année dernière, le gouvernement lui commanda l'urne destinée à recevoir le cœur de Gambetta.

Il se servit du bloc qui semblait attendre cet événement pour être utilisé.

—

L'intronisation de Mgr Gaillard comme évêque de Meaux a été célébrée hier après-midi, à la cathédrale. Escorté du clergé, des élèves et membres des associations catholiques, le nouvel évêque s'est rendu processionnellement à la cathédrale, où il a été reçu par le chapitre. Dans un sermon, il a adressé des conseils et des compliments à ses nouveaux fidèles ; puis, étant allé revêtir au sanctuaire l'étole, la chape et la mitre, portant la crosse, il a reçu le serment d'obédience du clergé.

Un salut solennel et la réception par Mgr Gaillard des prêtres et des fidèles a terminé cette cérémonie.

—

— La duchesse de Montmorency recevra dimanche prochain.

—

Par un décret que le « Journal Officiel » publie aujourd'hui, certaines modifications sont apportées au mode d'attribution des palmes acadé-

miques, notamment en ce qui concerne la transmission des dossiers des candidats.

Il est rappelé qu'aucune demande ne doit être adressée directement au ministre ; ce seront, pour l'Algérie, le gouverneur général, et pour les départements les préfets qui, dorénavant, et après avis des autorités universitaires, seront chargés de centraliser les dossiers :

1° Des délégués cantonaux ;

2° Des personnalités qui ont contribué au développement des œuvres complémentaires de l'Ecole ou des Lettres, des Arts et des Sciences ;

3° Des membres de l'Enseignement privé.

D'autre part, les délégués cantonaux qui étaient compris dans les catégories de candidats pouvant être nommés à l'occasion du 1er janvier, figureront désormais dans la promotion du 14 juillet.

En ce qui concerne la préparation militaire et l'éducation physique, ministre de la Guerre et le sous-secrétaire d'Etat de l'Enseignement chnique, chargé de l'Enseignement physique, conserveront le droit de proposition et de constitution des dossiers des candidats de cette double catégorie.

—

### Déplacements et Villégiatures.

Mme Alphonse Daudet, Cap-d'Ail. — Mme Baudry, Monte-Carlo. — Marquise de la Bourdonnaye, douairière, château de Blossac. — Mme E. Cahen d'Anvers, Menton. — Mme Bernard-Le Masson, Grenoble. — M. de La Goupillière, Dampierre-sur-Blévy. — M. O Farrell, Souk-el-Arba-du-Gharb. — M. Soula, château de l'Isle-Fort. — M. Renault, Isle-Saint-Cast. — M. l'abbé Denis, Mondouville. — Comte de Hugo, Tilburg. — Lieutenant Paul Bourdet, Toul. — Lieutenant de vaisseau de Dinechin, Brest. — Vicomte H. Le Bouteiller, château du Bois-Février. — M. Paul de Marsac, château de la Ducherie. — M. Emile Brun, Londres. — M. Privat de Fressenel, Le Caire.

—

Un éditeur parisien publie en ce moment une collection des *Célébrités de la scène française*. M. Paul Gsell a écrit la brochure consacrée à Gémier, M. Louis Schneider la brochure consacrée à Mme Piérat. Celle qui trace le portrait de Féraudy vient de paraître ; elle est de M. Paul Géraldy.

Sur la première page de l'exemplaire qu'il a envoyé au modèle, l'auteur d'*Aimer* a ajouté :

> Portrait ? Non pas !... Croquis ? A peine !...
> Et, bien plutôt, mauvaise épreuve de kodak...
> Mais si, pour peindre un homme, il suffit qu'on surprenne
> Le secret d'une âme, la sienne,
> C'est pour vous peindre, vous, *la Comédie humaine*
> Qu'il eût fallu fixer... Je ne suis pas Balzac !...

—

Les drapeaux et étendards des corps dissous, qui, par une décision du 30 janvier 1920, doivent être versés et conservés au Musée de l'Armée, seront solennellement remis aux Invalides, le 21 février 1922, au cours d'une cérémonie qui aura lieu dans la Cour d'Honneur des Invalides, sous la présidence du maréchal Pétain.

Les drapeaux et étendards versés seront les suivants :

A. Drapeaux de tous les régiments territoriaux ;

B. Drapeaux des régiments de réserve autres que ceux des neuf suivants : 208, 265, 239, 252, 262, 271, 304, 335.

C. Drapeaux et étendards des régiments actifs dissous :

1° Régiments d'infanterie : 2, 6, 10, 12, 20, 28, 53, 59, 61, 69, 70, 73, 74, 76, 82, 84, 85, 86, 87, 93, 100, 102, 115, 116, 128, 138, 139, 142, 157, 164 et 165 :

2° Cavalerie : 1, 2, 3, 7, 8 et 10 cuirassiers ;

1, 7, 15, 17, 15, 27 et 32 dragons ;

4, 9, 10, 19, 20, et 21 chasseurs ;

5, 9, 10, 11, 13 et 14 hussards.

—

— Notre confrère Paul Sentenac publie ces jours-ci, chez Chiberre, (successeur de Sansot, 7, rue de l'Eperon) un roman : *La Lame et le Fourreau*, étude délicate et pénétrante de psychologie, écrite avec beaucoup d'art.

—

« *Tout ce qui est national est nôtre.* »

LE DUC D'ORLÉANS

**héritier des quarante Rois qui en mille ans firent la France.**

—

SAINT-LEU-LA-FORÊT (S.-et-O.). — Un concours musical ouvert aux harmonies et aux fanfares aura lieu dans cette localité le 21 mai 1922. Il comprendra : 1° lecture à vue ; 2° concours d'exécution (2 morceaux au choix).

Les récompenses consisteront en palmes, couronnes et primes en espèces réparties comme suit :

Division supérieure, toutes sections : 1er prix, 200 fr. et une couronne ; 2e prix, 100 fr. et une palme; 1re division, toutes sections : 1er prix, 150 francs et une couronne ; 2e prix, 75 fr. et une palme ; 2e division, toutes sections : 1er prix, 100 fr. et une couronne ; 2e prix, 50 fr. et une palme; 3e division, toutes sections : 1er prix, 50 francs et une couronne ; 2e prix, palme ; 3e prix, palme.

Les épreuves seront suivies d'un morceau d'ensemble et de la distribution des récompenses.

Les sociétés désireuses de prendre part à ce concours sont priées

d'adresser leur adhésion avant le 10 avril, à M. G. Rolland, secrétaire général, 31 bis rue de l'Ermitage, à Saint-Leu-la-Forêt.

—

Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis hier matin en conseil de cabinet, au ministère des Affaires étrangères, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

—

Le buste de Charles Garnier, qui rutilait naguère devant la rotonde de l Opéra, se patine. On avait trop crié contre son éclat excessif. Le temps arrange bien des choses.

Il en est une pourtant à laquelle il ne pourra rien.

Derrière ce buste, sur son piédestal, on a gravé la liste de tous les édifices parisiens dont Charles Garnier est l'auteur : Cercle de la librairie, Théâtre Marigny, etc.

Il ne manque à la liste que l'Opéra !

—



—

Par circulaire du 23 janvier, le ministre de la Guerre a décidé que la nouvelle et dispendieuse tenue de ville ne serait pas obligatoire pour les adjudants-chefs, les adjudants et assimilés. Les officiers espèrent qu'une semblable mesure de bienveillance sera prise à leur égard.

—

Faites attention au trait d'union.

Nous avons dit que ce n'était pas Maurice Level, le père de *Mado*, et l'auteur de la *Peur*, qui figurait dans la promotion des officiers de l'instruction publique. C'est qu'il y a en littérature Maurice Level, sans trait d'union, et Maurice-Level avec trait d'union. Le second est un poète, lauréat de l'Académie française, et exécuteur testamentaire de Paul-Hyacinthe Loyson, dont il a été le collaborateur aux « Droits de l'Homme ».

—

Après six scrutins sans résultat, hier matin, à 11 heures 33, une fumée blanche s'élevant du Vatican annonçait à la foule de prêtres et de laïcs qui stationnait depuis trois jours sur la place Saint-Pierre que le pape était élu. Quelques instants plus tard, le cardinal diacre paraissait sur la loggia extérieure du palais papal et prononcait le : *Habemus pontificem*.

Le choix définitif du conclave s'est porté sur le cardinal Achille Ratti,

archevêque de Milan, qui devient pontife suprême sous le nom de Pie XI.

—

A Lyon, vient d'être célébré le mariage de Mlle *Carmel Gautier* avec M. *Claude Noël-Desjoyeaux*, fils du regretté compositeur.

En l'absence de S. Em. le cardinal Maurin, archevêque de Lyon, la bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'abbé J. Gautier, vicaire à la Primatiale, frère de la jeune mariée.

—



—

**FOOTBALL-ASSOCIATION**

**U. R. de la Seine (F.G.S.P.F.)**

Résultats des matches du 5 février, sauf homologation de la commission :

*Equipes premières.*

1re Série retour : P.O. bat F.D.L. par 5 à 2. — 2e série, 1re finale : C.S. M. bat M.D.C. par 4 à 1. — 2e série, groupe B. :P.S.M. bat E.D. M. par 1 à 0.

*Equipes secondes.*

1re Série : U.S.C. bat A. S.B.C. par forfait. — Promotion Retour : J.A.L. bat E.B.R. par 3 à 2. — 2e série : A.S.G.C. et S.S.S. font 1 à 1 ; S. L. G. C. bat C. S. M. par 3 à 0. — Groupe B., 3e série : E.S. S.M. bat J.A.P. par forfait.

*Equipes troisièmes.*

Groupe A. Retour : P.O. bat S.S.S. par 2 à 1. — Groupe B. Retour : J.A.L. bat A.S.G.C. par 2 à 1 ; U.S.C. bat A.S.B.C. par 2 à 0 ; E. S.C. bat A.S.G. par 10 à 2. — Groupe C. Retour. F.D.L. bat E.S. R. par 11 à 0.

*Equipes quatrièmes.*

Groupe A. Retour : A.S.G.C. bat P.O. par 2 à 1.

*Equipes cinquièmes.*

P.O. bat J.A.M. par 4 à 0.

—

*« La Victoire » combat pour le Bloc national.* Si vous voulez le maintien de la politique d'union sacrée, envoyez-nous votre souscription.

—

Mme Curie, devant laquelle toutes les candidatures s'étaient effacées, s'est présentée cet après-midi au siège d'associé libre laissé vacant à

l'Académie de médecine par la mort de M. Edmond Perrier, directeur du Museum.

Mme Curie a été élue par 65 voix sur 81 votants.

Il y a eu 15 bulletins blancs et un nul.

—

C'est une grande œuvre de pitié et d'amour. C'est aussi un des plus éclatants triomphes de la carrière de M. Henry Bataille. Des actes coupés d'applaudissements enthousiastes, huit rappels après le premier acte, dix après le second, onze après le troisième, le nom de l'auteur salué d'ovations répétées, tel est le bilan de cette grande soirée.

*La Chair Humaine*, c'est la chair de l'enfant qui naît, qui meurt, qui renaît.

Le premier acte se passe en 1887, le second pendant la guerre, le troisième après l'armistice.

L'émotion, l'angoisse, l'ironie, l'humour, M. Henry Bataille joue de toutes les cordes, avec cette virtuosité qu'il est seul à posséder avec une semblable maitrise.

—

## LAVEZ, LAVEZ, LAVEZ

vos fosses nasales, matin et soir, avec le doigt mouillé et enduit de savon. Brossez au savon votre langue et vos dents. *Sucez*, au moins, chaque jour, *cinq pastilles Dupeyroux*, et *vous Eviterez toutes les Infections* dont le nez et la bouche sont les portes d'entrée, depuis le banal rhume de cerveau, le vulgaire mal de gorge: jusqu'à la pneumonie, le croup, la méningite cérébro-spinale, la grippe, la tuberculose.

—

Les sportsmen pourront aussi saluer l'élection du nouveau pape, car Mgr Ratti, s'il est plus tard digne d'être canonisé, pourra devenir leur saint patron ; il fut des leurs et mérita, étant plus jeune évidemment, la réputation d'être un intrépide alpiniste.

Il ascensionna le mont Blanc, le mont Rose, et presque tous les pics, même ceux que l'on proclamait inaccessibles en un temps où les ascensions se faisaient autrement... qu'en funiculaires...

—

*Comédie-Française.* — C'est *Le Paon*, la pièce de M. Francis de Croisset, qui constituera le prochain spectacle d'abonnement à la Comédie-Française.

—

Mme Peras, née Anna Couturier, demeurant 13 *bis*, rue Magenta, constatait, le 15 décembre, la disparition d'argenterie et d'une collection de timbres d'une valeur de 10.000 francs.

Ces timbres ayant été vus entre les mains de la femme d'un banquier, ce dernier, sa femme et sa belle-mère sont l'objet d'une information judiciaire.

—

**Championnat du monde de lutte.**

Hier soir, à l'Apollo, Massetti t. Devilliers ; Constant le Marin t. Vervet; Clément d'Angers t. Favre; Raoul Saint-Mars t. El Secundo, en G. R. 20 m. 45 et L.L. 1 m. o5.

Ce soir, E Secundo-Favre ; Ghyssen-Devilliers; Vervet-Fournier ; Clément d'Angers-Masseti.

—

*LE DOYEN DES MAIRES*

C'est, sans aucun doute, M. Figarol, qui administre la commune de Saint Frajou (Haute-Garonne).

Depuis 1856, c'est-à-dire soixante-six ans, M. Figarol, qui est âgé de 94 ans, exerce sans interruption ses fonctions municipales.

—

Le septième dîner littéraire organisé par la revue « Belles-Lettres », en l'honneur des femmes historiens, aura lieu le lundi 13 février, 8, rue Danton, sous la présidence de Mme Jehan d'Ivray, la romancière de la *Rose du Fayoum*.

—

Tous les dimanches, à la messe de 9 heures, en la chapelle du Cercle du Luxembourg, instruction par M. l'abbé Gerlier, sous-directeur des œuvres diocésaines, sur la *Vie chrétienne*. MM. les étudiants et élèves des grandes écoles sont spécialement invités à ces conférences.

—

**Le Requiem de Molière**

La cérémomie du 17 février est organisée à l'église Saint-Roch, en plein accord avec l'archevêché de Paris, et avec les soins particulièrement dévoués de Mgr Roland-Gosselin. La présidence de cette réunion est soumise au retour et à la décision du cardinal-archevêque de Paris.

Le Président de la République a fait savoir qu'il serait désireux de s'associer à l'hommage qui sera rendu, le 17 février, à la mémoire de notre grand auteur comique, et pour témoigner l'intérêt qu'il porte à l'association des « Enfants de Molière », il se fera volontiers représenter au service religieux dont il s'agit par un officier de sa maison militaire.

—

Le concours est ouvert pour la Bourse de Voyage littéraire de 1922, qui sera attribuée à un poète. Toutes les communications doivent être adressées à M. le Président de la Commission de la Bourse de Voyage, 65, rue de Lille, à Paris (7e).

Le président de la Commission, c'est toujours M. Emile Blémont, âgé de 80 ans, dévoué corps et âme à cette institution qui est un peu la sienne. Les vice-présidents sont MM. Henry Céard et Léon Riotor. Les secrétaires sont nos confrères Alcanter de Brahm et André Foulon de Vaulx, et M. Verwaest. Des hommes de lettres, des sénateurs, des députés sont membres du jury. Ils sont de vingt-cinq à trente dans ce jury.

—

**OFFICIERS MINISTÉRIELS**

**M**son à **BILLANCOURT**, **rue d'Issy, 17.** Cont. 334m. Rev. br. 12.422 fr. **M.** à p. **120.000 fr.** Créd. Fonc. Adj. ch. not. 21 févr. Me **Flamand Duval**, 24, r., Lafayette.

---

**M**aison au **Plant-Champigny** (Seine), 14, r. des Ormes, louée verbalt. Cont. 341m. **M.** à p. **20.000** fr. Adj. ch. not. 21 février 1922. S'ad. Me **André Salats**, not., 3, r. du Louvre.

---

**2 M**sons 1o r. **LHOMOND**, 7. Cont. 414m. Rev. br. 7.999 fr. 2o R. de **l'Aude**, **27**, libre. **M.** à **p. 85.000** fr. et **20.000** fr. 3e **TERRAIN** r. Didot, 104, 106. Cont. 297m. Libre. **M.** à p. **3.000** fr. Adj. ch. not. 7 mars. S'ad. not. Plocque et **Charpentier**, 16, av. Opéra, dép. ench.

—

Nos honorables se sont préoccupés également de modifier un peu la géographie du département de Seine-et-Oise.

Dorénavant, les communes d'Aulnay-sous-Bois, Le Blanc-Mesnil, Sevran, Tremblay et Villepinte, qui jusqu'ici comptaient dans le canton de Gonesse, formeront un nouveau canton de Seine-et-Oise avec Aulnay-sous-Bois comme chef-lieu.

—

Au Gymnase.

Ce soir, réception du service de seconde de *l'Ame en folie*.

—

— M. Lucien Farnoux-Reynaud entreprend de nous dire en des proses qui ne manquent ni de distinction ni de finesse: *A quoi servent les jeunes filles*.

—



Tout cela est passionnant.

MAURICE BOISSARD.

## PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Art

Henri Lechat : *La sculpture grecque* ; Payot. 4 »

### Histoire

Dom H. Leclercq : *Histoire de la Régence pendant la minorité de Louis XV* ; Champion, 3 vol. 60 »

Albert Waddington : *Histoire de Prusse*. Tome II : *Les deux premiers rois, 1688-1740*. Avec 2 portraits ; Plon. 30 »

### Hygiène

P. Armand-Delille et P. Barbarin : *La culture de l'enfant* ; Doin. 16 »

Dr E. Monin : *Hygiène et médecine des vieillards* ; Doin. 10 »

### Linguistique

Albert Dauzat : *La géographie linguistique*. Avec 7 figures ; Flammarion. 4 50

J. Vendryes : *Le langage*, introduction linguistique à l'histoire ; Renaissance du livre. 15 »

### Littérature

Jean Bonnerot : *Romain Rolland, son œuvre*, avec un portrait et un autographe ; Carnet critique. 5 »

Jacques Boulanger : *Histoires vraies*; Messein. » »

Docteur Cabanès : *Légendes et curiosités de l'histoire*, 5e série : Albin Michel. 7 50

Léon Daudet : *Les œuvres et les hommes : Victor Hugo ou la légende d'un siècle, Frédéric Mistral ou le génie équilibré, Emile Zola ou le romantisme de l'égout, Edouard Drumont ou le sens de la race, Charcot ou le césarisme de la faculté, Edmond de Goncourt et son grenier* ; Nouv. libr. Nationale. 7 »

René Descharmes : *Autour de Bouvard et Pécuchet*, études documentaires et critiques ; Libr. de France. 15 »

Diderot : *Le bréviaire des jeunes mariés*, lettres inédites de Diderot à sa fille. Préface d'Albert Cim ; Messein. 2 »

*Le VIIIe livre des Stances de Jean Moréas* ; La Douce France. 2 »

*La Philosophie de Georges Courteline*, nouvelle édition revue et augmentée : Flammarion. 6 »

Henry David Thoreau : *Walden ou la vie dans les bois*, traduit par L. Fabulet ; Nouv. Revue française. 8 50

### Musique

Lionel de La Laurencie : *L'Ecole française de violon de Lully à Viotti*. Tome I. Avec 28 reproductions et nombreuses citations musicales ; Delagrave. » »

### Ouvrages sur la guerre 1914-1919

Camille Binet : *Le sac de Montdidier*. offensive allemande de mars 1918 ; Grou Radenez. 4 »

Contre-Amiral Dumesnil : *Souvenirs de guerre d'un vieux croiseur, 1914-1915*. Préface du général Gouraud ; Plon. 7 »

Georg von Hase : *La bataille du Jutland vue du « Derfflinger »*. Traduit par Edmond Delage. Préface de E. Richard. Avec 22 photographies et 2 croquis ; Payot. 7 50

### Pédagogie

Lanusse et Yvon : *Exercices sur la Grammaire française*. Classe de 6e et de 5e ; Belin. » »

Joseph Wilbois : *La nouvelle éducation française* ; Payot. 10 »

## Philosophie

Frank Abauzit : *L'énigme du monde et sa solution selon Charles Secrétan*; Alcan. 12 »
Marcel Boll : *Attardés et précurseurs*; Chiron. 7 50
Philippe Célérier : *La doctrine de l'évolution*; Editions et librairie. 7 50
Dr Ph. Hauser : *Evolution intellectuelle et religieuse de l'humanité*, tome II ; Alcan. 20 »

## Poésie

*Almanach du poète français pour l'an de grâce 1922* ; la Revue du Languedoc, Lamalou-les-Bains. » »
Céline Arnault : *Point de mire* ; Povolozky. 5 »
Albert Bausil : *La terrasse au soleil*; Coq Catalan. » »
Louis Cheurlin : *Un voyage à Belle-Isle*, chant I. Préface de Robert Morche ; Revue des Indépendants. 3 60
Bob Claessens : *Voyage*. Avec bois gravés de Henri van Stratten, préface de Marcel Millet : Lumière, Anvers. » »
Louis des Courières : *Chansons attiques* ; Messein. » »
Emile Dousset : *Les soleils sanglants*; Figuière. 5 »
Paul Drouot : *Poèmes choisis*, avec une notice biographique par Abel Doysié et un portrait par Maurice Savignon ; Fayard. 6 50
Albert Irlande : *Le poème royal* ; Libr. de France. 2 50
J. Guillet : *La belle tentation* ; Grasset. 6 75
Nico D. Horigoutchi : *Tankas*, petits poèmes japonais, traduits en français par l'auteur. Préface de Paul Fort. Illustr. de Florian Parmentier; Le Fauconnier. 5 »
H. Lagarde : *Aux héros sans gloire* ; Messein. 5 »
Jean Lebrau : *Le cyprès et la cabane*; le Divan. » »
Man'ha : *Le jardin du scarabée* ; Povolozky. » »
Maurice Marx : *Réalités, la Rédemption de don Juan* ; Imp. Jean Meyer. » »
Germain Nouveau : *Valentines et autres vers*. Préface d'Ernest Delahaye ; Messein. 7 »
S. Peuteuil : *Chants de l'âme* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »
Marcel Yonnet : *Le Coffret d'Onyx*. Avec des bois originaux de Jean Paul Dubray ; Le livre et l'image. 8 »

## Politique

Paul Apostol et Alexandre Michelson : *La lutte pour le pétrole et la Russie* ; Payot. 8 »
Otto H. Kahn : *Les Etats-Unis et les grands problèmes financiers*. Traduit de l'anglais par Louis Thomas, avec une préface de J. H. Thomas et une introduction du traducteur : Perrin. 7 »
Mermeix : *Le combat des trois*, notes et documents sur la Conférence de la paix ; Ollendorff. 7 »
Maurice Paléologue : *La Russie des Tsars pendant la grande guerre*. Tome I. Aquarelles de G. Loukomsky ; Plon. 15 »
Lieutenant-Colonel Reboul : *Le conflit du Pacifique et notre marine de guerre*. Avec 1 carte ; Berger-Levrault. 3 75
Harry Thurston Peck : *Vingt années de vie publique aux Etats-Unis, 1885-1895*, traduit de l'anglais avec des notes et des appendices par Charles Oster. Préface de Maurice Barrès. Tome II ; Plon. 20 »

## Questions coloniales

Charles Régismanset : *Le miracle français en Asie*. Bois gravés de Claude René Martin ; Crès. 6 »

## Questions médicales

Dr Cordier Delaporterie : *Etude médico-psychologique sur Paul Verlaine; 1844-1896. Alcoolisme et génie* ; Imp. Brodar, Coulommiers. » »

## Questions militaires et maritimes

Georges Richard : *Le service militaire en France à la fin du règne de Louis XV : Racolage et milice, 1701-1715* ; Plon. 20 »

## Roman

Mathilde Alanic : *et l'amour dispose*; Flammarion. 7 »
Pierre de Barneville : *Tiburce* ; Grasset. 6 75
Robert Hugh Benson : *Le poltron*, traduit de l'anglais par Reynaldo Hahn ; Fayard. 6 50
Paul Brulat : *L'étoile de Joseph* ; Férenczi. 6 75
Henry Champly : *L'étranger dans l'alcôve* ; La Sirène. » »
Félicien Champsaur : *Floréal* ; Fasquelle. 6 75
Maurice Fouchet : *Francesca*; Lemerre. 6 75
Edmond de Goncourt : *Chérie*. Postface de J. H. Rosny aîné ; Flammarion-Fasquelle. 7 »
Dr Lucien Graux : *Hanté !* Crès. 6 »
Léon Groc : *Le disparu de l'ascenseur* ; Albin Michel. 3 75
Pierre Hamp : *Le cantique des cantiques* ; Nouv. Revue française, 2 vol. 13 50
Edmond Jaloux : *L'ennemi des femmes*. Ornements par André Hofer ; Bloch. 9 »
Jean de Kerleeq : *Le baiser sur les cendres* ; France-Edition. 6 50
H. André Legrand : *L'Ile sans amour* ; Crès. 6 »
François Mauriac : *Le baiser au lépreux*. (Cahiers verts n° 8) ; Grasset. 5 »
Gabriel Maurière : *Pamphile et Pompon*; Albin Michel. 6 75
Gaston Picard : *La bougie bleue*. Préface de Henry Bordeaux ; Delalain. 5 »
Jean Morgan : *Les jours du printemps* ; Plon. 7 »
Yvette Prost : *Les belles vies manquées* ; Fayard. 6 50
Jules Tremblay : *Trouées dans les novales*, scènes canadiennes ; Imp. Bauregard, Ottawa. » »
A. de Villèle : *Mirage d'amour* ; Perrin. 7 »

## Sciences

H. Audoyer : *L'œuvre scientifique de Laplace* ; Payot. 4 »
Guy Babault : *Recherches sociologiques dans les provinces centrales de l'Inde et dans les régions occidentales de l'Himalaya*. Avec 80 re-[illegible] pho[illegible] ; Plon. 40 »
Edmond Goblot : *Le système des sciences* ; Colin. 7 »
Fernand Nicolay : *L'âme et l'instinct, l'homme et l'animal d'après les dernières découvertes de la science* ; Perrin. 8 »

## Sciences religieuses

Jammes Georges Frazer : *Adonis*, étude de religions orientales comparées. Traduction française par Lady Frazer ; Geuthner. 25 »

## Sociologie

P. F. Armand-Delille : *L'assistance sociale et ses moyens d'action*. Préface de M. Hébrard de Villeneuve ; Alcan. 9 »
C. Bouglé ; *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs* ; Colin. 7 »
Jacques Valdour : *Ouvriers parisiens d'après gu[illegible]e*, observations vécues ; R[illegible]sseau. 4 50
J. Villebois, C. Mamet, F. Maurice, E. et L. Damour et Gabriel Faure : *Etudes d'organisation commerciale* ; Ravisse. 7 50

## Varia

*Annuaire France-Amérique* ; Comité France-Amérique ; Paris. 20 »
*Annuaire des sociétés par actions en Alsace-Lorraine, Luxembourg, Sarre* ; Soc. gén. alsacienne de banque, Strasbourg. 10 »
*Nomenclature des Journaux et Revues en langue française paraissant dans le monde entier* ; Argus de la Presse. » »

## Voyages

Jean Marquet : *Du village à la cité*, mœurs annamites ; Delalain. 5 »
Emile Sedeyen : *Petites villes de France*; Crès. 6 »

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Centenaire de la naissance de Murger. — M. Semion Youchkevitch. — L'association de la Critique supprime son prix annuel. — Prix littéraires. — L'Affaire Fualdès. — Le théâtre de Tourguéniev. — A propos de Flaubert champenois. — Sur une nouvelle interprétation de la Tour Magne. — A propos d'une banque. — Meurtre commis sur la scène. — La prononciation de « Hughes » et l'*h* aspirée. — Le Bœuf gras et la fête des « Tripettes » à Barjols. — La femme de Molière était-elle Juive? — Les débauches du Kronprinz prouvées par jugement.

**Centenaire de la naissance de Murger.** — Le 24 mars 1822, au n° 17 (ancien) de la rue Saint-Georges, dans une loge de concierge où son père, d'origine allemande, exerçait le métier de tailleur, naissait Henry Murger.

Célébrera-t-on cet anniversaire? Rappellera-t-on que le futur auteur de la *Vie de Bohême* fut protégé, dans son adolescence, par l'Académicien Etienne de Jouy (*l'Hermite de la Chaussée d'Antin*), par le peintre Isabey et par les Garcia, auxquels le théâtre est redevable de Pauline Viardot et de la Malibran, tous ces personnages étant des voisins ou des locataires de l'immeuble de la rue des Trois-Frères où résidait, peu après la naissance de son fils, le tailleur Murger? Dira-t-on, une fois de plus, qu'Henry Murger fut le secrétaire, à 40 francs d'appointements mensuels d'un certain Comte Tolstoy, ambassadeur de Russie et ami de la tragédienne Georges; dénombrera-t-on ses innombrables logis parisiens : rue de la Tour-d'Auvergne, rue Monsieur-le-Prince, rue du Cherche-Midi, rue Véron, rue Neuve-des-Martyrs, sans oublier d'évoquer Momus, l'illustre café de la Bohème, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois? Racontera-t-on à nouveau sa fin lamentable à la Maison Dubois? ..

C'est p...able. Car l'âme sentimentale des foules se plaît toujours aux histoires tarces mêlées de larmes. En outre les adaptations musicales préserveront peut-être de l'oubli, pour un temps, le nom de la Bohème et celui de son auteur.

Mais on ne rappellera peut-être pas qu'à Murger revient en partie l'honneur d'avoir popularisé Marlotte, village en lisière de la forêt de Fontainebleau et que, par reconnaissance, le sylvain Dennecourt donna le nom de Murger à un chêne superbe voisin de la Mare aux Fées et à l'ombre duquel « ce chantre gracieux venait crayonner ses romans » (cf. Guide Dennecourt).

C'est à Marlotte que, dès 1855, Murger s'était fixé pour passer les deux tiers de l'année : huit mois sur douze.

Une gentille maisonnette, l'avant-dernière à gauche, à la sortie du village; une grande porte charretière, jamais ouverte, la petite à côté suffisant aux amis; une cour d'entrée; un jardin; une sortie sur les

champs bordés par les bois de Bourron. Ce fut la dernière étape sylvestre de l'écrivain en l'automne de 1860.

A propos de cette maison une anecdote nous était contée par M. Emile Genest, l'auteur de plusieurs ouvrages documentaires sur l'Opéra et la Comédie-Française.

Un des amis de M. Genest avait acquis, vers 1880, la maison de Murger, sur le mur de laquelle le précédent propriétaire avait fait apposer une plaque commémorative.

Le nouvel occupant était surtout désireux de goûter là, du samedi au lundi, le calme de la campagne et le charme du site. Il avait compté sans les promeneurs. Attirés par l'inscription, ceux-ci s'arrêtaient, échangaient des réflexions, fredonnaient la « chanson de Musette », bref, rendaient le séjour intenable. Or,

« cet homme assurément n'aimait pas les badauds ».

Il fit enlever la plaque.

Si donc vous allez à Marlotte, vous ne chercherez pas l'inscription rappelant Murger, mais vous pourrez contempler sa maison ; elle n'a guère changé, et c'est toujours l'avant-dernière à gauche en sortant du village. — L. DX.

§

**M. Semion Youchkevitch.** — M. Semion Youchkevitch, auteur de la nouvelle : *Automobile*, que nous publions dans le présent numéro, est né en 1869 et appartient à la brillante génération qui a donné à la littérature russe Tchekhof, Gorky, Mérejkovksy, Bounine, et plusieurs autres célèbres écrivains. Par son talent vigoureux, par sa fécondité, Youchkevitch occupe une des premières places dans la littérature russe contemporaine. Parmi ses œuvres les plus connues, et qui ont eu en Russie des centaines d'éditions, citons les romans : *Les Juifs*, *Léon Drey* (en 3 volumes), *La Rue* ; et parmi ses pièces, qui, presque toutes, ont remporté un succès considérable sur les scènes russes : *Miserere* (Théatre Artistique de Moscou), *Le Roi* (Ancien Théâtre Impérial Alexandre), *En Ville*, montée par le célèbre metteur en scène Meyerhold. M. Youchkevitch a tiré de son roman, *Léon Drey*, une pièce en quatre actes, qui sera jouée prochainement à Paris par M. André Brulé.

§

**L'Association de la Critique supprime son prix annuel.** — L'Association de la Critique attribuait, chaque année, depuis sa fondation un prix de 1.000 francs à un ouvrage de critique. Elle vient de décider la suppression de ce prix en motivant sa décision par « les dangers que présente, pour la production des écrivains et le libre jugement du public, le nombre sans cesse croissant des prix littéraires et le système d'exploitation commerciale qui en résulte ».

§

**Prix littéraires.** — Le prix de littérature de la Société coloniale des artistes français a été attribué à M. Maurice Le Glay pour ses deux livres : *Récits marocains* et *Badda, fille berbère*, par 8 voix contre 5.

§

**L'Affaire Fualdès.**

Paris, 15 février 1922.

Mon cher Directeur,

M. Armand Praviel trouve que mon patronymique « rime comme Trublet ». Le sien rime comme miel ou comme fiel, au choix. Et « ceci ne gêne personne », comme il dit et n'a absolument rien à voir avec l'assassinat « de Monsieur (*en toutes lettres et en rouge*) Fualdès ». Ce qui a à voir avec la logique, c'est sa façon de déclarer clos un débat où les pièces qu'il apporte sont truquées.

Evidemment, il ne lui est pas agréable que je produise des témoignages qui ne sont point en sa faveur. Si j'en ajoute un autre à ceux déjà produits, cependant, je ne le fais que parce que le collaborateur du *Mercure* qui l'a émis dans *La Tribune de Genève* du 25 janvier dernier n'est pas loin d'admirer l'art de M. Praviel, romancier « psychologue » (oh? combien!), Voici donc ce que M. Marcel Rouff écrit, après avoir comblé de fleurs l'écrivain félibréen :

Après cela, qu'il m'ait convaincu de l'innocence de Bastide et de Jausion, qu'il défend, condamnés une première fois à mort par les assises de Rodez, une seconde fois par celles d'Albi, et exécutés le 3 juin 1818..., c'est une autre affaire. Je n'ai personnellement rien, on le pense, contre ces héros de roman-feuilleton. Mais pourtant, comment expliquer leur hâte à venir, le matin même de la découverte du cadavre, fouiller les meubles de leur ami? M. Praviel ne s'y risque pas trop et il noie un peu dans l'action ce détail embarrassant. Il suggère à la fin du volume que M. Fualdès, en sortant de chez lui le 19 mars, muni du fameux sac d'argent, se rendait à une convocation galante..., malgré son austérité (qui, assure-t-il, n'était point absolument inhumaine). C'est possible et ce sac d'argent, — auxiliaire indispensable de l'auteur, — ne serait pas pour le contredire. Mais comment un homme qui, par crainte d'être détroussé, laisse, en sortant, sa montre accrochée à un clou, — ce qui révèle une nature essentiellement prudente, — se munit-il en même temps d'un chargement d'écus ? Et, d'ailleurs, l'amour était-il si cher à Rodez en 1813 ? M. Praviel s'est passionné pour l'innocence de Bastide et de Jausion : heureusement pour le lecteur, car, sans cette passion, son livre serait moins attachant. Mais enfin, en stricte critique historique, on ne peut pas ne pas remarquer qu'il traite aisément de bavardages, de potins, de racontars, tous les témoignages et toutes les dépositions qui accablent le hobereau et l'agent de change, sans nous offrir une preuve ou un argument bien établis de la vanité ou de la fausseté de ces éléments d'enquête. Quand même, parmi les parents et amis de Fualdès qui collaborèrent avec le juge d'instruction, il y avait bien un honnête homme de sang-froid...

M. Praviel continue, dans notre petite polémique, cette admirable méthode déjà suivie dans son roman et qui, à y regarder d'un peu près, est aussi celle du parti auquel il adhère avec une force de conviction dont les colonnes du défunt *Midi Royaliste* conservent tant de preuves typiques : il écarte ou dénature ce qui le gêne. Ainsi, quand nous écrivons dans le *Mercure* du 1er janvier,— mon Dieu, Monsieur Praviel, pas n'était besoin de ce luxe de citations : « no 565, 33e année, tome CLIII, p. 112, lignes 10 et ss. », puis, derechef : « no 567, 33e année, tome CLIII, p. 851, lignes 7 et ss. », et mieux vaudrait réserver vos scrupules de narrateur exact pour des choses qui en valussent la peine, par exemple l'Affaire Fualdès,— que nous démontrerons que sa thèse est dénuée de fondements historiques ; il en déduit que le livre que nous avons composé sur l'Affaire Fualdès ne sera fatalement pas autre chose qu'une réfutation de son roman à lui. O merveilleuse logique d'un Docteur en Droit ! Mais ce ne sont que bagatelles. L'essentiel, c'est bien que le public, comme il l'écrit, aura à juger en dernier ressort. Pour cela, il importe de ne lui présenter que des documents authentiques et, c'est ce que s'est gardé de faire M. Armand Praviel.

Sinon, eût-il pu taire que, dans l'Affaire Fualdès, il existe une subornation de témoins parfaitement établie ? Déjà M. Combes de Patris nous avait dit, p. 46, note, qu'il n'était pas « sans intérêt de faire ressortir quelques liens de parenté qui unissaient soit la victime et les principaux accusés, *soit ces derniers et les divers magistrats mêlés à l'affaire* ». Et ce même auteur citait, p. 78, note 1, une lettre de M. de Feydel, Président des Assises du Tarn, au Garde des Sceaux de Louis XVIII, en date du 22 février 1818 : « La procédure déjà instruite à Rodez contre les accusés de l'assassinat du Sr. Fualdès *indique d'une manière non équivoque qu'indépendamment des individus déjà détenus il en est d'autres qui ont participé à l'assassinat*, ou comme auteurs, ou comme complices, et qui *ont trouvé les moyens de se soustraire aux poursuites de la justice* ». (*Archives Nationales*, BB3, 105.) Voici encore une lettre de M. de Forton, premier président de la Cour Royale de Montpellier, au Garde des Sceaux, qui, dès le 21 mai 1817, dénonce « qu'un frère de Bastide et une de ses sœurs » sont « l'un et l'autre venus à Montpellier pour défendre les coupables » (*Arch. Nat.*, *BB3*, 106.) M. Praviel s'est bien gardé de déclarer que le frère de Bastide faisait offrir à Bousquier 8.000 francs d'argent et une rente annuelle d'une charretée de blé, et que les intermédiaires,— Jean Burg et Causit, propriétaire, ami dudit frère de Bastide, — avaient été condamnés de ce chef par le tribunal de Rodez. Il s'est tout autant gardé de dire qu'il appert de la déposition Labro, au deuxième procès d'Albi, que Mme Veynac avait fait prier ce dernier de se garder de déclarer qu'il avait vu Bastide, Bach et Colard boire ensemble au café, et qu'on

le récompenserait de ce silence. Il laisse de côté *tous les points qui sont quelque peu essentiels* pour établir la culpabilité de ses deux tristes héros : la situation de fortune désespérée, sur laquelle abondent les témoignages ; tentative Yence pour la vente des biens de Bastide ; dépositions accablantes de Parlau et de Labro, non réfutées ; déposition non moins accablante de Giroux, pas davantage réfutée ; dispute entre Bastide et Jausion à la prison, dont rend compte l'*Histoire de la procédure*, etc., publiée par le libraire-imprimeur toulousain François Vieusseux, « imprimeur de S. A. R. Mgr le Duc de Berry » et qui était documenté secrètement par un avocat (voir Combes de Patris, p. 53, note 2) ; réquisitions du procureur général à fin de poursuites contre la femme Saavedra, accusée de faux témoignage, etc., etc.

Donc : parti pris évident. Pas de discussion sérieuse et impartiale. On passe sous silence ce qui est défavorable et on... arrange le reste. Ainsi le récit de la tentative d'évasion de Bastide de la prison de Rodez. Bastide, qui avait déjà chargé son porte-manteau sur son dos, eut le front, surpris en flagrant délit, de déclarer à l'officier de gendarmerie : « Vous n'ignorez point, Monsieur, que j'ai quelques affaires ; on me retient longtemps ici et ma petite fortune en souffre. J'allais à Gros voir ma femme et je me serais ensuite rendu à Albi, la veille de l'ouverture des assises ». Mark Twain n'eût certes pas trouvé mieux comme réponse humoristique ! Mais qu'on lise les effusions lyriques qu'un tel acte inspire à M. Praviel, page 226 : « Solitudes du Rouergue ! Vallons et forêts, chemins creux et carrières, grottes et broussailles ! etc. » : c'est le « *Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans* ! » d'un Cid d'opéra-comique.

Et enfin, il y a ceci qui, pour être exprimé en dernier lieu, n'en est pas moins capital : que, malgré sa profonde « psychologie », M. Praviel n'a rien compris à l'époque où s'est passé le drame et de laquelle feu E. Daudet, qui la connaissait bien, a écrit, à la page VIII de la *Préface* de sa *Terreur Blanche* : « En réalité, soixante-trois ans seulement nous séparent de ce temps (1) ; moralement, plusieurs siècles. Ses idées et ses aspirations ne ressemblent en rien à celles des hommes de nos jours. » Les documents irréfutables abondent, d'ailleurs, tellement, que l'on éprouve quelque pudeur de devoir insister, et qu'on ne le ferait pas, si M. Praviel ne s'acharnait à faire croire que son livre, — comme l'écrit, dans un organe de « défense des gauches », un inconscient apologiste, — « promène dans les ténèbres une lanterne singulièrement brillante », et, « de documents précis et certains », déduit « ce qui a jailli et s'est développé dans le cœur des personnages ». C'est là qu'est l'équivoque,

(1) On sait que le volume de Daudet, paru en 1878, a été réimprimé en 1906 en deuxième édition, chez Hachette, sans que fût modifiée sa *Préface* originale. Le passage que nous citons est extrait de cette 2e édition.

soigneusement entretenue, et qu'il suffit d'un peu de loyauté historique et de recherches personnelles pour dissiper.

En vous demandant de vouloir bien insérer cette lettre, je vous prie, etc.

CAMILLE PITOLLET.

§

**Le théâtre de Tourguéniev.**

Le 19 février 1922.

Cher Monsieur,

Dans sa chronique des Lettres russes du 15 janvier, parlant des traductions nouvelles de la littérature russe, entreprises par les Editions Bossard, M. J.-W. Bienstock écrit :

> Dans son annonce, l'éditeur affirme que le théâtre de Tourguéniev n'a jamais été traduit en français. C'est une erreur. Tout le théâtre de Tourguéniev est traduit, et même le *Pain d'Autrui* a été joué sur une scène française.

M. Bienstock ne s'avancerait-il pas beaucoup ? Nous n'ignorions pas, et l'érudit traducteur qu'est M. Denis Roche moins que personne, que *Trop menu le fil casse* a été publié par la *Revue des Deux Mondes* en 1861, et que le *Pain d'Autrui* a été joué par Antoine au Théâtre libre.

Mais les autres pièces ? Il ne s'agit pas de savoir si quelque amateur, a pu les traduire, mais si elles ont paru en librairie. A la Bibliothèque nationale, elles sont introuvables et M. Emile Haumant ne les mentionne pas dans son livre sur Tourguéniev. Je demanderai donc à votre chroniqueur, M. Bienstock, — noblesse oblige, — de m'indiquer où elles ont été éditées. En voulant bien s'expliquer sur « notre erreur », M. Bienstock rendra service à tout le monde.

Veuillez agréer, etc.

F. ROCHES,
Directeur des Editions Bossard.

§

**A propos de Flaubert champenois.** — Un correspondant du *Mercure* s'étonne qu'un des ancêtres du grand romancier ait porté le prénom de Trobert, et il pense que ce vocable singulier serait éclos dans la cervelle troublée d'une tante originale. Je serais porté à croire qu'une erreur de lecture a fait prendre Trobert pour Frobert. Frobert est, en effet, un nom troyen. Il y a comme ça des noms locaux : Juleran à Lodève, Baudile à Nîmes, Andoche à Saulieu, etc... Frobert était originaire de Troyes où il naquit au IXe siècle : il fut canonisé, et une église lui fut consacrée dans la cité à peu de distance de la Cathédrale. Une rue Saint-Frobert existe encore sur l'emplacement de l'édifice, curieuse, pittoresque comme tant de rues de cette intéressante ville. Il n'est donc pas surprenant qu'un Troyen de vieille souche ait porté le prénom de Frobert. — Dr FORTUNÉ MAZEL.

§

**Sur une nouvelle interprétation de la Tour Magne.** — En 1914 l'auteur de cet *écho*, dans une longue étude sur *Nîmes et Nostradamus*, insérée aux pp. 204-261 de la *Revue des Langues Romanes*, écrivait, p. 215, *note*, qu'une « tradition populaire constante » voulait, à Nîmes, que la Tour Magne eût été un « *aerarium* » romain et que la dernière fois que cette théorie avait été soutenue avec quelque sérieux, ç'avait été en 1889 par M. G. Maurin dans un article de la *Revue du Midi* sur *La Ville de Nîmes sous les Empereurs Romains*. Il est fort dommage que la mort prématurée de Félix Mazauric nous ait privés du grand travail que ce modeste, mais très laborieux savant avait préparé sur les antiquités de Nîmes, car nous tenons de lui que la mystérieuse question de la destination de la vieille Tour, célébrée par Reboul comme le palladium de la Cité de Nemausus, s'y fût trouvée enfin résolue. Mais Mazauric mort, qui sait ce que sont devenus ses manuscrits, encore qu'il ait laissé une fille digne de son nom ? En attendant que quelqu'un nous le dise, il nous semble intéressant de signaler dans le *Mercure*, — où il a naguère été question des travaux de M. Espérandieu sur l'inscription de la Maison Carrée, — une ingénieuse tentative d'interprétation du mystère de la « Tour Remaigne », due à la sagace érudition de l'éditeur des Inscriptions Romaines de la Gaule, exconducteur des fouilles d'Alésia, devenu Conservateur des Musées Archéologiques de sa terre natale, qu'il aime d'un amour si profond et intelligent. Donc M. le Commandant Espérandieu vient, dans une conférence de la Galerie Jules Salles à Nîmes, de soutenir le paradoxe que la Tour Magne, — dont on a voulu faire, tour à tour, un phare, une tour de trésor, un tombeau, une tour de guet, *etc.* — n'aurait pas été autre chose que le piédestal du trophée élevé par Domitius après sa victoire sur les Arvernes et les Rouergois, trophée dont Florus parle avec précision, encore qu'il ait négligé d'en indiquer l'emplacement exact.

Nous ne doutons pas que le trophée de Domitius, comme celui élevé sur l'autre rive du Rhône et vers la même époque par son compagnon d'armes Flavius, n'ait été un monument remarquable, puisqu'il retint ainsi l'attention de l'auteur de l'*Epitome de gestis Romanorum*. D'autre part, si l'on sait parfaitement que le trophée de Flavius s'élevait au confluent du Rhône et de l'Isère, il n'a pas jusqu'ici été relevé de traces de celui de Domitius. C'est ici que le commandant Espérandieu, — qui, s'il est atteint d'une surdité totale, entend avec une finesse exquise tous les souffles de l'esprit qui passe, — comment le *salto mortale* par quoi, tant de fois, les savants s'assimilent aux poètes et se demande ingénument pourquoi ledit trophée n'aurait pas été élevé sur le *clivus* sacré, sur cette colline d'où jaillit la source divine, au débouché des voies

conduisant, d'une part, aux montagnes des Celtes, de l'autre, proches à relier, par la grande artère romaine que le conquérant allait tracer, le Rhône aux Pyrénées ? Pourquoi, oui, pourquoi ? Combien de fois une telle question doit rester sans réponse ! Mais, de l'avoir pour la première fois posée avec précision, le mérite reste acquis à M. Espérandieu, et qui ne sait que la curiosité est la mère de toute science ? — C. P.

§

**A propos d'une banque.** — Les journaux ont raconté longuement les difficultés auxquelles était en butte une des plus vieilles banques de province et des plus honorablement connues, la maison Claude Lafontaine, Prévost et Cie, de Charleville. Ce qu'ils n'ont pas dit, c'est que cette banque a sa petite place dans l'histoire de la Grande Guerre, l'immeuble qu'elle occupe à Charleville ayant été réquisitionné par les Allemands, qui en ont fait le siège du ministère de la Guerre et de la chancellerie impériale, à l'époque où l'empereur avait son quartier général à Charleville, entre 1914 et 1917.

Tout le quartier voisin, situé entre le square de la Gare, l'avenue de la Gare, l'avenue de Mézières et le Cours d'Orléans, et appartenant en partie à la banque ou à ses administrateurs, était devenu le *Grosses Hauptquartier*, dont M. Louis Dumur n'a pas manqué de donner la description complète dans son roman le *Boucher de Verdun*. Derrière la banque se trouve un immense et superbe parc, entouré d'une douzaine de belles villas, dont plusieurs sont la propriété des frères Prévost, et qui toutes étaient occupées par l'empereur et ses services. Le chancelier de l'empire, Bethmann Hollweg, habitait l'une de ces villas. Celle où résidait l'empereur, donnant d'un côté sur le square de la Gare, de l'autre sur le parc, appartient à M. Corneau, directeur propriétaire du *Petit Ardennais*, dont l'hôtel, avec son imprimerie, situé dans le Cours d'Orléans, en face de la banque Lafontaine, Prévost et Cie, avait été réquisitionné pour la fameuse *Gazette des Ardennes*. Celle-ci, comme on le sait, était rédigée par le traître Prévost, qui n'a naturellement rien de commun avec les Prévost de la banque.

§

**Meurtre commis sur la scène.** — Ce qui est dit dans le *Mercure* du 15 février du meurtre, sur la scène du théâtre d'Alméria, de l'artiste Concha Robles par son mari le Commandant de cavalerie au nom symbolique de Verdugo (bourreau), a suffisamment piqué la curiosité des lecteurs pour qu'on ajoute quelques détails supplémentaires. C'était pendant la représentation d'une pièce qui jouit actuellement en Espagne d'une énorme popularité, — sa soixantième représentation au théâtre *Eslava*, le théâtre du poète Martinez Sierra à Madrid, a eu lieu le 13 février dernier, au bénéfice de l'auteur, qui y joua le rôle d'Abel

de la Cruz (1) ,et qui, intitulée *Santa Isabel de Ceres*, n'a pas le caractère édifiant que semble indiquer son titre. C'est, en effet, une combinaison des vieux thèmes dramatiques de la *Dame aux Camélias* et de *Résurrection*, écrite dans la manière brutale dela *Fille Elisa*, mais rehaussée du piment romanesque, de grandes envolées vers l'idéal, saupoudrées d'énormes crudités : bref, un de ces drames truculents, dans la tradition de la *comedia* espagnole de l'époque de Lope et de Calderón. Il a fait, naturellement, couler beaucoup d'encre, avant de faire couler le sang de la créatrice du rôle de *Santa Isabel de Ceres*, qui, détail curieux, fut d'abord joué en province avant de l'être à Madrid, où la Direction d'*Eslava* avait eu soin d'envoyer aux journaux une note annonçant que ce spectacle était scabreux !

Mariée depuis quatre ans au commandant Verdugo, Concha, beaucoup plus jeune que son mari, avait quitté le théâtre, sur les instances de celui-ci, et, quand la vie s'était révélée impossible avec lui et malgré son opposition, y était rentrée sur une décision de justice. Engagée dans la troupe de Tudela, elle y jouait depuis plusieurs mois dans diverses villes de province, repoussant farouchement toutes les demandes de l'époux, qui cherchait à la revoir et lui enjoignait par lettres d'abandonner sa profession. En désespoir de cause, Verdugo, usant de ruse, avait réussi à se glisser à Almeria, où la troupe donnait une série de représentations, dans les coulisses du théâtre Cervantes, sous un nom d'emprunt, se disant impresario, et avait fait passer une carte à Concha, qui avait refusé l'audience demandée. C'est alors que l'époux dédaigné, ne pouvant se raccrocher à la femme toujours convoitée, fit feu sur elle, des coulisses, à plusieurs reprises. Un ouvrier imprimeur appartenant à l'imprimerie qui confectionnait les affiches du théâtre fut atteint, et mourut peu après. Concha, elle, était tombée pour ne plus se relever sur la scène même. Tudela se pencha sur elle, lui joignit les mains et, s'avançant sur le devant de la scène, congédia le public en lui confirmant la triste nouvelle de l'assassinat. Quant à Verdugo, il ne s'est pas, comme l'a annoncé le *Matin* du 23 janvier, « suicidé », mais a seulement essayé de se suicider. Il va actuellement aussi bien que possible et la justice militaire espagnole instruit son affaire, en faisant sur elle le plus grand secret. Il y a tout lieu de prévoir, vu le caractère de cette justice en face de ce genre de crimes, que Verdugo sera acquitté, ou s'en tirera avec une peine minime. La fameuse « loi de juridictions » impose d'ailleurs le silence aux journaux, qui se bornent à consigner, sur les suites de l'affaire, des détails insignifiants. — C. P.

§

**La prononciation de « Hughes » et l'h aspirée.** — Peu de noms dont la prononciation ait été plus écorchée, — si dire se peut, — que

(1) L'acteur Vidal y Planas.

celui de l'honorable homme d'Etat Américain Hughes. En France, on essaie de le prononcer de plusieurs manières, plus ou moins bizarres. Or, il n'y en a qu'une de bonne, c'est de prononcer Hi-ouz. Mais il faut aussi avoir soin d'aspirer l'h, c'est-à-dire de faire entendre fortement l'aspiration de cette lettre. Chez nous, selon Louis Havet, l'h aspirée n'existe plus. Quand nous prononçons le homard, la hache, c'est comme si nous disions le omard, la ache ; il n'y a pas l'ombre d'aspiration dans ces mots ainsi prononcés. Cependant, dans plusieurs régions de France, le peuple, voire « les gens de bon ton », ne manquent pas d'aspirer l'h, de la faire entendre dans les mots précités aussi bien que dans la haie, le harnais, le haut, etc. En tout cas, aspirons l'h dans Hughes, ne serait-ce que pour ne pas offusquer les oreilles de nos amis d'outre-Atlantique. — L. G. R.

§

**Le Bœuf gras et la fête des « Tripettes » à Barjols.**—La coutume du bœuf gras nous vient, on le sait, du paganisme, et il y a tout lieu de croire qu'elle remonte à la vache rousse des Hébreux, au taureau des Egyptiens, auxquels les Grecs, les Romains l'empruntèrent pour leur fête qui se célébrait à l'époque où le soleil entrait dans le signe du taureau.

Il existe deux sortes de promenade du bœuf gras, mais la seule qui revête encore un caractère traditionnel ne se déroule plus qu'à Barjols (Var), siège de l'Académie des Jeux Floraux de Provence, le jour de saint Marcel. Un bœuf gras figurait à la procession de saint-Marcel, après laquelle il était rôti en entier dans les formes traditionnelles. Les entrailles de ce bœuf étaient réservées pour la jeunesse nubile. Cette coutume de la bénédiction du bœuf gras tout enrubanné devant la porte de l'église,a disparu, mais le spectacle féerique des Complies rehausse toujours l'éclat de la fête. On danse dans l'église, brillamment illuminée ce jour-là, les « tripettes de saint Marcel ».

Au béu grand san Macéu
Lei tripetto, lei tripetto
Au béu grand san Macéu
Lei tripetto vendran léu.

C'était surtout sur la petite place où l'on montre encore la maison habitée, autrefois par le saint Evêque de Die, que les chants étaient les plus beaux, les airs les plus entraînants, les danses les plus générales : outre les prieurs et les *bravadiers*, dont le capitaine et le lieutenant étaient choisis par l'honorable conseil de la communauté, on remarquait à cette procession douze jeunes filles, dans leur pittoresque costume de paysannes provençales, portant gentillement sur leurs jolies

têtes une corbeille, *pleno de tripetto*, et dansant et chantant avec entrain :

*Sian à Macéu, lei tripetto !*

On assure même que chaque couple manquait rarement d'être uni en mariage dans le courant de l'année. — MARIUS LIAUTARD.

§

**La femme de Molière était-elle Juive ?** — Oui, si nous en croyons *l'Echo Sioniste*, ancien *Peuple juif*, qui, dans son numéro du 10 janvier dernier (12 Schebat), en administre la preuve avec une érudition digne d'entraîner toutes les convictions :

Sait-on que la femme de Molière, son ensorceleuse, Armande Béjart, était Juive ? Aucun de ses biographes ne le mentionne et peut-être l'ignorait-elle elle-même, ses ascendants s'étant convertis au catholicisme.

Mais son nom le révèle clairement.

L'origine de sa famille était la ville espagnole de Béjar, située au sud de la province de Salamanque et siège d'une nombreuse agglomération juive, avant l'expulsion générale qui les frappa toutes en 1492.

Partout où elles se réfugièrent, on ne les connut et ne les nomma, suivant un phénomène onomastico-historique constant, que d'après leur provenance.

C'est ainsi que les Juifs de Tolède s'appellent partout Toledano, ceux de Valence, Valensi, d'Almeria, Almereida, etc., etc...

Ceux de Béjar,— qu'on prononce *Bekhar*, — la *khotta* espagnole, — ce qui n'est somme toute que l'arabe *Bakhar* : la mer,— se disséminèrent en Turquie et en France. Leur orthographe y subit les modifications locales.

En Turquie, ils conservèrent leur prononciation primitive avec l'orthographe hébraïque correspondante. Mais en caractères latins ils s'écrivirent *Behar*, tout en prononçant *Bekhar*. C'est par lapsus d'état-civil qu'on trouve *Bahar*.

Tandis qu'en France, leur nom évolua rapidement, suivant les provinces.

Le français étant rebelle au *j* guttural, cette lettre mua en *r* dans les provinces méridionales, et l'on eut les *Bérard, Brard, Berardi, Bérardo, etc...*

Plus au nord, le *j* disparut et l'on obtint les *Bard, Bart* et *Bar*. Ou bien, il s'arrêta en *i*, pour donner *Biart*.

Mais il y eut aussi les dénominations adjectives, les *béjarrais*, comme on dit *aragonais, béarnais*, etc... et qui s'écrivent en espagnol : *béjarès, aragonès* et *béarnès*.

Les *Béjarès* formèrent alors les *Barès* et *Barrès*. Dans ce dernier, le doublement de l'*r* trahit les vestiges de *bkharès*. Maurice Barrès descend des Juifs béjarrais immigrés en Auvergne, et passés de là en Lorraine.

Il y eut aussi les *Béjar* qui devinrent *Beillard*.

Voilà pour ceux qui s'installèrent par la prononciation.

Mais ceux qui le firent par l'écriture conservèrent Béjar, qui avec le *d* et le *t* explétifs français donnèrent *Béjard* et *Béjart*.

Cette explication un peu détaillée établit, sans conteste, qu'on ne peut s'appeler *Bart, Bérard, Barrès* ou *Béjart*, sans être de sang juif de Béjar.

Voilà donc qui est entendu. Qu'ils s'en doutent ou non, MM. Mau-

rice Barrès, Léon Bérard, Victor Bérard, et combien des milliers d'autres Bérard, Bart, Barrès ou Béjart sont Juifs, authentiquement Juifs, étymologiquement Juifs.

Mais continuons la lecture de l'*Echo Sioniste* et de l'étymologie passons à la psychologie :

N'aurions-nous pas là la clef de l'insurmontable passion de Molière pour sa femme Armande, malgré toutes ses incartades ? N'était-ce pas son exotisme d'une Esther, d'une Judith, d'une Rachel et d'autres Juives non moins illustres, qui le charma jusqu'à l'avilissement ?

On doute encore aujourd'hui qu'elle l'ait aimé. Précisément parce qu'on ne connaît pas les Juives. Pour nous, elle devait l'adorer au point qu'elle savait pouvoir même lui être infidèle, sans risquer de se désaffectionner de lui.

Quand l'archevêque de Paris refusa la sépulture à Molière, Armande s'écria indignée : « On refuse un tombeau à celui à qui la Grèce aurait dressé des autels ! »

C'est bien là un mot de Juive mal catholicisée, en révolte spontanée contre l'autorité religieuse suprême et qui, par-dessus tout, aime intellectuellement. Le seul amour qui compte, en vérité ! le seul éternel...

D'où il appert que notre grand comique, cocu et battu, doit être, en outre, content, puisqu'il l'a été par une fille d'Israël. Les épouses juives ne cocufient que physiquement, et cela n'a aucune importance. Que ne l'avons-nous su plus tôt !...

§

**Les débauches du Kronprinz prouvées par jugement.** — Pour faire suite à notre écho du dernier numéro relatif au procès fait, en Allemagne, au journal *Vorwaerts*, voici en quels termes, dans son numéro du 26 janvier, la feuille socialiste parle du jugement qui l'a condamné à 1.500 marks d'amende :

Un tribunal du Reich allemand a prouvé que l'ex-Kronprinz allemand entretenait à son quartier général un harem de courtisanes ; cela provoquera peut-être de l'étonnement. Certes la chose s'explique facilement.

Le 23 janvier, le tribunal de Francfurt sur l'Oder jugeait, en appel, le camarade rédacteur Kurt Lehmann, accusé de diffamation envers le corps d'officiers de l'ancienne armée et de la Reichswehr. L'objet de la plainte était un article en date du 9 novembre sur « la meute des officiers de l'arrière, ivrogne, bâfrante et fornicatrice ».

L'accusé fournit, par l'organe de son défenseur, l'avocat Falkenfeld, des preuves d'une vérité extrêmement importante. Il cita plus de 1.500 témoins sur la situation à l'arrière, il exhiba de nombreux documents venus de mess d'officiers et autres pièces du même genre, montrant la vie à l'arrière. Le tribunal eut une peur bleue de prendre connaissance de ces preuves qui ne répondaient nullement au but de l'accusation, qui était de prendre la défense du corps d'officiers. Il se tira d'affaire en considérant comme vraies, en bloc, toutes les preuves présentées par le défenseur parmi lesquelles se trouvait l'assertion suivante tirée

d'un ouvrage d'un politicien bourgeois : *La tragédie de l'Allemagne* (Dunker et Humboldt éditeurs) :

« Les officiers donnaient, pour la plupart, l'exemple d'une licence effrénée. Le Kronprinz hébergeait à son quartier général un harem de courtisanes ; les maisons de tolérance à l'usage des officiers surabondaient à l'arrière. »

En outre, la défense prétend que l'ex-Kronprinz avait fait sa maîtresse d'une jeune fille de mœurs irréprochables et pure habitant la localité où il résidait à l'arrière et qu'il fit expulser du village les parents de la jeune fille qui avaient protesté.

Tout cela a été admis, en bloc, par le tribunal ; il a jugé inutile d'exiger une enquête plus approfondie. Et cela n'est pas très honorable pour l'ex-Kronprinz !

On aurait pu croire qu'après avoir admis ces vérités, le tribunal allait acquitter l'accusé. Loin de là ! En prétendant difficilement qu'il n'a pas existé un corps spécial d'officiers de l'arrière (!) [les points d'exclamation sont du *Vorwaerts*], que par conséquent les imputations de l'accusé ont diffamé les officiers du front (!!) qui tous, même pour un court laps de temps, ont séjourné à l'arrière (!!), le tribunal a condamné l'accusé à 1.500 marks d'amende.

Le procureur Jastrow avait requis une peine de 3 mois de prison ou 150.000 marks d'amende (!). L'accusé s'est pourvu en révision.

Il est remarquable, en cette affaire, que le tribunal évite de faire administrer une preuve, pénible pour lui, en authentifiant les dires de l'accusé, qui, néanmoins, l'ont fait condamner !

Le *Vorwaerts* a raison d'aller en appel, car on sait qu'aux termes de la loi allemande, en matière de diffamation, la preuve est admise et que si les faits sont reconnus exacts, l'acquittement s'ensuit. La condamnation du rédacteur du *Vorwaerts* à 1.500 marks d'amende, quelque dérisoire qu'elle soit (au cours du change), n'en constitue pas moins un flagrant déni de justice.

---

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.